



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

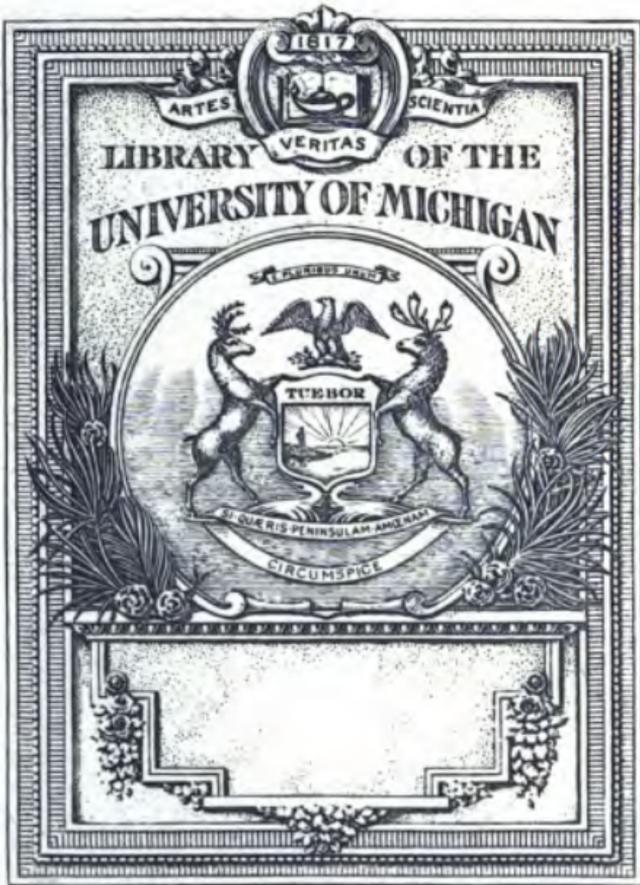
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>











•

•

•

•

•

•

•

•

•

•

---

**LES ENFANS**  
**DU VIEUX CHATEAU.**



**OUVRAGE DU MÊME AUTEUR**

**QUI SE TROUVE CHEZ LE MÊME LIBRAIRE :**

**ASTON DE SEMUR, 2 vol. in-12.**

**Prix : 5 fr. et 6 fr.**

**LES ENFANS**  
**DU VIEUX CHATEAU ,**  
OUVRAGE DESTINÉ A L'INSTRUCTION  
ET A L'AMUSEMENT DE LA JEUNESSE,  
Par M.<sup>me</sup> Emilie MILLON-JOURNEL.  
I.<sup>re</sup> ANNÉE.  
TOME PREMIER.

DEUXIÈME ÉDITION.

PARIS,  
Chez M.<sup>me</sup> V. RENARD, Libraire , rue  
Caumartin , N.° 12.

---

1823.

AG  
125  
MOR  
v.1-3

62  
DU

Au milieu  
se trouve  
tours et  
murailles  
antiquité;  
ses débris

apercevait une, deux, trois jolies petites figures. . . . . C'étaient les enfants du vieux Château.

Alphonse, âgé de douze ans, avait reçu de la nature une mauvaise tête et un bon cœur; mais il connaissait ses défauts et il cherchait à s'en corriger, du moins dans les bons intervalles qu'il donnait à la réflexion : d'ailleurs, il chérissait son père et sa mère, et ce sentiment-là, qui n'avait point d'intervalle, lui faisait éprouver l'envie d'être plus digne de leur plaire. Après tout, disait-il, plus j'ai besoin d'efforts, plus j'aurai de mérite à valoir quelque chose; et en conséquence, chaque fois qu'il s'était dispensé de monter au vieux donjon, de sauter à pieds joints dans les décombres, de toucher aux fruits ou aux fleurs, il s'applaudissait de sa victoire. . . . et il avait raison. Il y a de la gloire et du plaisir à triompher d'un mauvais pen-

chant. Si les enfans savaient tous quelles délices peut leur procurer l'approbation de leur conscience, sans compter encore l'approbation de tout le monde, ils travailleraient sans relâche à la mériter.

Caroline, plus âgée qu'Alphonse, n'était pas encore sans défauts ; mais comme elle perdait moins de tems à courir sur les tas de pierres et à panser les contusions qui s'ensuivaient, qu'elle aimait à causer avec ses parens, et qu'elle n'oubliait point ce qu'ils lui disaient, elle paraissait déjà beaucoup plus sage, et elle était quelquefois aussi droite et aussi posée, à ce que disait Alphonse, que les personnages de la tapisserie du grand salon.

Le troisième enfant du vieux Château n'avait encore que huit ans, et il s'appelait Théophile. Son âge le subordonnait naturellement aux deux autres, et il était pour eux un sujet fréquent de contestation. Chacun voulait lui faire

adopter ses goûts; et Théophile, qui les aimait également, aurait voulu également les satisfaire. Il en résultait quelques accidens. Lorsqu'il était auprès de Caroline et qu'il l'aidait dans les détails du jardinage et de la volière, Alphonse l'appelait à grands cris, pour tirer une vieille espingole qu'il avait placée à l'écart dans le trou d'une muraille, et qu'il chargeait à poudre chaque fois qu'il voyait une voiture sur la grande route, pour signaler les passans. Théophile, dans sa précipitation, renversait un nid dont les tendres œufs étaient près d'éclore, ou couvrait d'un grand panier de terre la plante délicate qui étendait à peine ses premiers rameaux. Caroline pleurait en voyant les tristes effets de leur ardeur martiale, elle pleurait, car son défaut, à elle, n'était pas de manquer d'attention et de prévoyance, mais de patience et de résignation. Les deux

frères faisaient un feu d'enfer, pour étouffer ses sanglots, et Alphonse assurait à Théophile qu'il avait toujours entendu dire que la guerre faisait pleurer les femmes.

M. et M.<sup>me</sup> de Jonchère, après une vie assez agitée, avaient fixé leur résidence dans ce vieux château. Presque toujours seuls, et préférant aux plaisirs du grand monde les douceurs de la vie champêtre et les détails domestiques, ils donnaient les plus tendres soins à l'éducation de leurs enfans. Caroline n'était pas leur fille; une sœur aimable et chérie l'avait confiée à M.<sup>me</sup> de Jonchère. Caroline aimait beaucoup la campagne : elle prenait un intérêt vif aux travaux et aux amusements rustiques; elle ne se plaisait point, comme Alphonse, à se rouler sur le foin, à renverser les gerbes, à faire courir au bout du monde les moutons, les chiens et



[The main body of the page contains extremely faint and illegible text, likely due to low contrast or scanning quality. The text is scattered across the page and does not form any recognizable words or sentences.]

**LES ENFANS  
DU VIEUX CHATEAU.**



gner ses arbrisseaux ; lorsqu'ils étaient las de s'amuser de toutes les petites boîtes, des petits paniers, et autres jolies bagatelles qu'ils faisaient eux-mêmes avec adresse ; lorsqu'enfin ils n'étaient plus rien à se dire, alors arrivait le désœuvrement, et par conséquent l'ennui. Ils devenaient de mauvaise humeur ; Alphonse contrariait sa cousine, celle-ci pleurait ; cependant Théophile les réconciliait sans peine. Mais un jour il leur donna un conseil qui leur parût merveilleux. — Nous n'avons jamais, leur dit-il, visité le vieux Château d'un bout à l'autre : entreprenons ce grand voyage. Oh ! je crois qu'il pourra durer tout l'hiver. — Pas tout à fait, dit Caroline, mais bien long-tems, sans doute. — Partons, partons, reprit Théophile, en sautant d'impatience et de joie. — Un moment, interrompit Alphonse, d'un air grave. Avant de

nous exposer aux dangers d'un si grand voyage, prenons quelques précautions. En même-tems, il passe son baudrier, agite son sabre de fer-blanc, part le premier, et derrière lui marchent Caroline et Théophile, se tenant par la main.

En quittant l'appartement de M.<sup>me</sup> de Jonchère, le héros et son cortége entrèrent dans une longue galerie, sur laquelle donnaient un grand nombre de chambres toutes dégradées. Les tapisseries tombaient en lambeaux, mais les sujets leur parurent intéressans, et ils se promirent de les visiter en détail une autre fois. Une grande porte faisait le fond de la galerie. Ils eurent bien de la peine à l'ouvrir; enfin elle céda à leurs efforts, et ils se trouvèrent dans une pièce immense, garnie de tablettes du haut en bas. Une foule de vieux livres étaient rangés sur ces tablettes. M. et

M.<sup>me</sup> de Jonchère avaient précédemment fait le choix des meilleurs ouvrages, en avaient composé leur bibliothèque particulière. A la vue de cet amas d'*in-folio* et de parchemins, les enfans demeurèrent émerveillés. — Mon Dieu ! s'écria Caroline, qu'il y a d'esprit dans le monde ! — Bah ! de l'esprit ! répondit Alphonse, si tous ces livres avaient été bons à quelque chose, crois-tu que papa et maman les eussent laissés là, sous les toiles d'araignées.

CAROLINE. Non ; mais il peut y avoir des images, et tu sais bien qu'ils ne les aiment pas autant que nous.

TRIFORME. Oh ! oui, je parie pour les images.

— Eh bien, nous allons voir, dit Alphonse. Il saute sur une table qui se trouvait à peu de distance des rayons, il tire de toutes ses forces un gros volume qu'il remet à Caroline. — Voyons

le titre, dit celle-ci..... *Les Mille et Une Nuits, contes arabes.* Ah ! quelle drôle de chose !

THÉOPHILE. Mille et une nuits ! Est-ce que l'on peut vivre tout ce tems-là ?

CAROLINE. Attendez donc, cela demande un calcul très-considérable.

ALPHONSE. Ne t'en inquiète pas, je le ferai à mon retour.

THÉOPHILE. Mais, mon frère, c'est de l'arabe : cela devient plus difficile.

ALPHONSE. Imbécille ! c'est de l'arabe en français.

CAROLINE. Ecoutez, écoutez donc ; ce livre me paraît charmant. « Dinarzade dit à la sultane..... » Non, en vérité, je ne conçois pas comment mon oncle et ma tante ont pu négliger un livre comme celui-là.

THÉOPHILE. Mais achève donc. « Dinarzade dit à la sultane : Ma chère sœur, si par hasard vous ne dormez pas. »

Ah ! dit Alphonse , laissez-moi voir à mon tour , et en même-tems il veut se jeter à terre ; son pied glisse , il s'accroche à l'une des tablettes qui se trouvait vermoulue , elle s'éroule avec fracas , et fait voler les livres autour de lui avec un tourbillon de poussière . Les deux autres enfans jettent un cri et s'enfuient . Alphonse lui-même , Alphonse , oubliant sa valeur passée , franchit légèrement les livres épars dont il était environné , et rejoint ses compagnons à l'autre extrémité de la galerie . — Voilà , dit-il , tout essouffé , une fameuse aventure que nous avons mise à fin ; c'est comme un tremblement de terre .

CAROLINE. Mais c'est moi qui en ai tout l'honneur : tu as perdu ton sabre , et moi j'ai conservé le livre . Le voici .

THÉOPHILE. Lisons-le : cela nous divertira aussi bien que le voyage dans le

vieux Château, et nous ne courrons pas de si grands dangers.

CAROLINE. Le lire ! ce serait à merveille, si ma tante nous l'avait permis; il faut le lui montrer auparavant.

ALPHONSE. Mais alors il faudra lui dire que nous avons été à la grande bibliothèque, que nous avons tout jeté par terre; et puis mon habit que cette vieille poussière a tout sali.

CAROLINE. Crois-tu donc que je veuille cacher à ma tante ce que nous avons fait ? Si tu croyais qu'il y eût quelque mal à parcourir le vieux Château, il fallait d'abord nous le dire, et nous n'aurions pas seulement commencé. Quant à la chute de la bibliothèque, tu serais encore plus coupable de la laisser ainsi en désordre, que de l'avoir fait tomber.

ALPHONSE. Mais je n'aime pas du tout à être grondé.

CAROLINE. A la bonne heure, mais

tu diras la vérité tout entière; d'abord la faute que tu as commise, ensuite que tu n'avais nulle intention de mal faire, et que tu en es sincèrement fâché. Mais veux-tu que je te le dise; ce qui te fait gronder la plupart du tems, c'est moins la faute encore que la manière dont tu t'en excuses. Au lieu de montrer du repentir, il semble que tu voudrais encore avoir raison. Par exemple, je parie que dans cette occasion tu vas dire à ma tante qu'il n'y a pas grand mal à ce que tous ces vieux bouquins soient par terre; qu'ils sont si poudreux, si usés, et que pour ce qu'elle en fait, ils sont aussi bien là que sur les tablettes.

ALPHONSE. Es-tu chargée, par hasard, de me débiter de la morale? De quoi te mêles-tu, je te prie?

CAROLINE. De ton intérêt d'abord, puisque, bien loin de rien gagner à cette manière maladroitte de t'excuser, tu te

fais gronder deux fois pour une, et puis de l'intérêt de ma tante, qui craint souvent que tu ne sentes pas bien tes fautes, ou que tu ne te soucies guère de la peine qu'elles lui causent.

ALPHONSE. Oh ! pour ce dernier point, j'espère que tu n'en penses pas un mot. Je puis être un peu étourdi, un peu maladroit, mais je ne suis pas un méchant. Allons, donne-moi le livre, car c'est moi qui suis le plus coupable, c'est à moi à tout arranger.

Il prend le livre et va trouver M.<sup>me</sup> de Jonchère. Caroline et Théophile, qui étaient incapables de l'abandonner dans un pareil moment, le suivent à pas de loup. Alphonse raconte à sa mère, avec un peu d'émotion, l'histoire de leur grand voyage, et enfin, la chute de la bibliothèque. M.<sup>me</sup> de Jonchère lui fait observer qu'il n'aurait pas dû s'écarter, sans son aveu, des limites qui lui avaient

été prescrites. Alphonse ouvrait déjà la bouche, pour répondre qu'il n'y avait pas grand mal à se promener entre quatre murailles, mais il se retint; et, remportant sur sa mauvaise habitude une de ces victoires solennelles, dignes d'être citées dans sa vie, il convint qu'il avait eu tort d'avoir été si loin contre sa défense. — Nous l'avions oublié, ma tante, dit Caroline d'une voix douce et timide, Oh! vous ne croyez sûrement pas que nous eussions fait ce que vous nous avez défendu, si nous nous en étions souvenu seulement un peu. Mais pardonnez-nous pour cette fois, et veuillez nous dire si nous pouvons lire les Mille et une Nuits que nous avons rapportées de la bibliothèque.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Non, mes enfans; ces contes ne sont pas composés pour votre âge, et ne vous feraient par conséquent aucun plaisir. Mais pour vous

récompenser de me les avoir montrés sur-le-champ et de n'avoir pas cherché à les lire sans ma permission, comme des enfans bien mal élevés auraient pu faire, je vous promets de vous en arranger quelques-uns, et cela remplira ces petits momens d'ennui dont vous vous plaignez cet hiver.

CAROLINE. Oh ! ma tante, que vous êtes bonne ?

Alphonse baisa la main de sa mère : Théophile courut chercher un tabouret et s'assit auprès d'elle. — Que fais-tu donc, lui dit M.<sup>me</sup> de Jonchère ? — Moi, maman, j'écoute. — Tu es trop pressé, mon enfant, répliqua-t-elle ; il faut que je parcoure cet ouvrage avant de vous en donner quelques extraits. D'ailleurs, vous avez fait une sottise, il faut tâcher de la réparer. Retournez à la vieille bibliothèque, ramassez tous les livres que vous avez fait tomber et

rangez-les de votre mieux sur la table.

Les enfans obéirent. Ils s'entretenrent toute la soirée du plaisir qui leur avait été promis. Le lendemain M.<sup>me</sup> de Jonchère consentit à satisfaire leur impatience. — Mes enfans, leur dit-elle, prenez tous votre ouvrage; car, pour raconter et pour écouter, il n'y a pas de nécessité de demeurer d'ailleurs à rien faire. Elle se mit donc à travailler, ainsi que sa nièce; Alphonse prit le filet qu'il faisait pour attraper des oiseaux; Théophile, de petites bottes de joncs et de pailles, dont il composait de jolies corbeilles, pour ramasser des fraises et des fleurs au printemps suivant. Chacun ayant pris place autour de M.<sup>me</sup> de Jonchère, elle commença en ces termes :

**I**L y a plusieurs siècles que régnait dans les Indes un Sultan nommé Schariar. Sa première femme commit un si grand crime qu'il lui fit trancher la tête, et il fit ensuite le serment d'en épouser une autre tous les jours et de la faire mourir le lendemain matin, afin qu'elle n'eût pas le tems de devenir aussi méchante que la première.

**CAROLINE.** Ah ! ma tante, quelle horreur ! Passe pour cette première, si elle l'avait mérité ; mais toutes ces filles innocentes ?

**ALPHONSE.** Mais elles pouvaient lui ressembler un jour.

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Moi, je partage si bien l'opinion de Caroline, que je suis convaincue que le traducteur s'est trompé ; il y avait sûrement, dans le

livre arabe, que Schariar fit emprisonner la méchante sultane, et que par défiance il faisait aussi renfermer toutes les autres.

CAROLINE. C'est bien assez.

ALPHONSE. Oh ! Caroline a déjà peur d'avoir un mari qui ressemble au sultan.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Si elle éprouvait ce malheur, elle tâcherait sans doute d'imiter Scheherazade.

THÉOPHILE. - Qu'est-ce que Scheherazade, maman ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Vous allez le savoir. Le sultan avait un visir, c'est-à-dire un premier ministre, et ce visir avait une fille accomplie, qu'on appelait Scheherazade : elle était vraiment belle, car son maintien était modeste, et sa physionomie si douce, qu'elle attirait le suffrage et l'affection de ceux même qui la voyaient pour la première fois. Il n'y a point de femme bien élevée qui

ne puisse prétendre à cet extérieur aimable; et je vois avec plaisir qu'en ce moment Caroline, qui vient de se redresser sur sa chaise et de nous faire un gracieux sourire, ressemble tout à fait à Scheherazade.

CAROLINE. Oh ! ma tante, vous vous moquez toujours de moi.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Mais Scheherazade joignait à cet avantage tous ceux que donnent l'esprit et la raison. Elle avait, dans son enfance, cultivé soigneusement sa mémoire, elle avait réfléchi sur toutes ses lectures, même les moins sérieuses, en sorte que sa conversation était toujours agréable et instructive. Elle avait souvent entendu son père déplorer la conduite du sultan; elle savait qu'il était d'ailleurs, généreux et vaillant, et que tout le monde s'étonnait de la cruauté qu'il montrait dans cette occasion. Un jour que le visir en parlait

encore; — Mon père, lui dit-elle, je crois qu'il ne tiendrait qu'à vous de mettre fin aux malheurs de tant d'infortunées. — Tu te trompes, répondit-il, j'ai déjà déployé toute mon éloquence pour faire sentir au sultan son injustice. — Peut-être bien, reprit Scheherazade; mais s'il trouvait enfin une femme digne de toute son estime, ne pensez-vous pas qu'il ne se résoudrait jamais à la traiter d'une manière si cruelle; et j'ose croire que, si j'épousais Schariar, je mériterais sa tendresse et sa confiance. A ces mots, le visir se mit à déchirer sa robe, à donner de grands coups sur son turban. — Est-il possible, s'écria-t-il, que Scheherazade, que je croyais si raisonnable, se laisse éblouir aujourd'hui par l'ambition, et veuille abandonner pour jamais son père ! Alors, elle se jeta tout en larmes dans ses bras. — Vous abandonner ! s'é-

cria-t-elle, avez-vous pu le croire un moment ? Le trône de l'Indostan me serait-il plus cher que vous ! Ah ! ne soupçonnez pas mon cœur : mais je vous vois gémir sans cesse sur l'égarement du sultan ; je crois qu'il me serait possible de le rendre à la vertu, et que ce serait faire à la fois le bonheur de mon pays et le vôtre. — Mais, mon enfant, dit le visir, dans l'espace d'un jour que tu passerais avec Schariar, comment pourrais-tu obtenir son estime et sa confiance ? Je saurai gagner du tems, répondit-elle ; veuillez seulement, mon père, proposer ma main au sultan. — Eh bien, ma chère Caroline, aurais-tu fait comme Scheherazade.

CAROLINE. Non, en vérité, ma tante ; Schariar était trop méchant.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Je la trouve effectivement imprudente ; car elle s'exposait à affliger son père et à ne le revoir

jamais. Mais ceci n'est que dans le conte : et ce qui peut arriver très-réellement dans le monde, c'est qu'après avoir épousé un homme que l'on croyait bon et sage, on lui découvre bien des défauts. C'est alors qu'il faut faire comme Scheherazade; et, en méritant son estime et sa confiance, travailler à le corriger.

CAROLINE. Mais, ma tante, cela est bien ennuyeux de travailler à corriger les autres.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Je passe bien ma vie à vous corriger tous les trois, et je ne me plains pas que cela m'ennuie.

APHONSE. Ah! maman, je conçois que cela est tout différent; vous avez toute autorité sur nous, et Caroline n'en aura pas sur son mari, jespère.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Elle n'en a point sur vous, et cependant vous écoutez quelquefois ses conseils, surtout quand ils sont donnés avec grâce et avec dou-

ceur, comme Scheherazade aurait toujours donné les siens; car il ne faut dire à personne des vérités dures, et encore moins à ses amis.

CAROLINE. Mais, ma tante, un mari doit être complaisant à son tour.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Tout le monde doit avoir des égards et de la complaisance; mais parce que quelqu'un en aura manqué pour vous, deviendrez-vous impertinente, et sera-t-il bien puni quand vous vous serez montrée aussi mal élevée que lui?

CAROLINE. Oh! si quelqu'un me contrariait en passant, je puis le supporter sans peine; mais un mari avec lequel il faut vivre toujours par force, c'est bien plus désagréable.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. C'est parce qu'il faut y vivre par force, qu'il faut tâcher d'y vivre en paix. Si vous vous mettiez tous les trois à vous quereller sans cesse,

ne seriez-vous pas tous également malheureux ; et celui qui céderait aux deux autres , qui ramènerait le bon accord , ne serait-il pas le plus sage ? Et quand il consentirait , par complaisance , à jouer au jeu qu'il aimerait le moins ; ne s'amuserait-il pas encore davantage que si , disputant ou boudant toujours , il ne jouait pas du tout ?

ALFONSE. Oh ! sans doute.

M.<sup>me</sup> DE JONCHAS. Le parti de la douceur est donc toujours le plus utile et le plus raisonnable. Revenons à Scheherazade , qui , dans l'espérance de corriger le sultan et de sauver toutes les femmes qu'il condamnait , détermina son père à lui proposer sa main.

Le visir , en entrant dans l'appartement de Schariar , avait l'air si consterné , que le sultan crut pour le moins que les ennemis étaient dans la ville , ou que le visir avait perdu sa chère Sche-

herazade , et il lui en fit la question. — Non , seigneur , répondit le visir , grace à votre valeur , les tartares sont pour long-tems éloignés de nos frontières , et ma fille respire encore. Mais , hélas ! je n'en suis pas moins malheureux , car je viens prier votre majesté de vouloir bien la prendre pour sa femme. — Est-il possible ! s'écria le sultan. Quoi ! l'aimable Scheherazade consentirait à être à moi ? Mais , que dis-je ? et que je conçois bien votre tristesse ! le serment que j'ai fait nous séparera presque aussitôt : mais ce serment est inviolable , je l'ai prononcé sur l'alcoran.

THÉOPHILE. Qu'est-ce que l'alcoran , maman ?

M.<sup>me</sup> DE JONGHÈRE. L'alcoran ou le koran est un livre qui contient les réglemens de la religion enseignée par Mahomet , et Mahomet fut un faux prophète , un homme fort extraordinaire ,

dont je te raconterai l'histoire un autre jour. Ceux qui suivent cette religion, comme les Arabes, les Turcs, et beaucoup d'autres, s'appellent mahométans ou musulmans.

— Seigneur, répondit le visir, je vous ai dit souvent qu'un serment n'est jamais sacré quand il est contraire à la justice et à l'humanité. On ne peut jamais promettre à personne, encore moins à Dieu, de faire une mauvaise action. Je vous conjure encore d'y réfléchir : pour moi, je vais conduire ma fille à la mosquée. Les mosquées sont les églises des musulmans.

Le sultan demeura fort agité. Il commençait à sentir que le visir avait raison, mais la superstition combattait encore son repentir.

THÉOPHILE, Maman, pardon ; mais qu'est-ce que c'est que la superstition,  
M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. La superstition,

mon fils, ainsi que le fanatisme, sont les effets d'une dévotion mal entendue. Quand on manque d'esprit et de raison, la dévotion, au lieu de nous donner plus de courage et de bonté, nous inspire des craintes ridicules, qu'on appelle des superstitions, ou nous porte à des actions cruelles, alors c'est ce qu'on appelle du fanatisme.

CAROLINE. Je ne conçois pas comment la dévotion peut porter à des actions cruelles.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Cela ne devrait pas être; mais vous verrez, par exemple, dans l'histoire de Mahomet et de ses successeurs, qu'ils obligeaient tous ceux qui tombaient en leur pouvoir à se faire musulmans; et, quand ils s'y refusaient, on leur donnait la mort. Voilà l'effet du fanatisme, et la crainte qu'avait Schariar d'offenser Dieu en cessant de commettre de mauvaises actions

était une crainte superstitieuse. Il se rendit à la mosquée sans savoir encore s'il refuserait généreusement d'épouser Scheherazade, ou s'il se déciderait à rompre son serment. L'iman, c'est-à-dire le prêtre qui était fort ennuyé de le marier si souvent, commença la cérémonie dès qu'ils l'aperçut, et elle se trouva terminée avant qu'il eût pu y réfléchir. Alors il ramena Scheherazade dans son palais. Il fit servir un repas magnifique, auquel le pauvre visir ne toucha pas. Après le souper, la sultane présenta à son mari sa sœur Dinarzade, qui était toute jeune encore. — Je l'aime tendrement, dit-elle à Schariar d'une voix touchante, et nous ne nous sommes jamais quittées. Voudriez-vous permettre que ma sœur couchât cette nuit dans votre palais et dans une chambre près de la mienne ! Schariar y consentit. On fit à Dinarzade un petit lit dans le

boudoir de la sultane, qui lui donna ses instructions secrètes. Le lendemain , de très-grand matin , Dinarzade se leva , et , s'approchant du lit de brocard d'or de Scheherazade : — Ma chère sœur , lui dit-elle , si par hasard vous ne dormez pas , récitez-moi pour la dernière fois un de ces beaux contes , que vous savez si bien. — Comment , dit le sultan , vous savez des contes ? Moi , je les aime à la folie , et je vous prie de satisfaire Dinarzade. Alors Scheherazade , après avoir témoigné au sultan combien elle s'estimait heureuse de savoir quelque chose qui pût lui plaire , d'une voix nette et agréable , car elle parlait à merveille , commença ainsi :

## LA LAMPE MERVEILLEUSE.

**D**ANS la capitale de la Chine, il y avait autrefois un pauvre tailleur : son fils, nommé Aladdin, ajoutait encore à ses peines et à sa misère. Paresseux, opiniâtre, il semblait n'avoir jamais aimé son père ni sa mère, ou du moins ne vouloir rien faire pour le leur prouver. Le pauvre tailleur mourut, et sa femme resta seule avec Aladdin, n'ayant pour subsister que le produit de sa quenouille, et personne pour la consoler.

**ALPHONSE.** Oh ! Aladdin se corrigea, et ce fut lui qui consola sa mère.

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Embrasse - moi, mon fils : je te sais gré de cette opinion. Aladdin ne put en effet rester insensible à la douleur de sa mère. Il regretta sincèrement son père, et il se dit plus d'une

*T. 1., 1<sup>re</sup> année,*

fois qu'il aurait pu, par sa bonne conduite, prolonger sa vieillesse et le rendre moins malheureux. Il désirait réparer ses torts, mais cela n'était guère en son pouvoir. Son père aurait pu autrefois lui apprendre son métier, mais il n'avait jamais voulu s'y appliquer, et la pauvre femme n'était pas en état de payer son apprentissage. Faute de mieux, il se tenait tout le jour sur la place publique de Pékin, pour faire les commissions des voisins et des passans. Il gagnait ainsi quelques pièces de monnaie qu'il rapportait à sa mère; mais quelquefois il égarait son argent en polissonnant avec les autres petits commissionnaires; quelquefois ils le lui gagnaient au jeu; enfin, souvent il le dépensait en friandises, et il ne sentait bien toute l'indignité de sa conduite que, lorsque rentré le soir à la maison, il voyait sa mère partager avec lui quelques cuillerées de

riz qui auraient à peine suffi pour elle seule.

Il avait atteint sa quinzième année, lorsqu'un jour, étant à son ordinaire sur la place, un des petits vagabonds de son âge vint l'engager à jouer aux dez. — Non, dit Aladdin, je ne joue plus, c'est décidé; je ne veux pas priver ma pauvre mère du peu que je puis lui donner. — Imbécille! répartit le petit commissionnaire, tu nous gagneras tous, et tu la rendras bien plus riche. — L'argent gagné de cette manière, reprit Aladdin, lui ferait plus de peine que de plaisir, et je ne suis plus assez fou pour exposer ce que je possède, dans l'espoir d'un profit si incertain. Dans cet instant, un homme qui traversait la place, s'arrêta, en regardant Aladdin. — Mon enfant, lui dit-il, voilà des principes bien raisonnables; vous m'inspirez une grande confiance. Quiconque résiste à

la tentation, quiconque révère et soulage l'auteur de ses jours, doit devenir un homme estimable. Je cherchais un jeune serviteur, voulez-vous l'être? — Volontiers, reprit Aladdin, si cela convient à ma mère. Alors l'inconnu l'interrogea sur son nom et sur sa famille. Aladdin satisfit à tout; mais quelle fut sa surprise, lorsque cet homme, lui jetant les bras au cou, s'écria, en versant des larmes: — O découverte inattendue! je demandais un valet, et c'est un neveu que je retrouve! Oui, mon enfant, votre père, le pauvre tailleur, était mon frère. Jugez de ma douleur en apprenant qu'il n'est plus et que sa veuve est dans l'indigence. Hélas! depuis trente ans absent de ma patrie, oublié, peut-être, de ma famille, j'ai fait une fortune considérable, et toute mon envie était de retrouver un héritier de mon sang. C'est vous qui l'êtes, cher Alad-

din; venez, conduisez-moi chez votre mère et mettons fin à ses malheurs. Aladdin embrassait les genoux de son oncle et ne pouvait se lasser de lui témoigner sa reconnaissance et sa joie. Il le mena chez sa mère qui fut d'abord fort étonnée que son mari ne lui eût jamais dit qu'il eût un frère; mais en voyant l'attendrissement de l'inconnu au récit de la mort du pauvre tailleur, à l'aspect de sa misère, elle ne douta plus de leur parenté, et la bonne femme aurait été bien malheureuse d'en douter encore. L'oncle d'Aladdin fit apporter un souper tel que la mère et le fils n'en avaient eu de leur vie, et il se retira en promettant de revenir le lendemain matin, après avoir défendu à Aladdin de sortir désormais de chez sa mère.

Le lendemain il revint en effet, et après avoir causé long-tems avec sa

belle-sœur sur ce qu'il pouvait faire pour lui être utile, il convint de lui donner une forte somme d'argent pour lever une boutique de mousselines et se chargea de mettre Aladdin en état de l'aider dans ce commerce. Il commença, dès-lors, à lui donner des leçons de lecture et, par suite, d'écriture et de calcul. Le jeune homme, à qui l'idée d'un sort plus honnête avait inspiré une émulation favorable, fit les progrès les plus rapides. Le petit commissionnaire prit en peu de tems l'extérieur d'un jeune homme aimable et sensé. La bonne mère en versait des larmes de joie; et, tandis qu'Aladdin distribuait avec grâce et avec politesse les marchandises qu'on lui demandait, elle racontait à ses voisines et à ses pratiques combien il lui avait donné de chagrin autrefois, combien il l'en dédommageait alors; que son cher Alad-

---

din deviendrait quelque jour l'un des plus riches négocians de la ville, et qu'elle devait tout, enfin, à ce beau-frère dont son mari ne lui avait jamais parlé.

Cependant ce prétendu beau-frère, si généreux en apparence, n'était point ce qu'il semblait être; c'était.... En cet instant, Scheherazade s'aperçut que le jour commençait à paraître; elle savait, par son père, que le sultan se rendait de bonne heure à son conseil, et elle l'avertit, en conséquence, qu'il faisait jour. — Je l'oubliais auprès de vous, répondit Schariar; je passerais ma vie à vous entendre et je meurs d'impatience de savoir ce que c'était que le prétendu frère du tailleur.

Après ces paroles, il se rendit à son conseil. Le visir l'attendait à la porte suivant son usage, et c'était ordinairement alors que le sultan lui donnait

l'ordre de faire conduire les sultanes au vieux palais qui servait de prison à ces infortunées. Mais en apercevant le visir il tourna la tête, et se rendit à son trône en silence. Soit estime pour Scheherazade, soit envie de savoir la suite des aventures d'Aladdin, la journée se passa le plus agréablement du monde. Le lendemain, de très-grand matin, la vigilante Dinarzade s'approcha du lit de sa sœur. — Ma chère sœur, lui dit-elle, si par hasard vous ne dormez pas, apprenez-moi ce que c'était que le prétendu frère du tailleur, et Scheherazade continua ainsi :

« Celui qui se faisait passer pour l'oncle du jeune Aladdin, était un habile et méchant magicien qui n'est désigné, dans cette histoire, que sous le nom du magicien africain, parce que l'Afrique était sa patrie. Il avait découvert, par son art, qu'auprès de la ville de Pékin le

roi des génies avait fait autrefois sa résidence dans un immense souterrain, où le jour était remplacé par une clarté magique, plus agréable encore que le clair de la lune. Le roi des génies y avait déposé un talisman de la plus grande importance.

THÉOPHILE. Qu'est-ce qu'un talisman, maman ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Cette expression est employée dans les contes de fées pour désigner une chose qui a quelque propriété bien singulière; vous saurez dans la suite quelle était la propriété de celui-ci. Pour empêcher que ce talisman ne tombât en de mauvaises mains, le roi des génies avait décidé que quiconque voudrait s'en emparer serait frappé de mort subite, à moins qu'il n'eût un cœur pur et désintéressé. Le magicien africain désirait vivement avoir ce trésor en son pouvoir; mais il

se rendait assez de justice pour n'oser aller le chercher lui-même; il sentait bien qu'il n'était pas assez généreux pour en approcher sans danger. Il fallait donc qu'il trouvât quelqu'un de bien vertueux et qui lui fût assez attaché pour le servir fidèlement dans cette occasion. En traversant la ville, les paroles prononcées par Aladdin lui firent découvrir, sous les livrées de la misère, une âme sensible et ingénue; il résolut sur-le-champ de le gagner par ses bienfaits, et il composa la fable par laquelle il abusa le jeune homme et sa mère. Il fut obligé de se contraindre pendant long-tems, mais les soins qu'il donnait à l'éducation d'Aladdin qui, dans le fond, l'ennuyaient beaucoup, étaient nécessaires, d'une part, pour exciter sa reconnaissance, et de l'autre pour développer son esprit et sa raison, et le rendre capable de remplir les projets

du magicien. Quand il le crut en état d'exécuter cette grande entreprise, il lui proposa de venir se promener avec lui aux environs de la ville. Aladdin y consentit; et pénétré, comme il l'était des bontés de son oncle, il employa tout le tems de la promenade à lui exprimer sa reconnaissance. Le magicien en était intérieurement enchanté. — Ce que j'ai fait pour toi, lui dit-il, n'est rien en comparaison de ce que je veux faire encore, mais tout dépend de ton obéissance. Il s'agit de me procurer un trésor, qui nous rendra à jamais riches et puissans l'un et l'autre. Aladdin étonné pressait son oncle de lui expliquer un discours auquel il ne pouvait rien comprendre, lorsqu'ils arrivèrent dans un endroit désert, entre deux montagnes arides, et le magicien s'arrêtant alors : — Eh bien ! mon enfant, lui dit-il, il faut s'expliquer en effet.

**Dis-moi ce que je puis attendre de ton bon cœur? Promets-tu de me servir avec zèle? — Me feriez-vous l'injure d'en douter? s'écria le jeune Aladdin. Je vous dois tout, c'est vous qui m'avez retiré de l'ignorance et de l'ignominie; c'est vous qui avez mis un terme aux souffrances de ma tendre mère; quand il faudrait exposer cent fois ma vie pour acquitter de pareils bienfaits, je m'y engagerais avec joie. — Je ne demande pas de pareils sacrifices, reprit le traître en l'embrassant, tes jours me sont aussi précieux que les miens. Je n'exige de toi qu'un peu d'attention et de complaisance. J'ai appris bien des choses dans mes voyages; je suis sûr, par exemple, qu'ici sous nos pieds, se trouve un palais magnifique dont je vais t'ouvrir l'entrée. Auras-tu le courage d'y descendre? je te proteste que tu n'y courras aucun danger. — J'y descendrai,**

répondit Aladdin. — Eh bien ! reprit le magicien avec joie, quand tu seras au bas de l'escalier, tu trouveras plusieurs salles pour te rendre dans un grand jardin où je te défends de t'arrêter ; car je resterai ici à t'attendre, et tu me ferais mourir d'impatience et d'inquiétude si tu ne revenais pas au plus vite. Au bout de ce jardin tu trouveras un immense palais, dont les portes s'ouvriront devant toi par la vertu d'un anneau que je vais mettre à ton doigt ; vas toujours par la route la plus directe, et tu parviendras à la pièce la plus reculée, où tu verras sous un dais une lampe allumée. Si elle s'éteint à ton approche, c'est une preuve que tu peux t'en emparer sans danger ; prends-la et mets-la dans ton sein avec la précaution de n'y toucher que du bout des doigts ; alors tu reviendras le plus promptement possible, et ton retour me com-

blera de joie. Après avoir répété cette instruction plusieurs fois, il écarta les broussailles et se mit à fouiller la terre avec Aladdin. Ils découvrirent une large pierre. — Mon oncle, dit Aladdin, jamais nous ne pourrions lever cette énorme pierre, mais le magicien tira de sa poche une fiole remplie d'une liqueur couleur de rose; il en jeta quelques gouttes sur la pierre qui, à la grande surprise d'Aladdin, sortit aussitôt de sa place et découvrit un escalier de marbre blanc qui paraissait descendre à une grande profondeur. — Allez, mon enfant, allez, lui dit l'africain d'un ton solennel, souvenez-vous bien de mes instructions; soyez exact et diligent; et en même-temps il lui remit l'anneau qui devait lui ouvrir les portes du palais.

Aladdin n'était pas poltron; il était animé d'ailleurs par la reconnaissance; il n'hésita donc pas, et il franchit rapide-

ment l'escalier. Entré dans le jardin, il fut ébloui de toutes les beautés qui s'y trouvaient rassemblées, mais fidèle alors à sa promesse, il le traversa sans s'arrêter; il entra dans le palais où brillèrent l'or et la soie, et aperçut enfin la lampe placée sous un riche pavillon : elle s'éteignit à son approche, il la prit et la mit dans son sein. Satisfait du succès de son entreprise, il ne put résister davantage au désir d'examiner tout ce qui l'entourait; nourri dans l'obscurité, dans l'indigence, tant d'éclat avait droit de le surprendre; aussi les momens lui paraissaient-ils bien courts, tandis que le magicien les trouvait au contraire d'une longueur insupportable. Du palais, Aladdin repassa dans le jardin. Il était planté d'arbres qui ressemblaient à des orangers pour le feuillage et pour la grosseur des fruits, mais il y en avait de diverses couleurs; les blancs étaient

des perles fines, les rouges des rubis, les jaunes des topazes, ainsi du reste. Aladdin n'avait vu de pierreries de sa vie, aussi ne devina-t-il pas la richesse de ces différents fruits; mais, les trouvant extraordinaires, il en remplit ses poches et sa chemise pour les montrer à sa mère; enfin il remonta l'escalier. Du plus loin que le magicien l'aperçut, il ne put contenir son ressentiment, et il l'accabla d'injures. Aladdin, qu'il avait accoutumé à ne recevoir de sa part que des témoignages de tendresse, en demeura confondu; il lui fit quelques excuses.—As-tu la lampe? demanda l'afirain.—Oui, mon oncle.—Donne-la moi donc à l'instant.—Je ne le puis, répondit Aladdin, laissez-moi d'abord sortir de ce caveau. En effet, Aladdin qui avait rempli sa chemise de tous ces fruits par dessus la lampe, ne pouvait la trouver qu'avec peine; il tendait la main à son oncle pour

qu'il l'aidât à monter la dernière marche qui était excessivement haute, mais le magicien le repoussait et continuait à lui demander la lampe avec emportement. Aladdin qui commençait à s'alarmer du ton menaçant de son oncle et de l'acharnement avec lequel il lui barrait le passage, déclara qu'il ne la lui remettrait que lorsqu'il serait hors du caveau. — Tu n'en sortiras pas, dit l'africain d'une voix terrible, et saisissant sa fiole, il la brise avec fureur sur la pierre, qui se replace sur l'ouverture avec une telle précipitation qu'elle renverse Aladdin qui était au moment de s'élaner hors du caveau, et elle l'ensevelit dans les ténèbres. »

En cet instant, la sultane s'aperçut qu'il était jour, elle en avertit Schariar qui montra le même regret que la veille et ne parla pas davantage de faire enfermer Scheherazade; mais je ne vous aver-

tirai plus des interruptions qu'elle mettait à ses contes, cela deviendrait trop ennuyeux; qu'il vous suffise de savoir qu'elle avait l'art de s'interrompre toujours dans le moment le plus propre à exciter la curiosité du sultan; et quand un de ses contes venait à finir, elle en commençait bien vite un autre avant que le jour parût; cela dura mille et une nuits, c'est-à-dire pendant près de trois ans.

THÉOPHILE. Quoi! pas davantage!

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Ce fut bien assez pour Scheherazade qui resta tout ce temps sans savoir quel serait définitivement son sort; mais tout en amusant le sultan par ses contes, elle se conduisait le reste de la journée de manière à lui faire chérir son caractère autant qu'il admirait sa mémoire. Nous reprendrons demain avec elle le conte de la lampe merveilleuse, l'heure de nos le-

çons est arrivée; vous savez, mes enfans, que c'est aujourd'hui que Théophile commence son cours d'histoire. J'ai voulu attendre, continua M.<sup>me</sup> de Jouchère en s'adressant aux deux aînés, que vous eussiez fini le vôtre : celui d'histoire ancienne et romaine, afin de ne point déranger l'ordre de vos idées; actuellement, en écoutant Théophile, vous allez repasser tout naturellement les choses que vous avez apprises, et cela les gravera d'autant mieux dans votre mémoire. Allons, mon fils, commencez.

## CHAPITRE PREMIER.

ENVIRON deux mille ans avant la naissance de J.-C.\* , le roi Nemrod , que l'on appelle aussi Assur et Bélus , fit bâtir la ville de Babylone , et son royaume fut appelé l'empire d'Assyrie. Ninus , son fils et son successeur , fit bâtir la ville de Ninive , et conquit une grande étendue de pays. Après la mort de Ninus , sa femme Sémiramis lui succéda et augmenta le nombre de ses conquêtes ; elle embellit Babylone et fit construire des jardins superbes sur le toit de son palais. Depuis le règne de Ninias son fils , jusqu'à celui de Sardanapale\*\* , qui s'est fait distinguer honteusement

\* Avant J.-C., Nemrod, 2000.

\*\* Règne de Sardanapale, 935.

par sa paresse et ses débauches , l'histoire de l'empire d'Assyrie est obscure et peu instructive.

A peu près dans le tems où vivait Nemrod, Menès, que l'on appelle aussi Mesraïm et Osiris, fit bâtir en Egypte la ville de Memphis sous les rois qui lui succédèrent, les Egyptiens voyagèrent en Grèce et y fondèrent plusieurs colonies. Ce fut plus de quinze cents ans avant J.-C., que naquit le célèbre Sésostris. Le roi Aménophis son père, fit élever avec lui tous les garçons qui vinrent au monde le même jour dans son royaume, afin de lui assurer un grand nombre de vrais amis. Quand il fut sur le trône, il leva de grandes armées ; il en prit tous les chefs parmi ses anciens camarades, en laissa plusieurs autres pour gouverner l'Egypte pendant son absence, et il partit, afin de conquérir, disait-il, le monde entier. Durant l'es-

pace de neuf ans qu'il resta rempli de cette cruelle et folle envie, il parcourut l'Ethiopie, l'Arabie, l'Asie-Mineure, et termina ses courses dans la Thrace, où il pensa périr de faim avec son armée : il revint alors en Egypte, où son oncle Busiris et son frère Danaüs régnaient en maîtres et où ils exerçaient de grandes cruautés. Il les chassa, rétablit l'ordre et la justice, fit bâtir des villes, creuser des canaux, et favorisa ainsi le commerce et les arts. La population s'élevait, sous son règne, en Egypte, à vingt-cinq millions d'âmes, quoique les Israélites en fussent sortis en grand nombre sous le règne de son père \*. Le nom de Pharaon donné à Aménophis dans l'histoire particulière des Israélites, était un titre que prenaient successivement tous les rois d'Egypte, et qui signifiait maî-

\* Sortie des Israélites, 1491.

tre ou seigneur. Dans le nombre des princes qui lui succédèrent, on distingue Mœris qui fit creuser un lac qui porte encore son nom, lequel servait à retenir les eaux du Nil pour ensuite arroser les terres par le moyen de plusieurs petits canaux. Mœris qui fit aussi bâtir un labyrinthe, composé de mille palais et de mille souterrains, qui étaient habités par les prêtres.

Ces prêtres furent, à ce qu'il paraît, les premiers hommes qui cultivèrent les sciences, mais le désir injuste qu'ils éprouvèrent de ne communiquer leurs découvertes qu'à un petit nombre d'élèves, afin d'inspirer plus d'admiration à la multitude, leur fit inventer un langage et une écriture figurés, par exemple, pour exprimer l'inondation, ils disaient ou dessinaient un lion, et les ignorans voyaient le lion sans comprendre ce qu'il signifiait. On retrouve encore

en Egypte , dans plusieurs monumens , des figures de ce genre qu'on appelle des hiéroglyphes. Les savans les plus célèbres de ces tems reculés , ont été Hermès ou Thaut , qui vivait du tems de Menès et que l'on dit être son fils , et Mercure Trismégiste , précepteur de Sésostris.

Pendant ce tems , les Phéniciens , qui habitaient sur les côtes de l'Asie , se rendaient fort habiles dans la navigation et le commerce ; ils s'enrichirent prodigieusement par le produit de leurs manufactures. Ils furent les premiers qui abordèrent en Espagne et en Angleterre ; ils fondèrent en divers pays plusieurs colonies , mais la plus célèbre a été la ville de Carthage en Afrique.

**M<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Vous voyez , mon fils, combien en composant ces extraits, je me suis appliquée à les mettre à la portée même de la première enfance , à n'employer que les expressions que j'ai cru les plus simples et les plus claires. Cependant si quelque chose vous embarrassait encore , demandez-m'en l'explication.

**THÉOPHILE.** Maman, je vous demanderai pourquoi le lion était le signe de l'inondation , dans les hiéroglyphes?

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Parce que dans les déserts de l'Afrique , la rencontre d'un lion annonce toujours le voisinage d'une rivière ou d'une fontaine. L'instinct avertit ces animaux de ne point s'en écarter. C'est de là qu'on a pris l'habitude qui dure encore , de mettre des mufles de lions aux cornets qui font jaillir les

eaux dans les jardins ou dans les places publiques. Un oiseau signifiait la vie ; un oiseau qui s'envole signifiait la mort ; un épervier signifiait le vent étésien, ou le vent du nord, si cher aux Egyptiens.

THÉOPHILE. Et pourquoi donc ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Parce qu'il amon-  
cèle les nuages dans l'Ethiopie, pays  
où le Nil prend sa source. Le Nil est  
un grand fleuve qui traverse l'Egypte  
d'un bout à l'autre, et qui, grossi par les  
pluies qui tombent dans l'Ethiopie, dans  
la saison du vent du nord, se déborde  
tous les étés, inonde le sol de l'Egypte  
et le fertilise ; sans ce débordement, il  
serait très-aride, parce qu'en Egypte il  
ne pleut presque jamais.

THÉOPHILE. Maman, je voudrais bien  
voir la carte de l'ancien monde, que  
Caroline a faite, pour savoir si l'Assyrie  
et l'Egypte sont bien loin d'ici.

CAROLINE. La voilà : remarque dans

cette vaste contrée qui représente l'Asie tout entière, ces deux grands fleuves, le Tigre et l'Euphrate ; sur le bord du premier était Ninive, et sur le second, Babylone ; mais à peine si on en voit à présent les traces, et l'on y trouve aujourd'hui Bagdad et Bassora.

THÉOPHILE. Maman, je ferai à présent des cartes comme mon frère et comme ma cousine ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Sans doute, et quand vous les aurez bien faites, bien coloriées, vous les ferez relier comme les leurs, et vous aurez le plaisir de feuilleter un atlas de votre façon.

ALPHONSE. Voici de ce côté les ruines du labyrinthe et la ville de Memphis.

THÉOPHILE. Qu'est-ce que Caroline a encore dessiné-là, près de cette ville ?

CAROLINE. Ah, ce sont les pyramides : elles subsistent encore. La plus grande a quatre cent soixante pieds de hauteur ;

ce sont des masses de pierres carrées et qui vont en se rétrécissant par le haut. Vers le milieu de la pyramide on trouve une petite porte, un long corridor bien étroit et puis une petite chambre où l'on déposait le corps des rois qui les avaient fait bâtir pour leur servir de tombeaux.

**THÉOPHILE.** Pourquoi donc faire bâtir de si énormes tombeaux ?

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Cela tenait à des idées superstitieuses ; ils croyaient qu'après la mort, l'âme demeurait encore attachée au corps jusqu'à ce qu'il tombât en poussière, et qu'elle restait ensuite sans asile et fort malheureuse, jusqu'à ce qu'elle passât dans le corps d'un enfant nouveau-né. Ce passage s'appelait la transmigration des âmes ; mais l'état où l'âme se trouvait dans la tombe, dans le repos et dans le silence, leur semblait si précieux, qu'ils n'épargnaient rien

pour en prolonger la durée; en conséquence, pour conserver les corps, ils les embaumaient, d'une manière si parfaite qu'on en trouve encore dans leurs anciens monumens; ces corps ainsi embaumés s'appellent des momies.

**THÉOPHILE.** Maman, que veut dire monument? cela signifie-t-il toujours un tombeau?

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Non; cela signifie en général un édifice public, destiné à durer long-tems.

**THÉOPHILE.** Mais comment ces corps ont-ils pu se conserver jusqu'à présent?

**CAROLINE.** Imagine-toi qu'il y avait des gens dont le seul métier était d'embaumer les corps morts. Il les remplissaient de nitre et d'aromates, puis ils les entouraient de bandelettes enduites de baumes et de résines, et qui avaient mille aunes de long; elles étaient si fines et si bien arrangées, qu'elles conser-

vaient jusqu'à la forme des traits ; mais le corps se raccourcissait dans ces opérations, et l'on dirait que toutes les momies n'ont été que des enfans.

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Après cette cérémonie on exposait la momie à la porte de sa maison ; le peuple se rassemblait, et un des parents du mort prononçait son oraison funèbre , c'est-à-dire l'éloge de ce qu'il avait fait pendant sa vie. Tout le monde avait le droit de contredire cet éloge, et quand il se trouvait un certain nombre de contradicteurs , le mort était privé de sépulture , ce qui passait pour un affreux malheur.

**ALPHONSE.** Les rois eux-mêmes ne pouvaient se soustraire à cette épreuve.

**CAROLINE.** Cette institution était bien morale, et elle devait influencer sur la conduite des vivans.

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Le souvenir qu'on laisse après soi , n'équivaut-il pas en

tout pays à l'institution égyptienne, et ne devrait-On pas y songer toute sa vie ?

CAROLINE. Il est vrai : mais à propos de momies , les Egyptiens avaient un singulier usage dans leurs jours de fête.

THÉOPHILE. Lequel donc ?

CAROLINE. Ils menaient ordinairement une vie frugale ; mais, ces jours-là , ils sortaient de leur régime austère, et pour engager leurs convives à se réjouir, ils faisaient circuler une momie sous leurs yeux , et le maître de la maison leur disait : « Buvez, mangez, amusez-vous , profitez du tems qui vous reste , car voilà comme vous serez un jour. »

THÉOPHILE. Je t'avoue que cela ne me paraît guères encourageant ; mais, maman, vous disiez que le Nil inonde toute l'Égypte ; les villes sont donc submergées ? que deviennent les habitants ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Les villes ne sont point submergées , parce qu'on a soin

de les bâtir sur des hauteurs. Le Nil ne s'élève ordinairement que de vingt-quatre pieds, c'est le point nécessaire à la fécondité du sol. L'Égypte abonde en grains, en lin, mais autrefois son commerce principal consistait en papier, parce que c'était le seul pays où vint le papyrus, espèce de roseau avec lequel on le fabriquait.

**THÉOPHILE.** Du papier avec des roseaux, comment cela pouvait-il se faire?

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** On séparait par feuillets les membranes qui forment la tige de ce roseau, on les étendait sur une planche, on en collait plusieurs l'une sur l'autre pour leur donner une certaine épaisseur, on les mettait en presse pour en faire écouler la sève, et on les faisait sécher au soleil. A présent on fait, comme vous savez, du papier avec des chiffons de toile réduits en bouillie; en Chine, on emploie des chif-

fons de soie, ce qui rend le papier doux et luisant.

**THÉOPHILE.** Maman, quelle était, je vous prie, la religion des Egyptiens ?

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Menès ou Osiris fut considéré comme leur dieu et le père de tous les autres ; et il eut pour femme Isis, et pour enfants Anubis, Sérapis, Canope et Hermès ou Thaut. Après avoir long-tems gouverné l'Egypte, Osiris parcourut la terre, non pour l'asservir, mais pour la civiliser. Comme il revenait du fond des Gaules, aujourd'hui la France que tu vois sur cette carte, son frère Typhon l'assassina et coupa son corps en vingt-deux morceaux qu'il dispersa dans tous les pays du monde ; en sorte que la désolée Isis, voulant lui donner la sépulture, fut obligée d'errer long-tems pour rassembler ces tristes débris ; mais l'âme d'Osiris n'abandonna pas sa patrie.

Forcée de renoncer à sa première enveloppe mortelle , elle s'incarna dans le corps d'un bœuf , c'est-à-dire qu'elle passa dans le corps de cet animal ; afin que l'on pût reconnaître le bœuf qu'elle avait choisi, il y avait des marques convenues , comme une tache blanche et carrée au milieu du front, un croissant sur le côté , une en forme d'aigle sur le dos. Ce bœuf s'appelait Apis. Quand il venait à mourir , toute l'Égypte prenait le deuil , et les prêtres se mettaient en course jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé un nouvel Apis qui venait occuper la place du défunt dans le temple d'Osiris. Isis était représentée un vaisseau à la main , à cause de ses longs voyages. Anubis , leur fils aîné , était le dieu de la vigilance ; on le représentait avec une tête de chien, et on le plaçait toujours à la garde des tombeaux. Sérapis, le dieu des moissons,

portait sur la tête un boisseau. Canope, la déesse des eaux, était représentée sous la forme d'une cruche, avec une tête de femme. Hermès, le dieu des sciences, qui fut le ministre de son père, était représenté par une tête d'homme sur le faite d'une pyramide; mais la reconnaissance fit imaginer aux Egyptiens une foule de ~~dieux~~ <sup>dieux</sup> subalternes, parmi lesquels ils comptaient toutes les plantes utiles, tous les ~~animaux~~ <sup>animaux</sup>, bienfaisans. Ils adorèrent ainsi l'Ibis, espèce d'oiseau qui se nourrit des reptiles dont l'Égypte est incommodée après les inondations du Nil; on le représente tenant un serpent dans son bec. Ils adorèrent les ichneumons, espèce de rat qui s'introduisait, disaient-ils, dans le corps du crocodile, pendant son sommeil, et lui rongeaient les viscères, c'est-à-dire le cœur, le foie, etc. Ils adorèrent les chats, parce qu'ils mangent les souris; enfin

jusqu'aux oignons et autres légumes ,  
parce qu'ils servaient à leur nourriture.

THÉOPHILE. Ah ! quelle extravagance !  
les oignons n'étaient-ils pas effecti-  
vement bien honnêtes et bien complai-  
sans ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Bientôt la crainte  
produisit des effets semblables ; ainsi ,  
pour désarmer des reptiles , les souris, les  
crocodiles et les poissons, ils les adre-  
rent à leur tour, et jusqu'à Typhon, le  
meurtrier d'Osiris, et Nephté sa femme.

THÉOPHILE. Oh ! tenez maman , ces  
anciens étaient parfois trop ridicules ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Ils ne donnaient  
pas tous dans ces absurdités. Les prêtres  
et les savans pratiquaient en secret le  
culte d'un seul dieu ; mais comme tu  
l'as récité tout-à-l'heure, ils ne voulaient  
pas communiquer leurs lumières à la  
multitude ; et, avant d'instruire un néo-  
phyte.....

CAROLINE. Oh ! qu'est-ce que c'était qu'un néophyte, ma tante ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. C'était un aspirant à la connaissance de quelque mystère, et quand il avait acquis cette connaissance, on l'appelait un initié ; on lui faisait subir des examens rigoureux, pour juger de son génie, de sa mémoire, et même de son courage. On le promenait dans les détours souterrains du labyrinthe , tantôt les yeux bandés , au bruit des chaînes et du tonnerre , tantôt les yeux découverts ; et alors, par des apparitions subites ou par une suite d'images lugubres , on cherchait à effrayer ses sens, au reste, vous concevez que ces faux dieux étaient eux-mêmes des signes hiéroglyphiques. Osiris devenu bœuf , et Isis avec son vaisseau, représentaient l'agriculture et le commerce qui font la prospérité des empires ; on les voit aussi quelquefois dans les monumens

avec un triangle à la main , parce que le triangle est une des figures les plus parfaites en mathématiques ; mais peu de personnes sont actuellement en état de bien expliquer les hiéroglyphes, parce que beaucoup de ces figures étaient relatives à des usages domestiques qui ne sont pas venus jusqu'à nous , et parce que l'art du dessin étant très-imparfait à cette époque, il n'est pas toujours facile de démêler quelle figure on a voulu faire.

**THÉOPHILE :** Mais , maman , il y avait donc un grand avantage pour les prêtres, à laisser le peuple dans l'ignorance ?

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Sans doute : leurs talens paraissaient surnaturels , et , en raison de l'admiration qu'ils inspiraient, ils avaient le premier rang dans l'état ; les rois mêmes étaient au-dessous d'eux , et le tiers des revenus de toutes les terres de l'Égypte leur appartenait. Après eux, venait la famille royale qui retirait le

revenu du second tiers , et le troisième était accordé aux soldats. L'état était lui-même le seul propriétaire, et les terres étaient louées aux laboureurs qui vivaient de leurs bénéfices.

CAROLINE. Leur costume n'était pas de trop bon goût ; représente-toi une tunique, c'est-à-dire une espèce de chemise de drap bleu avec de large manches , et par dessus une autre tunique de lin, sans ceinture , en sorte que l'on avait l'air d'être dans un sac ; les femmes se coiffaient avec un mouchoir dont les bouts venaient se croiser sur leur bouche. Il était de la bonne grâce de se cacher tantôt un œil, tantôt l'autre avec un coin de mouchoir, parce qu'il n'y avait que les servantes qui laissassent voir leur visage tout entier.

THÉOPHILE. Qu'est-ce que c'est donc que ce nitre et ces aromates que l'on mettait dans les momies ?

**M.<sup>m</sup> DE JONGHÈRE.** Le nitre est une espèce de sel qui se forme entre les pierres, dans les lieux humides et souterrains ; les aromates sont des plantes qui ont beaucoup de parfum , même quand elles sont sèches, comme le thym et le serpolet.

Allons à présent , mon cher Théopile , il faut copier cette carte de l'ancien monde , et tu y placeras les villes , les fleuves, les montagnes à mesure que tu en feras mention dans tes chapitres d'histoire ; il faut aussi composer un tableau chronologique.....

**THÉOPHILE.** Qu'est-ce que veut dire chronologique ?

**M.<sup>m</sup> DE JONGHÈRE.** La chronologie est l'ordre exact dans lequel les événemens sont arrivés , et c'est une étude très-utile pour mieux classer ces événemens dans la mémoire ; par exemple , tu sais à présent que Sardanapale régna l'an 935,

et Nemrod l'an 2,000 avant J.-C. , le souvenir de ces dates empêchera que tu te trompes jamais au point de croire que Nemrod n'a régné qu'après Sardanapale ou qu'ils furent contemporains , c'est-à-dire qu'ils vécurent dans le même tems. Je désire donc que tu fasses un tableau sur lequel tu placeras sur une colonne le titre des faits, et, sur une autre, les dates auxquelles ils appartiennent; en sorte qu'en voyant la date tu te rappelles le fait à l'instant, et qu'en voyant le titre au contraire, la date, revienne à ta mémoire. Par exemple, quand je te montrerai le chiffre 1491, tu me répondras?...

**THÉOPHILE.** Sortie de l'Égypte par les Israélites.

**M.<sup>m</sup> DE JONCHÈRE.** Et quand je te montrerai le nom de Nemrod?...

**THÉOPHILE.** Je vous dirai, deux mille ans avant J.-C.

( 74 )

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** C'est à merveille ;  
allez , mes enfans , nous reprendrons  
bientôt le conte d'Aladdin.

Le lendemain à l'heure de la récréation, Alphonse se glissant sous le coude de sa mère : — Ma chère maman, lui dit-il, si par hasard vous ne dormez pas, voudriez-vous bien nous réciter la suite de ce beau conte que vous savez si bien. Volontiers, répondit en souriant M.<sup>me</sup> de Jonchère, et je vais, pour vous faire plaisir, tirer Aladdin de sa prison ténébreuse.

CAROLINE. Ah! oui, ce pauvre enfant, victime de la malice de l'africain.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Dis aussi victime de son imprudence.

CAROLINE. Ah! ma tante, pouvait-il se défier de son bienfaiteur? j'en aurais fait autant que lui.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Parce que tu n'aurais pas réfléchi davantage; mais convenez, mes enfans, que lorsque l'oncle

d'Aladdin lui eut fait connaître que la preuve d'affection qu'il exigeait de lui était de s'emparer d'un trésor sur lequel il n'avait aucun droit , son caractère et ses bontés même auraient dû lui devenir suspects. Il n'y a point de sentiment au monde qui doive déterminer à commettre un larcin ; il n'y a point de circonstance où une mauvaise action puisse devenir un devoir.

Telles étaient les réflexions tardives du jeune Aladdin ; il commençait alors à imaginer que le magicien pouvait bien n'être pas son oncle, mais un imposteur qui l'avait séduit par ses caresses , afin de le déterminer à enlever cette lampe qui lui était apparemment nécessaire. Aladdin ne pouvait cependant comprendre à quoi aurait pu lui servir une petite lampe d'argent d'une médiocre valeur. Il pensait aussi que le magicien, en lui demandant la lampe avant qu'il fut

sorti du caveau, avait formé dès-lors le projet de l'y enfermer.

CAROLINE. Oh ! quelle horreur ! et pourquoi donc , ma tante.

M<sup>m</sup>e DE JONCHÈRE. Afin que personne ne pût savoir qu'il était possesseur de la lampe merveilleuse ; mais la colère l'avait emporté dans le premier moment. Enfin , au milieu de toutes ces pensées, le pauvre Aladdin se désolait. Il n'eut aucune envie de redescendre dans le beau jardin, il ne pouvait s'éloigner de cette pierre qui le séparait de sa mère et du monde entier. Il implorait la miséricorde du ciel , et ce fut alors qu'en joignant les mains, il frotta l'anneau que le magicien lui avait donné. Aussitôt un génie d'une figure hideuse et d'une taille gigantesque , parut à ses yeux et lui dit d'une voix rauque : — Que me veux-tu ? me voici prêt à t'obéir comme l'esclave de l'anneau et de tous ceux qui

l'ont au doigt. Dans toute autre situation, Aladdin aurait eu peut-être bien peur, mais il lui répondit alors avec fermeté : — Je veux que tu me fasses sortir de ces lieux. Aussitôt la terre s'entrouvrit, et il se trouva dans le vallon entre les deux montagnes. Il reconnut fort bien la route par laquelle le magicien l'avait conduit, et il revint à la ville; il fut très-alarmé, en arrivant, de trouver son magasin désert et entièrement dégarni. Il entendit pousser des gémissemens dans une pièce voisine, il y courut et trouva sa mère toute en pleurs; mais à sa vue, un rayon de joie vint animer ses traits. — Je vous revois, mon fils, s'écria-t-elle, je crois n'avoir rien perdu. Alors il y eut entre eux une explication bien douloureuse. Au moment où l'africain avait enseveli Aladdin dans le souterrain, sa mère avait vu disparaître toutes les marchandises et tout l'argent qu'elle tenait de cet impos-

teur; ses esclaves épouvantés avaient pris la fuite, et elle s'était retrouvée entre quatre murailles, sans autres meubles que ceux qu'elle pouvait avoir conservés du tems de sa première indigence. Une révolution si étrange lui avait fait soupçonner que son prétendu beau-frère n'était qu'un trompeur, mais l'absence d'Aladdin l'avait tourmentée plus encore que le reste. — Consolerez-vous, ma mère, lui dit-il; le perfide m'a fait un présent qui me restera malgré lui, c'est l'éducation qu'il m'a donnée. J'en reconnais si bien le prix que je lui pardonne, en y songeant, tout le mal qu'il m'a pu faire; je puis me placer chez un négociant ou même chez un mandarin, et comme je suis bien guéri de toutes mes faiblesses passées, j'espère que mon travail pourra suffire à vous faire jouir d'une honnête aisance.

**ALPHONSE.** Ce bon Aladdin ! voilà ce que je lui aurais fait dire.

**THÉOPHILE.** Qu'est-ce que c'est qu'un mandarin ?

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Ce sont les nobles et les savants de la Chine ; ils occupent tous les grands emplois dans le gouvernement et dans les armées.

La pauvre mère serra Aladdin sur son cœur. — Puissé-je , s'écria-t-elle , vivre seulement assez pour voir mon fils heureux ! car tu le seras tôt ou tard ; le ciel qui nous éprouve , récompense toujours à la fin le travail et la vertu. — Pour aujourd'hui , ma mère , dit Aladdin , songeons à dîner , car je n'ai pas mangé depuis deux jours , et la fatale lampe que j'ai rapportée pourra nous être de quelque utilité en la vendant. Alors il commença à se débarrasser des pierreries qu'il avait dans son sein , et

la pauvre mère qui n'en connaissait pas plus qu'elle la valeur, et qui était trop triste pour s'amuser à les examiner, se contenta de les cacher sous le coussin d'un vieux sofa. Enfin Aladdin tira la lampe et la remit à sa mère. — Es-tu bien sûr qu'elle soit d'argent, lui dit-elle, il faut la nettoyer; en même temps elle prit un linge et un peu de cendre pour la frotter, mais aussitôt qu'elle eut commencé, un génie, bien plus effrayant encore que celui qui s'était montré à Aladdin dans le caveau, parut devant-elle. — Que me veux-tu? lui dit-il, me voici prêt à t'obéir comme l'esclave de la lampe et de tous ceux qui l'ont à la main. Mais la bonne femme ne l'entendait pas, car elle s'était évanouie dès les premiers mots. Aladdin, déjà familiarisé avec ces apparitions, se saisit de la lampe. — Je veux, lui répondit-il, que tu m'apportes à dîner. Le

génie disparut ; mais tandis qu'Aladdin transportait sa mère dans une chambre et qu'il la rappelait à elle-même , il revint et mit sur la table douze plats de vermeil , remplis des mets les plus exquis. La mère d'Aladdin eut bien de la peine à se résoudre à en goûter , tant sa terreur avait été forte. Elle engagea son fils à serrer soigneusement la lampe , et à n'en faire usage que dans les cas urgens ; elle ne désirait point qu'il en profitât pour se procurer une existence trop éclatante ; pour son compte , elle pouvait se trouver heureuse dans une douce médiocrité. La vente des douze plats procura pendant quelque tems à leurs besoins , et il leur suffit de renouveler de tems à autre de pareils repas pour devenir assez riches. La bonne mère vivait tranquille ; Aladdin qui avait pris un grand penchant pour l'étude , s'y livrait avec délices. Leur situation n'était pas

assez brillante pour exciter l'attention ni la jalousie de leurs voisins ; on l'attribuait aux bienfaits de l'oncle que l'on croyait reparti pour ses voyages. Heureux le jeune Aladdin, si partageant ses momens entre l'étude et la société d'une tendre mère, il fût resté docile à ses conseils et se fût toujours contenté de cette médiocrité qu'elle chérissait ; mais il se livra bientôt à l'ambition , et peut-être le verrons-nous en devenir la victime.

CAROLINE. Ah ! ma tante , ce pauvre Aladdin !

ALPHONSE. Voici papa.

M. DE JONGHÈRE. De quoi parlez-vous , mes amis ?

THEROUILLE. Papa , maman nous récite un conte imité des Mille et Une Nuits.

M. DE JONGHÈRE. Et Alphonse est de la partie ?

ALPHONSE. Pourquoi donc pas , mon papa ?

M. DE JONCHÈRE. Passe pour Théo-  
phise, passe pour une petite fille ; mais  
un homme de ton âge s'amuser d'un  
conte de fée !

ALPHONSE. Papa, je vous assure qu'il  
me plaît beaucoup ; je suis seulement  
fâché qu'il n'y ait pas de ces grands évé-  
nemens , de ces combats , comme dans  
l'histoire romaine que j'aime bien par  
cette raison.

M. DE JONCHÈRE. L'histoire moderne  
fournit dans ce genre des faits tout aussi  
extraordinaires , tout aussi curieux que  
l'histoire romaine , et même que les  
contes de fée.

ALPHONSE. Papa , je vous prends au  
mot, vous me raconterez quelque chose  
à votre tour.

M. DE JONCHÈRE. Je m'y engage vo-  
lontiers, quand ta mère aura fini le conte  
qu'elle veut bien vous réciter.

CAROLINE. Mon oncle , une petite fille

aura-t-elle la permission de vous écouter?

M. DE JONCHÈRE. Je ne m'y opposerai pas ; tu verras si cela t'ennuie.

CAROLINE. Ah ! mon oncle , comme si les choses intéressantes pouvaient m'ennuyer, seulement parce qu'elles sont un peu raisonnables !

M. DE JONCHÈRE. J'aime à me persuader le contraire, mais je ne veux pas interrompre ta tante plus long-tems.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Aladdin avait atteint sa vingt-deuxième année lorsqu'un jour en se promenant dans la ville , il entendit proclamer l'ordre de fermer les boutiques et les fenêtres et de rentrer dans les maisons, parce que la princesse Badoure , fille de l'empereur , allait se rendre aux bains publics , et qu'il n'était pas d'usage qu'aucun homme se trouvât sur sa route. Cette princesse avait la réputation d'être prodigieusement belle ,

et Aladdin éprouva le désir le plus extravagant d'en juger par lui-même. Il se glissa dans la maison de bain, se cacha derrière une porte, et vit sortir la princesse de sa chaise à porteur. Elle était enveloppée de son voile et de son manteau, mais elle les quitta dans le vestibule, et Aladdin fut si surpris de sa beauté qu'elle était déjà bien loin avant qu'il fut revenu à lui-même. Il eut le bonheur de sortir de cette maison aussi secrètement qu'il y était entré, et revint auprès de sa bonne mère à laquelle il raconta ce qu'il avait fait. La bonne femme frémit de son imprudence; elle le blâma beaucoup aussi de son indiscretion. — Vous pouviez être découvert, ajouta-t-elle, et vous auriez été justement puni. Toute action faite en cachette est condamnable. On ne craint point d'être aperçu quand on ne désobéit pas. Quelle excuse auriez-vous donnée pour

avoir manqué à une loi qui vous était bien connue ? Peut-être auriez-vous été condamné à la mort ou à une prison perpétuelle ; et moi , privée de mon fils , de l'appui de ma vieillesse , j'aurais fini dans le désespoir mes tristes jours. Dites-moi si vous trouvez que le plaisir que vous avez eu , vaille les dangers que vous m'avez fait courir ? Deviez-vous risquer mon repos , mon bonheur , pour satisfaire une puérile curiosité ?

ALPHONSE. Oh ! maman , je ne monterai plus au vieux donjon , et je ne tirerai plus l'espingle.

THÉOPHILE. Et moi , je ne courrai plus sur le parapet.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Eh bien ! mes enfans , vous épargnerez à ma tendresse quelques terreurs bien inutiles. Ne confondez pas la raison , la prudence , avec la lâcheté , et n'imanigez pas non plus

qu'il y ait le moindre héroïsme à chercher les dangers sans utilité pour soi, ni pour les autres.

THÉOPHILE. Qu'est-ce donc que l'héroïsme, maman ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. C'est un acte de courage fait par devoir ou par générosité. Le soldat qui monte le premier à l'assaut avec la certitude d'être tué, l'homme qui se jette au milieu des flammes pour sauver une famille sans secours, sont des héros ; mais, si le soldat s'exposait aux coups de l'ennemi, et si l'autre s'élançait dans les flammes par caprice ou pour remplir l'un et l'autre une gageure, ce ne seraient plus que deux fous, dignes d'exciter la pitié et non l'admiration de tout le monde.

ALPONSE. Oh ! cela est sûr.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Et c'est précisément ce que vous faites tous les jours. Enfin Aladdin, sensible comme vous

aux tendres reproches de sa mère ,  
acheva de lui ouvrir son cœur. Il lui  
avoua qu'il désirait infiniment épouser  
la princesse. A ces mots la bonne femme  
crut qu'il avait perdu entièrement la rai-  
son. — Ah ! mon fils, s'écria-t-elle, avez-  
vous oublié la distance infinie que le sort  
a mise entre vous et la fille de votre sou-  
verain ? — Mais vous oubliez, ma mère ,  
répondit-il , que le possesseur de la lampe  
et de l'anneau est plus puissant que  
tous les souverains du monde ; daignez  
seulement m'accorder votre consente-  
ment , et vous charger de demander ce-  
lui de l'empereur. Il eut bien de la peine  
à persuader sa bonne mère qu'il n'ex-  
travaguait pas. Il la décida à se rendre  
le lendemain matin à l'audience de l'em-  
pereur , et , comme il est d'usage dans  
ce pays de ne point demander une grâce  
sans offrir d'abord un présent , il choisit  
douze des plus beaux fruits du jardin

des génies , dont il avait , en grandissant , appris à connaître la valeur , et qu'il avait retirés depuis long-tems de dessous le coussin du vieux sofa. Il les rangea sur du coton dans un magnifique vase de porcelaine , et pria sa mère de s'en charger. Elle partit avec beaucoup de répugnance ; elle se rendit à la salle d'audience , mais elle se tint si bien à l'écart que l'empereur ni les mandarins ne l'aperçurent. Elle revint chez elle , enchantée de n'avoir rien de nouveau à dire à son fils ; mais il en fut au désespoir , et il lui fit tant d'instances qu'elle y retourna le lendemain et tous les jours pendant plus d'un mois. A la fin , la beauté du vase qu'elle portait fixa les regards de l'empereur ; il remarqua que cette femme revenait chaque matin avec ce vase , qu'elle se postait dans un coin de la salle , et s'en allait sans avoir rien fait ni rien dit. Un jour il appela son

grand mandarin. — Informez-vous , lui dit-il, de ce que veut cette bonne femme que je vois tous les jours immobile à cette place. Sans doute la timidité l'empêche de venir jusqu'à moi. — Bon ! dit le grand mandarin , c'est quelque femme du peuple qui vient se plaindre à Votre Majesté qu'une voisine lui a volé quelques pincées de riz ou de millet ! — N'importe , dit l'empereur , qu'on me l'amène ; et l'on fut chercher la mère d'Aladdin, qui arriva toute tremblante. Elle se prosterna aux pieds de l'empereur. — Que demandez-vous , lui dit-il , — La grâce de mon fils , répondit-elle , et la main de la princesse Badoure. A ces mots, les plus graves mandarins se mirent à rire; il n'y eut que le grand mandarin qui ne rit pas , parce qu'en achevant ces paroles la bonne mère avait posé le vase sur les genoux de l'empereur , qu'elle avait levé lestement le couvercle

comme il allait lui répondre , et qu'il avait été tellement frappé de surprise et d'admiration qu'il en était resté la bouche ouverte. Vous saurez que le grand mandarin avait demandé lui-même la main de la princesse ; l'empereur hésitait à la lui donner , parce qu'il n'était ni jeune ni aimable et qu'il ne plaisait guère à sa fille. Quand le grand mandarin vit l'extase de l'empereur à l'aspect de ces magnifiques pierreries , il en fut au désespoir. — D'où viennent ces trésors , s'écria-t-il ? ils sont apparemment volés ! — Point d'emportement , dit l'empereur ; pourquoi soupçonner cette bonne dame ? Sous un extérieur modeste , c'est probablement une favorite des génies ; sa demande a besoin d'être examinée. Madame , ajouta-t-il , dites à votre fils que je lui rendrai dans un mois une réponse positive. La bonne femme revint chez elle , aussi étonnée

que ravie des égards avec lesquels l'empereur l'avait traitée. Aladdin, rempli d'espérance, se livra avec un nouveau zèle aux études qui pouvaient faire oublier son obscurité passée, et le rendre digne du nouveau rang qu'il comptait bientôt occuper. Néanmoins, le tems lui paraissait d'une longueur insupportable, et le mois n'était pas écoulé lorsqu'on publia dans la ville le prochain mariage du grand mandarin avec la princesse. Aladdin en fut consterné. — L'empereur s'est moqué de nous, lui dit sa mère, ou bien, en apprenant qui vous êtes, il a regretté l'espérance qu'il vous avait donnée; heureux encore qu'il ne vous ait pas fait punir de votre présomption. Croyez-moi, oubliez Badoure, et faites choix d'une femme qui vous convienne mieux qu'une princesse, qui tôt ou tard vous aurait méprisé. — J'augure mieux du caractère de Badoure,

répondit Aladdin. Si je l'aime , ce n'est pas seulement parce qu'elle est belle , c'est un avantage si frivole qu'il n'a pu me toucher qu'un moment ; mais j'ai pris des informations auprès de tous les gens qui la servent ; je sais qu'elle est bonne , indulgente , instruite , appliquée , docile et tendre pour son père ; vous en voyez la preuve , car elle n'aime par le grand mandarin , et elle ne l'épouse que par obéissance. D'ailleurs , j'espère que je me serais toujours conduit de manière à ne point déshonorer le rang auquel elle m'aurait fait monter. Mais tout n'est pas perdu ; ils ne sont pas mariés encore , et je me flatte qu'ils ne le seront jamais. La mère d'Aladdin imagina bien qu'il voulait faire usage de la lampe merveilleuse , et en effet , le soir même qui était la veille du mariage , Aladdin donna ordre au génie de prendre le mandarin lorsqu'il serait

prêt à se mettre au lit, de le porter dans le fleuve Jaune, de l'y enfoncer jusqu'au cou et de l'y laisser jusqu'au lendemain matin, en lui disant qu'il serait ainsi baigné toutes les nuits jusqu'à ce qu'Aladdin ait épousé la princesse. Tout s'exécuta comme il l'avait commandé. Le vieux mandarin fut porté dans le fleuve Jaune et y resta jusqu'au matin sans pouvoir, malgré tous ses efforts, sortir de la place où le génie l'avait enfoncé.

THÉOPHILE. Qu'est-ce que c'est donc que le fleuve Jaune ?

M<sup>me</sup> DE JONGHÈRE. Il y a deux principaux fleuves dans l'empire de la Chine ; l'un s'appelle la rivière Jaune, et l'autre la rivière Bleue. Toutes les deux se jettent dans la mer à peu de distance de Nankin, ville qui a été autrefois la capitale du pays et qui a donné son nom aux toiles de coton qu'on y fabrique.

Le fleuve Jaune ne passe point à Pékin, mais le génie y transporta le mandarin en un clin-d'œil.

Le lendemain , de grand matin , le mandarin fut rapporté dans son lit ; c'était l'heure précisément à laquelle il devait se lever , faire une toilette magnifique et se rendre au palais pour y épouser la princesse , mais cela lui fut impossible. Il était sujet à la goutte , aux rhumatismes ; le bain lui était contraire, et il ne pensait plus qu'à se sécher et à se réchauffer dans son lit. On fut dire à l'empereur que son gendre futur était transi et perclus. L'empereur, très-alarmé, vint le voir lui-même. Le mandarin , quoique très-flatté de cette marque d'intérêt , put à peine en témoigner sa reconnaissance, parce qu'il grelottait encore et qu'il était d'ailleurs très-inquiet de sa mauvaise jambe qui se trouvait tout engourdie.

CAROLINE. Oh ! ma tante, cela passe la plaisanterie, et je blâme beaucoup Aladdin.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Il faut vous dire qu'Aladdin ne savait point qu'il eût des infirmités, et il croyait lui causer plus d'ennui que de souffrances. Il ne fut pas question de la cérémonie. La journée se passa tristement à la cour. Le soir, le génie vint reprendre le grand mandarin ; et, le lendemain, quand l'empereur envoya savoir des nouvelles de son gendre, il le fit prier de vouloir bien venir le visiter encore. — Seigneur, lui dit-il alors, il faut vous découvrir la vérité. Aladdin est protégé par un génie, ainsi que vous l'aviez deviné dès le premier jour. Ce génie, pour empêcher mon mariage avec la princesse, m'emporte tous les soirs au fond de la rivière, et, si ce régime continue, je n'aurais pas long-tems à vivre. Il faut céder à la né-

cessité , il faut renoncer à une alliance qui était l'objet de tous mes vœux. Je supplie Votre Majesté de ne pas me savoir mauvais gré de mon peu de persévérance ; mais si elle pouvait savoir à quel point je crains le rhume et la colique , elle ne serait pas étonnée de me voir si peu de goût pour les bains froids. — Mandarin , répondit alors l'empereur , vous n'avez que ce que vous avez mérité. Je vous avais chargé de prendre des informations sur Aladdin ; vous m'avez rapporté qu'il était fils d'un pauvre tailleur , qu'il avait été le plus mauvais sujet du monde dans sa jeunesse , et vous n'avez rien épargné pour me dégoûter de cette alliance. Je ne sais quelle est en effet la naissance d'Aladdin , mais la protection actuelle du génie le met de niveau avec moi , et , si son caractère mérite quelque estime , je n'hésiterai pas à lui donner ma fille.

Ce n'était pas assez pour le pauvre mandarin, à qui le génie avait dit qu'il serait baigné jusqu'à ce qu'Aladdin épousât la princesse, il était réduit à souhaiter le bonheur de son rival, et il avait une peur terrible que les mauvais rapports qu'il avait faits à l'empereur sur Aladdin, ne laissassent assez de traces dans son esprit pour qu'il ne conclût pas le mariage le jour même. Mais il fut bientôt rassuré : Aladdin, ayant reçu l'ordre de venir parler à l'empereur, se présenta devant lui avec un cortège magnifique et avec un air à la fois si noble et si modeste que l'empereur en fut enchanté. Comme tous les préparatifs avaient été faits pour la noce du grand mandarin, il n'y eut que le personnage du marié à changer, et la cérémonie se termina le jour même. Je n'ai pas besoin de vous dire que, grâce à la lampe merveilleuse, Aladdin combla de pré-

sens, non-seulement la princesse, mais toute la cour et le grand mandarin lui-même. Quand il apprit tout le mal que les bains lui avaient fait, il ordonna au génie d'y porter remède, et celui-ci le frotta d'une pommade qui le rendit plus frais et mieux portant qu'il ne l'avait jamais été. Ce qu'il y eut de plus remarquable, ce fut le palais que le génie bâtit pour Aladdin ; il était éblouissant par la quantité d'or, de jaspe, de porphyre et de pierreries qui étaient prodigués en dehors et en dedans. L'aspect de tant de merveilles ravissait l'empereur bien plus encore que la princesse, qui était beaucoup plus sensible aux bonnes qualités d'Aladdin et à celles de sa respectable mère qu'il avait amenée dans son palais, comme vous l'imaginez bien. L'empereur ayant, avec le tems, découvert dans son gendre des connaissances distinguées, l'admit

à ses conseils, lui accorda toute sa confiance, et bientôt Aladdin gouverna autant que lui-même. Le peuple bénissait cette union : l'abondance et la tranquillité régnaient de toutes parts depuis qu'Aladdin était consulté ; il n'y avait que le vieux mandarin qui malgré ce qu'Aladdin avait fait pour réparer le tour qu'il lui avait joué , ne pouvait le voir sans rancune, et , loin de lui pardonner , il attendait en silence l'occasion de se venger.

CAROLINE: Allons , c'est un vieux jaloux ; je ne le plaindrai plus.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Mais vous allez plaindre Aladdin. Jusqu'à présent il a obtenu de grands succès , mais ne pensez-vous pas qu'avec deux ennemis aussi terribles, il ne devait pas vivre tranquille ?

ALPHONSE. Deux ennemis ! Et quel autre ennemi avait-il donc que le vieux jaloux ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Avez-vous oublié le magicien africain ?

THÉOPHILE. Ah ! nous allons donc le revoir encore ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Pas aujourd'hui , il est trop tard, et.....

ALPHONSE. Ah ! maman , de grâce , je meurs d'envie de savoir ce qui put arriver à Aladdin.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Voilà , encore mon fils , de vos accès d'impatience ! Vous ne savez jouir modérément d'aucun plaisir, et c'est ainsi que l'on finit par ne jouir de rien. Il aurait fallu , pour vous satisfaire, terminer ce conte dès le premier jour , vous auriez oublié volontiers vos études , vos repas et mes propres affaires.

ALPHONSE. Oh ! maman.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Il faut vous corriger de ce défaut. Craignez , lorsque vous serez devenu votre maître, de sa-

crier à vos amusements, vos devoirs et la raison. D'ailleurs, en épuisant ainsi une source de plaisirs, on s'en rassasie. Si je vous récitais des contes du matin au soir, vous n'y prendriez plus le même intérêt. Le tems est beau; allons visiter nos plantations de l'année dernière; je crains qu'elles n'aient souffert du froid.

ALPHONSE. Avec quelle impatience j'attends le printems pour me promener tous les jours!

CAROLINE. Et moi, pour que ma tante remplisse la promesse qu'elle ma faite!

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Quelle promesse, mon enfant?

CAROLINE. Vous m'avez promis, ma tante, que vous me donneriez cette année quelques élémens de botanique, d'histoire naturelle. J'ai bien ramassé des plantes et des cailloux l'année passée, mais à peine si vous me donniez quelques explications satisfaisantes.

**M.<sup>me</sup> DE JONCIEUX.** Je craignais que tu ne pusses pas m'entendre , et je ne voulais pas te dégoûter d'un sujet qui doit à présent , à ton âge , t'inspirer le plus vif intérêt et devenir la source de plusieurs plaisirs, dont je t'aurais privée en t'en occupant trop tôt.

**A**n i ma tante, ma tante, dit Caroline, si vous vouliez venir avec nous, vous nous feriez bien plaisir.

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Et où me menez-vous, mes enfans ?

**CAROLINE.** Dans les appartemens qui donnent sur la galerie. Vous savez que nous y sommes entrés le jour de notre grand voyage dans le Château ; nous y avons vu de belles tapisseries à moitié décrochées ; elles représentent beaucoup de choses que nous n'avons pu deviner tout de suite, et nous nous étions promis d'y retourner un autre jour. Alphonse devait prendre un marche-pied, un marteau, et.....

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Et se jeter par terre, comme dans la bibliothèque !

**ALPHONSE.** Oh ! non , maman , j'y

prendrais garde, je vous le promets.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Et tu aurais la force de reclouer les tapisseries?

ALPHONSE. Ah ! peut-être pas bien solidement, mais assez pour que vous nous en expliquassiez les sujets.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Comment ? Ne pouvez-vous pas les expliquer vous-mêmes ; ce sont tous des sujets pris dans la mythologie. J'ai donc bien perdu mon tems à vous la faire apprendre ?

CAROLINE. Pardonnez-moi, ma tante, nous ne la savons pas mal ; mais quand il est question de deviner, là, sur-le-champ, ce que signifie un tableau, il faut une grande habitude.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Ainsi donc, tu n'es pas encore bien forte sur l'iconologie ?

CAROLINE. Ah ! ma tante, vous faites exprès de me chercher de grands mots.

ALPHONSE. Oui, pour te faire dire :

qu'est-ce que c'est que l'iconologie, ma tante ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. C'est l'intelligence des Images, c'est la reconnaissance parfaite des attributs d'un personnage ou de ses actions, de manière à le reconnaître à l'instant dans un tableau.

THÉOPHILE. Et qu'est-ce que c'est que des attributs ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Ce sont des choses qui désignent le caractère ou les habitudes de quelqu'un. Ainsi, les attributs d'un savant sont des livres, et ceux d'un guerrier sont des armes.

THÉOPHILE. Ah ! je comprends. Mais allons chercher les outils.

Caroline et Alphonse portaient le marche-pied, Théophile, les clous et le marteau. Ils entrèrent dans la première pièce. Alphonse s'élança lestement sur les échelons, Caroline et Théophile lui tendaient les clous, tout en examinant

la tapisserie. Ils auraient rétabli le culte des habitants de l'Olympe, qu'ils n'auraient pas eu l'air plus importants. Cette frise, dit M.<sup>me</sup> de Jonchère, représente un sacrifice; voilà la victime, parée de guirlandes de fleurs, voici les aruspices, les parfums et l'eau lustrale.

**TÉOPHILE.** Qu'est-ce que font les aruspices ?

**CAROLINE.** Ils suivent le cortège dans ce moment ; mais, quand la victime sera immolée, ils examineront ses entrailles, ils jugeront, par l'état où ils les trouveront, du succès de l'entreprise pour laquelle on offre le sacrifice, et de la faveur ou de la colère des dieux. Il y avait à Rome de ces devins qu'on appelait des augures, qui en jugeaient par le vol des oiseaux, par l'appétit des poulets sacrés et autres animaux qui étaient nourris dans les temples pour cet usage. D'autres prêtres feignaient

des accès de folie qu'ils appelaient des inspirations ou des oracles, et l'on croyait bonnement que c'étaient les dieux eux-mêmes qui répondaient par leur bouche aux questions qu'on leur adressait.

**THÉOPHILE.** Et l'eau lustrale ?

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** C'était de l'eau que tu vois là dans cette grande coupe ou patère, et dans laquelle on éteignait un des tisons du sacrifice ; car, après avoir immolé la victime, on en brûlait une partie et le reste était partagé, pour le manger, entre les prêtres et celui qui offrait le sacrifice. L'eau lustrale était réputée sainte ; on en arrosait le temple, on en faisait des libations, c'est-à-dire qu'on en répandait en l'honneur de quelque dieu ; quelquefois on faisait des libations de vin ou de lait.

**ALPHONSE.** De lait, c'est bien dommage ! Mais tenez, voyez, je viens déjà de vous reclouer Uranus ; je le reconnais

à son globe parsemé d'étoiles, et voilà la Terre, sa femme : ce sont les ancêtres de tous les dieux que les Grecs adoraient.

**THÉOPHILE.** Les Grecs n'adoraient donc pas les mêmes dieux que les Égyptiens ?

**M.<sup>me</sup> DE JONGHÈRE.** Non, pas tous, et cela est d'autant plus extraordinaire que les Égyptiens, comme Théophile nous l'a dit l'autre jour, ont fondé en Grèce, les premières colonies qui ont policé le reste de cette contrée. Voici les six enfants d'Uranus : Titan, Saturne et Japet, Cybèle, Cérès et Téthys. Saturne obtint de son frère aîné, Titan, de lui céder l'empire de l'Olympe ; c'est une haute montagne de la Thessalie, dont le sommet se perd dans les nuages et sur laquelle on supposait qu'habitaient les dieux. Titan y consentit, à condition que son frère dévorerait tous

ses fils, de mesure qu'ils naîtraient. Sa femme Cybèle ayant eu trois fils, Jupiter, Neptune et Pluton, elle lui présenta trois figures de pierres emmaillottées qu'il dévota, et elle fit élever ses enfans en secret par trois familles de bergers nommés les Curetés, les Dactyles et les Corymbantes.

**TIBULLUS.** Ah! oui, voilà une femme qui lui présente trois figures bien pâles.

**CANDIDE.** C'est Cybèle, car elle a une couronne de créneaux, et à côté d'elle un char traîné par des lions.

**M.<sup>me</sup> DE JONVILLE.** Titus découvrit l'existence de ces trois enfans, et croyant que son frère avait été d'accord avec Cybèle, il le détrôna et l'emprisonna. Jupiter, devenu grand dévot son père, ne voulant régner à son tour il le chassa de l'Olympe. Il se retira en Italie, chez le roi Janus. Vous le retrouvez ici dans un bocage de chênes, apprenant aux Ab-

borigènes, le plus ancien peuple de l'Italie, à faire du pain avec du gland.

THÉOPHILE. Mais, maman , cela devait être détestable!

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Et cependant cette invention parut si heureuse et soula-gea tellement la misère dans laquelle l'espèce humaine était plongée , que le règne de Saturne sur la terre fut sur-nommé l'âge d'or.

THÉOPHILE. Qu'est-ce que cela signi-fie ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Les païens divi-saient la durée du monde en quatre âges ou espaces de temps, durant lesquels les hommes doivent aller toujours en di-minuant de vertus; et on les comparait à l'or, l'argent , l'airain et le fer, parce que l'or est plus précieux que l'argent, l'argent que l'airain, et l'airain que le fer. L'âge d'or fut donc , suivant eux, celui où Saturne et Janus apprirent aux

mortels à cultiver la terre, à se chérir en frères, et où l'on ne connaissait encore ni l'envie, ni l'orgueil, ni le mensonge. L'âge d'argent fut celui des héros, où, parmi les hommes devenus moins bons, il y en eut qui se distinguèrent encore par leurs vertus. Dans l'âge d'airain ils furent en plus petit nombre; dans l'âge de fer, il n'y en aura plus du tout. Remarquez bien les attributs de Saturne; il est représenté sous la figure d'un vieillard portant un faux, parce qu'il était le dieu du temps et que le temps détruit tout, comme la faux abat la verdure. On place aussi près de lui un sablier, espèce d'horloge qui était la seule connue alors, et un serpent qui se mord la queue, symbole de l'éternité, qui n'a ni commencement ni fin.

THÉOPHILE. Maman, qu'est-ce qu'un symbole?

M.<sup>me</sup> DE JONCIVAL. C'est une figure

hiéroglyphique , qui exprime , comme vous voyez, une grande pensée; l'horloge et la faux, l'anneau ou le serpent qui se mord la queue , sont tous des symboles , ou ce qui est encore à peu près la même chose, des emblèmes pour signifier le temps. Au commencement de chaque année on célébrait en l'honneur de ce dieu des fêtes nommées Saturnales, où les esclaves mangeaient avec leurs maîtres pour rappeler l'âge d'or durant lequel les hommes étaient égaux. Vous voyez Janus à ses côtés; il a deux visages pour exprimer le passé et l'avenir, dont Saturne , pour récompenser son hospitalité , lui donna la connaissance : il est regardé comme le dieu de la paix , parce qu'il régna dans l'âge d'or , et les Romains , lui bâtirent un temple qui était fermé durant la paix et ouvert durant la guerre; ils lui avaient consacré le premier mois de l'année.

et le nom de Janvier qu'il porte encore, dérive de celui de Janus.

**ALPHONSE.** Voilà la méchante Cybèle, qui métamorphose Atye en pin.

**TITIORNIS.** Et pourquoi donc ?

**ALPHONSE.** C'était un de ses prêtres auquel elle avait défendu de se marier. Il épousa en secret la Nymphé Sagaride, elle le découvrit et l'en punit. Voici une procession des prêtres de cette déesse, nommés Corybantes, comme les gardiens de Jupiter.

**TITIORNIS.** Eh ! ce sont des danseurs !

**ALPHONSE.** Sans doute : ils imitent en frappant dans leurs mains ou sur des bouchers de cuivre, en poussant des cris aigus et en sautant, le bruit que faisaient les bergers pour amuser les enfans de Cybèle et pour empêcher que Titan ne les entendit quand ils pleuraient. A Rome, Cybèle était adorée sous le nom de Rhée

et de Vesta, et elle avait des prêtresses nommées Vestales, dont la fonction principale était d'entretenir tour-à-tour dans le temple le feu sacré. Celle qui le laissait éteindre était enterrée toute vive, et cela était regardé comme un sinistre présage pour la ville.

**THÉOPHILE.** Maman, vous avez dit qu'après que Jupiter eut délivré son père, il le chassa de l'Olympe? cela est bien dénaturé.

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Sans doute, mais ce ne sera pas la seule action condamnable que vous trouverez dans l'histoire des faux dieux; les païens ne craignaient pas de donner à leurs divinités tous les vices qui les déshonoraient eux-mêmes.

**THÉOPHILE.** Alors, comment pouvaient-ils les adorer, puisqu'ils ne les estimaient seulement pas?

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Les ignorans sont presque toujours superstitieux, et alors

on ne raisonne plus. Les prêtres étaient intéressés à entretenir la crédulité; de plus, les poètes avaient embelli l'histoire des dieux de détails merveilleux qui charmaient le peuple : les gens raisonnables n'y croyaient pas, mais ils n'osaient le faire connaître, parce qu'ils auraient été persécutés.

ALPHONSE. Je viens de replacer le mont Idá qui était prêt à tomber sur nos têtes. Voilà, je crois, la caverne où l'on élevait Jupiter, et la chèvre Amalthée qui le nourrit de son lait : voici une de ses cornes qu'il avait rompue en jouant. Les nymphes la remplirent de fruits et de fleurs, et elle fut surnommée la corne d'abondance : mais c'est ici le plus beau, messieurs, mesdames, c'est Jupiter, vainqueur des Titans, c'est-à-dire des fils de Titan. Ce sont, comme vous voyez, des géans épouvantables. Ils entassaient des montagnes,

entre autres Ossa et Pélion dans la Thessalie, pour escalader le ciel, mais Jupiter les frappe du tonnerre ; Encelade, aux cinquante têtes, et Briarée aux cent bras, sont ensevelis sous le mont Etna ; leurs efforts ébranlent la Sicile, et leurs bouches vomissent les flammes.

CAROLINE. Tout cela pour exprimer un volcan.

THÉOPHILE. Qu'est-ce que c'est qu'un volcan ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. C'est une montagne qui jette des flammes par une ouverture placée à son sommet. Il y en a un en Sicile qu'on appelle le mont Etna.

THÉOPHILE. Mais mon dieu, cela est bien extraordinaire ! Qu'est-ce qui produit ces flammes ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. On n'en connaît pas bien la cause. Dans les grandes éruptions, c'est-à-dire dans les occasions où le volcan devient le plus terrible, cela

( 109 )

commence ordinairement par des tremblements de terre; il y a des maisons qui s'écroulent, la terre s'entrouvre et les engloutit; enfin les flammes s'élèvent du cratère, qui est l'ouverture du volcan, avec des tourbillons d'une noire fumée, et en même-tems il s'élève de ce cratère des nuées de pierres brûlantes et des torrens de lave; c'est une espèce de poix, de résine fondue qui bouillonne et qui descend du haut de la montagne avec une telle rapidité qu'on n'a pas toujours le temps de se sauver, quoique l'on course à toutes jambes: si elle rencontre une maison, un mur, sur son passage, ils sont bientôt renversés.

THÉOPHILE. Oh! que cela est effroyable! mais d'où vient cette lave, et de quoi est-elle composée?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Elle vient, comme les pierres, des entrailles de la terre:

( 120 )

c'est un mélange de soufre et d'autres substances décomposées par le feu. En se séchant, elle devient comme une pierre noire, dont on se sert quelquefois pour bâtir ; mais vous jugez quels ravages elle produit dans les champs. Ils en sont couverts, quelquefois, l'espace de quelques lieues, et il faut bien des années pour pouvoir y rétablir la culture. Les anciens, pour rendre raison de ces phénomènes, disaient tantôt que c'étaient les Titans qui se débattaient, tantôt que c'était Vulcain, fils de Jupiter, le dieu du feu et grand forgeron de son métier, qui avait établi ses forges dans les cavernes du mont Etna et dans les îles de Lipari, qui environnent la Sicile. Ils lui donnaient pour compagnons les Cyclopes, fils des Titans, géans effroyables qui n'avaient qu'un œil au milieu du front. Vulcain forgeait avec eux les foudres de Jupi-

ter et les armes des dieux et des héros. Ce pauvre Vulcain était si laid lui-même que Jupiter, au moment de sa naissance, lui donna de dépit un coup de pied qui le jeta hors de l'Olympe, et il en resta boiteux. Jupiter est représenté avec une couronne d'or sur la tête, et à ses pieds un aigle qui tient la foudre dans ses serres; il était si terrible qu'il ébranlait, disait-on, l'Olympe d'un seul mouvement de ses noirs sourcils. Le voilà représenté ici avec une tête de bélier : alors on l'appelait Jupiter Ammon, du nom d'une ville de la Libye où il était adoré sous cette forme.

**THÉOPHILE.** Et pourquoi était-il adoré dans cet endroit avec une tête de bélier?

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Parce qu'il eut une guerre à soutenir contre les autres dieux, ses propres enfans pour la plupart, mais qui n'étaient pas meilleurs à son égard qu'il ne l'avait été à l'égard

de son père. Il les poursuivit sous la forme d'un bélier jusque en Egypte , où ils se métamorphosèrent en plantes et en animaux pour se dérober à sa colère, et c'était à cette métamorphose que les Grecs attribuaient la faiblesse que les Egyptiens avaient d'adorer les animaux et les plantes. ,

CAROLINE. Ma tante , voici Junon, sa femme , qui porte aussi une couronne d'or , et elle a auprès d'elle un paon, oiseau qui lui était consacré.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Nous raconterais-tu bien pourquoi cet oiseau lui était consacré?

CAROLINE. Je crois qu'oui , ma tante. Jupiter épousa secrètement plusieurs autres femmes, ce qui donna beaucoup de jalousie à Junon. Il avait déjà épousé Maïa, fille d'Atlas et de Pleïone, et Maïa avait eu un fils nommé Mercure que Jupiter avait mis au rang des dieux. Ju-

nean avait voulu faire mourir Maia, mais Jupiter l'avait placée avec ses six sœurs parmi les étoiles, et on les appelle les Pleïades, du nom de leur mère.

Jupiter ensuite épousa Io, fille d'Inachus, roi d'Argos. Junon la cherchait partout. Jupiter la changea en vache, espérant que Junon ne la reconnaitrait pas; mais Junon le pria de lui donner cette belle vache, et il n'osa la refuser de peur de confirmer ses soupçons. Elle la remit à la garde d'Argus, qui avait cent yeux dont cinquante dormaient et cinquante veillaient tour-à-tour. Jupiter chargea Mercure de délivrer Io. Il se déguisa en berger et fut trouver Argus dans la prairie où il faisait paître Io. Il se mit à jouer de la flûte, et en tira des sons si doux qu'Argus ne put résister au sommeil. Tous ses yeux se fermèrent les uns après les autres: alors Mercure lui coupa la tête et il emmenait Io, lorsque Junon

furieuse envoya un taon qui la poursuivait et la tourmenta tellement qu'elle se jeta dans la mer Méditerranée, la traversa à la nage et se réfugia en Egypte. Quelques auteurs prétendent qu'Osiris, qui régnait alors, l'épousa, et que c'est elle qui fut connue depuis sous le nom d'Isis. Junon prit tous les yeux d'Argus et en décora la queue d'un paon. Voilà pourquoi cet oiseau lui fut consacré, et ce qu'on appelle les yeux d'Argus, ce sont ces belles taches rondes d'or et d'azur que l'on voit sur la queue de cet oiseau quand il fait la roue.

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Tu nous as parlé de Mercure : il faut nous achever son histoire.

**CAROLINE.** Volontiers ; c'était comme je vous l'ai dit, le fils de Jupiter et de Maïa ; il fut surnommé le messager des dieux, parce qu'il se chargeait de toutes leurs commissions, et pour s'en acquit-

ter plus vite, il portait de petites ailes à son chapeau et à ses talons; il était chargé aussi de conduire les âmes dans les fers; il était tout à la fois le dieu de l'éloquence et du commerce; quelques-uns ajoutent aussi, des voleurs.

THÉOPHILE. Ah ! un dieu pour les voleurs !

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Je ne sais si c'était par ironie, à cause des marchands que l'on soupçonnait quelquefois de n'être pas de bien bonne foi, ou parce qu'il eut lui-même plusieurs vols à se reprocher.

CAROLINE. Il est vrai; pour endormir Argus, il fut voler la flûte d'Apollon, un de ses frères, qui faisait alors le métier de berger dans la Thessalie, et il lui déroba en même tems son troupeau. Un autre berger, nommé Battus, l'avait vu faire, il lui recommanda bien de n'en rien dire; et puis, pour éprouver Battus, il prit la figure d'Apollon



et lui demanda s'il savait ce qu'était devenu son troupeau. Battus le lui dit aussitôt, et Mercure le changea en pierre.

**THÉOPHILE.** J'aurais fait tout comme Battus. On ne doit pas, je pense, protéger les voleurs, quoi qu'ils vous en prient.

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Non, mais on ne doit pas leur promettre de n'en rien dire; car il ne faut jamais mentir, jamais tromper les méchants eux-mêmes; ce serait déjà leur ressembler.

**THÉOPHILE.** Je crois que je vois ici Mercure, je parie que je l'ai deviné; tenez, voyez cet homme avec des petites ailes à son chapeau. Mais que tient-il à la main?

**CAROLINE.** Son caducée. C'est une baguette qu'il jeta un jour entre deux serpents qui se battaient; ils s'entortillèrent à l'entour, et Mercure la porta depuis comme un symbole de paix.

M.<sup>me</sup> DE JONCHAS. Et c'est de là qu'il fut surnommé le dieu de l'éloquence, parce que l'éloquence réussit à apaiser les querelles, à recôncilier les esprits les plus irrités. Ses fêtes s'appelaient Mercuriales, et l'on donne encore ce nom tantôt à des discours sévères, tantôt au tableau du prix des denrées. On le confond quelquefois avec Thaut, le législateur de l'Égypte, et alors on l'appelle Mercure-Hermès et on le représente par une tête sur une pyramide, et de la bouche de laquelle sortent de petites chaînes d'or, parce que l'éloquence enchaîne et soumet tout le monde.

THÉOPHILE. Quelle est cette femme qui porte un casque et un bouclier ?

CAROLINE. Oh ! c'est Minerve, la déesse des sciences, et des arts et de la sagesse. Un jour que Jupiter avait mal à la tête, il pria Vulcain de la lui ouvrir d'un coup de hache, et il en sortit une femme tout

armée; c'était Minerve: son casque est couronné d'olivier, Symbole de la paix si nécessaire à l'étude, et surmonté d'un hibou, oiseau qui était réputé fort prudent et fort sage, parce qu'il fuit le bruit et le grand jour. Son bouclier était revêtu de la peau de la chèvre Amalthée, que Jupiter lui donna après qu'il eut placé cette chèvre parmi les astres, et il y attacha la vertu de rendre invincible la personne qui porterait ce bouclier : on l'appelle l'égide de Minerve. Celle-ci est quelquefois appelée Pallas, du nom d'un terrible géant qu'elle avait vaincu, quelquefois Athénée, et quelquefois Parthenie, c'est-à-dire la déesse sans époux, parce qu'elle ne s'est point mariée.

ALPHONSE. Voici, je crois, l'histoire d'Europe.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Eh bien ! essaie de nous la raconter.

**ALPHONSE.** Oh ! cela ne me sera pas difficile. Europe était fille d'Agénor, roi de Phénicie. Jupiter, pour s'en rendre maître, se métamorphosa en taureau et se mit à paître au bord de la mer, où la princesse ramassait des fleurs. Charmée de la douceur de cet animal, elle le caressa, lui donna à manger, et finit par s'asseoir sur son dos. Aussitôt Jupiter s'élança dans la mer, la traversa à la nage et emmena Europe dans cette partie du monde qui porte encore son nom, où il l'épousa et où elle eut deux fils, Minos et Rhadamante. Agénor, désolé d'avoir perdu sa fille, chargea son fils Cadmus de la chercher, et lui défendit de revenir en Phénicie qu'il ne l'eût trouvée. Cadmus n'ayant pu trouver sa sœur, n'osa retourner auprès de son père, et il s'établit dans la Grèce, dans un canton appelé la Béotie. Il eut

une fille nommée Sémélé, que Jupiter épousa dans la suite.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Eh bien ! raconte l'histoire de Sémélé.

ALPHONSE. Junon, sachant que Jupiter l'avait épousée en secret, résolut de la faire périr. Elle prit la figure de la nourrice de Sémélé et lui fit observer, tout en discourant avec elle, qu'il était humiliant que Jupiter ne fût jamais venu la voir dans toute sa gloire et tel qu'il était dans l'Olympe. Sémélé, dont l'amour-propre fut blessé, exigea de Jupiter qu'il lui accordât cette faveur. Il y consentit avec peine et il avait raison, car le tonnerre qu'il portait avec lui mit le feu au palais de Sémélé et elle y périt. Jupiter sauva l'enfant dont elle était grosse, et l'enferma dans sa cuisse jusqu'au moment où il devait naturellement voir le jour. Ce fut Bacchus, le dieu du vin.

**THÉOPHILE.** Moi, je m'amuse beaucoup de la mythologie; cela ressemble à de petits contes de fées.

**M.<sup>me</sup> DE JONQUIÈRE.** Et cela est plus utile.

**THÉOPHILE.** Ah! par exemple, maman, en quoi cela est-il plus utile?

**M.<sup>me</sup> DE JONQUIÈRE.** Parce que la mythologie a de grands rapports avec l'histoire, parce que beaucoup de tableaux, de statues, de poèmes et de tragédies, empruntent leurs sujets de la mythologie, et que, faute de la connaître, il y a mille choses et mille expressions très-habituelles auxquelles on ne comprendrait rien.

**THÉOPHILE.** Mais, maman, pourquoi dites-vous qu'elle a des rapports avec l'histoire; Jupiter et tous les autres n'ont pas existé?

**M.<sup>me</sup> DE JONQUIÈRE.** En étudiant l'histoire ancienne, vous retrouverez un

grand nombre des personnages cités dans la mythologie , principalement de ceux que l'on appelle des héros ou des demi-dieux , qui ne furent placés dans l'Olympe qu'après leur mort et en récompense des belles actions qu'ils avaient faites sur la terre. On peut raisonnablement penser que tous les autres dieux , tels que Saturne et sa famille , auront vécu dans les tems encore plus reculés ; qu'ils s'attirèrent l'admiration de leurs contemporains , et que cette admiration aura dégénéré en idolâtrie.

**THÉOPHILE.** Quoi ! maman , vous croyez donc quelque chose de toutes ces fables ? Cependant il me paraît impossible que tout cela soit arrivé.

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Il faut distinguer dans la mythologie ce qui s'y trouve d'historique , de ce qui est allégorique ou purement merveilleux. Par exemple , dans la fable de Saturne , je conçois ai-

sément que ce fut un prince de l'île de Crète, paros que le mont Ida, où furent élevés ses enfans, est une montagne de ce pays-là. Son frère aîné lui avait cédé la couronne, à condition qu'il lui sacrifierait ses fils, et sa femme le trompa en lui présentant des enfans morts. La supercherie fut découverte; Jupiter vengea d'abord son père en combattant les fils de Titan, qui n'étaient pas des géans et qui n'avaient pas cent bras, mais qui étaient des hommes redoutables par leur force et par leur bravoure; enfin Jupiter contraignit son père à lui céder le trône, et Saturne se retira chez un peuple sauvage qu'il civilisa.

**TALÉMAN.** Ah! je comprends maintenant; et il y a bien peu de ces fables n'on ne puisse expliquer ainsi. Mais, l'aman, que vouliez-vous dire, qu'il y de l'allégorique et du merveilleux?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Les allégories ont quelque rapport avec les figures hiéroglyphiques. C'est une manière de peindre ou d'exprimer plus élégamment un sujet moral : par exemple , quand on dit que l'égide de Minerve la rend invincible , comme Minerve est la déesse de la sagesse , cela signifie , d'une manière allégorique , que la sagesse ne doit jamais céder aux tentations ni aux mauvais conseils. Il y a aussi des allégories qui ne sont pas morales , mais qui sont seulement agréables : par exemple , quand on représente l'Aurore semant des roses devant le char du Soleil , cela veut dire seulement que les fleurs éclosent ordinairement au point du jour. Les expressions allégoriques sont employées fréquemment par les poètes , mais vous sentez combien il serait ridicule de s'en servir dans la conversation. La vertu , l'amitié représentées par des figures de femme , la sa-

gées par Minerve, le tonus par Saturne, sont des peintures allégoriques, mais Jupiter, Junon, ne sont point des allégories, parce qu'ils ne représentent ni une vertu, ni un sentiment. Ils sont historiques ou purement merveilleux, comme tout ce qui ne renferme absolument aucun sens, comme les Cyclopes qui n'ont qu'un œil, comme le chagrin qui est changé en vache; et ces détails ont été imaginés par les poètes pour frapper la multitude, en rendant plus extraordinaire l'histoire de leurs dieux. Au reste, vous trouverez dans la mythologie des contradictions et des fautes de chronologie très-considerables, qui prouvent que la plupart de ces détails ont été ajoutés après coup, ou que souvent l'on a attribué à la même personne, pour la rendre plus intéressante, ce qui était arrivé à plusieurs autres.

**ALPHONSE.** Maman , voici le dernier pan de cette tapisserie.

**M.<sup>me</sup> DE JONGHÈRE.** Ah ! c'est l'histoire de Cérès. Voyons qui de vous deux saura l'expliquer.

**CAROLINE.** Moi , je dirai d'abord que Cérès était fille d'Uranus et sœur de Saturne : elle eut une fille nommée Proserpine , qui fut enlevée par Pluton au pied du mont Etna.

**THÉOPHILE.** Qu'est-ce que c'était que Pluton ? Je ne m'en souviens plus.

**CAROLINE.** C'était un frère de Jupiter , auquel , en montant sur le trône , il avait donné l'empire des enfers , comme il avait donné celui de la mer à Neptune , son autre frère ; mais le séjour des enfers était si triste qu'aucune femme ne voulait y vivre avec Pluton , et il prit le parti d'enlever Proserpine. Cérès dé-

collée alluma deux pins en guise de flambeaux aux flammes de l'Étna, et se mit à chercher sa fille nuit et jour. Enfin une nymphe lui révéla quel était le ravisseur, et elle porta ses plaintes à Jupiter, qui s'était conservé l'autorité sur ses frères, tout en leur donnant de si vastes états. Jupiter décida que Proserpine serait rendue à sa mère, si elle n'avait encore rien mangé depuis qu'elle était aux enfers; mais comme il fut reconnu qu'elle avait mangé quelques grains de grenade, elle fut obligée de rester auprès de Pluton, et elle obtint dans la suite de passer alternativement six mois avec Cérès et six mois avec son mari. Elle changea en hibou Ascalaphe, fils de la Nuit, qui avait déclaré qu'elle avait mangé des grains de grenade. Cérès passa beaucoup de temps à Eleusis, ancienne ville de la Grèce et où régnait alors Triptolème. Elle enseigna aux

hommes la culture du blé et l'art de faire du pain ; aussi était-elle adorée comme la déesse des moissons et représentée, comme vous voyez, avec une couronne d'épis et une faucille à la main. Triptolème, par reconnaissance, institua en son honneur des fêtes et un culte particulier qu'on appela les mystères d'Eleusis, parce qu'ils ressemblaient un peu aux mystères d'Isis et d'Osiris en Egypte. Ceux qu'on initiait à ces mystères devaient être d'une réputation sans tache, et étaient soumis, comme en Egypte, à des épreuves singulières. On croit que l'hiérophante (c'était le grand-prêtre de Cérès à Eleusis) enseignait secrètement aux initiés le culte d'un seul dieu, et que toutes les cérémonies que le peuple croyait avoir rapport à l'histoire de Cérès et à ses courses nocturnes sur la

ment Etna, n'étaient faites que pour en imposer aux ignorans.

ALPHONSE. A présent ma cousine a tout dit, me voilà bien avancé ; je n'ai plus rien à débiter pour prouver mon érudition.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Si fait vraiment. Nous avons passé trop vite devant l'endroit de la tapisserie qui représente l'intérieur de l'Olympe. Voilà, parmi ce groupe de figures, celles d'Iris et d'Hébé dont je te demanderai l'explication.

ALPHONSE. Ah ! à la bonne heure. Iris était la messagère des déesses, comme Mercure était le messager des dieux. On disait que l'arc-en-ciel lui servait d'écharpe, d'autres disent de voiture, ce qui ne se ressemble guères. Pour Hébé, la déesse de la jeunesse, elle était fille de Junon. Jupiter l'avait chargée de servir les dieux à table, où ils se

nourrirent d'ambrosie qu'on disait être le plus délicieux des mets , quoiqu'on ne sache pas de quoi il était composé ; et elle leur versait le nectar , espèce de breuvage non moins exquis. Il suffisait d'avoir goûté de l'un ou de l'autre pour devenir immortel. Hébé s'étant laissé tomber un jour , et les dieux s'étant moqués d'elle , elle ne voulut plus les servir à table , et Jupiter fit enlever par son aigle un prince nommé Ganimède , le plus beau jeune homme du monde , qui prit la place d'Hébé , et fut surnommé l'échanson des dieux .

**THÉOPHILE.** Comment l'échanson ?

**ALPHONSE.** Oui , on appelait autrefois échanson celui qui versait à boire .

**THÉOPHILE.** Maman , Alphonse parlait tout-à-l'heure de son érudition ; qu'est-ce donc qu'il voulait dire ?

**M. DE JONVILLE.** L'érudition est le souvenir des choses utiles que l'on a lues .

CAROLINE. **M**A tante, il faut que je vous dise que l'histoire d'Aladdin nous a donné une grande envie.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Et laquelle, mes enfans ?

CAROLINE. De savoir quelque chose de plus sur la religion et les usages de la Chine.

ALPHONSE. Oh oui, maman.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Je suis enchantée, mes petits amis, quand je vous vois une curiosité si bien placée. Le gouvernement et les productions de cette contrée méritent effectivement d'exciter quelque intérêt. Le fondateur de cet empire s'appelait Fohi, et comme on ne connaît pas son origine, il passe pour être fils du Ciel. Il paraît que cet étranger était fort instruit, et que les Chinois l'étaient

fort peu , car il leur enseigna à lire et à écrire, avec des caractères à la vérité très-confus et très-multipliés, qui étaient probablement des hiéroglyphes. L'on retrouve dans les antiquités chinoises beaucoup de rapports avec l'ancienne Egypte. Cette écriture est si compliquée, qu'il n'y a pas trop de la vie d'un homme pour apprendre à lire couramment. On se sert de papier de soie de diverses couleurs, et quand ce sont des lettres que l'on écrit, la couleur désigne le rang de la personne à qui l'on s'adresse, et le respect qu'on lui porte. On trace les caractères avec un pinceau et les lignes vont du haut en bas, et non pas, comme nous, de gauche à droite. Fohi leur apprit aussi la musique, la peinture, et établit des lois qu'il prétendit avoir lues, écrites de la main de Dieu, sur un dragon volant, et en conséquence la figure d'un dragon est très-considérée à

la Chine. Elle sert d'armoiries à l'empereur et aux mandarins, on brode des dragons sur leurs habits, et on en place de dorés ou de vernis pour servir d'ornement en dehors et dans l'intérieur des palais. Les Chinois prétendent que Fohi vivait près de trois mille ans avant Jésus-Christ, et ils donnent à la terre une antiquité bien plus considérable que celle que notre religion nous enseigne. Yao, qui régna plusieurs siècles après lui, fut renommé pour sa justice, et ce n'est guères qu'à dater de cette époque que l'histoire des Chinois paraît devenir moins fabuleuse. Yao refusa de nommer son propre fils pour son successeur à l'empire, parce qu'il ne reconnut pas en lui les vertus nécessaires pour le faire prospérer. Il choisit dans la classe du peuple un homme nommé Chou, qui avait eu des parents du caractère le plus dur et le plus dénaturé, et envers les-

quels sa soumission et sa tendresse ne s'étaient jamais démenties. Le gouvernement de la Chine est absolument fondé sur l'amour paternel et sur le respect filial. L'empereur s'intitule le grand-père de ses sujets; les ministres, les gouverneurs des provinces et des villes sont également les pères des peuples confiés à leur administration, et les pères de famille, à leur tour, exercent sur leurs enfans une autorité souveraine. Il n'y a de noblesse héréditaire à la Chine que dans la famille impériale et dans celle de Confutzée, personnage dont je vous parlerai tout à l'heure; tous les autres mandarins (c'est ainsi que les nobles s'appellent) parviennent à ce titre, uniquement par leur mérite et par leur instruction. La science est dans une grande recommandation à la Chine : les élèves sont inscrits dans les écoles, suivant leurs connaissances, et ils y prennent

les différens degrés de mandarins. Il y a deux classes de mandarins, ceux qui se destinent à la guerre et ceux qui se destinent aux emplois civils, qu'on nomme mandarins lettrés. C'est parmi les mandarins militaires du premier degré que l'on choisit les généraux d'armée; dans le second degré les officiers supérieurs; dans le troisième les simples officiers. Les mandarins lettrés du premier degré sont ministres d'état, gouverneurs des provinces; dans le second degré, on prend les gouverneurs des villes, et ainsi de suite : en sorte que le talent seul fait obtenir les places, et quand on a rempli les places inférieures avec distinction, on obtient souvent de monter d'un degré. On punit, au contraire, les mandarins en les faisant rétrograder.

CAROLINE. Tout cela me paraît admirable.

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Oui, si tout cela est exactement observé. On prétend que l'embonpoint est regardé à la Chine comme une chose très-nécessaire pour avoir l'air majestueux, et qu'il est, par conséquent, très-désiré par les mandarins ; en sorte qu'il ne leur manque plus rien, quant à l'extérieur, lorsqu'ils peuvent étaler deux ou trois menton.

**CAROLINE.** Ah ! ma tante, quel drôle de conte !

**THÉOPHILE.** Mon frère aurait une pauvre figure pour un mandarin.

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Le respect des Chinois pour leurs parents se montre encore après qu'ils les ont perdus. On élève un autel au-dessous de leurs portraits, dans une des chambres de la maison, et à de certains jours on vient brûler du papier doré et des parfums sur cet autel, on invoque leurs mânes comme s'ils étaient au rang des dieux. Ce culte de

de famille à quelque chose de bien touchant, et j'ai regretté souvent qu'il ne fût pas en usage en Europe...!

CAROLINE. Ah! ma tante, il existe au fond du cœur.

M.<sup>me</sup> DE JONQUIÈRE. Les Chinois ont fait très-anciennement les premières découvertes en astronomie, en physique; ils ont inventé la poudre à tirer et les feux d'artifices, bien avant nous. Mais depuis bien des siècles ils n'ont fait aucun progrès ni dans les sciences ni dans les arts. On en accuse leur immense population, qui rend l'agriculture si importante que toutes les pensées se tournent de ce côté-là. Le moindre carré de terre est une chose précieuse, et il arrive presque tous les jours que des pères, désespérant d'avoir de quoi nourrir leurs enfans nouveau-nés, les exposent dans les rues ou sur les rivières, et les magistrats ferment les yeux sur les actions

dénaturées, parce qu'ils sentent l'impuissance où ces malheureux sont de trouver souvent des subsistances pour eux-mêmes. La population est telle qu'il y a des familles qui, faute de logemens, bâtissent de petits bateaux couverts, et habitent sur les fleuves. Cette population est estimée environ de trois cent millions d'âmes dans un espace qui n'est pas quatre fois aussi grand que la France, le territoire le plus peuplé de l'Europe, et dans lequel on n'en compte cependant que trente millions. Un préjugé bien contraire à la prospérité de l'état, interdit aux Chinois tout établissement hors de leur contrée. Cette loi fut faite, sans doute, dans un temps où la Chine n'était pas assez peuplée ; mais on devrait, au contraire, fonder aujourd'hui de nombreuses colonies. Les Chinois ont un tel mépris pour le reste de l'univers, qu'ils n'éprouvent aucune envie de quit-

ter la Chine, et qu'un Chinois qui a voyagé ( ce qui est extrêmement rare ) est regardé comme un mauvais citoyen. On ne regardait de familles chinoises établies hors de leur ancienne patrie , que celles qui vivent à Batavia chez les Hollandais, dans l'île de Java.

ALPHONSE. Et ils aiment mieux mourir de faim ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. L'intérêt qu'inspire la culture des grains et des légumes, est cause que les grands chemins sont bordés de murs très-élevés, avec des tours de distance en distance et des gardiens qui observent si l'on ne franchit pas ces murs.

CAROLINE. Mais cela doit être excessivement triste ; quoi ! ne voir jamais la campagne ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Jamais en voyageant ; et pour se dédommager , on ne

peut avoir encore que de bien petits jardins. Le terrain est trop précieux pour l'employer de cette manière ; mais, du moins, ces petits jardins sont charmans. Les anglais ont dessiné les leurs d'après les relations des jardins chinois, avec cette différence qu'ils ont infiniment étendu les aspects que les Chinois sont obligés de réunir dans un espace fort étroit. Pour y remédier, ils calculent les effets de la perspective ; ils mettent de grands arbres sur le premier plan d'une petite montagne, ensuite de plus petits par étages ; en sorte que vous croyez les voir dans un grand éloignement. Ils y entassent les kiosques, les grottes, les monumens ; tout cela produit l'effet d'un tableau sans procurer une grande promenade, mais c'est tout ce qu'il en faut à des femmes estropiées, et à des hommes indolens dont tout le plaisir est de fumer et de boire du thé.

CAROLINE. Comment, ma tante, des femmes estropiées ?

M.<sup>me</sup> DE JONQUIÈRE. Oui. Pour ôter aux femmes le goût de la dissipation, on leur lie les pieds avec des bandes au moment de leur naissance, ce qui les empêche de grossir; en sorte que les moins petits sont comme ceux d'une fille de huit ans et peuvent à peine soutenir une femme de vingt. Il n'y a que les femmes du peuple et les esclaves qui soient dispensées de cette opération, parce qu'elles ont besoin d'avoir des pieds; les femmes d'une classe plus distinguée sont supposées n'en avoir que faire, puisqu'elles sont destinées à être servies; et, en conséquence, on attache de l'amour-propre à voir les pieds estropiés.

CAROLINE. Ah! que je me trouverais malheureuse de ne pouvoir jamais courir ni danser!

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Les pauvres femmes n'en ont guères l'occasion. Elles habitent des appartemens séparés, toujours situés loin de la rue ; elles ne reçoivent jamais les visites d'aucun hommes, si ce n'est celle de leur père. Quand elles vont voir leurs amies , elles sont portées dans des chaises fermées à clef, et enveloppées dans des pièces de tafetas qui empêchent qu'on n'entrevoie même la forme de leur taille , jusqu'à ce qu'on les ait portées dans l'appartement des femmes.

**CAROLINE.** Oh ! pour cela, ce me serait bien égal de ne voir aucun homme.

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Sans doute , mais on pourrait seulement désirer que la permission s'étendit à quelques personnes de sa famille.

**ALPHONSE.** Non, Caroline se soucie fort peu de voir ses cousins !

**CAROLINE.** Oh ! je t'assure que j'ai

parlé si vite que je n'y songeais pas.

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Les Chinois épousent plusieurs femmes, mais la plus ancienne est la maîtresse de toutes les autres. Tous les enfans lui donnent le nom de mère, et c'est sur son autel qu'ils brûlent des parfums après sa mort.

**CAROLINE.** Ah ! ceci est autre chose. Je consentirais à vivre même toute seule, mais jamais à être la seconde femme de personne.

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Tu ne voudrais pas non plus voir les enfans appartenir à une autre, lui prodiguer leurs hommages et leurs caresses.

**CAROLINE.** Oh ! les femmes chinoises sont bien malheureuses ! je le vois.

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Aussi les Chinois ne permettent-ils à aucun étranger de pénétrer dans l'intérieur de leur pays, et, à Canton même, le seul de leurs

ports qui soit ouvert aux européens, il est défendu d'amener des femmes, de peur que leur exemple ne fasse sentir aux Chinoises la rigueur de leur destinée. Quand une d'elles se marie, elle n'a jamais vu son futur qui, lui-même, ne la connaît pas non plus; mais il a le privilège de la renvoyer si elle lui déplaît. Quand les parens ont conclu le mariage, on porte la mariée chez son mari qui l'attend à la porte de son logis. Elle arrive au son des instrumens et avec un grand cortége; la femme de chambre de la dame remet au mari la clef de la chaise à porteur : il l'ouvre, regarde bien sa femme, et, s'il la trouve par trop laide, il referme la chaise, rend la clef, et tout le cortége retourne avec elle chez les parens. Le mariage est rompu, mais tous les présens qu'il a faits à la demoiselle lui restent pour la dédommager d'un si mauvais compli-

ment ; et , malgré leur vie retirée , les Chinoises aiment beaucoup les bijoux et la parure. Au lieu de chercher des ressources contre l'ennui dans l'étude , dans les talens , elles passent leur vie à leur toilette ; elles se coiffent en cheveux avec des fleurs , des plumes , et des insectes desséchés .

CAROLINE. Comment , ma tante , avec des insectes ?

M.<sup>me</sup> DE JONHIAL. Oui , l'on trouve à la Chine des scarabées magnifiques que l'on fait sécher ; ils conservent leurs belles couleurs et servent à la parure .

ALPHONSE. Quant aux hommes , s'ils ressemblent aux magots de Chine que j'ai vus , pour le costume et pour la figure , ils ne sont pas beaux assurément .

M.<sup>me</sup> DE JOUCHÈRE. Ils se font raser la tête et ne conservent qu'une longue

touffe de cheveux sur le sommet. Ils portent des chapeaux de paille faits en forme de toit , des robes longues et magnifiques , l'empereur a seul le droit de porter du jaune , et les mandarins du rouge. Leurs traits sont un peu singuliers , et leur visage est en général plus large du bas que d'en haut. Mais c'est assez pour aujourd'hui, mes enfans ; je vous parlerai une autre fois de la religion des Chinois et de quelques autres de leurs usages.

**M**A chère maman, dit Alphonse, j'espère que Schariar n'a pas fait encore enfermer la sultane, et que nous pourrons savoir aujourd'hui ce que le méchant magicien a fait à notre pauvre Aladdin ?

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Vous saurez, mes enfans, qu'après avoir enfermé le jeune homme dans le souterrain, le magicien, au désespoir d'avoir manqué l'occasion de s'emparer de la lampe merveilleuse, s'éloigna de la Chine et continua de voyager dans toutes les parties du monde. Le bruit de l'élévation du fils du pauvre tailleur et de la sagesse avec laquelle il gouvernait l'empire de son beau-père, gagna les pays les plus lointains et arriva jusqu'à lui. Son étonnement fut extrême, il ne pouvait concevoir par quel moyen Aladdin avait pu s'échapper

du caveau. Pour être sûr qu'on ne l'abusait pas, il eut recours à un miroir magique , où il voyait tout ce qu'il voulait , moyennant quelques opérations préparatoires , et il souhaila d'y voir ce que faisait alors Aladdin. Aussitôt le beau palais se peignit dans le miroir , il y vit Aladdin , vêtu d'une robe magnifique , assis sur un sofa de satin rose , brodé de perles fines , et s'entretenant d'un air familier , avec l'empereur lui-même et avec la princesse sa femme. La beauté de cette dernière ne fut pas ce qui excita le moins sa jalousie et sa colère. — Comment ! s'écria-t-il , toute ma science , tous mes artifices , n'auront servi qu'à faire de ce petit mendiant le plus heureux des hommes ! Non , non , je périrai plutôt que de le souffrir ; son palais , sa femme , tout doit m'appartenir , puisque c'est avec ma lampe qu'il a su se les procu-

rer. Il retourna donc à la Chine, et, un jour qu'Aladdin étoit allé à la chasse, il prit la figure d'un seigneur châtelain des environs; d'un air soumis et empressé, il vint le conjurer de lui accorder la grâce de se reposer dans son manoir. Aladdin, qui trouvait effectivement le tems un peu chaud, consentit à passer quelques heures à l'abri, et il suivit le faux châtelain. Dès qu'il fut arrivé, des esclaves se dispersèrent parmi les gens de sa suite, et, les invitant à venir prendre des rafraichissemens, les séparèrent, sans affectation, de leur printe; celui-ci demeura seul avec le magicien qui le conduisit à une table couverte de sorbets et de confitures. Aladdin, quoiqu'il fut devenu raisonnable, avait encore quelques restes de sa gourmandise passée; il commença par en goûter, puis il mangea et but davantage; le magicien, qui avait

compté sur sa faiblesse et sur son ancien défaut, l'excitait, soit en lui offrant de tout avec des prières et des révérences auxquelles Aladdin ne pouvait résister, soit en lui donnant l'exemple en mangeant encore plus que lui.

CAROLINE. Ah ! ce malheureux Aladdin, si savant et si grand politique !

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Il ne faut qu'un moment d'erreur et de faiblesse pour flétrir le plus grand mérite ; il ne faut jamais cesser de veiller sur soi-même.

ALPHONSE. Il est pourtant bien dur de voir une table couverte de confitures et de n'en pas manger ; autant vaudrait n'être pas prince !

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Il pouvait en manger modérément, comme il faisait tous les jours dans son palais ; et, loin de se laisser entraîner par les instances de cet étranger, ne devait-il pas en concevoir de la défiance ?

ALPHONSE. Se défier de quelqu'un qui vous offre des tourtes, des sorbets, des pastilles ! je n'aurais jamais ce courage-là.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Non pas de celui qui vous en offre, mais de celui qui vous excite, dans telle chose que ce soit, à sortir des bornes imposées par la raison. Aladdin aurait dû, après la terrible expérience du souterrain, se rappeler que les caresses, les flatteries, les présens qui sont accompagnés d'un mauvais conseil, sont plus détestables et plus pernicious que le fer et le poison ; ainsi, toutes les compotes et les meringues du magicien....

ALPHONSE. Ah ! ah ! maman, vous allez transformer en poison, des meringues et des compotes ! Moi, je n'y tiens plus ; des meringues précieusement, et peut-être encore avec de la crème ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Assurément. Le

magicien n'avait rien épargné pour séduire le faible Aladdin, et je vois avec peine que vous auriez été séduit tout comme lui. Cette idée, je vous l'avoue, m'affecte infiniment, car, de tous les vices, la gourmandise est celui qui conduit le plus promptement à l'égoïsme.

THÉOPHILE. Que veut dire ce mot, maman, je vous prie ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. L'égoïsme consiste à n'aimer que soi, à compter pour rien les besoins et les plaisirs des autres, pourvu que nous soyons satisfaits. Or, un véritable gourmand, dès qu'il se met à table, souhaite en secret les meilleurs morceaux; il voudrait qu'aucun de ses camarades n'eût d'appétit, ou plutôt il voudrait n'avoir point de camarades, se souciant beaucoup moins des douceurs de la conversation et de l'amitié que des friandises qu'il voit sur la table.

ALPHONSE. Oh ! maman, ce serait aussi bien fort !

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Songez-y bien : ne vous est-il jamais arrivé , quand je partage un biscuit entre vous et votre frère, de souhaiter qu'il n'en voulait pas ?

ALPHONSE. Ah ! mais s'il n'en voulait pas, il n'y aurait pas d'égoïsme à manger sa part ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Non ; mais s'il n'était pas votre frère, si c'était un enfant qui vous fût étranger, vous trouveriez bientôt qu'il est dur de vous en priver pour lui ; vous désireriez au fond du cœur qu'on ne lui en donnât pas, soit qu'il en voulut ou non ; et, quand on cesse d'être généreux pour les étrangers, d'être obligeant envers tout le monde, on devient moins tendre pour ses amis. Si vous n'aimiez pas les biscuits, vous seriez enchanté que j'en donnasse à votre frère, et, si vous n'étiez

pas gourmand et égoïste, vous en seriez enchanté, même en les aimant.

Alphonse ne répondit plus rien, mais il tira doucement de sa poche une pomme d'apis et la glissa dans celle de Théophile. — Que fais-tu donc, dit ce dernier ? — J'aime les pommes d'apis, dit Alphonse. — Je ne veux donc pas que tu t'en privés, reprit Théophile; et il s'établit entr'eux un combat de générosité. — Mes enfans, dit madame de Jonchère, j'aime à vous voir profiter aussi bien de la morale de mes contes. Un peu d'attention aux tendres conseils de votre mère, quelques retours sur vous-mêmes et quelques efforts pour vous vaincre, feront de vous des enfans charmans et, un jour, des hommes estimables. Mais terminons le débat dans ce moment. Voici mon jugement : donnez l'un et l'autre la pomme à votre cousine, et recevez chacun quatre de ces

pralines , aussi bonnes et aussi sucrées que celles que le magicien lui-même aurait pu offrir à Aladdin.

Que vous dirai-je, mes enfants? Aladdin prit une indigestion effroyable. Il souffrait cruellement; il tomba en faiblesse; et le magicien, feignant de vouloir le secourir, mit la main dans son sein sans qu'il s'en aperçût, se saisit de la lampe et s'éloigna. Il la frotta de toutes ses forces, et ordonna au génie de transporter le palais d'Aladdin, avec toutes les richesses et toutes les personnes qu'il contenait, près de la ville où il faisait sa demeure en Afrique; ensuite il lui commanda de l'y transporter lui-même; et, laissant Aladdin dans les convulsions et les défaillances qui succèdent ordinairement aux excès de cette espèce, il alla jouir de ses succès et de sa vengeance.

Cependant l'empereur, dont les fe-

nêtres donnaient sur le palais d'Aladdin et dont le délasement ordinaire était d'en admirer la brillante perspective, s'aperçut tout à coup qu'il avait disparu. Jugez, s'il se peut, de sa surprise, de sa consternation. Dans cet instant, le vieux mandarin arriva; il accourait pour instruire l'empereur de cet événement surnaturel dont on venait de s'apercevoir dans la ville. — Grand Dieu! s'écria l'empereur, que dois-je penser, et qui m'expliquera la cause d'un accident si funeste? — Moi, seigneur, dit le mandarin: il me paraît clair qu'Aladdin est un infâme magicien qui, pour épouser la princesse, a feint toutes les vertus que vous lui avez trouvées; à présent, probablement dégoûté d'elle, il n'a pas jugé nécessaire de se contraindre plus long-tems, il est allé dans quelque autre partie du monde débiter quelques nouvelles impostures,

et votre malheureuse fille , méprisée , servira sans doute d'esclave à ses rivaux. — Que dites-vous ? s'écria l'empereur ; ah ! mandarin , votre explication me met au désespoir : hélas ! elle n'est que trop vraisemblable ! Non , je ne reverrai plus ma fille ni son coupable ravisseur ; mais je jure que s'il retombe jamais entre mes mains , je lui ferai couper la tête sans seulement vouloir l'entendre. A ces mots , le mandarin eut peine à cacher sa joie secrète , et il sortit précipitamment afin de donner des ordres pour que l'on cherchât Aladdin de tous côtés.

CAROLINE. Ah ! je tremble qu'il ne reparaissent !

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Cela était inmanquable ; vous imaginez bien qu'Aladdin , en revenant un peu à lui-même , fut tout étonné de se trouver seul ; il appela , on ne l'entendit point ; il se traîna avec

peine à travers les appartemens du château , enfin il rassembla ses gens ; mais le seigneur châtelain ne se retrouva plus. Cette disparition étrange alarma cependant fort peu Aladdin, qui, pressé de s'aller mettre au lit, se remit en marche pour Pékin ; mais, en approchant de la ville, il se vit entouré tout à coup par un des détachemens envoyés par le grand mandarin. On l'arrêta , on le chargea de chaînes, sans rien répondre à ses questions, si ce n'est que l'empereur le voulait ainsi. Aladdin n'opposa aucune résistance aux ordres de son beau-père ; il en imposa même aux gens de sa suite qui voulaient le défendre, et il se laissa conduire à l'empereur, qui l'accabla de reproches auxquels il ne put rien comprendre. Aladdin ouvrit plusieurs fois la bouche pour demander de quoi il était coupable ; mais l'empereur ne l'écoutait pas. Enfin , le grand mandarin ,

qui avait déjà envoyé chercher le bourreau , pria l'empereur d'avoir pour agréable que l'on coupât sur-le-champ la tête à son gendre. L'empereur , à cette demande , frissonna malgré lui ; il hésitait à prononcer , lorsque l'on entendit des cris confus , et une foule de peuple se précipita dans les cours du palais , en criant grâce ! grâce pour Aladdin ! Les gens de sa suite , après qu'il eut été arrêté , s'étaient répandus dans la ville , et avaient soulevé les habitans en sa faveur. A l'aspect de tant de monde qui réclamait la grâce d'Aladdin , l'empereur sentit qu'il serait dangereux de persister dans sa vengeance , et que toute la ville allait peut-être prendre les armes pour le délivrer ; il se tourna du côté du vieux mandarin , qui était fort poltron naturellement , et , le voyant pâle et tremblant , il ne douta plus qu'il ne dût prendre le

parti de la clémence. Il renvoya le bourreau, fit délier Aladdin, et lui ordonna d'aller en personne rassurer le peuple. Aladdin vint ensuite embrasser les genoux de l'empereur. — Qu'ai-je fait, lui dit-il, qui ait pu m'attirer la haine de mon souverain et de mon père? à quoi dois-je attribuer son courroux? et aviez-vous bien calculé, seigneur, de quelle douleur vous alliez accabler une fille adorée en la privant d'un mari qui lui est cher. — Malheureux! s'écria l'empereur, c'est ma fille, c'est ce nom qui te rend si coupable! où est-elle? lève les yeux, et réponds-moi. En même temps, il lui montre la croisée. Aladdin regarde et s'aperçoit que la place de son palais est vide; il porte la main à son sein, il sent qu'il n'a plus sa lampe, il jette un cri et tombe sans connaissance sur le parquet.

L'état d'Aladdin prouvait sa surprise

et son innocence; il attendrit l'empereur, qui fit relever Aladdin et prit sa main dans les siennes. — Seigneur, lui dit cet infortuné en les arrosant de ses larmes, je conçois maintenant votre erreur et votre colère. Je vais tout employer pour retrouver Badoure; mais, si je ne pouvais la revoir et la rendre à votre amour paternel, il n'y aurait pas besoin de bourreau pour terminer mes tristes jours. L'empereur voulut qu'il s'expliquât davantage sur les conjectures qu'il formait relativement à l'enlèvement de Badoure, et sur les moyens qu'il comptait prendre pour la retrouver; mais Aladdin le conjura de le laisser s'éloigner; il sortit du palais, chercha un endroit désert dans la campagne....

ARMENON. Eh! que voulait-il faire, n'ayant plus sa lampe?

M.<sup>me</sup> de JONCUINX. Il lui restait son anneau.

**ALPHONSE.** Ah ! oui, je l'avais oublié.

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Dans l'impatience où était l'Africain de se rendre maître de la lampe et de la princesse, il n'y avait pas songé plus que toi. Aladdin le frotta, et il demanda au génie quel était celui qui avait pris sa lampe et son palais. Le génie lui répondit que c'était le magicien africain, ce dont Aladdin se doutait déjà. Il lui ordonna ensuite de lui rapporter son palais ; mais le génie lui représenta que cela était impossible, parce que son enlèvement était l'ouvrage de la lampe, bien plus puissante que l'anneau.—Alors, reprit Aladdin, transporte-moi donc moi-même où se trouvent mon palais, ma femme et ma mère. Le génie obéit, et il se vit bientôt en Afrique. Il monta précipitamment les degrés de l'appartement de Badoure, et la trouva qui pleurait avec la bonne mère. Toutes deux firent un cri à son

aspect. Elles le serrèrent dans leurs bras et lui demandèrent comment il avait pu s'introduire auprès d'elles. Ensuite Badoure lui raconta quelle avait été sa surprise douloureuse en se voyant en un instant éloignée de son mari et de son père, les sollicitations que le magicien lui avait faites pour la résoudre à l'épouser, et le désespoir auquel elle était réduite, ne pouvant échapper à son persécuteur. Elle parlait encore, lorsqu'un bruit assez fort se fit entendre : c'était le magicien lui-même qui venait pour voir la princesse et que ses femmes voulaient empêcher d'entrer. — Qu'il paraisse, s'écria l'époux offensé, et mettant le sabre à la main : Défends-toi, traître, continua-t-il en l'apercevant. Le magicien, qui n'était pas brave, recula d'étonnement et d'épouvante en reconnaissant Aladdin et en le voyant sous les armes. Il portait la main à son

sein pour chercher la lampe et se débarrasser de lui sans péril ; mais Aladdin ne lui en donna pas le temps : il foudroié sur lui. Le magicien fut contraint de tirer son sabre , et la fureur lui tenant lieu de bravoure , il se défendit comme un lion.

**CAROLINE.** Ah ! ma tante , si Aladdin doit succomber, n'achevez pas cette histoire.

**M.<sup>me</sup> DE JONCIÈRE.** Rassure-toi , mon enfant ; le magicien était plus fort qu'Aladdin , mais il était moins adroit. Celui-ci reçut bien quelques blessures légères , mais l'Africain tomba sur le parquet. Aussitôt Aladdin se jeta sur lui , déchira ses vêtemens jusqu'à ce qu'il eût trouvé la lampe , et il donna ordre à l'instant au génie de rapporter le palais à Pékin. Il eut la générosité d'ordonner que l'on secourût le magicien qui respirait encore , et , sans songer à ses pro-

pres blessures, il courut au palais de l'empereur. Il le rencontra en chemin : car celui-ci, ayant vu de ses fenêtres que le palais de son gendre avait repris sa place, accourait pour embrasser sa fille. Cette princesse, qui s'était évanouie dès les premiers instans de combat, se trouva, en ouvrant les yeux, entre les bras de son père. Aladdin raconta toute son histoire à l'empereur, et Badoure lui dit tout ce qu'elle avait eu à souffrir des persécutions du magicien. L'empereur se mit fort en colère contre son gendre de ce qu'il avait fait donner des secours à un pareil monstre, et il jura que, s'il guérissait de ses blessures, il lui ferait couper la tête pour expier les outrages faits à la princesse. Mais au même instant on vint avertir Aladdin que le magicien, après avoir repris un peu de force par les soins qui lui avaient été donnés, en avait fait usage pour

proférer contre lui mille invectives, et qu'il venait enfin d'expirer dans un accès de rage.

Sa mort délivrait Aladdin de toute appréhension pour l'avenir; mais ce n'était pas assez pour l'empereur, qui ne pouvait se pardonner la précipitation avec laquelle il l'avait condamné d'abord sans l'entendre.

CAROLINE. Je crois bien qu'il se la reprochait. Pouvait-on voir une plus grande injustice !

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. La colère produit toujours des effets funestes, et elle commence par nous aveugler. Si l'empereur n'eût pas été entièrement égaré par la colère, il aurait senti qu'Aladdin, s'il eût été dégoûté de la princesse, la lui aurait rendue plutôt que de l'enlever de Pékin, et que, s'il avait été coupable, comme le disait le grand mandarin, il ne serait pas revenu à la Chine.

ALPHONSE. Il est vrai : comment ne songea-t-il point à tout cela ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Je vous l'ai dit ; parce que la colère nous prive entièrement de la raison. Elle nous expose ainsi à commettre les actions les plus absurdes et les plus condamnables. Vous n'avez jamais vu personne véritablement en colère , et vous ne pouvez juger des effets effrayans de cette passion. J'éprouve, en vous en parlant , une impression d'horreur involontaire. Elle défigure l'être qui s'y livre, au point de rendre à la fois aussi hideux qu'étrange le visage le plus beau naturellement : elle ébranle si fort tous les nerfs qu'elle rend malade pour plusieurs jours , et l'on a vu des accidens affreux , tels qu'un vaisseau rompu dans la poitrine , des vomissemens de sang , des suffocations et des apoplexies, produits par les seuls effets de la colère.

THÉOPHANE. Ah ! maman , cela fait fré-

mir , et je ne l'aurais pas cru possible ; mais il n'y a que des méchans ou des fous qui puissent se mettre ainsi en colère.

**M<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** J'ai connu des gens de mérite et des gens d'esprit qui éprouvaient souvent de pareils accès. Ils étaient naturellement vifs dans leur enfance, ils n'avaient jamais cherché à se contraindre. En grandissant, l'habitude avait pris de nouvelles forces, et il leur semblait aussi impossible alors de ne pas se mettre en colère qu'il l'est à un malade de ne pas avoir la fièvre.

**CAROLINE.** Comment ! ma tante , ils ne pouvaient plus s'en empêcher ?

**M<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Ils le croyaient et s'excusaient ainsi à leurs propres yeux , lorsqu'ils étaient redevenus calmes et qu'ils sentaient les fautes qu'ils avaient commises et le blâme dont ils s'étaient couverts. Mais , moi , je suis

convaincue qu'il n'y a rien dans ce genre dont la vertu, la réflexion et une ferme résolution ne viennent à bout. Les sauvages de l'Amérique, quand ils ont fait des prisonniers de guerre, les font rô-tir tout vifs à petit feu.

THÉOPHILE. Ah! quelle horreur!

M<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. On regarderait comme un lâche celui qui ferait le moindre geste ou le moindre soupir qui décelât ses souffrances. Ils rient, ils entonnent leur chant de mort, ainsi qu'ils l'appellent; croirons-nous que la colère soit plus forte que ce martyr? Et si ces malheureux ont le courage de chanter quand ils brûlent, les gens en colère ne pourraient-ils pas avoir celle de se maîtriser? Voilà, mes amis, pourquoi je suis si affectée, si inquiète, lorsque je vous vois vous livrer au plus léger mouvement d'humeur ou d'impatience; je crois toujours que c'est le pre-

mier symptôme d'une passion si terrible, qui ferait votre malheur, votre honte, et la honte et le malheur de tous vos amis.

CAROLINE. Oh ! ma tante, soyez tranquille ! nous nous ferons violence dès à présent.

M<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. L'empereur de la Chine, pour dédommager Aladdin d'une manière éclatante, rassembla un jour tous les grands officiers de la couronne, et alors il leur déclara que, n'ayant point d'héritiers, et s'imaginant bien qu'après sa mort le choix des Chinois tomberait sur Aladdin qui leur était déjà si cher, il croyait combler tous leurs vœux en l'associant dès ce moment à l'empire. A cette déclaration imprévue, Aladdin tomba aux genoux de son beau-père, et voulait le refuser par modestie ; de son côté, le grand mandarin, frappé de la surprise la plus cruelle, essaya de com-

battre cette résolution ; mais sa voix grêle et cassée, aussi bien que les refus d'Aladdin, furent étouffés par les acclamations du reste de l'assemblée, et la nouvelle passa successivement et avec rapidité du palais dans les cours, et des cours dans la ville, on entendit bientôt retentir de toutes parts : Vive l'empereur Aladdin ! Son beau-père, enchanté d'avoir réussi tout à la fois à récompenser les vertus d'Aladdin, à remplir les désirs de son peuple et à assurer le trône à sa fille, ordonna de grandes fêtes à cette occasion, et le grand mandarin mourut de dépit ou de vieillesse, le jour du couronnement d'Aladdin.

CAROLINE. Ah ! ma tante, laissez-moi à présent achever cette histoire. L'empereur et la bonne mère vécurant encore un bien grand nombre d'années, adorés de leurs enfans. Aladdin vécut aussi

long-tems lui-même , heureux avec sa princesse, heureux avec sa tendre mère.

ALPHONSE. Terrible dans la guerre, mais ami de la paix ; appliqué , frugal , guéri de tous ses défauts. . . .

THÉOPHILE. Et il prit soin de bien cacher sa lampe, et il se promenait du matin au soir dans son beau palais, sans craindre que de grosses pierres ou de vieux livres vinssent lui tomber sur la tête.

CAROLINE. Oh! cette histoire est bien touchante.

Elle m'a fort amusé, ajouta Théophile.

Et moi, dit Alphonse, je voudrais déjà en entendre une autre.

Mais pour aujourd'hui, répartit M.<sup>me</sup> de Jonchère, nous allons écouter Théophile, qui va nous réciter un second chapitre d'histoire.

---

---

## CHAPITRE II.

**L**A Grèce avait été long-tems plongée dans la plus excessive barbarie, c'est-à-dire que les hommes y vivaient dans les bois, uniquement occupés de la chasse et se faisant souvent la guerre. Une colonie d'Egyptiens vint s'établir parmi les Grecs peu de tems après le règne des Menès, et elle essaya de les policer. Les connaissances qu'avaient ces étrangers de quelques commodités de la vie, parurent surnaturelles à ces sauvages ; ils les surnommèrent les Titans, les enfans des dieux. Inachus, l'un d'eux, fit bâtir la ville d'Argos \*, et, cent ans après, Eleusinus fit bâtir la ville d'Eleusis. Ce sont les plus anciennes villes de la Grèce, et les seules que l'on y vit pen-

\* Argos, 1800.

dant long-tems. Dans la suite, Cécrops quitta la ville de Saïs en Egypte, où il était opprimé par des tyrans, et il vint bâtir celle d'Athènes en Grèce \*. Il y établit de sages lois, institua un tribunal nommé l'aréopage pour rendre exactement la justice, et il fit venir d'Egypte des arbres et des plantes utiles, entre autres l'olivier. Environ soixante ans après, Cadmus, à la tête d'une colonie phénicienne, vint s'établir à peu de distance d'Athènes et fonda la ville de Thèbes \*\*. Plus instruit que les autres, il apprit aux Grecs à lire et à écrire et fut regardé, par cette raison, comme un de leurs plus grands bienfaiteurs. Vers le même tems, Danaüs, chassé d'Egypte par son frère Sésostris, vint en Grèce et s'empara du royaume d'Argos

\* Athènes, 1657.

\*\* Thèbes, 1404.

sur Gélantor, le dernier des descendans d'Inachus.

Les événemens qui ont suivi l'époque de ces premiers établissemens, jusqu'à celle où vécut Lycurgus à Lacédémone, ont été fort embellis par les poètes qui en ont été les premiers historiens. Il y eut beaucoup de villes successivement bâties, qui formèrent presque toutes des royaumes séparés. L'un des princes les plus célèbres que les poètes aient cités, fut Hercule \*, qui aurait dû régner à Mycènes. Son père Amphytrion avait épousé Alcmène, héritière de ce royaume ; mais ayant tué par accident Electryon son beau - père , il s'exila volontairement dans son désespoir. Alors Sthénélus, frère d'Electryon et roi d'Argos , s'empara de Mycènes. Son fils Eurysthée lui succéda. Hercule, qui aurait

\* Naissance d'Hercule , 1263.

dû régner, vécut dans la dépendance ; mais il s'illustra par sa force et par sa bravoure. Il détruisit un grand nombre de brigands et de bêtes féroces qui désolaient encore la Grèce. Il voyagea jusques en Espagne, et fut le premier des Grecs qui vit l'Océan. Eurysthée étant mort sans enfans, Hyllus, fils d'Hercule, réclama ses droits ; mais Pélops, prince phrygien qui avait épousé une tante d'Eurysthée, s'empara du pouvoir à son tour. Il proposa à Hyllus de décider la querelle par un combat singulier, avec cette condition que, si Hyllus était vaincu, ses descendans ne reparaitraient pas avant cent ans dans la presqu'île où Mycènes était située. Hyllus fut vaincu, et, fidèle à sa promesse, ses descendans vécurent cent ans paisibles dans le territoire d'Athènes. Pélops s'empara successivement de toute la presqu'île et lui donna le nom de Péloponnèse.

Ce fut sous les descendants de Pelops qu'arriva la guerre de Troye\*. PÂris, fils de Priam, roi des Troyens dans l'Asie mineure, enleva la femme de Ménélas, roi de Lacédémone. La plupart des rois de la Grèce réunirent leurs forces pour le venger, et passèrent en Asie, où, après un siège de dix ans, Troye fut prise et réduite en cendres. Les détails de cette guerre et ceux du retour des Grecs dans leur patrie, ont été mis en vers par Homère\*\*, poète célèbre qui vécut environ trois cents ans après. Dans le même tems vécut Hésiode, autre poète, qui a composé un ouvrage sur la création du monde.

Cent ans après la défaite d'Hyllus, ses descendants qu'on appelait les Héraclides en mémoire d'Hercule, tentèrent

\* Guerre de Troye, 1192.

\*\* Homère, 900.

de rentrer dans le Péloponnèse. Ils rassemblèrent les Doriens et quelques autres tribus sauvages, c'est-à-dire de petites nations qui erraient encore dans les forêts, ils en composèrent leurs armées. Leurs premiers efforts ne furent pas heureux; mais, dans la suite, ils parvinrent à s'emparer de tout le Péloponnèse; qu'ils se partagèrent. Cresphonte régna dans la Messénie, Téménès dans l'Argolide, Aristodème eut Sparte, autrement dite Lacédémone, en partage, et, après sa mort, ces deux fils y régnèrent à la fois.

**THÉOPHILE.** **J**E commence bien à comprendre ce que nous a dit maman du mélange de la mythologie avec l'histoire, car voilà les Titans, Inachus, Cadmus, Danaüs, et tant d'autres; mais ce dont je serais bien curieux, ce serait de savoir à présent tout ce que les poètes ont ajouté de merveilleux à l'histoire de tous ces personnages.

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Nous pouvons te satisfaire, non pas en une seule fois, car ces détails sont considérables, mais nous y reviendrons alternativement. Par exemple, tu sais que Danaüs fut chassé d'Égypte par son frère; eh! bien, les poètes racontent, dans la mythologie, que Danaüs feignit de vouloir se soumettre à Sésostris, qu'ils appellent Egyptus, et que, pour gage de leur réconcilia-

tion , il lui offrit ses cinquante filles en mariage pour ses cinquante fils ; ce qui fut accepté. Alors Danaüs prévint ses filles qu'un oracle lui avait prédit , en secret, qu'il serait chassé d'Égypte par un de ses gendres, et que pour empêcher l'accomplissement de cet oracle, il fallait qu'elles égorgassent leurs maris la première nuit de leurs noces. Toutes le promirent , à l'exception d'Hypermnestre qui eut horreur d'une action si cruelle. Le soir, elle révéla à Lyncée, son mari, le complot formé contre ses frères. Lyncée courut pour les en prévenir , mais il n'était déjà plus tems ; les Danaïdes (c'est-à-dire les filles de Danaüs) venaient de leur couper la tête. Alors il rassembla ses gardes et voulut faire arrêter Danaüs qui se sauva sur ses vaisseaux avec tous ceux de son parti, et vint débarquer en Grèce. Les Grecs sont quelquefois appelés Danaï, à cause

de lui , quelquefois Helléniens et Pélagés , du nom de deux princes qui avaient régné sur eux avant même l'arrivée d'Inachus.

**ALPHONSE.** Bon ! je ne me souviens plus de celui qui lui succéda au royaume d'Argos.

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Ce fut un des fils d'Hypermnestre et de Lyncée. Il fut père d'Acrise, et Acrise de Danaé. Un oracle non moins funeste que le précédent, prédit à Acrise qu'il mourrait de la main de son petit-fils ; il résolut en conséquence d'empêcher Danaé de se marier, et il l'enferma dans une tour d'airain ; mais Jupiter, pour l'épouser y pénétra sous la forme d'une pluie d'or. Cette fable n'est guères à l'avantage de l'espèce humaine, car elle signifie qu'il n'y a point d'obstacle dont on ne puisse triompher avec de l'or. Danaé ayant désobéi à son père, il la fit exposer toute

seule dans une barque, à la merci des flots. Elle fut échouer sur l'île de Seiriph, où le roi Polidecte eut grand soin d'elle et de son fils que l'on nomma Persée.

THÉOPHILE. Maman, vous ne parlez pas de Persée dans vos chapitres d'histoire : vous passez tout de suite au père d'Hercule.

M<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Persée fut un des aïeux d'Hercule, et, quoique je n'en parle pas dans l'histoire, Caroline, si tu veux, te racontera les aventures assez amusantes qui lui sont attribuées dans la mythologie.

THÉOPHILE. Ah! oui, cela me fera grand plaisir.

ALPHONSE. Et moi, je ne dirai donc jamais rien? c'est toujours Caroline qui a tout l'honneur.

M<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Je te réserve l'honneur ou le plaisir, comme tu voudras,

de nous raconter les travaux d'Hercule.

ALPHONSE. Ah ! bien, à la bonne heure, car j'aime Hercule à la folie.

THÉOPHILE. Mais parlons de Persée d'abord.

CAROLINE. Oui, cela est convenable pour... pour la chronologie, n'est-ce pas ma tante ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Oui, mon enfant.

CAROLINE. Les Gorgones ayant insulté...

M. DE JONCHÈRE. Oh ! de quel ton commences-tu ce récit ! la voix sourde, les dents serrées, point de liaisons entre les mots.

ALPHONSE. Maman, faire les liaisons trop exactement, cela n'a-t-il pas l'air pédant ?

M. DE JONCHÈRE. On peut avoir l'air très-pédant sans faire de liaison et sans avoir beaucoup d'instruction ; on peut être très-savant et prononcer fort bien

sans être pédant. La pédanterie, ou, comme l'on dit aussi le pédantisme, part de l'idée orgueilleuse que l'on a de son mérite, et du désir d'humilier les autres en étalant plus de connaissances ou plus de sagesse qu'ils n'en ont. On peut être sûr alors de déplaire à tout le monde, et je ne conçois pas qu'on s'y expose ; ainsi donc, le premier moyen pour se faire aimer, et même pour s'attirer des éloges, c'est la simplicité et la modestie. Si Caroline pe-  
 sait avec affectation sur les dernières lettres de ses mots, cela serait tellement ridicule que nous croirions qu'elle veut se moquer de nous ; mais si elle disait devant un étranger, comme tout à l'heure, *les Gorgones ayant insulté*, cet étranger, qui s'en rapporterait à elle pour connaître notre langue, s'imaginerait que les substantifs n'ont point de pluriel en français, et que le mot

*insulté*, commence par un H aspirée. Il faut donc faire sentir les finales avec douceur, et sur-tout ouvrir la bouche, lever la tête, ne point tirer le son avec effort de son gosier : on ne se rend pas compte à quel point le son de voix et la manière d'articuler ajoutent aux autres agrémens. J'ai connu des femmes véritablement belles dont tous les charmes disparaissaient dès qu'elles parlaient, tant elles parlaient mal.

Comme Théophile a commencé le latin l'année dernière, je me suis servie des mots substantifs, et pluriel, sans craindre qu'il ne m'entendit pas. Mais allons, recommence, ma pauvre Caroline.

CAROLINE. Ne me plaignez point, ma tante; je vous assure que je suis charmée quand vous me reprenez de quelque faute; je ne suis plus assez en-

fant pour ne pas sentir combien cela m'est utile.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Mon seul désir est que tu sois un jour la femme la plus intéressante et la plus raisonnable : ce sera pour moi une gloire bien douce que d'y avoir contribué.

CAROLINE. Ah ! ma tante , embrassez-moi

ALPHONSE. Et moi aussi , maman , car je pense comme ma cousine , et je veux faire tous mes efforts pour profiter de vos leçons.

THÉOPHILE. Et moi aussi , maman , j'en profiterai.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Allons , mes enfans , croyez que je jouis bien vivement de cette espérance , et reprenons l'histoire de Persée.

CAROLINE. Les Gorgones ayant insulté le temple de Minerve , elle chargea Persée d'en tirer vengeance.

**THÉOPHILE.** Mais qu'est-ce que c'était que les Gorgones ?

**CAROLINE.** Tu sais bien que Jupiter avait donné à Neptune, son frère, l'empire de la mer ; eh ! bien , dans cet empire , il y avait des dieux particuliers , et les Gorgones étaient filles de Phorcus, un de ces dieux : elles étaient trois sœurs d'une figure si horrible que la frayeur métamorphosait en pierres tous ceux qui les regardaient ; mais la plus hideuse était Méduse qui avait, au lieu de cheveux , un million de serpens sur la tête. Minerve recommanda bien à Persée de les combattre en détournant les yeux. Pour assurer sa victoire , elle lui remit son égide , et elle pria Mercure de lui prêter ses talonnières , c'est-à-dire les petites ailes qu'il avait aux talons. Persée se rendit sur le rocher où les Gorgones faisaient leur séjour , et où elles attendaient les passans pour avoir le plai-

sir de les pétrifier : ils les combattit, les tua, quoiqu'elles eussent des griffes terribles pour se défendre ; il coupa la tête de Méduse et l'attacha sur le bouclier de Minerve qui n'en devint que plus imposant. Du sang des Gorgones naquit un cheval ailé que Persée nomma Pégase , et dont il se servit à la place des talonnières de Mercure. Il passa en Afrique où il rendit visite à Atlas.

THÉOPHILE. Nous avons déjà parlé d'Atlas, comme du père des Pleïades , mais je ne sais pas d'ailleurs ce qu'il était.

CAROLINE. Il était fils de Japet , et Japet était frère de Titan et de Saturne.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Nous lui raconterons une autre fois l'histoire des enfans de Japet, qui est très-intéressante ; aujourd'hui cela nous écarterait trop de celle de Persée.

CAROLINE. Atlas ayant reçu Persée

fort malhonnêtement , celui-ci , pour s'en venger , lui fit voir la tête de Méduse , et il fut changé en montagne.

M<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Vous saurez qu'il y a dans les provinces septentrionales de l'Afrique , appelées aujourd'hui la Barbarie , une chaîne de montagnes qui porte encore le nom d'Atlas ; et comme ces montagnes sont fort élevées , les anciens prétendaient que Jupiter avait chargé Atlas de soutenir le ciel sur ses épaules.

THÉOPHILE. Mais , maman , Persée me paraît bien méchant. Atlas pouvait être malhonnête , et sûrement cela était bien mal , mais cela méritait-il la mort ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Ta réflexion me fait grand plaisir , mon fils ; elle me prouve que tu ne mettrais pas de prix à la vengeance que quelques auteurs appellent le plaisir des dieux , parce qu'en effet les dieux de l'antiquité se seraient

crus déshonorés s'ils avaient pardonné une injure. Persée aurait pu très-certainement se contenter de ne plus revoir Atlas , et de l'abandonner au mépris et à l'isolement où tombent nécessairement toutes les personnes impertinentes.

ALPHONSE. Il est bien difficile de ne pas se mettre en colère contre ces personnes-là.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Je vous ai dépeint tout à l'heure les effets, les suites de la colère; vous les avez donc oubliés?

ALPHONSE. Non, maman.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Et parce que vous aurez trouvé dans votre chemin une personne injuste et malhonnête, vous vous exposerez à tous les maux , à toutes les extravagances que la colère entraîne avec elle? vous ajouterez donc ainsi au triomphe des méchants? L'indifférence est pour eux un véritable châtement, car il est bien des gens qui, par orgueil, ai-

meraient mieux être haïs que méprisés.

**CAROLINE.** Mais il faudrait être méchant à son tour, pour haïr les méchants eux-mêmes.

**M.<sup>ME</sup> DE JONCHÈRE.** Sans doute, et pour de bons cours il n'y a que deux manières de répondre au mal qui nous est fait, mépriser ou pardonner.

**THÉOPHILE.** Maman, voulez-vous que ma cousine continue ?

**M.<sup>ME</sup> DE JONCHÈRE.** Oui, mon enfant.

**CAROLINE.** Persée se rendit ensuite en Ethiopie ; il y arriva au moment où Andromède, fille de la reine Cassiope, allait périr. Cassiope, trop fière de la beauté de sa fille, avait eu la témérité de dire qu'elle surpassait celle de Junon et des Néréïdes, qui sont des nymphes de l'empire de Neptune.

**THÉOPHILE.** Qu'est-ce que des nymphes ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. C'étaient des déesses infiniment inférieures aux autres; elles n'étaient même pas toutes immortelles; elles portaient différens noms, selon les lieux qu'elles habitaient. Ainsi, les nymphes des montagnes s'appelaient des Oréades, celles des bois des Dryades, celles des prairies des Nappées, celles des fontaines des Naiïades, et celles de la mer des Néréïdes; et indépendamment des Dryades qui vivaient dans les bois, les païens supposaient qu'il y avait une nymphe attachée particulièrement à chaque arbre, qui s'enfermait sous son écorce, et qui vivait et mourait avec lui, ils les appelaient des Hamadryades.

CAROLINE. Junon et les Néréïdes, également irritées, envoyèrent un monstre ravager les terres du roi d'Ethiopie; l'oracle ayant été consulté, déclara qu'il fallait livrer Andromède au monstre

qui se retirerait après l'avoir dévorée. Le bien de ses sujets décida le malheureux père à cet affreux sacrifice. Andromède, attachée à un rocher, attendait la mort, lorsque Persée, saisi d'horreur, fondit sur le monstre qui s'avancait vers elle ; il lui montra la tête de Méduse qui le pétrifia, et Persée ramena Andromède à ses parens qui, pour sa récompense, la lui donnèrent en mariage.

Après avoir passé plusieurs années en Éthiopie, Persée eut envie d'aller à Argos, et d'y rassurer son grand-père sur l'accomplissement de l'oracle, en lui jurant une obéissance éternelle. En traversant la Grèce, il s'arrêta à Larisse où l'on célébrait des jeux publics.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. C'étaient des fêtes données ordinairement à l'occasion de quelque événement heureux ou malheureux, car il y avait des jeux funèbres

qui se donnaient aux obsèques des princes et des héros. Il y en avait qui revenaient tous les ans, ou à des intervalles plus éloignés. Les plus célèbres furent les jeux olympiques, institués, dit-on, par Hercule en l'honneur de Jupiter, et qui se célébraient tous les quatre ans dans la ville d'Olympie; en sorte que les Grecs prirent l'habitude de compter les années par olympiades. Ils disaient : Ceci arriva avant ou après la dixième ou la trentième olympiade : ils dataient leurs lettres de *telle* année de *telle* olympiade. Dans toutes ces fêtes publiques, on disputait différens prix à la course, à la lutte, au javelot, et même au palet, comme vous allez voir. Dans la suite, on y ajouta des prix plus intéressans pour les meilleures pièces de théâtre, pour des odes et des poèmes, que les auteurs venaient y offrir au concours.

**CANONNE.** Persée disputa le prix du palet : je ne dis pas au petit palet, comme nous faisons quelquefois pour nous amuser, car les palets dont on se servait là étaient de grosses pièces d'airain, faites comme une lentille. Persée fut si mal adroit qu'un de ses palets, au lieu d'aller au but, alla frapper la tête d'un des spectateurs : et le tûa ; c'était précisément Acrise, son grand-père. Persée en éprouva un si grand décepote qu'il voulait se laisser mourir, et que Jupiter le plaça parmi les astres. Il avait eu trois fils qui succédèrent à Acrise : et se partagèrent son état. Schénius eut Argos, Electryon ; Myrtilès, et Alcée Télébe. Alcée fut père d'Amphytrion qui épousa Alcmène, fille d'Electryon ; et Alcmène fut mère d'Heracle, comme vous le savez déjà.

**M.<sup>me</sup> DE JONCHAT.** C'est à merveille ; mes enfans, pour aujourd'hui nous en

restarons là, car la fable d'Hercule est trop longue pour nous en occuper à présent. Je te prie, mon cher Théophile, de ne pas négliger ta carte de la Grèce; voilà bien des villes à y placer.

THÉOPHILE. M'y voilà, maman, je dessine d'abord la presqu'île du Péloponnèse.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. On l'appelle aujourd'hui la Morée.

THÉOPHILE. Voici l'Argolide, où je mets, comme sur la carte de mon frère, Argos, Mycènes, et puis trois villes dont je n'ai pas encore entendu parler, c'est Trézène, Épidaure et Tyrinthe.

ALPHONSE. Imagine-toi que les habitans de Tyrinthe étaient si plaisans et si frivoles qu'on prétendait qu'ils ne pouvaient rien faire sans rire.

THÉOPHILE. Voici la ville de Sparte, sur les bords d'un fleuve que je vois qui s'appelle Eurotas, et puis voilà des

montagnes : ah ! laissez-moi me distinguer ; je veux qu'elles soient encore mieux faites que le modèle.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. C'est le mont Taygète, qui sépare la Laconie, ou la province de Lacédémone, de la Messénie. Lacédémone s'appelle aujourd'hui Misitra, et ce n'est plus qu'un village.

THÉOPHILE. Avant de passer à la Messénie, je marque ici la ville d'Hélos.

ALPHONSE. Elle fut conquise par les Lacédémoniens et tous ses habitans réduits à l'esclavage. C'était l'usage parmi les Grecs de faire des esclaves de tous leurs prisonniers de guerre.

THÉOPHILE. Cela était bien cruel !

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Assurément.

THÉOPHILE. Voici, dans la Messénie, Messènes, Ithome, Pylos et Ira ; l'Élide, où se trouvent Elis et Olympie

dont nous parlions tout à l'heure. Mon frère a tracé les limites de deux autres provinces que jé ne connais pas encore; c'est l'Arcadie et l'Achaïe.

M.<sup>me</sup> DE JONGHÈRE. Tu t'en occuperas une autre fois. Passons à l'Attiquè, province où fut bâtie Athènes; entouré-la de deux jolies rivières, le Céphise et l'Illyssus. Ici, trois points sur le bord de la mer, pour marquer les trois ports d'Athènes, nommés Phalère, le Pyrée et Munychie. A deux lieues d'Athènes, place la ville d'Eleusis, et n'oublie pas les monts Pentéliques d'où l'on tirait le plus beau marbre blanc.

ALPHONSE. Oublie encore moins, je te prie, le mont Hymette où l'on recueillait le miel le plus délicieux qui fût connu.

THÉOPHILE. Le voici vraiment.

M.<sup>me</sup> DE JONGHÈRE. Athènes s'appelle Sétines à présent, et l'on n'y découvre

plus que des ruines : mais restons-en là ; il y a trop de villes et de montagnes dans la Béotie que tu ne connais pas encore ; tu les dessineras quand nous en aurons parlé.

*Fin du tome premier.*

---

**TABLE**  
**DU TOME PREMIER.**

<i>Exposition.</i>	page 1.
<i>Commencement des Mille et Une Nuits.</i>	20
<i>La Lampe merveilleuse, conte.</i>	33
<i>Chapitre I.<sup>er</sup> d'histoire ancienne.</i>	52
<i>Religion et usages des Egyptiens.</i>	57
<i>Suite de la Lampe merveilleuse.</i>	75
<i>Mythologie : Saturne , Cybèle , Jupiter , Junon , Io , Mercure , Minerve , Europe , Sémélé , Cérès , Iris , Hébé.</i>	105
<i>Religion et usages des Chinois.</i>	141
<i>Fin de la Lampe merveilleuse.</i>	157
<i>Chapitre II d'histoire ancienne.</i>	183
<i>Mythologie : Danaüs , Persée.</i>	189

---

Eureux, de l'Imprimerie d'ANCELLE fils et  
réimprimé par Louis TAVERNIER.

---

**LES ENFANS,  
DU VIEUX CHATEAU.**

---

**TABLE**  
**DU TOME PREMIER.**

<i>Expédition.</i>	page 1
<i>Commencement des Mille et Une Nuits.</i>	20
<i>La Lampe merveilleuse, conte.</i>	33
<i>Chapitre I.<sup>er</sup> d'histoire ancienne.</i>	52
<i>Religion et usages des Egyptiens.</i>	57
<i>Suite de la Lampe merveilleuse.</i>	75
<i>Mythologie : Saturne, Cybèle, Jupiter, Junon, Io, Mercure, Minerve, Europe, Sémélé, Cérès, Iris, Hébé.</i>	105
<i>Religion et usages des Chinois.</i>	141
<i>Fin de la Lampe merveilleuse.</i>	157
<i>Chapitre II d'histoire ancienne.</i>	183
<i>Mythologie : Danaüs, Persée.</i>	189

---

Erreur de l'imprimerie d'ANCHER fils et  
réimprimé par Louis TAVIGNON.

---

**LES ENFANS**  
**DU VIEUX CHATEAU.**

**OUVRAGE DU MÊME AUTEUR**  
**QUI SE TROUVE CHEZ LE MÊME LIBRAIRE :**  
**GASTON DE SÉMUR, 2 vol, in-12.**  
**Prix : 5 fr. et 6 fr.**

**LES ENFANS  
DU VIEUX CHATEAU,**

OUVRAGE DESTINÉ A L'INSTRUCTION

ET A L'AMUSEMENT DE LA JEUNESSE,

Par M.<sup>me</sup> Emilie MILLON-JOURNEL.

I.<sup>re</sup> ANNÉE.

TOME DEUXIÈME.

DEUXIÈME ÉDITION.

PARIS,

Chez M.<sup>me</sup> V.<sup>o</sup> RENARD, Libraire , rue  
Caumartin , N.<sup>o</sup> 12.

---

1823.

THE  
MILITARY  
RECORDS  
OF  
THE  
UNITED STATES  
ARMY  
AND  
NAVY  
1860-1869

THE  
MILITARY  
RECORDS  
OF  
THE  
UNITED STATES  
ARMY  
AND  
NAVY  
1860-1869

THE  
MILITARY  
RECORDS  
OF  
THE  
UNITED STATES  
ARMY  
AND  
NAVY  
1860-1869

THE  
MILITARY  
RECORDS  
OF  
THE  
UNITED STATES  
ARMY  
AND  
NAVY  
1860-1869

THE  
MILITARY  
RECORDS  
OF  
THE  
UNITED STATES  
ARMY  
AND  
NAVY  
1860-1869

THE  
MILITARY  
RECORDS  
OF  
THE  
UNITED STATES  
ARMY  
AND  
NAVY  
1860-1869

THE  
MILITARY  
RECORDS  
OF  
THE  
UNITED STATES  
ARMY  
AND  
NAVY  
1860-1869

## LES ENFANS

### DU VIEUX CHÂTEAU.

**M**ON papa, mon cher oncle, dirent les enfans du vieux Château en s'adressant à M. de Jonchère, l'histoire de la lampe merveilleuse est finie; voudriez-vous à présent nous raconter une de celles que vous nous avez promises? — Volontiers, répondit-il; mais ne vous imaginez pas que je resterai sur un siège pendant deux heures : tous mes récits, à moi, s'intituleront, si vous voulez, les Promenades du vieux Château. Allons, que l'on se dépêche; ceux qui auront peur du froid ne sauront rien.

ALPHONSE. Nous n'avons point peur, mon papa; mais dites-moi quelle his-

toire singulière et véritable allez-vous nous raconter ?

**M. DE JONCHÈRE.** Une histoire des Flibustiers ; tu aimes les combats, cela pourra t'amuser.

**ALPHONSE.** Oh ! oui, beaucoup : car je sais bien quelque chose en abrégé des Flibustiers, mais point de détails ; et les détails doivent être fort intéressans, fort curieux.

**M. DE JONCHÈRE.** Eh bien ! les Espagnols, ayant découvert le nouveau monde.....

**ALPHONSE.** Oh ! mon papa, comme vous prenez cela de loisir ! je sais toutes ces choses préliminaires ; commencez tout de suite par les Flibustiers, je vous prie.

**M. DE JONCHÈRE.** J'admire combien les passions peuvent corrompre le caractère, combien elles donnent l'apparence de l'égoïsme et de la rusticité !

ALPHONSE. O ! mon Dieu , papa , qu'avez-vous donc ? que voulez-vous dire avec tous ces terribles mots ?

M. DE JONCHÈRE. En faut-il moins pour exprimer l'oubli , l'impolitesse que vous venez de commettre dans votre impatience. Vous connaissez , dites-vous , toutes ces choses préliminaires ; et , sans songer que votre frère ne les connaît pas , sans savoir si votre cousine se les rappelle , vous me recommandez expressément de les supprimer.

ALPHONSE. Il est vrai , je n'y ai pas pensé ; mais , entre nous , papa , nous nous dispensons de la politesse.

M. DE JONCHÈRE. Vous avez grand tort , et je n'en conçois pas la raison.

ALPHONSE. Parce qu'entre amis on ne fait point de cérémonies.

M. DE JONCHÈRE. Je comprends qu'il serait pénible et même ridicule de faire à ses amis de grandes révérences , et

que ta cousine croirait que tu es devenu fou si tu lui disais que tu es son très-humble serviteur ; mais la politesse se borne-t-elle à des phrases et à des gestes de convention ? N'est-elle pas aussi dans les attentions, dans la complaisance ; et à qui doit-on plus de complaisance et d'attention qu'à ceux qui nous aiment et que nous aimons ? Quoi ! vous vous gênez pour un étranger et pas pour un frère ?

ALPHONSE. Mais, papa, avec ses amis ou avec des étrangers, la politesse a quelque chose qui me paraît condamnable : c'est une espèce de fausseté.

M. DE JOUCHÈRE. Tant pis, mon enfant, pour ceux à qui la politesse n'est pas naturelle ; car qu'est-ce que c'est que la politesse en elle-même ? de l'indulgence, de l'obligeance pour tout le monde, du respect pour ses supérieurs. Cela ne paraît-il pas tout simple à

une belle ame ? tout ce qu'on y ajoute ensuite et qu'on appelle l'usage du monde, comme de savoir saluer à propos ou se servir de certaines expressions de préférence, ce sont des choses nécessaires pour forcer les hommes les plus égoïstes naturellement à ne pas manquer d'égards pour les autres ; autrement, on serait exposé sans cesse à des impertinences qui rendraient la société insupportable.

CAROLINE. Oh ! je comprends bien cela ; si quelqu'un m'ennuie, par exemple, il vaut encore mieux que je fasse un effort sur moi-même, par générosité ou par politesse, que si je lui disais très-sincèrement, vous m'ennuyez : car en l'humiliant, en l'offensant, j'aurais fait un mal bien plus grand qu'en dissimulant un peu dans cette occasion.

M. DE JONCHÈRE. Sans doute : la dissimulation dont tu parles n'est alors que

l'ouvrage d'un bon cœur; et observez que dans les choses mêmes d'étiquette, c'est-à-dire de cérémonie, on reconnaît toujours un sentiment estimable. Par exemple, vous cédez votre place à quelqu'un et vous en prenez une moins commode, parce que l'idée d'avoir obligé quelqu'un doit vous faire plus de plaisir encore qu'une bonne place, vous évitez de passer devant lui dans la crainte de le déranger, vous demandez à être servi le dernier, et tant d'autres petits détails qu'il ne faut jamais négliger, et qui partent toujours de ces beaux principes, le désir continuel d'obliger que tout le monde doit avoir.

ALPHONSE. Eh bien! papa, mon frère ne sait point encore ce que c'est que le nouveau monde, voulez-vous me permettre de le lui expliquer?

M. DE JONVILLE. Oui, mon fils.

ALPHONSE. Les anciens ne connais-

saient que trois parties de la terre, l'Europe, l'Asie et l'Afrique. On n'imaginait point que l'Amérique existât, mais on s'imaginait que les Indes se prolongeaient autour de la terre jusqu'à peu de distance des côtes de la France et de l'Espagne. Quand nous serons rentrés, tu regarderas mon globe terrestre et tu me comprendras mieux. Christophe Colomb proposa aux Espagnols d'entreprendre le voyage des Indes par mer, en prenant une route absolument opposée à celle que l'on prenait par terre et qui devait être pour eux bien plus courte; mais au lieu d'arriver aux Indes, il alla tomber sur une autre terre qu'on appela depuis l'Amérique, et qui est la quatrième partie du monde.

M. DE JONQUIÈRE. Ce ne fut que 1492 ans après la naissance de J.-C, que Christophe Colomb entreprit son premier voyage. Il pénétra dans un golfe

parsemé d'un grand nombre d'îles. Sais-tu ce que c'est qu'un golfe, Théophile ?

THÉOPHILE. Je l'ai bien entendu dire, mais je ne m'en souviens pas.

M. DE JONCIÈRE. C'est une mer qui s'enfonce dans les terres, en sorte qu'elle ressemble à un grand bassin ; un petit golfe s'appelle baie ou anse, et, quand l'entrée en est très-resserrée par les terres, il s'appelle port. Lorsque les Espagnols eurent découvert cette quatrième partie du monde, ils crurent d'abord que c'était l'autre côté de l'Asie et ils l'appelèrent Indes occidentales ; ce ne fut que dans la suite qu'ils s'aperçurent qu'elle était séparée des véritables Indes par un autre espace de mer. Vis-à-vis de ce golfe dont je vous ai parlé et qu'on appela le golfe du Mexique, à cause d'un empire de ce nom dont les Espagnols s'emparèrent dans son voisinage, le terrain se rétrécit pro-

digieusement ; en sorte que , d'une mer à l'autre , il n'y a dans quelques endroits que vingt lieues de distance.

ALPHONSE. Oui , c'est ce qu'on appelle un isthme , une langue de terre qui joint l'un à l'autre deux grands pays qui , sans cela , seraient tout environnés d'eau. Il a déjà vu sur sa carte l'isthme de Suez qui joint l'Afrique à l'Asie , et qui est large de vingt à trente lieues.

M. DE JONQUIÈRE. Les Espagnols fondèrent plusieurs colonies au nouveau monde , tant dans les îles du golfe du Mexique qu'au Mexique même et en d'autres parties du continent. Les autres nations de l'Europe , jalouses des richesses qu'ils tiraient de leurs conquêtes , tentèrent d'aborder à leur tour à des terres inconnues. Elles découvrirent plusieurs îles et de vastes contrées dans le nord de l'Amérique. C'est ainsi que beaucoup de colonies françaises , anglaises et

hollandaises furent établies. Les français habitaient l'île de Saint-Christophe aux Antilles; c'est le nom qu'on donnait en général aux îles du golfe du Mexique. Dans leurs guerres avec les Espagnols, cet établissement fut souvent troublé par les attaques des ennemis; plusieurs corsaires partirent de France pour venir le défendre, et, avec ceux de la colonie qui voulurent se joindre à eux, ils poursuivirent les vaisseaux espagnols et firent des prises considérables. Théophile, sais-tu bien ce que c'est qu'un corsaire?

**THÉOPHILE.** Je pensais, papa, que les corsaires étaient des voleurs sur mer.

**M. DE JONCHÈRE.** Non, des corsaires sont des gens qui, avec l'approbation du gouvernement, cherchent à faire des prises sur la nation avec laquelle ce gouvernement est en guerre, ce qui tourne, comme tu vois, aussi bien à l'avantage

du gouvernement que du corsaire; mais on confond souvent ce titre avec celui de pirates et de forbans qui sont, comme tu le dis, de véritables voleurs sur mer, ne faisant la guerre que pour leur intérêt, sans amour pour leur patrie, pillant également toutes les nations amies ou ennemies de la leur, et quelquefois la leur même.

L'éloignement où étoit Saint-Christophe des établissemens espagnols devant lesquels les Français établissoient leurs croisières, obliges tant-ôt à faire des voyages considérables pour y rapporter leur butin; et ils résolvirent de fonder une autre colonie plus rapprochée des côtes; ils choisirent l'île de la Tortue qui, étant fort petite, leur parut plus facile à fortifier et à défendre; sa proximité de l'île de Saint-Domingue lui assurait toutes les ressources dont elle avoit besoin. Saint-Domingue

était une des premières contrées décou-  
 vertes par les Espagnols, mais ce n'é-  
 tait pas la plus habitée; c'était une  
 grande terre presque déserte, couverte  
 d'épaisses forêts; des tronpeaux de bœufs  
 et de cochons que les Espagnols y avaient  
 transportés dans l'origine de leur établis-  
 sement, y étaient devenus sauvages et  
 les bois en étaient remplis. On y comp-  
 tait pour approvisionner la petite île  
 et, en conséquence; tandis que les pères  
 de famille cultivaient la terre à l'île de  
 la Tortue et qu'une autre portion d'ha-  
 bitans portait les armes, une troisième  
 bande s'établit sur le rivage de Saint-Do-  
 mingue et se dévoua à la fonction pé-  
 nible et dégoûtante de chasser les bœufs  
 et les sangliers, d'en saler et fumer les  
 chairs et d'en préparer les cuirs. Ceux-  
 ci prirent le nom de Boucaniers, et les  
 corsaires celui de Flibustiers. Tous ces  
 colons étaient trop pauvres pour aller

acheter des esclaves en Afrique, comme faisaient les Espagnols; pour y suppléer on rassemblait en Europe des vagabonds, ou des malheureux réduits au dernier degré de la misère, et on les transportait au nouveau monde sous le nom d'engagés. A leur arrivée, le gouvernement ou le maître du navire, pour se dédommager des frais de leur passage, les vendait aux habitans pour un certain nombre d'années. Pendant ce tems leur sort était sans doute bien déplorable s'ils tombaient au pouvoir de quelque mauvais maître, autrement ils pouvaient par leur industrie faire quelques légers bénéfices, se distinguer du moins par leur bonne conduite, et, lorsque le terme de leur engagement était arrivé, ils pouvaient travailler à leur propre fortune, et ils étaient protégés par les chefs de la colonie quand ils l'avaient mérité.

Les Boucaniers menaient la vie la plus dure et la plus sauvage, mais ils s'associaient toujours deux à deux pour s'aider mutuellement dans leurs entreprises, se soigner dans leurs maladies, partager les pertes et les succès. Les Flibustiers en faisaient autant : ainsi vous voyez que les êtres les plus grossiers et même les plus féroces sentent encore le besoin des douceurs de l'amitié. Les Espagnols ne virent pas d'un œil favorable l'établissement des Boucaniers, ils se mirent souvent en campagne pour brûler leurs cabanes et enlever le produit de leurs chasses et de leurs travaux ; il les massacraient sans pitié dès qu'ils tombaient entre leurs mains. Ces cruautés ne justifient pas celles auxquelles les Flibustiers se livrèrent dans la suite. Les Boucaniers déployèrent souvent, dans leurs rencontres avec les Espagnols, une bra-

vous et que adrems singalières. Un jour un de ces chasseurs fut surpris seul, sur la lisière d'une forêt, par une troupe d'Espagnols, voyant qu'il ne pourrait leur échapper, il imagina de feindre le prendre sur son can, en criant : à moi ! à moi ! Les Espagnols, le croyant suivi d'une bande formidable, se sauvèrent à toutes jambes, et, quand ils furent à une grande distance, il retourna dans le fond du bois.

THÉOPHILE. Ah ! la ruse est excellente !

ALPHONSE. Ce n'était pas celle d'un poltron.

M. DE JOURNAUX. Enfin, au mépris de l'opinion des Espagnols contre les Bourceniens les dégouts de ce genre de vie ; ils l'abandonnèrent pour se joindre aux Flibustiers, et, au lieu de voisins laborieux et paisibles, les Espagnols

parsemé d'un grand nombre  
tu ce que c'est qu'un golfe.

THÉOPHILE. Je l'ai bien vu  
mais je ne m'en souviens plus.

M. DE JONCHÈRE. C'est  
s'enfonce dans les terres  
ressemble à un grand golfe  
golfe s'appelle baie ou  
l'entrée en est très-rochers  
terres, il s'appelle port.  
Espagnols eurent découvert  
trième partie du monde  
d'abord que c'était l'antique  
et ils l'appelèrent Indes  
ce ne fut que dans la suite  
perçurent qu'elle était  
tables Indes par un autre nom.  
Vis-à-vis de ce golfe  
parlé et qu'on appela  
que, à cause d'un arbre  
dont les Espagnols  
son voisinage, le terre

adresse singulières. Un  
 des chasseurs fut surpris  
 ère d'une forêt, par une  
 agnols; voyant qu'il ne  
 échapper, il imagina de  
 muer sur eux, en criant :  
 moi ! Les Espagnols, le  
 i d'une bande formidable,  
 à toutes jambes, et, quand  
 une grande distance, il  
 ns le fond du bois.

Ah ! la ruse est excel-

Ce n'était pas celle d'un

ENOÛRE. Enfin, cet achar-

Espagnols contre les Bou-

gôûta de ce genre de vie ;

nièrent à se joindre

quirent en eux des ennemis intraitables impatiens de se venger.

Quand les Flibustiers se mettaient en mer, ils faisaient entre eux une charte-partie, c'est-à-dire une convention par laquelle on réglait la part que chacun aurait dans le butin, suivant son rang ou selon les blessures qu'il recevait. On payait tant pour une jambe, tant pour un œil. Ils se rendirent célèbres par leur intrépidité, mais aussi par leur barbarie. Ils étaient avides et prodigues tour à tour; ils dépensaient quelquefois en un seul jour ce qu'ils avaient gagné au péril de leur vie. Un de leurs chefs, l'Olonnais, ainsi nommé de la petite ville d'Olonne en Poitou où il était né, eut une singulière destinée; il échoua une fois sur la côte de Campêche.

THÉOPHILE. Où est la côte de Campêche, mon papa ?

M. DE JONCHÈRE. Dans le fond du

golfe du Mexique, et cette côte est ainsi nommée d'un arbre qui s'y trouve en abondance et qui s'emploie dans la teinture. Il donne une très-belle couleur noire ou violette suivant la manière dont on la prépare, et le bois lui-même est très-joli quand il est travaillé. L'Olonnais y fut attaqué et vaincu par les Espagnols. Il se jeta parmi les morts et se couvrit le visage de sang. Les ennemis, auxquels il avait déjà fait beaucoup de mal pendant sa vie, se réjouirent de sa perte; mais après leur départ, l'Olonnais se lava le visage, se revêtit de l'habit d'un Espagnol resté sur le champ de bataille, entra audacieusement dans la ville où il vint à bout de séduire deux esclaves qui enlevèrent un canot et le ramènèrent à l'île de la Tortue.

ALPHONSE. Cela n'est pas non plus trop bête.

**M. DE JONCHÈRE.** Quelque tems après ,  
il entra dans le lac de Maracaïbo, sur la  
côte méridionale du golfe du Mexique.  
Il y commit de grands ravages. Dans la  
suite, il fut forcé de relâcher à l'isthme  
de Darien; c'est ainsi qu'on appelle  
l'isthme qui joint les deux parties de  
l'Amérique. Il fut pris par les natu-  
rels de cette contrée qui , étant encore  
anthropophages, le firent rôtir et le man-  
gèrent.

**CAROLINE.** Ah ! mon Dieu , mon  
oncle.

**M. DE JONCHÈRE.** Mes amis , je vous  
engage (même vous deux qui savez  
assez bien la géographie) à prendre une  
carte de l'Amérique à notre retour, et  
à y chercher tous les lieux dont je vous  
aurai parlé : c'est une manière bien in-  
téressante et bien sûre d'étudier la géo-  
graphie ; en vous rappelant de l'Olon-  
nais, vous n'oublierez plus où est la

côte de Campêche, ni l'île de la Tortue, et ainsi du reste.

Morgan, autre capitaine flibustier, était né dans le pays de Galles, en Angleterre; il avait passé comme matelot à la Jamaïque, qui est une très-belle île du golfe appartenant aux Anglais; il s'était joint aux Flibustiers, car ceux-ci admettaient parmi eux des aventuriers de toutes les nations. Devenu capitaine, il arbora le pavillon de sa patrie, quoique elle fût en paix alors avec l'Espagne, et il résolut d'aller à Maracibo où l'Olonnais s'était précédemment signalé. Il partit avec environ mille hommes et plusieurs vaisseaux. L'entrée du lac, qui est fort étroite, était défendue par un fort dont il s'empara. Il se rendit à la ville qui donne son nom au lac; il la trouva déserte. Les habitants avertis de son approche et qui se rappelaient les maux que l'Olonnais leur

avait fait souffrir ; avaient abandonné leurs domiciles et emporté toutes leurs richesses. Les Flibustiers parcoururent la campagne, ils s'emparèrent de quelques malheureux qu'ils mirent à la torture , c'est-à-dire auxquels ils firent subir d'affreux supplices pour les forcer à satisfaire leur curiosité. Ils voulaient savoir ce qu'étaient devenus les habitans de Maracaïbo. Ces infortunés leur apprirent qu'ils s'étaient retirés à Gibraltar (non pas Gibraltar en Espagne, comme vous imaginez bien, mais une petite ville du même nom, située de l'autre côté du lac). Morgan décida qu'il fallait s'y rendre. Les Flibustiers s'imaginaient que les habitans, poussés au désespoir, se défendraient vigoureusement ; ils se disaient l'un à l'autre en riant qu'il y aurait bien des Flibustiers de moins après le combat, mais que la

part de ceux qui resteraient en serait meilleure.

CAROLINE. Ah ! mon oncle, les vilaines gens !

ALPHONSE. Moi, je m'intéressais beaucoup à eux au commencement.

M. DE JONCHÈRE. La terreur que les Flibustiers inspiraient rendit leur conquête bien plus facile qu'ils ne l'avaient imaginé. Les Espagnols se sauvèrent dans les bois, en faisant derrière eux des barricades pour arrêter leurs ennemis. Cependant on se saisit de ceux qui marchaient moins vite, et Morgan envoya plusieurs de ces prisonniers prévenir leurs compatriotes que si on ne lui apportait pas dans quelques jours, à Maracaïbo, une somme considérable qu'il désigna, il massacrerait tous ses captifs et réduirait les deux villes en cendres ; mais en arrivant à Maracaïbo

il y reçut des nouvelles qui déconcertèrent ses espérances.

**THÉOPHILE.** Et lesquelles donc, mon papa ?

**M. DE JONCHÈRE.** Trois frégates espagnoles, commandées par don Alphonse d'Espinosa, étaient venues se poster à l'embouchure du lac et attendaient les Flibustiers à leur passage. Don Alphonse avait repris le fort, en sorte que Morgan ne vit d'abord aucun moyen de lui échapper. Il envoya un de ses prisonniers déclarer de sa part à l'amiral espagnol que, si l'on ne laissait pas sortir sa flotte, il mettrait tous les bords du lac à feu et à sang. Don Alphonse lui fit une réponse noble et sévère. Il lui observa que, la paix régnant entre l'Espagne et l'Angleterre, il ne pouvait être considéré que comme un pirate et, comme tel, condamné à mort ; mais que, s'il voulait rendre les prison-

n'ayant le pillage qu'il avait fait, on  
 lui ferait grâce ainsi qu'à ses gens et  
 qu'on les laisserait sortir de la. A la  
 lecture de cette lettre, les Flibustiers  
 entrèrent en fureur; ils jurèrent de pé-  
 rir plutôt que de rien abandonner de  
 leurs richesses. L'un d'eux proposa de  
 mettre le feu à l'escadre espagnole par  
 le moyen d'un brûlot. Un brûlot est  
 ordinairement un vaisseau rempli de  
 poudre, d'étoüpes et de pièces d'arti-  
 fice, qu'on attache aux vaisseaux en-  
 nemis et auquel on met le feu après en  
 être sorti soi-même. Les Flibustiers  
 n'avaient ni pièces d'artifice ni une  
 grande quantité de poudre, mais ils  
 imaginèrent de remplir leur brûlot de  
 feuillages secs qu'ils trempèrent dans  
 du goudron. C'est une résine qu'on re-  
 tire du pin, et qui sert à enduire les  
 planches et les cordages d'un vaisseau  
 pour les préserver de l'humidité et de la

**pourriture. Toutes les résines brûlent comme de l'huile, en sorte qu'en mettant le feu à ces feuillages ils devaient produire un grand embrasement. Ils placèrent sur ce vaisseau des piquets avec des bonnets, pour faire croire qu'il était rempli de monde, et ils remplacèrent les canons par des morceaux de bois noircis ; ensuite ils conduisirent ce bâtiment vers le vaisseau de don Alphonse qui le laissa s'approcher dans l'espoir de s'en rendre maître aisément ; mais les Flibustiers l'accrochèrent et se sauvèrent dans un canot, après avoir mis le feu aux feuillages. En un instant les deux bâtiments furent en flammes. Les Flibustiers profitèrent de ce premier moment de surprise pour attaquer le second vaisseau qui ne fit aucune résistance. Le troisième se réfugia sous le fort, et, craignant encore qu'il ne fût pris, l'équipage le coula à fond**

après avoir débarqué. Don Alphonse et ses gens abandonnèrent leur frégate qui fut bientôt dévorée par les flammes.

Les Flibustiers et les Espagnols croyaient également rêver. Les trois redoutables frégates avaient disparu ; cependant Morgan ne pouvait encore entreprendre de sortir du lac. Les canons du fort l'auraient accablé à son passage. Il envoya faire de nouvelles menaces à don Alphonse. Les prisonniers embrassèrent ses genoux, en le priant de les arracher à leur bourreau. — Si vous aviez aussi bien empêché l'entrée de ces brigands dans le lac, leur dit-il, que j'empêcherai leur sortie, vous ne seriez pas aujourd'hui dans la position où vous êtes.

ALPHONSE. Il avait bien raison, et je suis charmé de porter le même nom que ce grand homme.

**CAROLAN.** Moi, je le trouve bien étuet de renvoyer ces pauvres prisonniers à Morgan.

**M. DE JONCHÈRE.** Un homme d'état n'a souvent que le choix des maux. En relâchant Morgan, il exposait d'autres contrées, d'autres citoyens à devenir ses victimes ; il voulait punir les habitans de Maracaïbo de la faiblesse qu'ils avaient montrée, et puis il espérait bien que les Flibustiers seraient assez politiques pour ne pas commettre une action qui leur ôterait tout espoir de grâce. Au reste, don Alphonse, s'il était brave, n'était pas infiniment prudent. Un noir s'était sauvé des mains des Flibustiers la veille du combat, il avait averti l'amiral que l'on préparait un brûlot ; Alphonse n'en avait voulu rien croire. Il est imprudent, sans doute, d'ajouter foi légèrement à tous les avis qu'on nous donne, mais il l'est aussi de les rejeter

avec mépris. Don Alphonse aurait pu , par défiance , empêcher le brûlot de joindre sa frégate , et sans doute alors Morgan n'aurait pas réussi à lui échapper.

ALPHONSE. Il y réussit donc ? mais comment put-il faire ?

M. DE JONCHÈRE. Il imagina d'envoyer à terre une centaine de Flibustiers qui se cachèrent dans les broussailles et revinrent à plat ventre au rivage , se tapirent au fond de leur canot et retournèrent à leurs navires en ne laissant paraître que quelques rameurs : ils recommencèrent plusieurs fois ce voyage. Les Espagnols , qui les examinaient du fort , croyaient qu'à chaque fois c'était une nouvelle troupe qui débarquait et que les canots retournaient à vide pour en chercher une autre. En calculant tous ces voyages , il leur sembla que tous les Flibustiers devaient être à terre , et ils

présumèrent qu'ils méditaient l'attaque du fort pour la nuit suivante. Dans cette opinion, ils négligèrent la garde du port et, de l'autre côté, se disposèrent à une vive résistance. Morgan sans déployer ses voiles, fit en silence avancer ses vaisseaux à la faveur du courant et de l'obscurité. Ils étaient déjà au milieu du passage, lorsque la lune parut et les découvrit. Les Espagnols se précipitèrent aux batteries et firent un feu terrible, mais les Flibustiers, déployant alors leurs voiles et secondés par un vent favorable, gagnèrent bientôt le large et retournèrent à la Jamaïque.

**ALPHONSE.** Tenez, papa; cette histoire est impatientante !

**M. DE JONCHÈRE.** Comment donc ?

**ALPHONSE.** Je ne sais jamais à qui m'intéresser tout à fait, des Espagnols ou des Flibustiers; le malheur des uns, la valeur

et l'adresse des autres, tout cela fait une confusion dans mon esprit.

M. DE JONCHÈRE. Nous débrouillerons cela dans un autre moment; je veux terminer le récit des aventures de Morgan.

Les Flibustiers eurent bientôt dépensé ce qu'ils avaient rapporté de cette expédition. Ils sollicitèrent Morgan de se remettre en mer; il y consentit, après avoir formé un projet qui parut d'abord incroyable. Sur la côte de l'Amérique qui est en face de l'Asie, les Espagnols avaient leurs plus belles villes et leurs richesses principales. Accoutumés depuis long-tems à voir dévaster par les Flibustiers les bords du golfe du Mexique, c'est-là qu'ils transportaient de préférence l'or qu'ils tiraient des mines et toutes les marchandises qu'on envoyait d'Espagne pour être dis-

tribuées dans les colonies. Panama était la ville capitale de l'isthme ; elle était située sur la côte opposée ; mais Morgan calcula qu'en remontant la rivière de Chagre qui, de l'isthme, tombe dans le golfe du Mexique, il devait arriver bien près de Panama. Comme ce pays cependant ne lui était pas connu, il désirait avoir des guides, et il résolut d'en aller chercher à l'île de Sainte-Catherine où les Espagnols releguaient leurs malfaiteurs.

Cette île était défendue par dix forts dont il aurait fallu s'emparer l'un après l'autre, mais le gouverneur, indigne du nom d'Espagnol, à l'arrivée de Morgan, lui envoya dire en secret que, lui et sa garnison, étaient tout prêts à se rendre, et que seulement, pour sauver les apparences, il fallait feindre un combat où, de part et d'autre, on tirerait à poudre et en l'air. Cette honteuse

comédie fut exécutée, les Espagnols évacuèrent la ville, c'est-à-dire qu'ils en sortirent, et Morgan partit à son tour, après avoir délivré quelques forçats qui promirent de le servir dans son entreprise.

THÉOPHILE. Voilà de beaux associés !

ALPHONSE. En vérité, papa, pour cette fois, je ne puis m'empêcher d'être du parti des Flibustiers.

M. DE JONCHÈRE. Il y avait à l'embouchure de la rivière de Chagre, une ville du même nom avec un fort appelé St.-Laurent. Quelques jours avant de quitter l'île de Ste.-Catherine, Morgan avait envoyé Bradelet, son lieutenant, pour s'en rendre maître ; mais cette garnison était bien différente de celle de Ste.-Catherine. Les Flibustiers tentèrent inutilement, pendant tout un jour, de monter à l'assaut. Bradelet fut mis hors de combat, et les Flibustiers allaient

faire retraite à l'approche de la nuit , lorsqu'un Français, retirant de son corps une des flèches lancées par les Indiens qui combattaient avec les Espagnols , fut frappé d'une idée soudaine. Il enveloppe de chiffons le bout de la flèche, y met le feu , la place dans son fusil et tire sur une des maisons du fort. Ce n'étaient que des cabanes couvertes de roseaux ; le toit s'embrasa , et alors les Flibustiers, ramassant toutes les flèches qu'on leur avait lancées, suivirent l'exemple de leur camarade. Le feu se déclara de toutes parts ; les Espagnols abandonnèrent les batteries pour tenter d'arrêter l'incendie , et la lueur les découvrait à leurs ennemis qui tiraient sur eux à coup sûr. Il s'agissait de profiter de ce moment pour approcher des palissades, les escalader ou les abattre. Les Flibustiers se glissèrent dans le fossé , mirent le feu à ces palissades , en sorte

qu'au point du jour la brèche était considérable. Les Espagnols s'élançaient pour combattre au milieu des flammes qui les environnaient. Contraints à se retirer et à se retrancher dans le corps-de-garde, ils refusèrent de capituler. Le commandant se fit tuer plutôt que de se rendre, et, le nombre de ces héros étant réduit à trois ou quatre, ils se précipitèrent du haut des remparts, afin de ne pas tomber au pouvoir d'un ennemi qui ne leur inspirait que du mépris et de l'horreur. Eh ! bien, mon fils, qu'est devenue ton indignation contre les Espagnols ?

ALPHONSE. Ah ! mon papa, je suis à présent tout à fait pour eux.

M. DE JONCHÈRE. Je le crois bien ; mais juge de la joie de Morgan, lorsqu'en approchant de Chagre, il vit flotter son pavillon sur le fort. La seule manière de se réjouir que les Flibustiers

connaissent, étaient de se mettre à boire. Dans leur ivresse, ils ne voulurent point attendre les pilotes pour entrer dans le port, et ils se précipitèrent sur des écueils où Morgan perdit quatre de ses vaisseaux, mais les équipages furent sauvés.

Quelques jours après, ils se mirent en route pour Panama. Ils avaient pris des barques pour remplacer leurs vaisseaux; ils étaient si pressés qu'ils ne pouvaient s'asseoir, même pour ramer. Le défaut de place les avait décidés à n'emporter que des munitions de guerre, ils comptaient trouver des vivres sur la route, mais, dès le premier jour, ils furent trompés dans leur attente; un transfuge (on appelle ainsi le soldat qui déserte chez l'ennemi) avait révélé au gouverneur de Chagre le projet des Flibustiers, et il en avait averti celui de Panama. En conséquence, tous les vil-

lages au bord de la rivière étaient abandonnés ; les blés, les légumes, les fruits, même ceux qui n'étaient pas à maturité, avaient été arrachés, enlevés des champs, et les Espagnols se flattaient de faire périr de faim les Flibustiers dans une marche longue et pénible. Le second jour, ils furent obligés d'abandonner leurs vaisseaux et leurs barques ; la rivière n'était plus assez profonde pour les premiers, et son cours était trop embarrassé d'arbres et d'herbes entrelacées pour que les barques pussent les franchir. Ils continuèrent leur chemin par terre en suivant les bords du fleuve, de crainte de s'égarer. Ils étaient réduits à brouter les feuilles des arbres, ils ne désiraient que de rencontrer les Espagnols, espérant leur enlever quelques vivres. Aussi ce fut un cri de joie parmi eux, lorsque leur avant-garde eut signalé une embuscade ; ils y coururent

avec avidité; mais ils trouvèrent la place abandonnée; les Espagnols y avaient seulement oublié quelques vieilles outres de cuir. Les Flibustiers les coupèrent par morceaux, les firent bouillir, et se trouvèrent encore heureux de faire un si détestable repas.

En approchant de Panama, ils eurent quelques escarmouches avec des Espagnols cachés dans les bois ou derrière les rochers, et ils éprouvèrent quelques désavantages, parce qu'ils n'osaient poursuivre l'ennemi dans un pays qu'ils ne connaissaient pas. Enfin ils découvrirent les clochers de Panama. Ils étaient deux mille deux cents hommes en sortant de la Jamaïque; mais les morts, les blessés et les gens qu'il avait fallu laisser à la garde des navires, réduisaient alors ce nombre à onze cents. Panama était située dans une vaste prairie qui se trouvait couverte de trou-

peaux. Quel aspect pour nos Flibustiers affamés ! Ils se jetèrent sur le bétail, allumèrent des feux, et se dédommagèrent d'une longue abstinence. Dans la crainte de manquer encore de provisions, ils se firent des ceintures et des bandoulières de viande cuite ou crue ; dans ce dégoûtant équipage, ils attendirent l'armée espagnole qui sortait de Panama et dont les uniformes, couverts d'or et de soie, étincelaient au soleil : elle était forte de deux mille hommes, de quatre cents cavaliers et de six cents Indiens ; mais la cavalerie, qui donna la première, fut mise en déroute, et l'infanterie, saisie de terreur, jeta ses armes et se sauva dans la campagne. Morgan marcha immédiatement sur la ville ; pour ne pas donner aux troupes le tems d'y rentrer. Il restait dans le fort cent hommes qui cédèrent au premier assaut, et le dixième jour de leur départ

de Chagre , après un léger combat, les Flibustiers se virent maître de Panama. On prétend qu'il n'y eut que deux hommes de tués de leur côté, et six cents du côté des Espagnols.

Les Flibustiers parcoururent la ville et la trouvèrent entièrement déserte. Ils n'y découvrirent ni or ni argent, mais seulement des marchandises qui n'avaient pu être transportées facilement par les habitans fugitifs, et qui, par la même raison, n'étaient pas d'un grand avantage aux yeux des Flibustiers. Morgan en conçut un dépit si vif que, pour se venger des Espagnols, il commit une action basse et cruelle; il fit mettre le feu secrètement à plusieurs quartiers de la ville, ruinant ainsi, sans utilité pour lui-même, les malheureux qui avaient abandonné leurs maisons, et détruisant plusieurs monumens, chefs-d'œuvre des arts et de l'industrie. Les Flibus-

tiers, qui n'étaient pas dans le secret, firent des efforts pour arrêter l'incendie. Morgan n'osa convenir de cette indignité; il en accusa les prisonniers, mais cette imputation absurde ne put en imposer à personne; ses compagnons eux-mêmes commencèrent dès-lors à penser moins avantageusement sur son compte. Cependant le vent, qui était violent, seconda si bien sa furie qu'il fallût renoncer à tout espoir de sauver la ville, et, un mois après, ses débris fumaient encore.

Les Flibustiers furent donc réduits, après une si brillante conquête, à habiter pêle-mêle quelques édifices écartés que les flammes n'avaient point atteints. Morgan, pour les appaiser, équipa tous les navires qui étaient restés dans le port, et les envoya courir après ceux qui emmenaient les habitans et leurs richesses. Ils enlevèrent quelques bâti-

mens que le tems défavorable avait fait rester en arrière ; ils apprirent d'eux que le galion chargé des principales familles de Panama et de leurs trésors, de ceux du gouvernement et des églises, et dont le lest était composé de lingots d'or et d'argent, était retenu par le vent contraire auprès d'une petite île.

THÉOPHILE. Papa, qu'est-ce qu'un galion et le lest d'un vaisseau ?

M. DE JONCHÈRE. Un galion est un navire espagnol, construit de manière à transporter beaucoup d'effets.

Le lest d'un vaisseau est composé de grosses pièces de fer fondu, extrêmement lourdes, que l'on met tout à fait au fond d'un navire pour lui donner son équilibre. Eh ! bien, au lieu d'être en fer, ces masses étaient en or et en argent sur ce galion.

CAROLINE. Quelle magnificence !

M. DE JONCHÈRE. Et quelle joie pour

des Flibustiers ! mais elle leur fut une seconde fois fatale. Accoutumés au succès, ils ne doutèrent pas un moment que le galion ne tombât en leur pouvoir ; ils s'en réjouirent donc d'avance à leur manière, et, le lendemain matin, ils n'étaient plus en état de faire manœuvrer leur navire. Le galion, au contraire, profita d'un vent plus favorable, tourna l'île et leur échappa. Morgan, en apprenant cette nouvelle, fut au désespoir. Pour se dédommager, les Flibustiers tourmentèrent les malheureux dont ils s'étaient emparés ; ils supposaient qu'avant de fuir, beaucoup d'habitans pouvaient avoir caché des trésors dans la terre, dans des puits ; et en effet, ces moyens barbares leur firent découvrir bien des richesses.

Parmi les infortunés qui tombèrent en leur pouvoir, se trouva une femme dont la beauté, l'air noble et décent, at-

tirèrent tous les regards. Morgan se hâta de la séparer de ses compagnes, et surtout des Flibustiers, qui éprouvaient tous pour elle les mêmes sentimens que lui ; il lui donna des gardes, des esclaves et lui prodigua les trésors ravis à ses compatriotes. Désirant lui paraître aimable, il changea tout à coup de manières ; il soignait sa parure, il semblait bon, compatissant. Enchantée d'un si doux esclavage, après avoir ressenti les craintes les plus cruelles, la belle Espagnole témoignait à Morgañ une vive reconnaissance ; mais il lui découvrit que son dessein était de l'épouser, et elle rejeta ses offres, résista à ses instances, à ses menaces. Morgan, reprenant alors son véritable caractère, lui laissa trois jours pour se décider. Après ce tems, l'ayant trouvée inflexible, il la dépouilla des riches habits qu'il lui avait donnés, et la fit jeter presque nue

dans un cachot sombre et humide, où on la nourrit au pain et à l'eau. Les Flibustiers, touchés d'un traitement si injuste, voulurent l'engager à la remettre en liberté; mais il publia que cette femme avait formé des complots avec ses compatriotes pour faire périr tous les Flibustiers, et que cette découverte avait causé son changement à son égard. Cette accusation réduisit ses défenseurs au silence.

THÉOPHILE. Et pourquoi ne l'épousait-elle pas?

M. DE JONGHÈRE. Pouvait-elle consentir à devenir la compagne d'un brigand, et quitter sa famille, sa patrie, pour suivre un homme en horreur aux Espagnols et méprisé du reste du monde? Cependant le mécontentement augmenta, on se demandait ce qui retenait si long-tems Morgan à Panama, si c'était pour la belle Espagnole qu'il avait

quitté la Jamaïque. Il se vit donc obligé de partir. On signifia aux prisonniers qu'on allait les traîner jusqu'à Chagre où l'on attendait leur rançon : on leur permit d'envoyer dans les établissemens voisins, où s'étaient retirés leurs compatriotes, deux moines chargés de solliciter pour eux auprès du gouvernement et de leurs familles. Morgan déclara à sa captive qu'il ne la rendrait point à moins de trente mille piastres, monnaie espagnole qui vaut plus de 5 francs, en sorte que cela faisait environ cent soixante mille francs de notre monnaie, et qu'autrement il l'emmènerait à la Jamaïque. On commença à se mettre en marche : les prisonniers eurent beaucoup à souffrir sur la route. Les deux moines arrivèrent, chargés d'un assez grand nombre de rançons, ils rapportaient, entre autres, celle de la belle Espagnole ; mais, d'accord avec Morgan sans doute,

ils l'employèrent au rachat de plusieurs de leurs confrères. Cette trahison fut découverte; les Flibustiers eux-mêmes en murmurèrent, et Morgan fut enfin obligé de mettre en liberté cette femme courageuse. Quelques jours après, le gouvernement envoya des fonds dont on se contenta pour tout le reste, et ces malheureux se séparèrent de leurs vainqueurs qui retournèrent au port de Chagre.

A leur arrivée, il fut question de partager le butin. Morgan signifia aux Flibustiers qu'il ne suffirait pas de partager ce qui avait été pris en masse, mais qu'il fallait y rapporter ce que chacun avait pu recueillir en particulier, que l'on fouillerait, en conséquence, les poches et les malles de tout le monde, à commencer par lui. Cette loi ne s'exécuta pas sans peine; plusieurs de ses gens se montrèrent furieux.

Les suites du partage augmentèrent encore leur colère. On commença par répartir l'argent suivant l'usage, ensuite on mit à l'enchère les marchandises et les bijoux. Ils se donnèrent pour rien, et Morgan et ses meilleurs amis les retirèrent presque tous. Ces acquisitions, quelques objets d'une grande valeur qui ne se trouvèrent pas au partage, tout donnait lieu de croire qu'il ne s'était pas conformé lui-même à des lois si sévères. Cependant on ne devinait pas où il pouvait avoir caché ses trésors; ce ne fut que dans la suite qu'on se souvint de l'attachement qu'il avait pour un petit canot qu'il examinait souvent et dont il ne s'éloignait guères; et l'on présuma qu'il avait placé ses larcins dans les bordages. Les dispositions à la révolte se manifestaient si bien, que Morgan s'en alarma. D'accord avec quatre de ses capitaines, ses complices, il ap-

pareilla secrètement pendant la nuit. Les autres Flibustiers, outrés de cet abandon, s'embarquèrent à la hâte pour le poursuivre, mais, sans vivres, sans chef et presque sans argent, puisque le résultat d'une expédition si téméraire fut environ de deux cents piastres, ou douze cents francs de notre monnaie pour chaque Flibustier, ils errèrent de plage en plage, et il en rentra bien peu à la Jamaïque.

Quant à Morgan, non content d'avoir dépouillé tout à la fois ses ennemis et ses compagnons, il méditait de nouvelles entreprises lorsqu'il arriva d'Angleterre un vaisseau portant un nouveau gouverneur pour la Jamaïque; l'autre était destitué pour avoir toléré les excès des aventuriers, pour avoir souffert qu'ils empruntassent le pavillon anglais pour exercer leurs brigandages. Le nouveau commandant avait reçu à leur

égard les ordres les plus sévères, et les Flibustiers furent confinés à l'île de la Tortue, leur premier asile. Alors Morgan renonça sagement à ses plans ; il feignit un repentir, il adopta une conduite régulière, qui lui procurèrent des emplois dont ses crimes précédens l'avaient cependant rendu indigne.

Maintenant, mon fils, je vais te rendre compte des mouvemens qui se combattent dans ton cœur, et de mes motifs en te racontant cette histoire. Il est naturel à l'homme d'admirer les choses extraordinaires, la force, l'intrépidité ; mais la conscience nous avertit qu'il n'est rien de véritablement estimable sans la justice et l'humanité. Ainsi la bravoure des Flibustiers, leur constance, leurs ruses de guerre, séduisaient ton imagination, tandis qu'un sentiment indéfinissable t'empêchait de jouir pleinement de leurs succès.

Don Alphonse, imprudent et vaincu, n'a rien fait d'étonnant comme eux ; cependant tu t'honorais de porter le nom d'Alphonse, et tu ne voudrais pas t'appeler Morgan.

ALPHONSE. Oh ! non, sans doute !

M. DE JONCHÈRE. Tu grandiras, mon fils, et tu voudras probablement devenir riche et puissant. Rappelle-toi des entretiens du vieux Château ; que le combat intérieur que les Flibustiers t'ont fait éprouver, t'apprenne cependant à ne chercher, à ne vouloir que ce qui sera juste et honnête, et à préférer l'indigence et l'obscurité à des biens mal acquis, à un nom célèbre que tout le monde ne voudrait pas porter.

ALPHONSE. Oh ! oui, mon papa, je comprends à présent qu'ils ne suffit pas d'être brave, puisqu'un voleur peut l'être, il faut encore que ce soit dans de

bonnes vues, il faut que ce soit vraiment par vertu et non par intérêt.

M. DE JONCHÈRE. Sans doute ; les prodiges de valeur de la part des Flibustiers n'étaient que des prodiges d'avidité ; ils ne combattaient ni pour leur pays , ni pour la gloire, mais pour l'argent qu'ils estimaient plus que leur vie. Ainsi la garnison de Saint-Laurent excitera toujours l'admiration la plus pure, une admiration universelle, et la captive de Morgan, qui préférait les tourmens à une union déshonorante, a montré bien plus de vrai courage que les Flibustiers eux-mêmes.

CAROLINE. C'est ce que je pensais, mon oncle.

M. DE JONCHÈRE. Eh ! bien, mes enfans, l'histoire des Flibustiers n'est pas finie, nous en reparlerons une autre fois ; retournons à présent au château.

Comme ils approchaient du vieux por-

tail, ils virent un enfant de sept à huit ans venir à eux. Il leur tendit sa petite main, en disant : ah ! de grâce, donnez-moi un sou ou deux. Cet enfant n'était pas mal vêtu, sa figure était riante, et M. de Jonchère fut surpris de le voir demander l'aumône. — Je suis toujours fâché, dit-il, que des enfans mendient ; ils s'accoutument à l'oisiveté, à des expressions viles, et souvent à des mensonges par lesquels ils cherchent à nous attendrir. En grandissant, l'habitude est prise et ils n'ont plus de goût pour le travail qui leur procurerait une existence honnête. Je ne donne de bon cœur qu'aux vieillards, eux seuls peuvent demander l'aumône sans bassesse ; leurs cheveux blancs leur conservent de la dignité, et c'est toujours un devoir sacré pour nous de soulager la vieillesse.

— En effet, mon papa, dit Théophile, je vous vois toujours donner aux vieil-

lards, avant même qu'ils vous demandent.  
 — Mon bon monsieur, répéta l'enfant, donnez-moi donc un sou ou deux. — Oh! mon oncle, je vais les lui donner, dit Caroline : son oncle sourit doucement et l'arrêta; il donna deux sous à l'enfant qui fixa sur eux tour à tour des yeux brillans de joie. — Ce sera, dit-il, pour ma grand'mère, et il s'en alla en courant. — Pour sa grand'mère, dit Caroline, ah! je suis fâchée de ne pas lui avoir donné mes deux sous! — J'en avais trois dans ma poche, dit Alphonse; et moi un, dit Théophile, nous l'aurions fait bien riche. — Et si quelque autre s'était présenté après avoir vidé vos poches, vous n'auriez eu rien à lui donner, répliqua M. de Jonchère; c'est avec réflexion qu'il faut se livrer même à la bienfaisance; il vaut mieux soulager un peu plusieurs infortunés, que d'en faire un seul bien riche et de lais-

ser les autres dans la douleur. Au reste, vous voyez mes amis, combien la différence des motifs influe sur notre opinion; les Flibustiers déshonoraient par leurs actions les plus éclatantes, et cet enfant vient d'ennoblir à nos yeux une action naturellement basse et condamnable. . . . Mais, ajouta-t-il, que va-t-il faire? il ne prend point le chemin du village; nous aurait-il trompés? Suivons-le, mes amis, je serai bien aise de m'en éclaircir.

Ils virent l'enfant se glisser sous une roche qui formait une espèce de grotte au pied de la montagne. Il fouilla un peu la terre et en tira un petit sac qui semblait contenir déjà quelques pièces de monnaie. M. de Jonchère s'avança à l'improviste, et saisit le bras du petit garçon qui en fut tout effrayé. — Petit imposteur; lui dit M. de Jonchère, voilà donc comme tu voulais

porter cet argent à ta grand'mère? c'est pour jouer sans doute, ou pour quelque autre mauvais usage que tu l'antasses et que tu le caches à tous les yeux.

Qui es-tu? d'où viens-tu? — Je m'appelle Simonet, répondit le petit garçon en pleurant; je suis le fils du carillonneur, et ce n'est pas pour jouer, je vous jure, que je garde mon argent.

— Et pourquoi faire? explique-toi: si tu es fils du carillonneur, tu n'as pas besoin de demander l'aumône; je connais tous les pauvres de mon village, il n'est pas du nombre, il n'est pas capable de t'envoyer mendier quand il n'en a pas besoin; et si c'était pour lui, d'ailleurs, ou pour ta grand'mère, pourquoi cacherais-tu ici ton argent? je te le demande encore. — Je ne suis pas un menteur, reprit Simonet en pleurant plus fort. — Eh! bien, explique-toi, lui dit Caroline d'un ton caressant; mon

oncle ne te gronderas plus quand tu lui auras dit la vérité.—La vérité, c'est que c'est pour ma grand'mère, répéta Simonet.—Eh ! bien, allons la trouver, répartit M. de Jonchère, nous verrons ce qu'elle nous dira.—A ces mots, l'enfant se débattit, il se jeta à genoux.—Oh ! non, non, dit-il, je n'irai pas ; lâchez-moi, monsieur, je vous en prie, lâchez-moi ; tenez, reprenez plutôt votre argent. Ce refus confirma M. de Jonchère dans l'opinion que Simonet avait de grands torts ; il demeura donc inflexible, il fit marcher le petit garçon qui, tout en sanglottant, les conduisit à une des chaumières du village ; il n'y trouvèrent que la vieille grand'mère, assise auprès du foyer. Simonet fut se jeter à son cou et s'y attacha en redoublant ses larmes. La bonne femme, doublement surprise, touchée des pleurs de Simonet et troublée par la grande visite

dont elle était honorée, ne savait que devenir. — Laisse-moi donc, disait-elle, Simonet, tu m'empêches de faire honneur à la compagnie. Pardonnez, notre bon monsieur, ajoutait-elle, mademoiselle, excusez-nous, je voudrais vous approcher des chaises, mais j'ai presque perdu l'usage de mes bras. — Ah! voilà mon malheur, dit Simonet avec un sanglot. — Bonne femme, dit M. de Jonchère, écoutez-moi et répondez sans détour. Alors il lui raconta tout ce qui lui était arrivé avec son petit-fils. La bonne femme s'attendrissait en l'écoutant, et quand il eut fini, elle prit la tête de Simonet dans ses mains tremblantes et la pressa en levant les yeux au ciel. — Son cœur est bon, dit-elle à M. de Jonchère, il sera un jour tout comme son père; mais c'est un pauvre enfant qui n'en sait pas davantage. Vous saurez, monsieur, que je suis tombée infirme il y a six

mois, jusques-là, je n'étais point à plaindre, puisque mon travail suffisait à mes besoins. En perdant mes bras, je dis d'abord que j'avais tout perdu, j'avais bien tort; ah! oui, car il me restait un bon fils. Il ma retirée chez lui, il me nourrit, et c'est Simonet qui me sert; je suis plus heureuse encore qu'une reine quand je vois le bon cœur de mon fils et la crainte qu'il a toujours que je ne manque de quelque chose; mais je sens que, pour me nourrir, il faut qu'il travaille davantage, et cette idée fait succéder la peine au plaisir. J'ai pensé que, pouvant remuer encore le bout des doigts et fort bien les jambes, si j'avais un rouet à pied, je pourrais filer encore; je file à merveille, tout le monde me donne à cet égard la préférence, mais pour acheter un rouet, il faudrait au moins douze francs, et c'est une somme. Je voulais vendre ma robe de noce, mais mon fils

ensemble ; nous t'aimerons de tout notre cœur et nous te donnerons à goûter. De retour auprès de M.<sup>me</sup> de Jonchère, elle s'aperçut qu'il s'était passé quelque chose d'intéressant : elle en demanda l'explication. Caroline commença l'histoire d'un ton si attendri qu'elle ne put aller bien loin. Alphonse qui avait lu les tragédies de Racine et de Corneille, s'y prit dans un style digne de Thémistocle et de Rodogune ; mais, au bout de quatre phrases, il s'embrouilla. Théophile voulait conter et n'avancait pas : enfin il fallut que M. de Jonchère se chargeât de raconter cette petite aventure. Sa femme l'écouta, ne répliqua rien, mais ses yeux se remplirent de douces larmes ; elle en vit briller de semblables dans ceux de ses trois enfans ; elle leur tendit les bras ils s'y précipitèrent, et elle sentit que si la bonne paysanne se trouvait plu

heureuse que les grands de la terre, elle n'avait rien non plus à envier à l'heureuse mère.

Ah ! dit Alphonse à sa cousine, l'histoire des Flibustiers m'avait monté la tête. . . . — Et celle du bon fils, lui répondit-elle, a touché ton cœur.

**M**A tante , dit **CAROLINE** , vous devriez bien nous réciter un autre conte , tandis que je vais finir ce tablier.

**M.<sup>m</sup> DE JONCHÈRE.** A la bonne heure ; mais que les ourlets soient bien unis , et les points parfaitement égaux , je t'en prie.

**ALPHONSE.** Comme les mailles de mon filet , par exemple.

**CAROLINE.** Oui , pas mal , il y en a de si petites qu'il n'y passerait pas un colibri , et d'autres par où sortirait une poule.

**ALPHONSE.** Ah ! quelle exagération !

**THÉOPHILE.** Qu'est-ce que c'est qu'un colibri ?

**CAROLINE.** C'est un oiseau d'Amérique , dont le corps n'est pas plus gros que celui d'un hanneton , dont le nid est

comme une coquille de noix , les œufs comme des petits pois , et le plumage tout brillant d'or, de pourpre et d'azur.

THÉOPHILE. Oh ! qu'il doit être joli !

CAROLINE. Que n'en ai-je un dans ma volière !

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Il y serait malheureux, mon enfant , ainsi tu ne dois pas en avoir envie ; tu ne pourrais suppléer à la nourriture , au climat qui lui conviennent. Du moins , ici , tes serins , tes linotes , sont dédommagés , par l'abondance et par tes soins délicats , de la liberté dont tu les prives ; et néanmoins ce n'est pas , de tous tes plaisirs , celui qui n'en fait davantage. J'en ai bien plus à te voir, la corbeille à la main , entourée de tes pigeons , de tes poules , qui ont plutôt l'air de tes enfants que tes esclaves.

CAROLINE. Oh ! ma tante , vous avez raison, je le sens.

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Dans le pays où j'ai long-tems vécu , leur éducation est un article très-important dans l'économie domestique. J'avais un poulailler qui n'était pas une triste basse-cour entre quatre murailles, comme celui du vieux Château ; c'était un assez grand vallon, planté de différens arbres ; un ruisseau traversait le vallon , et des cases rustiques étaient bâties au bord du ruisseau. J'allais souvent m'asseoir et travailler dans cet endroit solitaire ; les colombes, les poulets, les pintades , les beaux canards des Philippines , venaient jouer familièrement autour de moi ; les uns me carassaient en passant, d'autres me becquetaient avec une colère tout-à-fait plaisante, quand je feignais de leur disputer un insecte ou une framboise.

**CAROLINE.** Ah ! ma tante , que ce poulailler m'aurait charmée ! Mais ne pourrions-nous pas en faire un pareil ici ?

M<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Oui , nous pourrons dans la suite embellir notre basse-cour. Ce modèle champêtre n'a rien qu'on ne puisse imiter aisément. Il n'en serait pas de même d'une volière que j'ai vue dans mes voyages. Ah ! Caroline , si tu l'avais vue toi-même , tu en aurais été ravie.

CAROLINE. Ah ! ma tante , ah ! du moins , faites-m'en la description , je je vous en prie.

M<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. C'était une volière... digne des Mille et Une Nuits.

ALPHONSE. Ah ! maman , il faut absolument nous raconter l'histoire de cette volière.

THÉOPHILE. Maman , pour moi aussi.

M<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Je le veux bien , mes enfans.

J'avais à peu près l'âge de Caroline , lorsque j'arrivai au cap de Bonne-Espérance...

ALPHONSE. Que j'aimerais à voyager ! à pouvoir dire aussi, j'ai été au cap de Bonne-Espérance. Maman ! que de plaisirs vous devez avoir eus dans votre vie.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Ce voyage m'était effectivement fort agréable ; car je le faisais avec ma mère, et j'allais retrouver un père que je n'avais pas vu depuis long-temps ; mais quand on voyage, au contraire, en se séparant de sa famille et de ses amis, et qu'on n'y est point obligé par ses devoirs ou par ses affaires, cela prouve une grande légèreté d'esprit.

CAROLINE. Mais, ma tante, c'est que l'on voyage pour s'instruire ; cela n'est-il pas respectable ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Ce n'est pas seulement alors pour le plaisir de courir et de dire à son tour : J'ai été en Asie, en Afrique ; c'est pour être utile aux sciences et à l'humanité. On doit aux

voyages des grands hommes la connaissance de plantes, de productions étrangères qui servent à présent à notre nourriture, ou à la médecine, ou aux manufactures, et la découverte de bien des pays nouveaux où l'on a établi des colonies. Mais je ne pense pas que les voyages de ton cousin eussent, quant à présent, des conséquences aussi favorables. Il voudrait seulement changer de place et de point de vue, comme dans une lanterne magique. Pour s'instruire en voyageant, il faut être déjà fort instruit avant son départ, autrement, comment pourra-t-on juger de ce que l'on verra autour de soi ? On verra des peuples sans connaître leur origine ; des plantes, des animaux, des phénomènes, sans être en état d'en rendre compte. Il ne faut être ni un ignorant, ni un étourdi, pour voyager avec intérêt et avec fruit.

ALPHONSE. Maman, j'aurais en

pourtant , je crois bien du plaisir à voyager.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Tu peux , jusqu'à un certain point te satisfaire.

ALPHONSE. Comment , maman , je puis voyager ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Mais oui , à peu de frais , et comme il convient à un voyageur de ton âge et de ton caractère.

ALPHONSE. En vérité , maman , je ne vous comprends pas.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Je vais te mener d'abord au cap de Bonne-Espérance , et je prierai ton père , qui a connu beaucoup d'illustres voyageurs et qui a lu bien des livres de voyages , de te promener successivement dans les quatre parties du monde.

ALPHONSE. Ah ! oui , me promener en récit , ce n'est pas du tout la même chose.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. C'est tout ce qu'il en faut pour amuser la curiosité, et même pour acquérir plus d'instruction qu'un ignorant ne pourrait le faire en voyageant lui-même.

CAROLINE. Ah! comment cela, ma tante?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Parce que le voyageur savant vous rend compte de bien des choses que vous n'auriez pas même aperçues. Il me semble voir ton cousin, cheminant avec un naturaliste dans le pays des Hottentots; il foule aux pieds des fleurs, des insectes, qui font jeter les hauts cris au savant; celui-ci l'arrête et le force à examiner les beautés de toutes ces choses qu'il ne regardait seulement pas. Arrivé au kraal c'est-à-dire au village d'une tribu hottentote, Alphonse n'a d'autre souci que celui de boire du lait excellent, de jouer avec les paniers des Hottentots, faits d'une

manière si particulière, qu'ils tiennent l'eau comme des terrines et qu'ils s'en servent au lieu de vaisselle.

CAROLINE. Quoi ! ma tante, cela est possible, des paniers ?

M<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Cela est très-vrai ; ils emploient des feuilles d'une espèce de palmier nommé *vacona*. Ces feuilles sont très-épaisses et très-souples : ils les fendent en lanières et les entrelacent avec des joncs et avec tant d'adresse que cela forme un tissu excessivement serré, à travers duquel l'eau ne peut s'échapper. Quand on achète ici une balle de café, le café est ordinairement renfermé dans un sac fait avec la même espèce de feuilles, mais le travail en est différent. Eh bien ! le savant observera en passant ces singuliers ustensiles ; il boira du lait, il mangera des gazelles avec ton cousin ; parce que, pour être un grand homme, il n'en faut pas moins

boire et manger ; mais il portera son attention sur des sujets plus intéressans, sur la religion , sur la morale , et il forcera ton cousin à s'en occuper.

CAROLINE. Ah ! ma tante, vous me donnez envie de voyager de cette manière. Je pense que l'on a fait des livres sur le cap de Bonne-Espérance ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Adresse-toi à ton oncle, il pourra t'en faire des extraits.

ALPHONSE. C'est que papa a entrepris dans ce moment de nous raconter les aventures des Flibustiers.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Eh bien ! cela viendra dans la suite ; et je vais , en attendant , vous y faire faire un voyage, seulement avec moi, seulement avec une petite fille, comme je l'étais alors.

Il faut que je dise à Théophile que le cap de Bonne-Espérance est situé à la pointe méridionale de l'Afrique. Les anciens ne le connaissaient pas ; ce ne fut

qu'après la découverte du nouveau monde et lorsqu'on eut reconnu que l'on n'arriverait pas de cette manière aux Indes orientales, que les Portugais imaginèrent d'y parvenir en doublant la pointe de l'Afrique, c'est-à-dire, en termes de marine, en passant au-delà.

**THÉOPHILE.** Mais pourquoi se donnait-on toute cette peine pour aller aux Indes ? est-ce que l'ancienne route par terre ne suffisait pas ?

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** D'abord, les routes par terre sont infiniment longues, fatigantes et dispendieuses, c'est-à-dire fort chères. On fait cinquante lieues par jour sur un vaisseau, sans aller bien vite ; on n'en fait pas dix en caravane. On appelle caravanes les voyages que l'on fait par terre en Asie et en Afrique. Il y a des époques de l'année où tous les voyageurs, tous les négocians, se rassemblent et partent ensemble en caravanes pour

les pays où l'on fait le commerce habituellement. Il faut faire porter les provisions et les marchandises par des chameaux qui sont de très-bonnes bêtes de somme , mais qui périssent cependant quelquefois de fatigue ou de soif dans les pays brûlans et arides qu'il faut parcourir. De plus , les peuples de l'Europe qui sont les plus près de l'Inde , en sont encore à une distance considérable ; à plus forte raison les Espagnols , les Français , les Anglais et les Hollandais. Avant que l'on eût doublé le cap de Bonne-Espérance , les Européens se rendaient , par la mer Méditerranée , à l'isthme de Suez ; les Indiens , de leur côté , se rendaient dans la mer Rouge , et l'on n'avait plus que vingt à trente lieues à faire faire par terre aux marchandises , mais c'était encore bien pénible. Enfin on avait imaginé de couper l'isthme par un canal

qui fit communiquer la mer Méditerranée à la mer Rouge.

CAROLINE. Mais, ma tante, cette idée était excellente ; pourquoi donc ne l'a-t-on pas exécutée ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Parce que le terrain sablonneux et le vent, qui est terrible dans ce pays-là et qui comblait le fossé à mesure qu'on l'avait creusé, rendirent l'ouvrage trop difficile. Enfin ce fut quatorze cent quatre-vingt-dix-sept années après la naissance de Jésus-Christ, que le roi de Portugal, nommé don Emmanuel, fit partir plusieurs vaisseaux pour doubler la pointe de l'Afrique ; ils étaient commandés par Vasco de Gama. Quelques années auparavant, Diaz l'avait déjà entrevu en prolongeant la côte occidentale de l'Afrique, et, ayant essayé plusieurs tempêtes violentes dans ces parages, il l'avait appelé d'abord le cap des Tourmentes ;

mais comme la découverte de ce passage était d'un bon augure pour le commerce, on l'appela ensuite le cap de Bonne-Espérance. Vasco de Gama le doubla, relâcha sur la côte orientale de l'Afrique, et de là se rendit dans l'Inde, au royaume de Calicut, où il fit alliance avec le roi du pays, appelé le Zamorin. Mais ce n'est pas de l'Inde que je veux vous parler, c'est de la volière du cap de Bonne-Espérance.

Les Hollandais ayant été jaloux, dans la suite, des avantages que le commerce des Indes procurait aux Portugais, des conquêtes qu'ils avaient faites dans ce pays-là et des riches colonies qu'ils avaient établies, cherchèrent les moyens de s'agrandir comme eux; ils pensèrent d'abord qu'ils pourraient parvenir dans l'Inde par le nord, en côtoyant la Russie; mais les glaces ne leur permirent pas d'en venir à bout. Un négociant,

nommé Houtman , déclara qu'il avait navigué avec les Portugais , qu'il serait capable de conduire des vaisseaux au-delà du cap de Bonne-Espérance , et il s'associa avec plusieurs autres. On acheta quatre vaisseaux ; il partit , doubla le cap fort heureusement , et arriva aux îles de la Sonde , où il obtint l'amitié du roi de Java.

Il faut absolument que vous jetiez les yeux sur la carte , autrement vous ne me comprendrez pas bien.

Les Hollandais vinrent successivement à bout de diminuer la puissance des Portugais dans les Indes , et augmentèrent infiniment la leur. Cependant le trajet pour se rendre dans les îles de la Sonde et dans toutes les autres parties de l'Inde où ils avaient des colonies florissantes , était si considérable que l'on manquait souvent de vivres , et que l'on y arrivait très-malade. Un chirurgien ,

nommé Van Riebek , ayant remarqué la salubrité de l'air du cap de Bonne-Espérance et la fertilité du terroir, proposa d'y établir une colonie où les vaisseaux expédiés pour les Indes pourraient relâcher et prendre de nouvelles provisions. On lui confia le soin de réaliser ce projet. En 1650, il acheta, d'un roi de cette contrée, l'espace d'une lieue de terrain; il y bâtit un fort, et insensiblement il y vint des familles de la Hollande qui s'établirent auprès du fort et bâtirent une très-belle ville. Les naturels du pays s'éloignèrent, et les Hollandais sont maîtres à présent d'un territoire de plus de quatre-vingts lieues. Le gouvernement vend des terres à ceux qui veulent former des habitations, ou il en concède; c'est-à-dire qu'il en donne à ceux qui ont mérité quelque récompense. On n'y cultive pas des cannes à sucre ni du café, ni de l'indigo, com-

me dans les pays situés dans la zone torride , mais du blé , des fruits , et à peu près toutes les productions de l'Europe réunies à celles qui sont particulières à cette autre partie du monde.

**THÉOPHILE.** Maman , qu'est-ce que c'est donc que la zone torride ?

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** On a divisé la terre en cinq portions nommées zones , où le degré de chaleur est différent. Il y a la zone torride ou brûlante , deux zones tempérées et deux zones glaciales. L'Inde , le nord de l'Afrique , les Antilles , sont dans la zone torride ; l'Europe est dans une zone tempérée et le cap de Bonne-Espérance dans l'autre , mais si voisin de la zone torride qu'il y fait infiniment plus chaud qu'en France. Je t'expliquerai tout cela d'une manière plus précise lorsque je te donnerai quelques leçons de géographie , ce qui de-

vient absolument nécessaire si nous nous amusons à voyager.

L'aspect du cap de Bonne-Espérance est assez singulier quand on a mouillé dans la baie, c'est-à-dire quand on a jeté les ancres au fond de l'eau, ce qui empêche le vaisseau de sortir de sa place, parce que le vent a beau le pousser, il ne peut entraîner les ancres, qui sont de grosses pièces de fer auxquelles il est attaché par des câbles. Les câbles sont des cordes aussi grosses quelquefois que le corps de Théophile. Quand on a mouillé dans cette rade, on voit devant soi un vaste amphithéâtre entouré de hautes montagnes. Sur le bord de la mer est la ville du Cap, dont les maisons sont recrépies avec du stuc éblouissant comme de l'albâtre, et les toits sont faits en terrasses, ce qui donne beaucoup d'élégance aux bâtiments. Les

grandes rues sont ornées de deux rangées d'arbres qui donnent de l'ombrage aux perrons et aux galeries qui sont construits devant chaque maison pour respirer l'air frais dans la soirée. Les rues sont naturellement sablées, et les ruisseaux n'y sont pas bourbeux comme dans nos villes, mais ils coulent dans de larges canaux, et ce sont de belles eaux bien claires, ce qui, avec les rangées d'arbres, rend les rues aussi agréables qu'un jardin. Les montagnes ont toutes une forme singulière, principalement celle que l'on appelle la Table, et qui a donné son nom à ce canton, appelé Table-Baye. Elle est longue et aussi aplatie par en haut que si on y avait passé le rabot, en sorte qu'on dirait une grande table que l'on a dressée; et, quand des nuages blancs viennent s'étendre sur ce singulier sommet, on

dit au Cap que la nappe est mise, et, en effet, cela n'y ressemble pas mal.

ALPHONSE. Ah! quelle drôle d'idée!

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Il y a une grande quantité de fruits au Cap, comme des pêches, des poires, des pommes et surtout des oranges, des figues et des raisins muscats de la plus grande beauté. Les Hollandais, chaque matin, établissent deux tables dans leur salon, l'une chargée de l'attirail du thé, l'autre de tous les fruits de la saison, et l'on en fait part à chaque personne qui vient en visite. Vous imaginez bien qu'à l'âge que j'avais alors, je trouvai cet usage vraiment admirable. Je m'amusai beaucoup aussi à manger des œufs d'autruche.

CAROLINE. Ma tante, c'est donc en Afrique que vivent les autruches?

THÉOPHILE. Et qu'est-ce que c'est donc qu'une autruche?

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Un oiseau si grand que sa tête est de niveau avec celle d'un homme. Il ne vole pas parce qu'il est trop lourd , mais il étend ses ailes et les agite pour courir. Il court si vite qu'avec un cheval au galop on a de la peine à l'atteindre.

**THÉOPHILE.** Est-ce un bel oiseau, maman?

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Non, il a de grandes jambes et un grand cou ; ses plumes sont d'un blanc sale, mais , quand elles sont nettoyées , elles paraissent très-belles. Les plumes de mon chapeau bleu sont des plumes d'autruche.

**THÉOPHILE.** Ah! je n'en savais rien.

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Cet oiseau était regardé par les anciens comme le symbole de la justice et de l'égalité , parce que ses plumes ont les barbes également longues des deux côtés de la côte,

**CAROLINE.** Je ne comprends pas bien ce que vous dites-là, ma tante.

**M.<sup>me</sup> DE JONCHIER.** Prends une plume à écrire, une plume de serin ou de tout autre oiseau, tu verras toujours un côté de la plume un peu plus court que l'autre; regarde mes plumes d'autruche, tu n'y trouveras pas cette différence.

**THÉOPHILE.** Mamaq, avez-vous vu au Cap des autruches en vie?

**M.<sup>me</sup> DE JONCHIER.** Assurément. Il y a dans cette ville une ménagerie qui n'est pas fort curieuse pour les habitans, parce qu'ils rencontrent souvent les mêmes animaux dans la campagne, mais qui l'est beaucoup pour les étrangers. Elle ne contenait pas d'animaux féroces quand je l'ai visitée, mais des autruches et quelques autres grands oiseaux, des zèbres, des buffles et des gazelles de différentes espèces.

CAROLINE. Des zèbres! ah! que cela est joli, d'après ce que j'ai entendu dire.

THÉOPHILE. Comment sont-ils, maman, je vous prie?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Le zèbre est un bel âne rayé de jaune et de noir sur tout le corps, aussi régulièrement que si on l'avait fait au pinceau.

THÉOPHILE. Cela est bien étonnant; et les gazelles dont vous avez déjà parlé deux fois, en avez-vous mangé?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Oui: c'est une espèce de chevreuil.

ALPHONSE. Et les œufs d'autruche, sont-ils bons?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Ils ne sont pas très-déliçats, ils sont si gros! Vous avez vu celui que j'ai rapporté; on a découpé la coquille avec art, elle est tout à jour et elle pourrait servir de cage à un petit oiseau.

CAROLINE. Ma tante , est-ce dans cette ménagerie que vous avez vu la belle volière ?

M.<sup>m</sup>e DE JONCHÈRE. Non , mon enfant.

ALPHONSE. N'y a-t-il pas au Cap de Bonne-Espérance une espèce de vin bien sucré, bien délicieux ?

M.<sup>m</sup>e DE JONCHÈRE. Oui : il est produit par un petit canton qu'on appelle Constance , du nom de la femme d'un gouverneur de cette colonie. Sa femme avait refusé de quitter la Hollande pour le suivre ; il bâtit une maison de campagne où il venait pleurer son absence, et il lui donna son nom.

ALPHONSE. Le nom d'une ingrate ! il était bien bête.

CAROLINE. Alphonse , comme tu es terrible pour détruire tout ce qui est attendrissant.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Il est certain qu'Alphonse n'est pas romanesque.

CAROLINE. Qu'entendez-vous par ce mot, ma tante ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. On appelle romanesques les personnes qui ont une sensibilité ou une délicatesse exagérée ; on appelle aussi aventures romanesques tous les évènements peu vraisemblables..

Il y a près de la ville du Cap un grand jardin public dont on fait le plus grand cas. J'y vis avec plaisir beaucoup de plantes et d'arbres indigènes, tels que de superbes orangers ; mais ce qui paraît beaucoup plus curieux aux personnes du pays, ce sont quelques allées de chênes bien chétifs qui poussent avec la même peine dans ce pays que les orangers dans le nord de la France.

THÉOPHILE. Meman, qu'est-ce que veut dire indigène ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. On appelle indigène ce qui est naturel à un pays ; exotique, ce qui est d'un pays étranger , et partout on préfère malheureusement ce qui est exotique à ce qui est indigène.

Enfin , je fis connaissance avec une famille française établie au cap de Bonne-Espérance. C'était, je crois, une chose sans exemple , car on n'y voit guères d'étrangers devenus colons que ceux qui ont épousé des Hollandaises. Il y a même une loi qui interdit aux étrangers la faculté de s'établir dans les possessions hollandaises. On craint qu'ils ne restent plus attachés à leur première patrie qu'à celle qu'ils ont adoptée , et qu'ils n'y remportent un jour les richesses qu'ils auront amassées dans l'autre. Mais M. M... était chirurgien ; il fit naufrage en arrivant au cap de Bonne-Espérance et fut accueilli par quelques Hollandais

qui s'intéressèrent à son malheur. Il leur donna ses soins, il fit des cures qui lui acquirent de la célébrité. Un médecin est l'ami de tous les hommes ; c'est une bien belle profession, sans doute , que celle où l'on n'est occupé que du soulagement de ses semblables. M. M... en éprouva les heureux effets ; on désira le fixer dans la colonie , on obtint une exemption en sa faveur , et je l'ai vu jouissant à la fois de la considération et de la fortune que ses talens lui avaient acquises.

Il avait fait venir de France sa femme et sa fille. Celle-ci était plus âgée que moi, d'une figure charmante et pleine de douceur. Ils avaient, aux portes de la ville, une maison de campagne qu'ils se plaisaient à embellir. Les jardins n'étaient pas encore terminés à cette époque, mais la maison était à peu près

finie, et c'était à cette maison que tenait une volière...

**ALFONSE.** Ah ! nous y voilà donc à la fin !

**M.<sup>me</sup> DE JONGHES.** Oui, nous y voilà, et pour moi, il me semble, en effet, que j'y suis encore. Les perrons, autour de la maison, étaient faits avec une espèce de pierre verte qu'on trouve dans les montagnes du Cap, et qui ressemble à du marbre quand elle est bien polie ; la maison elle-même était ornée de pilastres de cette même pierre, et les intervalles étaient en stuc blanc. Le long du jardin régnait une vaste galerie qui touchait, par un seul côté, à la maison. Toute la façade qui donnait sur le jardin était faite en grillages, séparés seulement par des pillers qui soutenaient de grands volets que l'on refermait toutes les nuits.

CAROLINE. Ah ! ma tante , comme ceci devient intéressant.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Cette immense galerie était surmontée d'une voûte très-élevée , sous laquelle croissaient des arbustes couverts de fleurs. De petits ruisseaux, larges seulement de quelques pouces, serpentaient sur un sable fin. Une foule de petits oiseaux habitait cette prison délicieuse, et l'espace était assez grand pour qu'ils se crussent en liberté. Ils y trouvaient tous les plaisirs de la campagne , à l'abri de tous les dangers. Ils bâtissaient leurs nids eux-mêmes et suivant leur habitude ; ils choisissaient , parmi les petits brins de paille, les petits morceaux de coton qu'on éparpillait sur le sable. Mais ce qu'il y avait de plus agréable, c'est que cette volière était, comme je vous l'ai dit, attenante par une de ses extrémités à la maison. C'était contre le

salon précisément , et on avait pratiqué une fenêtre qui donnait sur la galerie. Cette fenêtre avait un grillage à travers duquel on voyait les jeux, les petits travaux de cette peuplade emplumée, et on jouissait de leurs concerts, quand ils devenaient trop bruyans on fermait les vitres, en sorte qu'on les voyait encore, mais on ne les entendait plus. Comme le salon était plus élevé que le sol de la volière, on dominait sur une partie des arbrisseaux; on y découvrait les nids, les œufs, les petits, les tendres soins des parens qui leur portaient à manger. Enfin, le grillage de la fenêtre pouvait aussi s'ouvrir. C'était par-là que M. M... leur jetait tous les jours des piles d'échaudés et de biscuits. Au premier bruit des gonds, on voyait les oiseaux s'élancer de tous les coins de la volière et arriver à tire-d'aile de l'endroit le plus éloigné. Ils planaient autour de la croisée avec mille petits cris

confus, ils fondaient comme une nuée sur la pâture; on pouvait alors admirer la variété, la richesse de leur plumage, c'était comme un tapis émaillé de fleurs. C'était auprès de cette fenêtre que madame et mademoiselle M... aimaient à s'asseoir. Le jour leur parvenait à travers le grillage de la volière; elles y trouvaient de la verdure, tous les agrémens d'un joli jardin, animés par cette multitude de petits habitans, par leurs chants et par leur bonheur.

ALPHONSE. Ah! maman, vous conviendrez qu'il est agréable d'avoir vu cela soi-même, et que vous en étiez bien plus contente que si on vous l'avait raconté tout simplement.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. J'en étais ravie, sans doute; cependant soyez sûr que, si j'avais fait trois mille lieues pour voir cette volière, je trouverais que je l'ai payé bien cher; mais, obligée de faire

plusieurs voyages, j'ai tâché, en étudiant, en observant beaucoup, d'en retirer un peu de fruit, et je me suis dédommagée de mes fatigues par l'aspect de quelques objets agréables que je n'aurais pas été volontairement chercher si loin. Un être raisonnable sait se plaire partout où il se trouve; il se fait des occupations, des plaisirs, suivant le séjour où il est obligé de vivre, et il se rend heureux à peu de frais. Mais l'heure destinée à notre conte s'est écoulée, mes enfans; il faut à présent que Théophile répète son chapitre d'histoire, et le conte viendra dans la suite, je vous le promets.

---

### CHAPITRE III.

**D**ANS les tems qui ont précédé la naissance de Jésus-Christ, on adorait partout de faux dieux, excepté chez les Israélites. Les prêtres entretenaient la crédulité par leurs supercheries ; ils prétendaient que les dieux leur découvraient l'avenir, et ils se mêlaient de prédire ou de répondre aux questions qu'on leur faisait quand on était embarrassé sur le parti qu'on avait à prendre. C'est ce qu'on appela des oracles ; et il y eut des endroits, comme le temple de Delphes en Phocide, où les oracles inspirèrent plus de confiance qu'ailleurs. Les rois du Péloponèse étant en guerre avec les Athéniens, l'oracle déclara que ces derniers seraient vainqueurs s'ils venaient à perdre leur roi

Codrus. Celui-ci, plein de zèle pour ses sujets, se déguisa, passa dans le camp des ennemis et s'y fit tuer. Les Héraclides, intimidés par l'oracle, n'osèrent plus combattre et demandèrent la paix.

Codrus avait laissé deux fils, mais les Athéniens ne voulurent plus avoir de roi, et formèrent une république\*. Ils donnèrent à Médon, fils aîné de Codrus, la place de premier archonte\*\*. Les archontes étaient des magistrats chargés du gouvernement de la république et qui devaient garder leur emploi toute leur vie. Dans la suite, la crainte qu'ils ne se rendissent absolus, les fit changer tous les dix ans, et enfin toutes les années. Nilée, second fils de Codrus, après avoir disputé long-tems l'autorité à son frère, suivit l'exemple des Eoliens que

\* Athènes en république, 1092.

\*\* Il faut prononcer Arconte.

les Héraclides avaient chassés du Péloponèse, et qui avaient été s'établir sur la côte de l'Asie mineure. Nilée rassembla les Ioniens chassés aussi du Péloponèse, et fonda, sur ce même rivage, une colonie qui devint florissante et se rendit célèbre dans les sciences et dans les beaux-arts.

L'usage d'avoir deux rois à Sparte continua toujours depuis les deux fils d'Aristodème; mais dans la suite, leurs querelles troublèrent l'état. Lycurgue, appelé au trône après la mort de son frère aîné, y renonça volontairement quelques mois après, lorsque sa belle-sœur fut accouchée d'un fils qui devait succéder naturellement à son père. Cet acte d'intégrité lui attira l'estime et la confiance de la nation. Il résolut d'en profiter pour réformer le gouvernement. Il voyagea quelques années afin de s'instruire davantage; à son retour, il per

suada les principaux citoyens, il gagna les prêtres qui rendirent des oracles en sa faveur, et enfin il fit adopter ses lois.\*

Lacédémone prit le titre de république, quoique Lycorgue lui laissât ses deux rois, mais il limita beaucoup leur autorité. Il établit un sénat de vingt-huit vieillards qui, une fois élus par le peuple, restaient en place toute leur vie. Quand les rois et le sénat avaient discutés ensemble les affaires de l'état, ils assemblaient le peuple et lui communiquaient leurs décisions que l'on appelait des décrets. Le peuple pouvait les approuver ou les rejeter, mais il ne pouvait ni les altérer, ni en proposer d'autres. Lycorgue s'empara de toutes les terres et les distribua ensuite à tous les pères de famille, par portions égales.

\* Lois de Lycorgue, 845.

Il enfouit les trésors et inventa une monnaie de fer dont chacun reçut aussi une égale quantité. Il voulut que tous les hommes, les rois même, mangéssent ensemble dans des salles publiques ; que tous les jeunes gens fussent dévoués aux exercices militaires, laissant la culture des champs et les arts mécaniques aux Ilotes, peuple que les Lacédémoniens avaient réduit en esclavage. Lycargue fit ensuite jurer aux Spartiates qu'ils ne changeraient rien à ses lois jusqu'à son retour de Delphes où il voulait aller encore consulter l'oracle. L'oracle déclara que le bonheur des Spartiates dépendait de n'y rien changer ; alors il ne voulut plus retourner dans sa patrie et alla finir ses jours en Crète, afin que les Spartiates, retenus par leur serment, conservassent le gouvernement qu'il leur avait donné ; il ordonna même qu'après sa mort, son

corps ayant été brûlé, comme c'était l'usage dans ce tems-là, on jetât ses cendres à la mer, de peur qu'on ne les fit venir à Sparte et que ce ne fût au peuple un prétexte pour trahir son serment. Les Lacédémoniens conservèrent pendant long-tems le gouvernement de Lycurgue. Cependant, cent trente ans après, le roi Théopompe leur conseilla d'établir cinq magistrats de plus, nommés éphores, pour servir d'arbitres entre le peuple, les rois et le sénat, et ils devinrent bientôt plus puissans qu'aucun des trois. Mais l'altération la plus sensible que reçut ce gouvernement dans la suite, fut la création d'un trésor public où l'on admit l'or et l'argent, devenus alors nécessaires pour payer les soldats étrangers.

THÉOPHILE. Maman, je ne comprends pas bien ce que c'est qu'une république.

**M.<sup>me</sup> DE JONGHÈRE.** C'est un gouvernement qui n'est pas administré par un prince, mais par un sénat et par plusieurs magistrats, tels que les archontes à Athènes ; les béotarques à Thèbes, à Lacédémone les éphores, et même les rois, qui avaient conservé ce titre de rois, mais qui n'en avaient point l'autorité. On distingue trois espèces de républiques ; les républiques démocratiques où le peuple est souverain, comme dans presque toutes celles de la Grèce ; les républiques aristocratiques, quand le sénat et les magistrats ne peuvent être choisis que parmi la noblesse ; les républiques oligarchiques, quand ils ne le sont que parmi les gens riches. Ainsi, démocratie veut dire pouvoir du peuple ; aristocratie, pouvoir des grands ; et oligarchie, pouvoir des riches.

**ALPHONSE.** Je n'ai jamais pu souffrir ces Lacédémoniens.

**ТРАГОДИЯ.** Eh ! pourquoi ?

**АЛЕКСАНДР.** Imagine-toi que , par amour pour la patrie ; les mères se faisaient un honneur de ne pas regretter leurs fils tués dans les combats ; qu'il était défendu d'élever un enfant qui venait au monde contrefait , et que , ceux même qui étaient les plus gentils , on les présentait à leur père , et , s'il les regardait de travers , on allait les exposer , bien loin , aux bêtes sauvages . Et puis , ils n'avaient pas l'ombre de goût pour les arts ni pour la bonne chère ; tous les meubles de leurs maisons devaient être faits à la hache ; il n'était pas permis d'y employer d'autres outils , et dans leur cuisine on n'employait pas d'autres assaisonnemens qu'un peu de sel et de vinaigre .

**КАРОЛИНА.** Comment donc ? Et le brouet noir , qui devint si célèbre que

les plus grands princes de l'Asie voulurent en goûter !

ALPHONSE. Et qu'ils trouvèrent si mauvais ! c'était un peu de jus brûlé avec du vinaigre.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Ce que je blâme le plus dans leurs usages, c'est le peu de décence qui régnait dans le costume et les amusemens des jeunes personnes.

ALPHONSE. Oui , elles étaient presque nues, et elles combattaient ainsi les unes contre les autres, devant tout le monde, dans le gymnase.

THÉOPHILE. Qu'est-ce que c'était que le gymnase ?

ALPHONSE. Une grande place où l'on exerçait les jeunes gens à toutes sortes de combats , et il y avait ordinairement à la suite une longue allée, nommée stade, où l'on s'exerçait à la course.

CAROLINE. Les Lacédémoniennes montaient à cheval, passaient les fleuves

à la nage, faisaient des armes aussi bien que leurs frères. Moi, je conviens que tout cela m'apprenait beaucoup, mais j'aurais y mettre toute la bienséance imaginable.

M.<sup>me</sup> DE JONQUIER. Voilà précisément ce qui n'est pas facile. Ces exercices développent presque toujours la force aux dépens des grâces, et donnent au maintien un air de hardiesse contraire aux vertus modestes qui doivent être notre partage.

CAROLINE. Mais, ma tante, bien des femmes montent à cheval?

M.<sup>me</sup> DE JONQUIER. Assurément, et vous monterez vous-même à cheval un jour; mais je me flatte de ne vous voir jamais, comme une franche Lacédémonienne, dompter un animal fougeux.

CAROLINE. Oh! non, ma tante.

ALMONTE. Mais cela donne du cou-

rage ; il faut bien qu'une femme en ait aussi.

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** J'espère bien que , sans avoir appris à se battre, votre cousine verra tranquillement une rivière, un orage , un précipice , et surtout des souris et des araignées.

**CAROLINE.** Ah ! pour ce dernier article , j'en suis sûre.

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Je n'aime point qu'une femme soit hardie , mais je la blâme bien plus encore quand elle met de l'affectation dans sa timidité.

**THÉOPHILE.** Maman, qu'est-ce que c'est que de l'affectation ?

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** L'affectation consiste à feindre ou à exagérer ce que l'on éprouve , afin d'être remarqué par les autres ; soit pour être plaint , comme lorsqu'on exagère la maladie ou la frayeur ; soit pour être loué , comme

lorsque l'on déploie de la sensibilité ou de l'héroïsme.

ALPHONSE. Ah ! je n'exagérerai jamais en fait de maladie, c'est bien assez d'être au régime quand il le faut.

M<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Ainsi, ce sera par gourmandise et non par sincérité.

CAROLINE. Je crois que Rosalie a bien un peu d'affectation ; elle est toujours faible et languissante.

M<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Aussi faut-il sans cesse se déranger pour s'occuper d'elle. Sa mère n'a pas un moment de repos ; elle se plaint toujours. Quand elle sera plus grande, elle ennuiera infiniment son mari, ses domestiques, et bien des gens qui auraient pu devenir ses amis, mais qui, fatigués de l'entendre gémir sans raison, iront chercher ailleurs une société plus gaie.

ALPHONSE. Elle est bien poltronne aussi. L'autre jour, derrière la mon-

tagne, je criai, pour m'amuser, que je voyais un loup. Elle pensa jeter Caroline par terre en se sauvant, et puis, quand elle nous vit rire, elle n'eut plus peur; mais elle s'assit en disant qu'elle se trouvait mal, et nous fit rester auprès d'elle un grand quart d'heure à la rassurer.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Vous méritiez cette punition pour avoir fait une mauvaise plaisanterie. Je crois bien, comme vous, qu'elle n'était pas aussi malade qu'elle feignait de l'être, mais vous aviez risqué cependant de l'effrayer beaucoup. C'est un genre d'amusement qu'il faut éviter; on humilie ainsi l'amour-propre, et l'on expose la santé. Ne prenez pas l'habitude de vous divertir aux dépens des autres; cela n'est ni juste ni raisonnable.

ALPHONSE. Oh! qu'on me le rende si l'on veut; je ne m'en fâcherai pas, moi;

et puis, d'ailleurs, je ne suis pas poltron.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Et voilà précisément en quoi votre conduite est injuste. Vous abusez de la faiblesse des autres, et vous les défiez, parce que vous vous croyez plus brave qu'eux. Vous le faites par espièglerie et sans réflexion; mais, en grandissant, cela donnerait mauvaise opinion de votre ame.

ALPHONSE. Mais ce n'est que pour rire.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Il faut que tout le monde rie également de bon cœur pour qu'une plaisanterie soit vraiment aimable, et la personne dont on s'est moqué ne rit jamais bien sincèrement.

ALPHONSE. Oh ! les gens susceptibles sont insupportables.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Voulez-vous être accueilli, désiré dans la société, ne

soyez jamais susceptible, et vivez avec tout le monde comme si tout le monde l'était ; alors vous craindrez toujours de déplaire , vous serez prévenant, complaisant, attentif, pour chaque personne autour de vous.

ALPHONSE. Oh ! c'est un grand travail de plaire.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Oh ! c'est un grand plaisir d'être aimé.

CAROLINE. Mais, ma tante, comment faut-il donc faire pour être courageuse et timide tout à la fois ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Ne soyez pas timide, soyez seulement modeste, et vous aurez tout le courage qu'il vous faudra pour soutenir les dangers réels que vous ne pourrez pas éviter. N'ayez jamais d'affectation, et alors, quand vous aurez peur, vous ne ferez ni de petits cris aigus, ni des airs mourans excessivement

ridicules ; vous saurez tout simplement souffrir et vous taire.

CAROLINE. Oui, ma tante, je vous le promets.

THÉOPHILE. Nous voilà bien loin de la Grèce, et moi j'aurais encore bien des questions à faire.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Parle, mon enfant, je suis prête à te répondre.

THÉOPHILE. Pourquoi l'oracle de Delphes était-il plus célèbre que les autres ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Le mont Parnasse, auprès duquel la ville de Delphes était bâtie, était déjà consacré au dieu Apollon. On prétendait qu'il y faisait son séjour. Un berger, en cherchant une chèvre qui s'était égarée, s'approcha d'une crevasse assez profonde ; les vapeurs qui s'exhalaient du sein de la terre lui portèrent au cerveau : les discours qu'il proféra dans cet accès de ver-

tige parurent tellement extraordinaires qu'on les regarda comme des inspirations du dieu. Alors on éleva un temple dans cet endroit, de manière que cette ouverture donnât dans le sanctuaire; on y plaçait un trépied, espèce de tabouret que l'on couvrait de la peau du serpent Python. On y faisait asseoir une prêtresse nommée Pythie, et toutes les paroles qu'elle prononçait dans son délire étaient arrangées et interprétées par les prêtres de manière à composer un oracle. Mais le sens était ordinairement si ambigu, c'est-à-dire si embrouillé, qu'on pouvait l'expliquer de plus d'une manière; et, quand l'événement était arrivé, ou il était conforme au premier sens de l'oracle, ou, dans le cas contraire, on donnait à l'oracle un nouveau sens; en sorte qu'il avait toujours raison.

**THEOPHILÈ.** Qu'est-ce que ce serpent

Python, dont vous avez parlé, maman ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Caroline va te le dire; il faut que je me ménage pour les Mille et Une Nuits.

CAROLINE. Tu sauras que Jupiter ayant épousé Latone, Junon envoya contre elle un serpent affreux qui s'appelait Plyton. Latone épouvantée allait se jeter dans la mer, lorsque Neptune, par pitié pour elle, fit sortir des eaux une île flottante sur laquelle elle s'embarqua, et l'île ne cessa de voguer que lorsque Latone eut mis au monde deux enfans jumeaux qui furent élevés au rang des dieux : c'était Apollon et Diane. Devenus grands, ils tuèrent à coups de flèches le serpent qui avait poursuivi leur mère; sa peau fut déposée dans le temple de Delphes, et Apollon établit à cette occasion des fêtes appelées les Jeux Pythiens. Ce dieu présidait à la poésie, il conduisait dans les cieux le char lumineux

du soleil, et alors on l'appelait Phébus. Il eut pour femme Coronis, sur le compte de laquelle un corbeau vint lui faire de faux rapports. La croyant criminelle, il perça Coronis de ses flèches; mais en mourant elle se justifia; et elle lui recommanda son fils qui fut nommé Esculape, et qu'Apollon remit aux soins du centaure Chiron.

ТНÉОРННЬ. Maman, qu'est-ce que c'était qu'un centaure ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Les centaures étaient des monstres moitié hommes, moitié chevaux, c'est-à-dire que la tribu des centaures qui habitait le nord de la Grèce, fut la première qui osa dompter les chevaux.

Le centaure Chiron est célèbre pour avoir fait plusieurs éducations distinguées. Il était fort savant dans la médecine, et il l'enseigna à son élève qui le surpassa en peu de tems. Il devint si

habile qu'il ressuscita un prince nommé Hippolyte fils de Thésée, et les dieux, jaloux de cette action, conjurèrent Jupiter de le foudroyer, de peur qu'il ne rivalisât avec eux. Jupiter y consentit. Apollon, désolé, perça de ses flèches les Cyclopes qui avaient forgé la foudre. Jupiter l'exila de l'Olympe. Il se retira chez Admète, roi de Thessalie, qui lui confia le soin de ses troupeaux. Apollon les menait paître habituellement dans la belle vallée de Tempé, arrosée par le fleuve Penée. Là, dans une vie simple mais tranquille, il oubliait sa grandeur passée, lorsqu'il vit Daphné, fille de Penée, il l'aima et n'en fut point aimé. Un jour qu'il la poursuivait pour l'obliger à l'écouter, elle gagna les bords du fleuve et pria son père de la délivrer des importunités d'Apollon. Ce dieu n'imagina rien de mieux que de la métamorphoser en laurier. Apollon, au désespoir,

couronna sa tête de ses rameaux, et voulut qu'à l'avenir cet arbuste fût consacré aux triomphes des poètes et des guerriers. Mercure vint le voir dans son exil, et, comme tu sais, lui déroba sa flûte, ses flèches et son troupeau. N'osant plus reparaître chez Admète, il passa dans la Troade, où régnait Laomédon, grand-père de Priam. Il fit marché avec lui pour bâtir les murailles de Troie, et ensuite Laomédon lui refusa son salaire. Jupiter, touché de tant de maux, le rappela dans l'Olympe; il rendit même la vie à Esculape et le plaça au rang des dieux.

**THÉOPHILE.** Des dieux qui gardent les troupeaux, qui bâtissent et qui se font payer, quelle folie !

**CAROLINE.** Il épousa ensuite Clymène, fille de Téthys et de l'Océan, et comme le soleil paraissait aux Grecs se coucher tous les soirs dans la mer Adriatique,

ils disaient qu'il allait rejoindre Clymène. Quelques dieux prétendirent que ce mariage était une feinte pour cacher l'attachement qu'il avait pour Théthis elle-même. Il en résulta de grands malheurs. Phaëton, fils de Clymène, vint prier Apollon de vouloir bien, afin de prouver qu'il le chérissait en père, lui laisser mener son char à sa place. Apollon s'y refusa long-tems, parce qu'il se défiait de sa prudence. Enfin il y consentit, mais Phaëton ne sut pas conduire les chevaux; tantôt, s'approchant trop près de la terre, le char flamboyant desséchait les rivières et dévorait les moissons, tantôt, s'élevant au plus haut des cieux, il faisait tout périr de froid. Jupiter, touché de tant de désordres et ne voyant aucun moyen d'arrêter cet imprudent, lança sur lui ses foudres; il fut précipité dans l'Eridan, aujourd'hui le Pô en Italie. Ses Sœurs et Cydnus,

son ami, le pleurèrent avec tant de constance que Jupiter métamorphosa les unes en peupliers et l'autre en cygne.

**M.<sup>me</sup> DE JONCÈRE.** Cette fable signifie que l'on ne doit jamais, par ambition, se charger d'une tâche au-dessus de ses forces et de ses lumières.

**CAROLINE.** Apollon aima aussi Déiphobé qui habitait une antre auprès de la ville de Cumes en Italie. Elle ne consentit à l'épouser qu'à condition qu'il lui donnerait le don de prédire l'avenir et qu'il la ferait vivre autant d'années qu'elle pourrait tenir de grains de sable dans sa main. Elle devint si vieille et si décrépète qu'on ne pouvait plus l'apercevoir dans son antre, mais quand on l'interrogeait elle répondait encore. Elle est connue sous le titre de sybille ou prophétesse de Cumes.

Apollon épousa encore **Beucothoé**, mais en secret et sans la permission du

père de Leucothoé. La nymphe Clytie , qui aimait Apollon , et qui en était méprisée , avertit le père de Leucothoé , qui l'enterra toute vive pour la punir de sa désobéissance. Apollon changea Clytie en une fleur nommée en grec héliotrope , et en français tournesol , parce que , sous cette forme nouvelle , Clytie , conservant son penchant pour Apollon , tourne sur sa tige pour suivre le cours du soleil.

THÉOPHILE. Cela est-il vrai , maman ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. J'en ai fait plusieurs fois l'observation , et j'ai toujours vu cette fleur tourner avec le soleil ; mais vous pourrez vous-même , cet été , dans le jardin , examiner ce phénomène.

THÉOPHILE. Qu'est-ce que c'est donc qu'un phénomène , maman ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Une chose ex-

traordinaire qui s'opère dans la nature. Ainsi les éclipses sont des phénomènes.

CAROLINE. Apollon était adoré principalement à Delphes , comme je l'ai dit , puis à Délos , puis à Rhodes. Délos était , à ce que l'on disait , l'île flottante sur laquelle sa mère avait trouvé un asile , et qui s'était arrêtée enfin parmi les Cyclades. Quant à Rhodes , on lui éleva dans cette île , trois cents ans seulement avant Jésus-Christ , la statue la plus extraordinaire qu'on ait jamais vue. Elle était en bronze , elle avait cent cinquante pieds de hauteur , un homme pouvait à peine embrasser son pouce ; on avait pratiqué des escaliers dans l'intérieur de son corps , qui servaient à aller allumer ou éteindre un fanal qu'il tenait suspendu pour éclairer les vaisseaux qui naviguaient aux environs.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Ces fanaux , ainsi



( 649 )

placés pour empêcher les vaisseaux de venir se briser contre la terre dans l'obscurité, s'appellent des phares.

CAROLINE. Cette statue avait un pied de chaque côté du port, en sorte que les vaisseaux passaient à pleines voiles entre ses jambes.

THÉOPHILE. Oh ! quelle bizarrerie ! mais cette statue m'aurait fait peur. Subsistait-elle encore ?

CAROLINE. Non, un tremblement de terre, qui arriva cent ans après, la renversa avec un fracas épouvantable, et l'on chargea neuf cents chameaux de ses débris. Apollon était représenté sous la figure d'un jeune homme blond, couronné de rayons et de lauriers, tenant une lyre et des flèches entre ses mains. On plaça près de lui des cyprès et des hyacinthes, parce qu'il eut pour amis deux jeunes gens, dont l'un, nommé Zyparisse, se laissa mourir de chagrin

d'avoir perdu un cerf qu'il avait nourri,  
et Apollon le changea en cyprès.

ALPHONSE. Mourir pour un cerf!  
quelle extravagance!

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Cela fait ~~voir~~ l'inconvénient de ces attachemens trop tendres pour les animaux. L'intérêt qu'ils nous inspirent ne doit être qu'un amusement, et non un sentiment profond.

CAROLINE. Oh! ma tante! comment ne pas regretter vivement une bête docile, caressante! quel cœur il faudrait avoir!

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Il y aurait une grande sécheresse d'âme à ne pas lui accorder quelques larmes; mais je me flatte cependant que, si tes oiseaux, si ton agneau, tes chats et ton chien favori, venaient à périr tous à la fois, tu ne mourrais pas, à ton tour, comme Cyparisse.

CAROLINE. Ma tante, j'aime les bêtes

à la folie ; mais du moins je n'aurai jamais la manie de m'en entourer de manière à ce qu'ils soient à charge à personne. Mes oiseaux sont dans leurs cages, mon agneau dans la prairie, mes chats au grenier, et notre pauvre Tintamare à sa loge.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Conserve toujours cette méthode. Mais revenons à Cyparisse qu'Apollon métamorphosa en cyprès, et qui fut depuis l'emblème du deuil et de la tristesse. Pour Hyacinthe, il le tua lui-même d'un coup de palet, par maladresse, et le changea en une fleur qui porte encore son nom. Quand on le représente comme le dieu de la lumière, il est monté sur un char éblouissant, attelé de quatre chevaux blancs. Son fils Esculape est représenté sous la figure d'un homme sensé, tenant à la main un serpent, symbole de la prudence. On l'appelait le dieu de la

médecine, et il était adoré principalement à Epidaure. Il eut pour fille Hygie, déesse de la santé, que l'on représente comme une femme fraîche et riante, la tête couverte d'un capuchon.

THÉOPHILE. Maman, et Diane ?

M.<sup>me</sup> DE JONVILLE. Vous savez qu'elle débuta par tuer, avec son frère, le serpent Python ; elle en conçut une grande inclination pour la chasse. Elle passait les journées au fond des bois, à la tête d'une troupe de nymphes, et sans permettre à aucun homme de la suivre. Pendant la nuit, elle conduisait dans les cieux le char de la lune, et alors on la nommait Phœbé ou Sélène. Elle était chargée aussi de tourmenter, dans les enfers, les âmes des malheureux privés de sépulture, et alors on la nommait Hécate, et on la représentait avec trois visages, à cause de ses trois em-

plais. On dit que , malgré son aversion apparente pour le mariage , elle épousa secrètement Endymion , jeune berger de Carie, qu'elle aperçut du haut de son char, endormi sur le mont Latmus, en Asie mineure. Elle métamorphosa en cerf Actéon, fils de Cadmus et frère de Sémélé, pour s'être approché d'une fontaine où elle se baignait. Les chiens d'Actéon, prenant leur maître pour le cerf qu'ils poursuivaient, le déchirèrent. Diane était particulièrement adorée à Ephèse, dans un temple d'une magnificence incomparable : c'était une des sept merveilles du monde. Une espèce de fou, nommé Erostrate, y mit le feu, dans la seule vue de rendre son nom immortel.

ALPHONSE. Ah! oui, mais de quelle manière ?

CAROLINE. Il vaudrait mieux avoir été oublié.

THÉOPHILE. Maman , qu'entendez-

vous par les sept merveilles du monde?

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Les anciens comptent sept monumens dignes d'une égale admiration ; savoir : le temple d'Ephèse les pyramides d'Égypte, le labyrinthe de Crète, les jardins de Babylone, le colosse de Rhodes, le tombeau de Mausole et le phare d'Alexandrie.

**THÉOPHILE.** Qu'est-ce donc que le tombeau de Mausole?

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Mausole était roi d'Halicarnasse, en Asie mineure. Sa femme Artémise, après sa mort, lui fit ériger un tombeau superbe, d'où est venu le nom de mausolée. Elle mêla les cendres de Mausole à sa boisson, et finit par mourir de langueur. Artémise vivait quatre cents ans avant J.-C. ; et il ne faut pas la confondre avec une reine du même pays et du même nom, qui vécut bien long-tems avant elle, et qui fit la guerre aux Grecs lors de l'expédition des

Perses contre eux, dont il sera question dans nos extraits d'histoire.

THÉOPHILE. Et comment représente-t-on Diane autrement qu'avec ses trois visages ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Un croissant sur la tête, dans un char parsemé d'étoiles, ou avec un carquois sur l'épaule et un arc d'or à la main. On l'appelle quelquefois Délie, de l'île de Délos, lieu de sa naissance.

ALPHONSE. Ah ! maintenant, ma chère maman, vous allez nous commencer un conte.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Cela est juste, mes enfans, et m'y voici. J'intitule ce conte *l'Oiseau Fée*.

## L'OISEAU FÉE.

Le sultan de Samarcande avait entendu dire que le calife Haroun al Raschild se promenait tous les soirs dans sa capitale.

THÉOPHILE. Maman, qu'est-ce que c'était qu'un calife ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Je t'ai parlé de Mahomet ; ses successeurs portèrent le titre de calife. Mahomet avait régné dans l'Arabie ; mais, avec le tems, le siège de l'empire passa à Bagdad, c'est-à-dire que les califes s'y établirent avec tous les grands de l'Etat. Haroun fut un des califes les plus célèbres, et je vous donnerai son histoire quelque jour. Pour le moment, vous saurez seulement qu'il avait l'habitude de se déguiser presque tous les soirs et de parcourir ainsi Bag-

dad, afin d'observer par lui-même tout le mal qu'on pouvait faire , d'entendre ce que l'on disait du gouvernement, d'étudier les mœurs du peuple , et de secourir à propos quelques infortunés.

ALPHONSE. Maman , qu'est-ce que l'on entend par les mœurs ?

M.<sup>me</sup> DE JONGHÈRE. On entend par ce mot les habitudes, les goûts d'un peuple ou d'une personne. Ainsi , quelqu'un qui a de bonnes mœurs, c'est quelqu'un qui, pour son amusement ou pour son intérêt, ne fait jamais rien de condamnable. Le jardinier que j'ai renvoyé l'année dernière et qui passait toutes les soirées au cabaret, avait de très-mauvaises mœurs. Les peuples anthropophages ont les mœurs féroces.

Un sultan de Samarcande , ayant entendu parler de cet usage du calife, résolut d'imiter un si grand modèle.

THÉOPHILE. Maman , où est située ,

s'il vous plaît, la ville de Samarcande :

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Dans la grande Tartarie, au nord de la Perse et des Indes orientales. Il faudra, Caroline, faire examiner à ton cousin les cartes de l'Europe et de l'Asie modernes, afin qu'il les compare à celles de l'ancien monde ; il y verra que ce que l'on appelle aujourd'hui grande Tartarie ou Tartarie indépendante, faisait partie autrefois du territoire d'une nation immense, qu'on appelait les Scythes. Cette nation fut subjuguée par une autre, nommée les Huns, qui habitait plus près de la mer Glaciale, et de laquelle les Tartares sont descendus.

Un soir, accompagné de deux émirs c'est-à-dire de deux commandans, qui étaient ses confidens intimes, le sultan s'était avancé, à dessein, dans un quartier de peu d'apparence, qui avait des rues étroites, mal éclairées, et dont les maisons

basses et sans élégance n'étaient habitées que par des gens dans la pauvreté. Ils'approcha d'une porte mal jointe et délabrée, à travers laquelle il aperçut de la lumière. En regardant par une des fentes , il vit trois jeunes filles dans une petite chambre, qui travaillaient auprès d'une lampe. La plus âgée interrompit son ouvrage ; et , levant les yeux au ciel ; c'est une chose bien pénible, dit-elle, de vivre ignorée et, après avoir reçu une éducation distinguée, d'être confondue parmi la multitude.— Il est bien plus cruel, répondit la seconde, d'être réduite à l'indigence ; le travail et les privations me deviennent insupportables. — Mais il est un malheur plus affligeant encore , ajouta la cadette avec plus de douceur que les autres , c'est l'abandon ; on peut vivre dans l'obscurité , dans la misère , sans amertume, quand il nous reste des amis.

— Ah! reprit la première, si les souhaits pouvaient y faire quelque chose, je ne resterais pas long-tems dans l'abaissement où je suis, et... je serais demain la femme du grand visir. — Laissez-là vos grandeurs, dit la seconde, c'est un bonheur trop peu tranquille; moi, je souhaite des biens plus solides, et je voudrais épouser demain... le grand trésorier. — Et moi, reprit la cadette, je voudrais épouser seulement un homme bon et sincère, et je sens que partout, avec lui, je trouverais le vrai bonheur.

CAROLINE. Ah! j'aurais pensé comme elle.

M.<sup>me</sup> DE JONGHÈRE. Les deux aînées poussèrent un éclat de rire moqueur, elles observèrent ensuite qu'il était tard; elles prirent la lampe, se retirèrent et laissèrent le sultan dans l'obscurité.

Il demeura quelques minutes en si-

lence devant la porte, puis, se retournant vers ses émirs, il leur commanda de bien remarquer cette maison, de prendre le lendemain matin des informations dans le voisinage, sur le compte des jeunes personnes qui l'habitaient, et de venir lui en rendre compte.

Les émirs obéirent, et, le lendemain, d'assez bonne heure, ils vinrent rapporter au sultan que c'étaient les filles d'un ancien officier de ses armées, qu'elles se trouvaient orphelines et obligées de vivre de leur travail. Il suffit, dit le sultan, c'est à moi d'assurer leur existence, je le dois aux services de leur père; puis il ordonna qu'on les amenât devant lui. On fut chercher les trois sœurs et on les conduisit toutes tremblantes dans le cabinet du sultan, qui les attendait avec le grand visir et le grand trésorier, qu'il avait mandés. Elles se prosternèrent en arrivant. — Approchez et ne craignez rien,

leur dit-il. Je sais que vous êtes malheureuses, que votre père est mort sans récompense, je vais m'acquitter envers lui ; je n'ignore pas non plus ce qui peut combler vos désirs. Vous, Safie , ajouta-t-il, en s'adressant à l'aînée , vous avez souhaité la main du grand visir ; vous, Riza , dit-il à la seconde , la main du grand trésorier ; je vous les donne ; et vous, continua-t-il en s'adressant aux deux ministres tout étonnés , acceptez sans répugnance les femmes que votre souverain vous a choisies , et je vous saurai gré de votre obéissance. Mais vous, aimable Pirouzé , continua-t-il en s'adressant à la dernière , pour trouver parmi mes sujets le mari que vous désirez , il faudrait que je pusse lire dans leur ame aussi bien que dans la mienne , et c'est ce qui me serait plus difficile encore qu'à tout autre ; je ne vois donc d'autre moyen que de me présenter moi-

même. A ces mots, Pirouzé retomba tout éperdue aux pieds du sultan, qui la releva avec tendresse; et les deux ministres, qui avaient reçu d'abord avec froideur le présent que le sultan avait bien voulu leur faire, flattés de se voir tout à coup beaux-frères de leur souverain, éclatèrent vis-à-vis de lui en remerciements. Une fête magnifique fut ordonnée pour célébrer ces trois mariages, et les trois sœurs se séparèrent.

Le lendemain, d'assez bonne heure, Riza se rendit chez sa sœur aînée. — Eh! bien, ma sœur lui dit-elle, comment vous portez-vous? êtes vous toujours satisfaite du haut rang que vous avez choisi? — Pas trop, répondit Safie; le visir est sombre, impérieux; et, d'ailleurs, de tels honneurs qu'il soit environné qu'est-ce qu'un visir auprès d'un sultan? tout au plus son premier esclave. Mais vous, ma chère Riza, comment

vous trouvez-vous de votre opulence?—  
Assez mal, répondit-elle; le trésorier ne songe qu'à son argent; il calcule nuit et jour, il a une si grande peur des voleurs qu'il ne peut dormir tranquille; et puis, de telles richesses qu'il puisse disposer, qu'est-ce encore auprès d'un sultan? En vérité, je ne puis endurer que cette petite Pirouzé l'ait emporté sur nous deux, je ne conçois pas du tout qu'elle ait gagné le cœur du sultan. Si son choix était tombé sur vous encore, quoique plus âgée que moi et par conséquent moins fraîche, je vous proteste que je ne m'en plaindrais pas; mais il est révoltant de céder à sa sœur cadette. — Je pense comme vous répliqua Safie, et si le sultan vous avait choisie, quoique vos yeux soient bien plus petits que les miens et votre bouche infiniment plus grande que la mienne, je vous proteste que je l'aurais souffert sans murmure.

ALPHONSE. Ah ! que ces sœurs sont divertissantes !

CAROLINE. Pirouzé était-elle plus jolie qu'elles ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Peut-être que non, mais elle devait avoir une physionomie douce, intéressante, et voilà ce qui touche bien plus que la beauté. Ses sœurs ne lui pardonneront pas d'avoir réussi mieux qu'elles, et elles jurèrent sa perte en secret.

CAROLINE. ah ! les méchantes femmes ! cela est-il bien possible haïr leur sœur !

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Voilà les horribles effets de la jalousie. Peut-être Safie et Riza n'étaient-elles pas méchantes naturellement, mais, dans la misère où elles étaient tombées, elles s'étaient accoutumées à l'envie ; elles ne croyaient pas qu'il fût bien mal de dire : que ne suis-je aussi heureuse, aussi riche, que telle personne ! cela leur paraissait assez naturel. Insensiblement, l'envie avait

gâté leurs cœurs. Je l'ai dit un jour à Alphonse, quand on n'est plus assez bon pour se réjouir du bonheur de tout le monde, on finit par ne plus aimer que soi. La jalousie des deux sœurs, qui avait eu d'abord des étrangers pour objet, se tourna enfin contre l'innocente Pirouzé. . . Mes enfans. . . . Que jamais la moindre jalousie ne vienne troubler la douce paix, la confiance qui règnent entre vous. Ne cherchez pas à approfondir si l'un des trois réussit mieux que l'autre à me plaire; celui qui m'aime de toutes ses forces, qui m'en donne à chaque instant la preuve par son travail et son obéissance, n'a rien à envier aux autres; il est bien sûr alors d'être chéri autant qu'eux.

CAROLINE. Oh! oui, ma tante; embrassons-nous, Alphonse.

ALPHONSE. Volontiers; mais, maman, vous causez toujours avec ma cousine.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Elle est plus âgée, elle est plus tranquille, elle partage mes plaisirs et je ne puis partager les tiens ; imagines-tu que je n'aime pas ton frère, parce que je ne joue pas tout le jour avec lui aux billes et à la toupie ?

THÉOPHILE. Oh ! maman , pour moi je n'ai pas cette idée-là.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Un jaloux est doublement à plaindre , car il se fait d'abord des peines imaginaires et il finit par s'en attirer de trop réelles et de bien amères. Par exemple , si l'un de vous était jaloux des deux autres , il deviendrait maussade, inappliqué, querelleur, et nécessairement , en devenant moins bon et moins aimable , il serait aussi moins aimé. Safie et Riza auraient dû s'estimer bien heureuses du changement de leur situation ; elles auraient dû jouir de l'élévation de leur sœur, mériter l'a-

mitié du sultan, et leur existence aurait été à jamais fortunée.

Il n'en fut pas ainsi; mais Pirouzé qui ne soupçonnait pas leur jalousie, leur parlait sans cesse de son bonheur; il ne lui manquait plus que d'être mère: Le sultan désirait vivement d'avoir un fils qui pût un jour hériter du trône de Samarcande. Pirouzé deyint grosse et mit au monde un garçon beau comme le jour; mais la perfide Safie cacha l'enfant sous sa robe, et l'on porta au sultan un petit chien, bien emmailloté dans des langes de mousseline brodée, avec un petit bonnet de brocard d'or attaché sur les oreilles, et on lui dit que c'était là le fils de Pirouzé.

CAROLINE. Ah! quelle idée!

ALPHONSE. Le joli poupon!

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Imaginez un peu la surprise et la consternation du sultan.—Une fée cruelle, dit-il enfin lors-

qu'il eut repris la parole , m'a fait sans doute ce présent dans sa colère. Il commanda que l'on nourrit le petit chien avec soin , mais loin de ses yeux ; et il fut consoler la pauvre Pirouzé qui était dans les convulsions , depuis qu'on lui avait dit que son fils avait la figure et les pattes d'un épagneul. La tendresse du sultan adoucit un peu sa douleur. Le petit chien mourut peu de jours après , parce qu'il ne put jamais s'accoutumer à son bonnet ni à son maillot , et Pirouzé devint grosse une seconde fois.

ALPHONSE. Mais qu'était devenu le véritable enfant de la sultane ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Safie l'emporta sans que l'on s'en aperçut ; elle le mit dans une petite boîte de sapin , sur du coton , et l'exposa sur un grand canal qui était au fond du jardin. Le canal passait ensuite près de la maison d'un vieil émir , qui se promenait dans ce

moment-là, et qui aperçut cette petite boîte qui flottait sur les eaux. Il envoya un batelet avec un esclave , pour voir ce que ce pouvait être, et il ne fut pas peu surpris en découvrant ce joli petit enfant nouveau-né. Il fit chercher une nourrice et lui recommanda d'en avoir bien soin. Peu après , il entendit parler du petit chien dont la sultane était accouchée ; il savait que l'enfant lui était venu du sérail, il calcula toutes les vraisemblances, et il ne douta pas que l'on n'eût commis une grande supercherie et un grand crime dans le palais. Mais que pouvait-il faire ? il n'avait aucune preuve à donner en faveur de son petit nourrisson, il se contenta de gémir , d'élever l'enfant de manière à ce qu'il fût digne de sa naissance, et il le nomma Bahman.

Quelque tems après , la sultane accoucha d'un second fils. Riza l'emporta

bien vite, et l'on se mit à vouloir emmailloter un petit chat noir que l'on disait être l'enfant de la sultane ; mais le chat, qui était méchant et pas du tout apprivoisé, criait aussi fort que si on l'eût étranglé ; il mit en pièces les dentelles de sa robe avec ses griffes, et l'on ne put jamais venir à bout de faire tenir son bonnet ; il fallut le laisser nue tête.

THÉOPHILE. Ah ! qu'il devait avoir une bonne figure, une petite tête toute noire avec une robe de dentelle !

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Comme on le portait au sultan, il mordit sa bonne en chemin d'une si terrible manière qu'elle le laissa tomber sur le carreau, et il s'y écrasa. Pendant ce tems, Riza mettait son neveu dans une petite boîte avec du coton, et l'exposait sur le canal comme on avait exposé son frère. Le bon émir le recueillit à son tour et il l'appela Perviz.

Depuis ce dernier évènement, le sultan eut bien de la peine à dissimuler sa froideur pour l'innocente Pirouzé. Quoiqu'il fût convaincu que c'était une malice de quelque fée et qu'il plaignit la sultane, il ne pouvait s'accoutumer à l'idée de voir un jour son palais rempli de vilaines petites bêtes dont on l'appellerait le père, et de ne pouvoir jamais prodiguer ses caresses à un enfant qui en fût digne. Il résolut donc, si Pirouzé accouchait encore de quelque monstre, de faire casser son mariage avec elle.

CAROLINE. Ah ! cette pauvre Pirouzé !

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Elle devint grosse.

ALPHONSE. Allons, que va-t-on imaginer encore ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Elle mit au monde une petite princesse aussi jolie que ses deux frères, elle fut exposée comme

eux, et recueillie par l'émir qui l'appela Parisade.

THÉOPHILE. Et que porta-t-on au sultan à sa place ?

M.<sup>me</sup> DE JONGHÈRE. Rien du tout, car cette fois on avait substitué un écureuil à la princesse, mais, quand on voulut l'emmailloter, il s'échappa et, après avoir fait mille et mille gambades, il sortit par une fenêtre et disparut.

CAROLINE. Et le sultan se sépara-t-il de Pirouzé ?

M.<sup>me</sup> DE JONGHÈRE. Hélas ! oui, on la conduisit par ses ordres dans une habitation fort éloignée où on ne lui refusa rien de ce qui pouvait rendre son existence douce et paisible, mais elle y resta privée de la société de son mari qu'elle préférerait à tout. Les deux mauvaises sœurs se réjouirent d'abord de son infortune, mais leur méchanceté fut bientôt punie. Le visir et le trésorier ne les

avaient jamais aimées, parce que vous imaginez bien qu'avec de pareils caractères on n'est pas infiniment aimable. Ils les avaient ménagées tant que leur sœur avait été la femme du sultan; dès que Pirouzé fut éloignée, il ne se contraignirent plus, ils les reléguèrent dans leur appartement avec défense d'en jamais sortir, et elles n'avaient, pour les servir et pour les amuser, que quelques esclaves dont elles s'étaient fait détester par leur mauvais caractère, et qui leur faisaient souffrir mille contrariétés et même souvent la faim et la soif, bien sûres qu'on ne ferait aucune attention à leurs plaintes.

**ALPHONSE.** Ah ! que j'en suis bien aise !

**CAROLINE.** Je ne puis pas m'en affliger.

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Remarquez que leur malheur fut précisément l'ouvrage

de leurs artifices, si leur sœur était restée sur le trône, elles auraient été toujours libres et heureuses. La jalousie les avait empêché de réfléchir, de prévoir toutes les conséquences de leur perfidie; c'est ce qui arrive presque toujours. Les deux sœurs, dans leur retraite, étaient bien plus malheureuses que Pirouzé qui n'avait rien à se reprocher, qui, accoutumée à la douceur et la patience, vivait tristement mais en paix, et trouvait des consolations dans le bien qu'elle faisait autour d'elle, dans l'estime et l'attachement de tous ceux qui l'approchaient; tandis que Safie et Riza étaient toujours comme des furieuses, brisant quelquefois tout ce qui se trouvait sous leurs mains ou le jetant à la tête de leurs esclaves, vomissant mille injures contre leurs gens et leurs maris; enfin on aurait dit quelquefois que l'envie et la colère les avaient rendues folles,

et on parla même de les enchaîner.

Pendant ce tems, les deux princes et la princesse croissaient sous les yeux du bon émir. Leur tendresse et leurs succès le récompensaient des soins qu'il avait pris d'eux. Néanmoins, ils étaient bien loin d'être parfaits. Bahman était orgueilleux, Perviz était léger, imprudent, et Parisade, curieuse et indiscreète, ce qui va presque toujours ensemble.

CAROLINE. Ah ! ma tante, vous allez leur faire faire quelque sottise !

M. DE JONCHÈRE. Il est certain qu'avec de pareils défauts cela est inévitable.

ALPHONSE. Bon, bon, ils en deviendront plus sages ; on dit qu'il n'y a rien de tel que l'expérience.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Mais comme on n'acquiert l'expérience qu'à ses dépens, il vaudrait mieux encore s'en rapporter aux conseils des personnes sages et ver-

tueuses. Lorsque je vous défends d'approcher du grand fossé, c'est que je pense que vous pourriez y tomber, n'est-il pas vrai ? S'il faut, pour vous en ôter la fantaisie, que vous en ayez fait l'expérience, je vous avoue que j'en suis très-alarmée, vous courez le risque de vous tuer, pour savoir par expérience qu'on peut tomber en se penchant au bord d'un fossé. Cette réponse est d'un étourdi, tel que pouvait l'être Perviz lui-même.

Les talents et les bonnes qualités que les enfans adoptifs de l'émir devaient d'ailleurs à la nature et à leur éducation, firent du bruit dans Samarcandé. On ne parlait que d'eux dans la société.

CAROLINE. Ah ! le sultan en saura quelque chose.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. C'est ce dont les deux sœurs tremblèrent au fond de leurs prisons. On leur permettait d'y recevoir les visites d'une vieille juive, espèce de

revendeuse qui faisait les commissions des dames de Samarcande, qui leur vendait ou leur achetait des bijoux, qui leur répétait les nouvelles, leur faisait des contes et leur apprenait, à point nommé, comment serait faite la robe neuve de la voisine, afin qu'elles en fissent faire une plus belle encore.

CAROLINE. - Ah ! voilà qui était bien intéressant.

M.<sup>me</sup> DE JONGHÈRE. Il y avait des femmes assez frivoles à Samarcande pour que la façon d'une robe fût à leurs yeux une chose de la dernière importance. Vous imaginez bien que la vieille avait déjà parlé bien des fois aux deux sœurs, des enfans de l'émir, sans qu'elles y eussent fait une grande attention, elles n'avaient pas écouté un mot quand la vieille leur avait dit que Bahman savait à merveille le persan et l'arabe : que Perviz montait à cheval et dansait comme

les zéphirs ; que Parisade était belle comme un ange, et qu'elle était, quoique bien jeune encore, à la tête de la maison du vieil émir. Elles avaient prêté plus volontiers l'oreille lorsqu'on avait parlé du ton important de Bahman, des querelles que se faisait son frère par ses vivacités et ses inconséquences, et du tems que Parisade perdait à babiller. Mais quand il fut question de leur origine, qu'elles surent que l'émir n'était pas leur père, que ces enfans lui étaient parvenus par le canal du sérail, elles ne doutèrent plus de leur naissance, et elles frémirent, dans la crainte que ces détails ne parvinssent au sultan et n'excitassent ses soupçons. Elles étaient bien malheureuses, mais elles pouvaient le devenir bien davantage si leurs crimes étaient découverts ; elles s'écrivirent par le ministère de la vieille, elles se communiquèrent ainsi leurs idées sur les moyens

de prévenir cette découverte. Le seul qu'elles imaginèrent fut d'éloigner, de perdre ces trois enfans, et de se servir, pour y réussir, des défauts qu'on leur reconnaissait généralement, car ce sont presque toujours nos défauts qui fournissent des armes à nos ennemis contre nous-mêmes ; et lorsqu'on nous engage à les corriger, c'est autant pour assurer notre repos que notre gloire.

Les deux sœurs confièrent leur secret à la juive, qui n'était pas meilleure qu'elles et qui consentit à faire par intérêt ce que les autres faisaient par haine et par frayeur. Le visir et le trésorier avaient laissé à leurs femmes leurs pier-eries et des robes magnifiques dont elles ne faisaient plus aucun usage, elles les promirent toutes à la juive, si elle parvenait à faire sortir de Samarcande les enfans de l'émir.

CAROLINE. Je ne conçois pas du tout comment elle va s'y prendre.

ALPHONSE. Ni moi ; je voudrais le deviner , que je n'en viendrais pas à bout.

M<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. La Juive fut trouver Parisade, un jour que ses deux frères étaient allés à la chasse avec l'émir. Elle lui offrit des bijoux très-rares, mais elle ajoutait avec un soupir, à chaque chose qu'elle lui montrait : Ah ! cela ne vaut pas ce que je sais ! — Eh ! que savez-vous donc , ma bonne ? demandait Parisade. Mais la vieille ouvrait une autre boîte pleine de ciseaux, de pelotes, de bagues et de boucles d'oreilles, et elle répétait toujours : Cela ne vaut pas ce que je sais. Parisade, curieuse comme elle l'était, eut bientôt perdu patience. — Ma bonne, s'écria-t-elle, parlez, je vous en conjure. — Eh ! bien, dit la

vieille, je sais où se trouve une cage dont les grillages sont en or, les montans en corail et les mangeoires en topaze. Tout le tour de la cage est orné de pierres précieuses; les graines sont de perles fines qui se renouvellent d'elles-mêmes tous les jours, et l'eau, plus claire que le cristal de roche, a le goût du sirop d'orgeat.—Ah! ma bonne, dit Parisade en éclatant de rire, quel conte vous me faites là, et quel oiseau pourrait-on mettre dans cette cage, qui voulût vivre de perles fines et de sirop d'orgeat! — L'oiseau est tout trouvé, répondit la vieille : il y a plus de trois mille ans qu'il habite dans cette cage, et il est bien plus merveilleux qu'elle, au point que l'on oublie la cage aussitôt qu'on a vu l'oiseau. — Et qu'a-t-il donc de si extraordinaire? demanda Parisade. — Il est gros comme un perroquet, dit la vieille; il a le plumage

doré et varié des plus belles couleurs ; ses pieds , son bec et ses yeux sont de rubis ; mais quand on l'a entendu parler , on oublie ses pieds , son bec , ses yeux et son plumage.—Ah ! mon dieu , s'écria Parisade , et que s'ait-il dire ?— Tout ce qui se passe d'un bout du monde à l'autre , répondit la juive : il raconte le passé , le présent et l'avenir ; en un mot , c'est un oiseau fée. — Vous me trompez , dit Parisade , cet oiseau n'existe pas.—Demandez à tous nos savans , dit la vieille : personne n'ignore qu'il existe , mais depuis long-tems on n'en parle guères , parce qu'il est trop dangereux de chercher à l'entendre. Tout le monde peut essayer de s'en rendre maître , il ne s'agit que d'arriver à l'endroit où sa cage est accrochée ; mais voilà ce qui est bien difficile , et ce qu'on n'a pu faire depuis trois mille ans. Parisade devint rêveuse ; elle se rappela d'avoir entendu

dire quelque chose déjà de l'oiseau fée, et elle songeait combien il serait agréable de posséder un pareil oiseau. Le moyen de s'ennuyer avec un être à qui rien au monde n'est caché ! que de plaisirs intarissables ! on passerait à causer la nuit et le jour.—Et quels obstacles s'opposent à la conquête de cet oiseau , demanda Parisade en soupirant. Mais la vieille , qui avait refermé toutes ses boîtes pendant la rêverie de Parisade , s'écria qu'elle n'en dirait pas davantage, qu'elle ne voulait rien avoir à se reprocher, et elle se sauva aussi vite qu'il lui fût possible.

Parisade demeura confuse. Dans son dépit elle versa des larmes, et dans cet instant elle entendit rentrer l'émir et ses frères. Elle eut à peine le tems de composer son visage. Perviz, qui le remarqua mieux que les autres , lui demanda ce qui l'avait affligée. Ils étaient

seuls quand il lui fit cette question, et Parisade qui mourait d'envie de parler de l'oiseau fée, lui répéta tous les discours de la vieille, sans réfléchir au caractère entreprenant de son frère. L'oiseau fée s'accordait à merveille avec les inclinations dominantes de Parisade, mais l'idée de s'en emparer, de faire une chose dangereuse et extraordinaire, ne s'accordait pas moins avec la mauvaise tête de Perviz.—J'irai, s'écria-t-il, je ne crains rien que de vous voir malheureuse. Vous désirez l'oiseau, il faut vous satisfaire, et, sans écouter Parisade qui commençait à sentir toutes les conséquences de son indiscretion, il courut chez la vieille qui triompha en le voyant paraître.

Perviz ordonna, d'un air tapageur, à la vieille, de lui indiquer le chemin qu'il fallait prendre pour aller chercher l'oiseau fée. Elle feignit une grande sur-

prise et un grand effroi, mais elle y mettait tant d'adresse que chacune des expressions qu'elle employait, au lieu de détourner Perviz de son entreprise, irritait son impatience. Enfin, après de feintes larmes, après avoir reçu de lui de grands présens pour obtenir les renseignemens qui lui étaient nécessaires, elle lui indiqua une route qui conduisait aux montagnes de Cachemire, sur les frontières de l'Inde. Il devait y trouver un derviche, chargé de donner les dernières instructions à ceux qui aspirent à la conquête de l'oiseau fée.

THÉOPHILE. Maman, qu'est-ce que c'est qu'un derviche?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. C'est un moine musulman. Les derviches portent une robe longue et un bonnet fort élevé. Ils ont une singulière pratique dans leurs couvens; ils s'assemblent et se mettent à faire la pirouette jusqu'à ce qu'ils

soient tellement étourdis qu'ils tombent sur le carreau. C'est dans cet état qu'ils reçoivent, à ce qu'ils disent, les inspirations de leur prophète qu'ils emploient ensuite dans les sermons qu'ils font aux fidèles de leur religion.

ALPHONSE. Ah! que je m'amuserais à les voir !

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. N'imitiez pas la danse des derviches, cela vous ferait grand mal.

ALPHONSE. Maman, Perviz trouva-t-il effectivement le derviche ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. C'est ce que vous ne saurez pas aujourd'hui. Allez jouer mes enfans ; laissons à notre étourdi le temps d'arriver aux montagnes de Cachemire.

Théophile, à la demande de sa mère, récita ainsi le quatrième chapitre d'histoire ancienne.

#### CHAPITRE IV.

**L**E désordre s'étant mis dans la république d'Athènes, Dracon \* fut choisi le premier pour réformer les lois. C'était un citoyen irréprochable mais sévère, et ses lois étaient si dures qu'elles excitèrent des révoltes. Cylon, un des plus riches habitans d'Athènes, voulut en profiter et s'emparer de l'autorité suprême. On l'assiégea dans la citadelle où il s'était fortifié avec ses partisans ; on le vainquit, il prit la fuite, mais ses partisans furent égorgés jusques dans les temples où ils avaient été chercher un

\* Lois de Dracon, 624.

asile. La peste qui vint ensuite ravager Athènes, fut regardée comme l'effet du courroux des dieux offensés que l'on eût souillé leurs autels, et l'on fit venir de Crète Epiménide, qu'on disait être le favori des dieux. Il purifia la ville par des cérémonies religieuses, il concilia les esprits; et comme on voulait, à son départ d'Athènes, lui faire accepter de grands présens, il les refusa tous et n'emporta qu'un rameau d'un olivier consacré à la sagesse. Mais lorsqu'il se fut éloigné, les troubles recommencèrent, et Solon, premier archonte et descendant du roi Codrus, fut élu arbitre souverain d'Athènes.

On comptait alors parmi les Grecs sept sages par excellence. Thalès, né à Milet dans la colonie des Ioniens, fondée par Nilée. Il fut le premier qui calcula les éclipses; il fit d'autres grandes découvertes en astronomie, et son dis-

ciple Anaximandre inventa les cartes de géographie. Chilon, de Sparte, dont la maxime favorite, *connais-toi toi-même*, c'est-à-dire avant de critiquer les autres apprends à corriger tes propres défauts, fut trouvée si juste et si belle qu'elle fut gravée sur les murs du temple de Delphes. Pyttacus, de Mytilène dans l'île de Lesbos, auquel ses compatriotes offrirent la couronne, il l'accepta, établit de bonnes lois, et, dix ans après, il abdiqua par un excès de désintéressement qui fut peut-être un malheur pour les Lesbiens qui florissaient sous son empire. Bias, de Pryenne dans la colonie des Éoliens, qui poussa le mépris des richesses jusqu'à ne vouloir rien emporter en abandonnant la ville qui allait être mise au pillage ; *je porte tout avec moi*, disait-il, c'est-à-dire son savoir et sa vertu. Cléobule de Rhodes, auquel on contesta cepen-

dant le beau titre de sage , parce qu'il s'était livré quelquefois à la colère ; sa fille Cléobuline , au contraire , fut aussi renommée par sa patience que par son savoir , et l'on vante la douceur et le respect avec lesquels elle désarmait son père lorsque la colère le dominait. Périandre de Corinthe , dont le père Cypsélus s'était fait roi ou tyran de cette ville , car les Grecs , passionnés pour le gouvernement républicain , confondaient ordinairement sous ce titre , qui signifie un maître cruel , les bons et les mauvais princes. Périandre gouverna Corinthe avec gloire , mais comme il n'abdiqua point la couronne , le titre de sage lui fut contesté ; après sa mort , les Corinthiens rétablirent les lois républicaines ; enfin Solon d'Athènes , le plus célèbre des sept sages.

Solon établit \* un sénat de quatre cents

\* Lois de Solon , 594.

citoyens tous âgés au moins de trente ans. Les derniers jours de l'année, le peuple s'assemblait pour tirer au sort les sénateurs de l'année suivante et choisir les autres magistrats. Il s'assemblait quatre fois encore dans le premier mois de l'année, pour examiner la conduite passée de ceux qui se trouvaient désignés, et, s'ils étaient reconnus pour de mauvais citoyens, de mauvais soldats ou de mauvais fils, on en mettait d'autres à leur place. Le peuple ne s'assemblait, le reste du tems, que lorsqu'il y était invité par le sénat et les archontes, pour prendre connaissance des décrets qu'il pouvait approuver ou rejeter, mais sans y rien changer, ainsi qu'à Lacédémone; mais cette loi ne fut pas long-tems observée; le peuple était regardé comme souverain à Athènes; il en avait le titre, les honneurs, il voulut en avoir l'autorité. Il s'établit des orateurs

qui dissertèrent sur les décrets et proposèrent des changemens ou même de nouveaux décrets de leur invention , et quand le peuple applaudissait , il fallait bien s'y conformer. Solon établit différens tribunaux présidés par les archontes , et l'on appela de leurs sentences à l'aréopage dont les arrêts étaient irrévocables. Il ne laissa subsister les lois sévères de Dracon que contre les grands crimes : il porta des peines infamantes contre les oisifs et les ignorans ; mais comme les emplois publics n'étaient point payés , il fut obligé d'en exclure tous les gens pauvres , craignant qu'ils ne pussent s'occuper à la fois des affaires de l'état et du soin de leur subsistance. Il résolut ensuite de voyager pour qu'on ne le soupçonnât point de vues ambitieuses, et il partit après avoir fait jurer aux Athéniens de ne rien changer au gouvernement durant son absence ; mais



( 164 )

les Athéniens n'avaient pas la constance des Spartiates, et quand il revint, dix ans après, il les trouva dans l'anarchie, c'est-à-dire dans le désordre.

CAROLINE. ON débitait une drôle de fable sur Epiménide : on disait qu'il avait dormi pendant quarante ans dans une caverne , et qu'à son réveil , croyant n'y avoir passé qu'une seule nuit , il ne pouvait concevoir les changemens qui s'étaient faits autour de lui ; il prenait les filles pour les mères , et il demandait des nouvelles de gens dont on ne se souvenait déjà plus.

THÉOPHILE. Ah ! si une chose comme celle-là était possible , il y aurait de quoi mourir de rire. Mais , maman , il y a bien long-tems que vous avez commencé l'histoire des Chinois , auriez-vous la bonté de la continuer aujourd'hui ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Volontiers , mes enfans : je ne crois pas vous avoir parlé

encore d'une des qualités distinctives de cette nation , c'est son excessive politesse. Elle n'appartient pas seulement aux gens d'une classe relevée , elle ne se borne pas à des témoignages raisonnables de respect ou de bienveillance , mais ce sont des démonstrations exagérées jusque dans la dernière classe du peuple. On assure que si deux portefaix se heurtent dans la rue, ils se jettent à genoux l'un devant l'autre, se demandent réciproquement pardon, et ensuite font de longues cérémonies pour savoir qui osera se relever le premier.

**CAROLINE.** Ma tante, cela n'est pas bien commode pour ceux qui leur ont donné des commissions pressées.

**ALPHONSE.** Ah ! ah ! que cette scène me divertirait ! deux portefaix à genoux qui se confondent en excuses !

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Le peuple est chez nous furieusement éloigné d'un pareil

modèle ; mais il faut convenir qu'il y a des détails très-fatigans dans la politesse des Chinois. Quand ils rencontrent une personne de leur connaissance, ils doivent la saluer à genoux ; et , si cette personne est d'un rang distingué et qu'il y ait long-tems qu'ils ne l'aient vue , il n'y pas de raison pour que cela finisse. Dans les repas un peu recherchés , ces formalités sont si multipliées , qu'on ne conçoit pas que la patience du maître de la maison et celle des convives puissent y suffire ; il faut avoir reçu trois invitations avant de s'y rendre. Après ces révérences , qui durent long-tems , comme je vous l'ai dit , après les débats non moins fatigans pour passer l'un après l'autre à la salle à manger et pour s'asseoir , chaque convive est servi séparément à une petite table qui a plusieurs étages , et sur chaque étage différens mets dans de petits vases de porcelaine.

Le dessus de la table est couvert par un grand plat de riz, cuit simplement à l'eau et que l'on mêle avec chacun de ces mets. Cet usage est général dans l'Inde et dans l'Afrique, où l'on ne mange point de pain. Tous les ragoûts sont froids ; mais la boisson, qui est du thé léger, est chaude ; ce qui est bien contraire à l'usage d'Europe, où l'on aime à manger chaud et à boire à la glace.

ALPHONSE. Mais je crois que cela vaut beaucoup mieux.

M.<sup>m</sup><sup>e</sup> DE JONCHÈRE. Moi, je crois qu'il n'y a de raison ni pour ni contre ; toutes ces choses tiennent à l'habitude. J'ai vécu long - tems dans des pays où l'eau n'est jamais bien fraîche, et je déteste de boire à la glace. Leur mets le plus recherché est un nid d'oiseaux. . . . .

ALPHONSE. Un nid, maman ?

THÉOPHILE. Ah ! mon frère, que penses-tu de cette friandise ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Il y a sur les côtes de la Chine une espèce d'hirondelle de mer, qui fait son nid avec de petits brins de plantes de marine et l'écume des flots : on recueille ces nids , on les fait cuire ; c'est un ragoût très-gluant, âcre et salé, mais les Chinois le trouvent admirable. Ils ne se servent ni de cuillers ni de fourchettes , mais de deux petites baguettes d'ivoire, et les étrangers ne peuvent pas concevoir qu'avec ces petits bâtons ils puissent porter quelque chose à leur bouche ; cependant ils y mettent une telle adresse qu'ils ramassent de cette manière jusqu'à un grain de riz.

THÉOPHILE. Oh ! que je voudrais les voir manger !

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. On joue la comédie pendant le repas : on fait circuler le catalogue des pièces , et on prie chaque convive de faire le choix de celle qui lui convient. Chacun s'en défend à son tour :

on sait d'avance que personne ne choisira et que l'on s'en rapportera aux acteurs , mais on n'épargne cependant aucune instance pour déterminer les convives l'un après l'autre à choisir. Le repas de cette manière dure au moins cinq ou six heures , après lesquelles viennent les adieux et les présens aux valets qui se piquent aussi de savoir vivre.

**ALPHONSE.** Ah ! que tout cela m'ennuierait !

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Le motif était excellent. On voulait donner au plus bas peuple des manières douces et décentes, les Chinois ont poussé ensuite cette vertu jusqu'à l'exagération.

**CAROLINE.** Ma tante, à en juger par les papiers à tapisserie de la Chine , leurs bâtimens doivent être charmans.

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Ils manquent de noblesse , mais ils sont remplis d'élégance : les palais sont couverts , au lieu

de tuiles , de feuilles d'étain ou de cuivre jaune , qui brillent au soleil comme de l'argent et de l'or ; l'intérieur est tapissé en papier peint dont vous connaissez le genre singulier ; leurs meubles sont vernis en façon de laque.

CAROLINE. Qu'est-ce que la laque , ma tante ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. C'est une composition recouverte d'une gomme très-précieuse qu'on appelle vernis de la Chine en Europe , et tsi-chu dans le pays ; ils peignent des fleurs d'or par-dessus ce vernis. La vraie laque est noire , très-chère et très-rare ; mais il y a du vernis commun , nommé touchu , qu'on applique sur toute espèce de peinture noire , verte , rouge , avec des dorures plus grossières , et cela produit encore un très-joli effet. Les arbres qui produisent ces deux espèces de vernis sont au nombre des plus précieuses productions de

la Chine, et ressemblent un peu au noyer. L'arbrisseau qui produit le thé y est très-multiplié, ainsi que le ginseng et la rhubarbe, deux racines fort utilement employées dans la médecine. Il y croît aussi plusieurs espèces de fruits excellens dont on fait des confitures qui se transportent dans toutes les parties de l'Inde, dans des vases de porcelaine fermant à clef.

Mais les deux principales branches du commerce des Chinois sont les soies et la porcelaine. L'éducation des vers à soie est chez eux une chose de la dernière importance : il y a des femmes chargées seulement de leur donner à manger et qu'on appelle les mères des vers.

CAROLINE. Le joli nom!

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. La porcelaine se fait avec une espèce de terre appelée *marne*, qui est blanche, fine, un peu *brillante* : on en fait une pâte avec de

( 173 )

l'eau, du sel et de l'arsenic, et, mise au feu, elle s'y fond un peu comme le verre et s'y durcit comme la faïence; c'est ce qui donne à la porcelaine une demi-transparence. Mais, comme dans l'instant où elle fond elle est sujète à couler et à prendre de mauvaises formes, on est obligé d'appliquer au dedans et au dehors des supports qui la maintiennent jusqu'à ce qu'elle soit refroidie. Ces supports sont eux-mêmes faits de porcelaine, car autrement ils gâteraient cette pâte délicate qui n'est pas cuite encore; cela produit un dégât considérable qui renchérit infiniment la porcelaine. Quand elle est cuite, on la retire du feu, et alors on l'appelle biscuit.

**ALPHONSE.** Ah! du biscuit.

**M<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Mais non pas bon à manger. Sur ce biscuit on applique la *couverte*; c'est un vernis de verre fon-

du qui lui donne plus d'éclat. Sur cette  
 couverte on peint les figures, les fleurs,  
 et on remet encore, pour quelques mo-  
 mens le vase au feu ; quand c'est une  
 couleur toute unie , on la mêle avec la  
 couverte.

CAROLINE. Ah ! voilà comme se fait la  
 porcelaine à la Chine ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Et partout ailleurs,  
 à peu de chose près. La principale ma-  
 nufacture est établie à King-te-Ching.  
 Les débris des vases et des supports sont  
 si considérables qu'on les pile pour sa-  
 bler les rues et pour faire du ciment. Il  
 y a des temples bâtis entièrement en  
 carreaux de porcelaine, entre autres une  
 tour près de Nankin, qui a deux cents  
 pieds de haut et cent vingt de circon-  
 férence.

CAROLINE. Ma tante, j'ai vu dans la  
 géographie une certaine muraille qui  
 sépare la Chine de la Tartarie.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Oui. Les Tartares venaient sans cesse ravager le territoire des Chinois; ils imaginèrent, pour s'en défendre, de bâtir une muraille qui a vingt-cinq pieds de haut, cinquante de large, et cinq cents lieues de long.

THÉOPHILE. Oh! mon Dieu, cinq cents lieues!

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'elle a été si solidement bâtie qu'elle n'est presque pas dégradée. Elle existe cependant depuis près de deux mille ans; mais elle n'a point rempli l'objet pour lequel elle a été construite, car les Tartares ont fini par soumettre la Chine, et ce sont des princes de cette nation qui y règnent depuis long-tems. Ils ont pris, ainsi que tous ceux qui les ont suivis à la Chine, les usages du peuple conquis, qui était beaucoup plus civilisé qu'eux. Seulement ils ont introduit une partie de leur religion

dans cet empire. Les empereurs ont abandonné cependant l'aristocratie tartare pour adopter, comme tous les mandarins, la religion de Confutzée.

CAROLINE. Ma tante, vous avez déjà promis de nous parler de Confutzée.

M.<sup>me</sup> DE JONCIÈRE. Confutzée naquit cinq cent cinquante ans avant Jésus-Christ; il pratiquait une religion très-simple, établie par Fohi, qui consistait seulement à adorer le Tien ou l'Être suprême, et à croire à l'immortalité de l'âme; il ne changea rien à ces dogmes; mais il en développa la morale dans un livre appelé Tahia ou la grande science, qui sert de règle à tous les mandarins. C'est d'après ses préceptes qu'on les instruit. Il y avait alors des rois particuliers dans divers cantons de la Chine, sous l'autorité de l'empereur, Confutzée, ou, comme quelques auteurs l'appellent, Confucius, devint ministre du roi de Lou,

( 177 )

aujourd'hui Quantong, et gouverna avec une sagesse exemplaire ; mais n'ayant pu faire adopter au roi tout le bien qu'il méditait, il renonça à ses emplois et vécut dans la retraite où il composa ses ouvrages et enseigna ses premiers disciples. Dans les temple du Tien , et entre autres dans la belle tour de porcelaine , il n'y a point d'idoles, mais seulement des figures allégoriques qui représentent les vertus.

Telle était , et telle est encore la religion des principaux personnages de la Chine ; mais parmi le peuple il y a la religion de Fo. C'était un prince indien qui se fit passer pour un dieu ; il répandit des fables qui ont quelques conformités avec celles de la religion des Indiens dans laquelle il avait été élevé lui-même , et dont il profita pour imposer aux Chinois.

T. 2., 1<sup>re</sup> année.

**THÉOPHILE.** Maman , quelles étaient ces fables ?

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Comme je vous en parlerai probablement un autre jour, quand il sera question des Indiens , et qu'elles prolongeraient beaucoup mon récit , je les supprimerai aujourd'hui. Je vous dirai seulement que le dieu Fo est servi par des moines et des religieuses qu'on appelle bonzes et bonzesses qui, par leurs austérités , attirent l'admiration et les aumônes des dévots de leur secte.

Enfin, la troisième religion pratiquée à la Chine est la religion des Tartares. Elle consiste dans le culte des idoles les plus étranges et les plus épouvantables ; c'est un amas confus de têtes , de bras , de jambes, avec des bouches carrées et des yeux renversés. On remarque dans le nombre le dieu du plaisir , représenté sous la figure d'un

gros homme qui ricane et qui étouffe de nourriture, et qui donne une grande idée de la délicatesse des Tartares.

AARON. Ah ! les vilains gens ; cette idole me dégoûterait de la friandise

M.<sup>me</sup> DE JONQUIER. J'en serais enchantée , car tous les gourmands ressemblent à peu de chose près au dieu des Tartares. Enfin Pékin est aujourd'hui la capitale de l'empire ; le parc de l'empereur en occupe une partie considérable. Il contient plus de deux cents maisons sans compter le palais principal. Nankin était autrefois la première ville de la Chine, et elle est célèbre encore par ses manufactures et par la tour de porcelaine dont je vous ai parlé. Il faut monter huit cent quatre-vingt-quatre marches pour arriver jusques en haut ; chaque étage sont de petites clochettes qui, agitées par le vent, rendent un

son argentin ; enfin Canton , au midi de la Chine , est remarquable en ce que les Européens viennent y commercer et sont établis dans un quartier de cette ville , mais il leur est défendu , sous peine de mort , de passer certaines limites ; en sorte que l'on ne connaîtrait pas du tout l'intérieur de l'empire de la Chine , sans les jésuites et sans quelques ambassades envoyées par des princes européens qui ont été admises à la cour de Pékin. La première fut envoyée par les Portugais , en 1518 , pour obtenir la permission de faire le commerce à Canton , ce qui fut d'abord accordé et ensuite révoqué , à cause de quelques violences que les vaisseaux portugais commirent sur les côtes de la Chine ; mais , quelques années après , les Portugais qui étaient alors fort puissans dans les Indes , ayant appris qu'un célèbre pirate chinois , révolté contre sa patrie ,

s'était emparé de la petite île de Macao, près de Canton, et assiégeait cette dernière ville, accoururent à son secours et se rendirent maîtres du pirate. L'empereur, par reconnaissance, leur fit don de l'île de Macao, et leur accorda la permission de commercer à Canton. Quant aux jésuites, c'étaient des religieux qui se sont rendus célèbres par leurs connaissances et par les voyages considérables qu'ils ont entrepris pour convertir les nations idolâtres à la foi chrétienne; ils ont obtenu une grande influence en Europe, et de vastes concessions dans l'Amérique, où ils ont été long-tems souverains du Paraguay. C'était un pays sauvage, mais fertile, habité par un peuple nommé les Garanis, qu'ils convertirent et qu'ils civilisèrent. Leur instruction, leurs talens, leur attirèrent l'admiration et la confiance des Chinois; ils étaient en assez grand nom-

THÉOPHILE. **MAMAN**, il me semble qu'il y a déjà long-tems que Perviz voyage, il doit être arrivé aux montagnes de Cachemire; voudriez-vous bien nous instruire à cet égard.

M.<sup>me</sup> DE JONGHÈRE. Cela est juste, mon enfant, et je te dirai qu'il y parvint sans le plus léger accident; et dans l'endroit où le chemin cessa d'être frayé, il entra dans une cabane voisine pour demander la route. A sa grande robe, à son bonnet pointu, surtout à son air grave, il reconnut, dans le maître de la cabane, le derviche dont la vieille lui avait parlé. — Le ciel en soit loué! dit Perviz, c'est vous-même, et me voilà rendu auprès de la montagne de l'oiseau féé. Allons, bon vieillard, dites-moi ce qu'il faut faire pour m'en em-

parer , car je suis pressé , très-pressé , je vous en avertis. — Doucement , répondit le derviche , sans se déranger ; quel motif avez-vous pour vouloir conquérir l'oiseau fée , il est nécessaire que j'en sois instruit ? Perviz , en quatre mots et en parlant très-vite , raconta qu'il voulait faire plaisir à sa sœur , et faire briller son courage. A ce dernier mot , le derviche le regarda plus fixement , et ensuite se mit à secour la tête. — Le premier sentiment est bon , dit-il enfin , mais il est fort mal appliqué ; votre sœur n'a pas besoin de l'oiseau fée , et elle pourrait avoir besoin d'un frère pour la protéger dans quelque circonstance plus essentielle au bonheur de sa vie ; vous voyez donc que le meilleur sentiment , s'il n'est guidé par la prudence , perd son mérite et son utilité. Quant au second motif , il part d'une tête légère , et je prévois qu'il vous perdra.

Croyez-moi, retournez sur vos pas. . . .  
 —Moi, reculer! s'écria Perviz; imprudent vieillard, que me proposez-vous?  
 —Préparez-vous donc, dit le derviche, aux combats les plus terribles. — C'est tout ce que je souhaite, reprit-il, je brûle de frapper, de terrasser des monstres, des géans, des armées. . . — Doucement, doucement, répéta le derviche (c'était là son mot favori), vous vous trompez fuïeusement; vous n'avez à dompter ici d'autre monstre et d'autre géant que vous-même, et je crains fort, à dire vrai, que vous ne succombiez. Tel qui parle de renverser des tours et des armées, ne vaincrait pas le moindre de ses mauvais penchans. Suivez-moi, jeune insensé, je vais vous montrer la route.

Il conduisit Perviz au pied d'une montagne aride et toute parsemée de petites pierres noires. Un sentier, hérissé d'é-

pines, s'élevait en serpentant et se perdait dans les nuages, sur le sommet de cette montagne. — Partez, lui dit le derviche, ne vous arrêtez point, et ne tournez point la tête, si vous pouvez ; voilà tout ce que vous avez à faire. Adieu, puissé-je vous revoir un jour ! Perviz sourit, le salua de la main et s'élança sur la montagne ; mais il fut bientôt obligé de ralentir sa marche, car le sentier était si roide et tellement embarrassé par les ronces, qu'il ne le gravissait pas sans peine. Quelques momens après, il entendit parler autour de lui, quoiqu'il n'aperçut personne ; il lui sembla que ces voix parlaient des pierres noires qui couvraient la montagne. — Voyez-vous, disait l'une, ce jeune écervelé, qui croit que l'oiseau fée va devenir sa conquête ? il lui semble qu'il le tient déjà ! — Sans doute, répondit-on, il a promis confiance et soumission au der-

viche, en sorte qu'il ne craint plus rien.

Voyez comme il tient sa tête immobile, oh ! il ne se retournera pas ! — Quelle lâcheté , dit un autre ; au lieu d'enlever l'oiseau à la pointe de son épée , ramper sous les lois d'un précepteur ! il obtiendra l'oiseau, mais ce sera sans péril et sans gloire. Savez-vous, dira-t-on, ce que ce trésor lui a coûté ? quelques égratignures contre les buissons. En cet instant, il entendit les rugissements d'un tigre qui semblaient partir du pied de la montagne ; ils allaient en croissant , et bientôt il entendit, non moins distinctement, le bruit de ses pas derrière lui ; mais il ne se retourna pas, quoiqu'il en eût bien envie. — Voyez s'il se retournera, dit une voix ; le derviche lui-même n'a pas mieux obéi jadis au supérieur de son couvent. — La peur est un grand maître , dit un autre ; il n'a pas été toujours si docile , mais il veut éviter



( 189 )

le tigre, et il sait bien que, tant qu'il marchera sans tourner la tête, l'animal le suivra sans oser l'attaquer. Il faudrait qu'il engageât le combat lui-même, mais il n'en fera rien; il n'a garde, vraiment. Il ne trouverait pas plaisant d'être mangé... Ah! c'en est trop, s'écria Perviz, et dussé-je y périr; je vous prouverai... L'infortuné n'acheva pas; il s'était retourné en mettant l'épée à la main, et il avait été au même instant métamorphosé en pierre noire.

THÉOPHILE. Quoi! toutes ces petites pierres noires.....

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Étaient autant de personnages qui avaient tenté autrefois la conquête de l'oiseau fée.

ALPHONSE. Je me sens déjà de pierre! je me serais retourné bien avant lui.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Tu l'aurais fait, peut-être, bien moins par bravoure que par honte de paraître trop soumis. Il y

a dans le monde des jeunes gens dont le cœur est corrompu, et qui se moquent de ceux qui ont de la confiance dans leurs parens; ils les tournent en ridicule, comme si l'on avait à rougir de remplir ses premiers devoirs. Tu as peur de désobéir, disent-ils, tu as peur d'être mis en pénitence, et il se trouve des enfans assez faibles pour que ces mauvaises plaisanteries les humilient ; tandis que dans le fond cela veut dire : tu respectes tes parens, tu crains de les affliger , et c'est le plus grand éloge qu'on puisse faire d'un enfant.

ALPHONSE. Oui , dans le fond , mais c'est la manière! . . .

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. La manière n'est rien pour les gens d'esprit. On méprise les railleries de ceux à qui l'on ne voudrait pas ressembler. Édouard , que tu connais, est un enfant très-indocile ; je sais qu'il se vante de faire toutes ses

fantaisies et de n'être jamais grondé par sa mère. Le crois-tu plus estimable et plus heureux que toi? Voudrais-tu changer de sort avec lui?

ALPHONSE. Oh! maman, changer de père et de mère....

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Cependant, il est bien gâté, et je sais qu'un jour il s'est moqué de toi parce que tu ne voulais pas cueillir des pêches auxquelles j'avais défendu que l'on touchât.

ALPHONSE. Vous avez su cela, maman?...

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Oui; il les cueillit lui-même, et, comme tu n'en voulais pas manger, il se prit à rire et te les mettait sous le nez pour te faire juger de leur parfum; après quoi il les mangeait en ta présence.

ALPHONSE. Oh! ne m'en parlez donc pas j'étais trop en colère.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Je voudrais être

sûre que, dans toutes les circonstances, tu te conduiras aussi parfaitement que ce jour-là ; mais je crains fort que les sarcasmes, c'est-à-dire les plaisanteries piquantes dont il a su t'accabler, n'aient beaucoup diminué l'idée que tu t'étais faite de l'obéissance que tu me dois, et de l'estime qu'inspire un enfant docile.

ALPHONSE. Ah ! je n'en juge point par lui.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Je l'espère ; mais , dis-moi , cependant, ne t'avait-il pas un peu ébranlé ?

ALPHONSE. Ah ! bien peu , car je n'en goûtai pas, maman.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Le jardinier travaillait à quelque distance ; s'il n'eût pas été là , si tu n'eus pas crain qu'il ne me rendit compte de ta conduite , peut-être n'aurais-tu pas même osé me le dire ?

ALPHONSE. Ah! je crois bien que si, maman.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Eh! bien donc, souviens-toi d'Edouard, souviens-toi de Perviz, lorsqu'on voudra, par de mauvais conseils, te faire négliger les miens.

Vous imaginez bien, mes amis, que le vieil émir et Bahman étaient bien étonnés à Samarcande de la disparition de Perviz. Parisade, qui en devinait bien la cause, éprouvait un regret mortel. Le tems qui s'écoula sans qu'on eût aucune nouvelle de son frère, lui persuada qu'il avait succombé dans son entreprise; mais, se flattant qu'il pourrait y avoir quelque moyen de le secourir, elle résolut de tout confier à Bahman.

CAROLINE. Ah! ce ne fut pas par indiscretion, cette fois; il était question de sauver son frère.

M.<sup>me</sup> DE

Mais n'aurait-il

pas mieux valu qu'elle s'adressât à l'émir qu'elle regardait comme son père, et dont l'âge et la sagesse devaient lui inspirer plus de confiance ?

ALPHONSE. Ah ! elle avait peur d'être grondée.

M.<sup>m</sup> DE JONCHÈRE. Et cette crainte était donc plus forte que l'intérêt de son frère ; elle ne devait pas douter que l'émir ne fut dans le cas de prendre un meilleur parti que Bahman, si jeune encore. Avec plus de courage et de bonne foi, elle aurait pu réparer sa faute ; au lieu de cela, elle en commit une seconde. Bahman, en apprenant ce qui s'était passé, ne consulta que sa colère et sa présomption ; il courut chez la vieille, et la menaça des plus affreux tourmens, si elle ne lui révélait pas ce qui avait dû arriver à son frère, quelles espèces de dangers il avait pu courir, et les moyens de le délivrer. La vieille triompha en

elle-même du succès de ses artifices.—  
Seigneur, répondit-elle, si Perviz a suc-  
combé, il ne faut en accuser que lui-  
même, il se sera mal conformé aux ins-  
tructions qu'il a reçues; s'il a désobéi aux  
recommandations du derviche, il aura été  
métamorphosé en pierre noire. Bahman  
frémit. — Et quel moyen y a-t-il de rom-  
pre ce cruel enchantement?—Il faut vous  
rendre sur la montagne, répondit la vieil-  
le; il faut conquérir l'oiseau, et il vous  
apprendra lui-même par quel moyen on  
peut rendre à votre frère sa première for-  
me. — Je n'hésite pas, dit Bahman; mais  
tu viendras avec moi, perfide vieille, et  
malheur à toi si tu m'abuses! En même  
tems il saisit la juive, et la met à cali-  
fourchon sur le col de son cheval. Elle  
jeta d'abord des cris horribles, mais il la  
menaça de lui mettre un bâillon si elle  
poussait seulement un soupir.

**THÉOPHILE.** Qu'est-ce que c'est qu'un bâillon ?

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** C'est un mouchoir qu'on noue sur la bouche, de manière à ce que l'on ne puisse ni parler ni crier.

Bahman partit au grand galop, et, comme il commençait heureusement à faire obscur, il sortit de Samarcande sans que cette bizarre cavalcade fut remarquée. Il voyagea toute la nuit et une partie du jour suivant ; mais, sur le soir, le besoin de prendre quelque nourriture le força de descendre à un caravansérail ; ce sont les auberges de l'Asie. Les caravansérails, c'est-à-dire palais des caravannes, sont ordinairement bâtis par des princes, pour exercer l'hospitalité envers les étrangers. On y trouve gratuitement un abri dans de vastes salles où tous les voyageurs sont entassés et couchés seulement sur des nates, ce qui n'est pas un inconvénient dans un

climat chaud. Les habitans des environs apportent des vivres aux caravansérails, et chacun leur achète ce qui lui convient. Tout ce que la juive désirait était de mettre pied à terre. Dès qu'elle en trouva l'occasion, elle se glissa hors du caravansérail et fut se tapir derrière un buisson. Elle se cacha si bien, que Bahman ne put la retrouver dans l'obscurité, et il se décida à repartir sans elle; mais au point du jour elle fut découverte par les gens du village qui, la voyant ainsi cachée, la soupçonnèrent de quelque mauvais dessein. Ils la menèrent devant le cadi; les cadis sont les juges mahométans. Quand elle lui parla d'oiseau fée et de gens changés en pierres noires, il ne douta pas qu'elle n'eût perdu l'esprit; et, sans examiner l'affaire davantage, il la fit mener dans un hôpital de fous, où on l'enferma et où elle passa le reste de sa vie à regret-

ter les belles pierreries que les deux sœurs lui avaient promises , et à réfléchir aux dangers que l'on court en s'associant aux projets des méchants.

ALPHONSE. Mais que devint Bahman ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Il suivit la grande route jusqu'à la cabane du derviche. Il lui expliqua ses intentions.— Je les approuve, dit le vieillard : vous venez secourir un frère, rien n'est plus respectable, et vous y parviendrez sûrement, si vous arrivez jusqu'à l'oiseau; mais je crains les écueils de la montagne. Songez-y bien, mon fils; vous avez étudié, sans doute, vos défauts, vos faiblesses : vous savez ce dont vous avez à vous défendre.— Et de quels défauts peut-on m'accuser, répondit Bahman avec fierté? — Voilà une question qui me fait trembler pour vous, dit le derviche. Mais, tenez, ajouta-t-il en lui faisant voir la montagne, montez

toujours, ne détournez pas la tête; puis-  
sé-je vous revoir un jour !

Bahman s'avança d'un pas grave; son maintien portait encore l'empreinte du courroux dont le derviche l'avait enflammé.— Voyez-vous, dit une voix, ce visage bouffi et ces yeux égarés : il croit que son air furibond nous en impose, mais on le connaît, c'est un fat. Avec tout son orgueil il n'ira pas jusqu'au bout, je vous en réponds. En effet, peu s'en fallut que le prince, dans sa surprise et dans sa colère, ne se fût arrêté dès ce premier instant. Ah ! c'est à présent qu'il faut le voir, reprit un autre interlocuteur, en éclatant de rire ; comme il est rouge de fureur ! Ah ! ah ! ah ! il en crevera tout à l'heure. Et le rire gagnant de proche en proche, ce ne fut bientôt plus sur toute la montagne qu'une huée universelle. Enfin cette gaité bruyante commençant à se calmer, ah ! je n'en puis

plus, disait l'un ; ah ! que j'ai ri de bon cœur, disait l'autre ; en vérité, dit un troisième, les fées devraient nous envoyer souvent des originaux comme celui-là ; mais il tient bon, dit un quatrième, il n'a pas ri ; voyons si nous ne pourrions pas le dérider à son tour. En même tems Bahman sentit une douzaine de petites mains qui se mirent à le chatouiller de la tête aux pieds, mais il n'en riait pas davantage ; il se débattait avec furie, lorsqu'une de ces mains, moins légère que les autres, en feignant de vouloir lui chatouiller les jambes, lui pinça très-vivement les mollets. Le prince fit un saut de deux pieds et se retourna brusquement sans réfléchir qu'il avait affaire à des êtres invisibles, et il fut aussitôt métamorphosé en pierre noire.

ALPHONSE. Ah ! mais aussi c'est trop fort. Vous verrez qu'on se laissera pincer sans rien dire.



CAROLINE. Cela passait la plaisanterie.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Oui ; c'est assurément une très-mauvaise manière de plaisanter. Il n'est pas nécessaire d'avoir le caractère de Bahman pour la trouver désagréable ; et, dans la société, les personnes prudentes évitent de prendre part à ces jeux indiscrets ; ils se terminent rarement sans exciter un mécontentement marqué. Voilà pourquoi, Alphonse, lorsque tu joues, même avec ton frère, je ne puis souffrir que vous fassiez semblant de vous pincer, de vous battre ou de vous jeter quelque chose au visage.

ALPHONSE. Je le sais bien, maman, vous nous défendez les jeux de mains.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Je ne saurais trop vous le recommander ; mais enfin revenons à Samarcande. L'absence de Bahman y excita un nouveau degré de sur-

prise. Parisade espérait d'abord que ce voyage aurait une issue favorable ; mais quand il se fut passé plusieurs mois sans qu'elle eût revu ni l'un ni l'autre de ses frères , elle se livra secrètement au désespoir , et elle résolut d'aller les chercher elle-même et de les délivrer au péril de ses jours. En conséquence elle prit un habit d'homme , et se mit en route pour le pays de Cachemire.

Parisade n'alla pas bien loin sans être fatiguée. Elle n'était pas hors du royaume de Samarcande , lorsqu'il lui devint impossible de poursuivre son voyage. Elle aperçut une maison de peu d'apparence, mais riante et environnée de vergers. Elle se traîna jusqu'à la porte , elle entra et tomba évanouie sur le seuil en s'écriant : Prenez pitié d'une fille malheureuse ! En reprenant ses esprits, elle se trouva sur un lit : la maîtresse de la maison la soutenait dans ses bras. — Prenez courage,

lui dit cette dame avec une voix si douce qu'elle pénétra jusqu'au cœur de Parisade; confiez-moi vos peines, ajouta-t-elle, vos fautes même, si vous en avez commises, et comptez sur mon indulgence et surtout ce qui dépendra de moi pour vous aider à les réparer. En même tems elle fit signe à ses esclaves de la laisser seule avec Parisade. Vous savez que le défaut de Parisade n'était pas la dissimulation; et, dans cette circonstance, pour la première fois de sa vie ce qu'elle avait de mieux à faire c'était de parler. Elle fit donc à la dame, en versant un torrent de larmes, l'aveu de tout ce qui s'était passé. — Et moi aussi, répondit la dame, j'ai entendu parler de l'oiseau fée, mais je n'aurais pas mis un si grand prix à sa conquête. Dans ce moment elle est pour vous de la dernière importance, puisque lui seul peut vous rendre vos frères, et je suis loin de vous détourner

de l'entreprendre. Cependant, mon enfant, vous ne pouvez, de quelque tems, continuer votre voyage, votre santé s'y oppose; d'ailleurs, je connais quelques-uns des moyens qui peuvent vous assurer la conquête de l'oiseau fée, et je ne puis vous les confier que dans six mois. Restez tout ce tems avec moi : je vis obscure et solitaire, c'est un bienfait que vous m'accorderez. Parisade pressa la main de la dame contre ses lèvres, et elle accepta bien volontiers un asile offert avec tant d'obligeance. Elle se sentait disposée à chérir son hôtesse, et peu de jours suffirent pour la lui faire admirer. Une mélancolie douce et touchante n'ôtait rien à l'égalité de son humeur : elle était triste, et jamais sombre ni acariâtre. Elle adoucissait ses chagrins secrets par de bonnes actions et par des études intéressantes auxquelles elle associa naturellement sa jeune amie. Pa-

risade avait eu des maîtres de toute espèce; l'émir n'avait rien épargné pour son éducation, mais elle n'en avait pas profité, parce qu'elle passait ses leçons à causer avec ses maîtres, à leur demander des nouvelles ou à leur en raconter. La seule chose à laquelle elle eût réussi, c'était aux détails domestiques qu'elle entendait fort bien, parce qu'ils avaient un grand attrait pour elle. Ce n'était pas précisément par devoir, ni par une sage économie, qu'elle aimait à s'en occuper, mais pour savoir au juste tout ce qui se passait dans la maison. Il en était résulté qu'elle était très-familière avec les esclaves et les ouvrières, qu'elle écoutait leurs récits les plus ridicules; elle donnait dix fois les mêmes ordres, seulement pour avoir le plaisir de parler. La maison de son hôtesse était tenue tout aussi bien que celle de l'émir à Samarcande; mais Pa-

risade vit avec surprise que les soins qu'elle y donnait ne l'empêchaient point de se livrer à mille autres occupations. Elle parlait avec obligeance à ses domestiques, mais elle leur parlait peu et seulement pour les diriger et les encourager. Ils remplissaient ses commandemens avec une exactitude que Parisade, quoique aimée des siens, n'avait jamais trouvée en eux, parce qu'elle en était moins respectée. La lecture, le dessin, la musique même, remplissaient ses loisirs. Parisade eut nécessairement envie de reprendre ses crayons et son luth ; elle redoutait un peu les livres de son amie, elle craignait qu'ils ne fussent trop sérieux ; mais, insensiblement, elle les trouva fort attachans. Ils offrirent à sa curiosité naturelle des sujets bien plus intéressans que ceux qui l'avaient occupée jusqu'alors. Ne recevant plus de visites, ne pouvant plus enten-

dre parler de ce qui se passait dans le monde, il fallut bien qu'elle prît plaisir à savoir ce qui s'était passé chez les anciens. Elle avait infiniment d'esprit, mais elle en avait fait jusqu'alors bien peu d'usage ; elle fut elle-même étonnée du changement qui se faisait dans ses goûts et dans ses idées. Elle en vint au point de ne plus désirer l'oiseau fée que pour savoir ce qu'étaient devenus ses frères. — Je prévois qu'il va bien s'ennuyer avec moi ! disait-elle à son amie. Je le prierai plus souvent de se taire que de parler, à moins qu'il n'apprenne à chanter pour nous distraire pendant notre ouvrage. — Pendant notre ouvrage ! dit la dame ; vous comptez donc revenir quelque jour travailler avec moi ? — **En doutez-vous ! s'écria Parisade en l'embrassant ; c'est ici que j'ai connu la raison et le bonheur.**

**Quand les six mois furent écoulés, Pa-**

risade, à qui son tendre attachement pour son hôtesse et ses nouveaux plaisirs ne faisaient pas oublier ses frères, pria son amie de trouver bon qu'elle continuât son voyage, et lui demanda quels moyens elle avait à lui donner pour parvenir à l'oiseau fée. — Ils sont déjà tous en ta puissance, répondit la dame en la serrant dans ses bras; je savais que l'oiseau ne pouvait être obtenu que par une personne accomplie, et tu as acquis tout ce qui te manquait à cet égard. Va, mon enfant, prends courage et rends tes frères à la vie. Ensuite la dame lui donna des esclaves pour l'accompagner, et ce fut dans cet équipage, plus conforme à la bienséance que le premier, qu'elle arriva chez le derviche. Il sourit doucement en la voyant paraître. Son air modeste était d'un favorable augure. Elle lui parla de ses frères. — L'oiseau vous les rendra,

lui dit-il, il ne s'agit que de parvenir jusqu'à lui. Consultez-vous bien, aimable enfant; réfléchissez sur vos défauts. — J'en ai beaucoup encore, répondit Parisade en baissant les yeux; mais le désir de les vaincre, que j'éprouve dans tous les instans, ne m'abandonnera sûrement pas dans celui-ci. — Vous me donnez beaucoup d'espoir, reprit le derviche. Tenez, ma fille, voilà votre chemin; montez toujours, ne tournez pas la tête. . . . Je me flatte de vous revoir un jour.

CAROLINE. Ah! mon Dieu!

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Qu'as-tu donc?

CAROLINE. Je tremble, mais je me tais, ma tante; continuez, je vous prie.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Parisade se mit en marche. Bientôt les voix se firent entendre autour d'elle. — Quelle étrange aventure m'est arrivée! disait l'une. — Savez-vous ce qui s'est passé hier soir? disait

l'autre. — Non ; mais j'ai reçu des nouvelles bien singulières de la Chine, de Delhy, d'Ormus, disaient les autres. Et puis l'on racontait, mais Parisade avançait toujours. Tout à coup elle vit pleuvoir autour d'elle des boîtes, des cartons, des écrins, les uns fermés, les autres entr'ouverts. . . . . mais Parisade avançait toujours. Enfin elle arriva jusqu'aux nuages, qu'elle traversa non sans crainte d'être terriblement mouillée, et elle s'aperçut, avec surprise, que ces nuages n'étaient que des brouillards d'eau de rose et de fleur d'orange, qui l'embaumaient, et dont l'humidité fut dissipée par un seul rayon du soleil, dès qu'elle fut parvenue dans la région supérieure. Elle ne vit plus alors devant elle qu'un petit bois de myrtes et de rosiers qui couronnait le faite de la montagne. Au milieu de ces jolis buissons, un cèdre majestueux s'élevait à perte de vue, et à l'une

de ses branches la cage merveilleuse était suspendue. Parisade, avant d'y porter la main, se prosterna pour remercier le ciel qui l'avait soutenue contre les dangers qu'elle avait courus ; puis, s'adressant à l'oiseau : — Être sublime, lui dit-elle, vous voyez, non pas la plus digne, mais la plus heureuse des personnes qui ont tenté d'arriver jusqu'à vous ; permettez-moi de vous demander si, de trois choses, vous m'en direz une. — Parle toujours, nous verrons, dit l'oiseau en se rengorgeant d'un air grave. — Je voudrais, dit Parisade, savoir la manière de rendre la vie à mes frères, de m'acquitter envers l'émir, et enfin envers la digne amie qui a développé ma raison. — Prends cette cruche, dit l'oiseau, elle est pleine d'une eau qui ne tarit jamais et dont on remplit chaque jour mon abreuvoir ; verses-en quelques *gouttes sur les pierres noires de la mon-*

tagne , elles reprendront aussitôt leur première forme , et , sans doute , par ce moyen , tu retrouveras tes frères ; fais-en boire une coupe à l'émir à ton retour. Quant à la troisième question , je n'y répondrai pas aujourd'hui. Parisade prit la cage d'une main et la cruche de l'autre ; elle était bien chargée , mais vous imaginez bien que la première pierre noire à laquelle elle rendit sa véritable forme , la soulagea de la moitié de son fardeau. C'était un jeune prince , de la figure la plus aimable ; c'était , de toutes les pierres noires , la plus avancée sur le chemin de la montagne , ce qui prouvait beaucoup en sa faveur. Hélas ! les deux frères n'étaient pas , à beaucoup près , aussi loin hors de la foule , et il fallut à Parisade ressusciter bien des pierres noires avant d'arriver jusqu'à eux. Enfin ils parurent à leur tour , et je ne vous dirai point quels furent leurs

( 213 )

transports mutuels; vous en jugez, sans doute, à merveille. Malgré leur impatience de retourner à Samarcande, ils ne quittèrent la montagne que lorsqu'il n'y resta plus une seule pierre noire. •

Parisade se trouva environnée d'une foule de seigneurs et de princes qui la nommaient leur libératrice. Elle reçut leurs remerciemens avec grâce et modestie, mais elle se permit de leur reprocher le rôle perfide qu'ils avaient joué sur la montagne, en cherchant à faire tomber dans le piège les aventuriers qui leur succédaient. Ils se justifiaient à cet égard, en lui apprenant que ce n'était pas eux qui parlaient, et que c'était par enchantement que les voix semblaient partir des pierres. Cette nombreuse compagnie se rendit chez le derviche qui bénit Parisade du plus loin qu'il l'aperçut. Il fit aux autres un sermon qui dura près d'une heure; après quoi il les con-

gédia, parce qu'il observa qu'ils pouvaient être un peu pressés de retourner chez eux. Il pria Parisade de permettre qu'il la suivît, n'ayant plus rien à faire dans cet endroit, et l'oiseau étant accoutumé à ses services. Elle y consentit avec plaisir. En retournant à Samarcande on passa chez l'amie de Parisade, qui reçut la petite caravane avec joie et avec bonté, mais le désir de faire promptement cesser les inquiétudes de l'émir, leur fit abrégier leur séjour auprès d'elle.

Arrivés chez l'émir, ses trois élèves se jetèrent à ses genoux; ils lui demandèrent un pardon qu'ils obtinrent sans beaucoup de peine, quoique l'inquiétude l'eût fait beaucoup souffrir. Parisade observait avec une douleur amère à quel point le chagrin l'avait changé, lorsqu'elle se rappela les paroles de l'oiseau; elle se fit apporter une coupe, y versa

de l'eau de la cruche, et la présenta à l'émir. A peine l'eut-il avalée que ses rides, sa barbe blanche disparurent, et il parut avoir à peine quarante ans. Un si singulier prodige fit un effet inconcevable sur tous ceux qui en furent les témoins ; les amis de l'émir accoururent en foule pour le juger de son rajeunissement ; chacun demandait une goutte de cette eau miraculeuse, mais l'oiseau déclara qu'elle ne faisait cet effet qu'une fois tous les cent ans.

Le bruit de cette merveille parvint jusqu'aux oreilles du sultan, il voulut en juger par lui-même, il voulut voir cet oiseau fée et les trois élèves de l'émir qu'il croyait être les enfans de ce vieillard. Ils se rendirent tous à ses ordres, et leur marche avait l'air d'un triomphe. Tous les habitans de Samarcande sortirent dans les rues ou se mirent aux fenêtres pour les voir passer.

Bahman et Perviz étaient en avant, et le peuple charmé de leur bonne grâce, s'écriait : ah ! que n'avons-nous des princesses qui leur ressemblent ! Ensuite venait le vieux derviche, portant la superbe cage, et répétant toujours : doucement, doucement. Derrière marchait Parisade, la tête couverte d'un voile et donnant le bras à l'émir ; des acclamations multipliées annonçaient partout leur passage, et quand ce cortège entra dans la salle du trône, où le sultan les attendait, il en fut lui-même singulièrement ému. Il donna sa main à baiser à l'émir, aux deux frères, au derviche ; mais quand Parisade voulut la baiser à son tour, il la retira, l'embrassa, et la fit asseoir à ses côtés. Le derviche posa la cage sur une table qu'on apporta tout exprès. L'oiseau avait un air si recueilli, si mystérieux, que tout le monde en était



frappé. — Oiseau divin, dit le sultan, on assure que tu sais parler ? — Il est vrai, répondit-il. — Quelle merveille ! s'écria le sultan, je n'aurais jamais pu le croire. — Eh ! pourquoi donc ? reprit l'oiseau ; tu as cru tant de choses dans ta vie ! est-il plus extraordinaire qu'un oiseau soit doué de la parole, que de voir une femme donner le jour à un chien, un chat, un écureuil ? Puisque tu as pu croire à ces fables, tu dois croire sans peine à tout le reste. — Que dis-tu ? s'écria le sultan. — Que tu fus trop long-tems la dupe des sœurs de Pirouzé ; elles inventèrent ces mensonges, dans leur jalousie ; ouvre les yeux, sultan, ces trois jeunes gens ne sont pas les enfans de l'émir, ils sont les tiens. Le sultan éperdu se tourna vers l'émir qui, se jetant la face contre terre, lui raconta comment ils étaient tombés successivement entre ses mains. A ces mots,

le sultan ne conservant plus le moindre doute, les serra tous trois dans ses bras avec transport ; puis interrompant tout à coup ses caresses, il appela le chef de ses gardes, lui intima des ordres secrets, et passant ensuite dans l'intérieur de ses appartemens, il donna la soirée toute entière aux mouvemens de sa tendresse. Le lendemain se passa en cérémonies assez ennuyeuses, il fallut que les princes reçussent les complimens et les hommages de tous les ordres de l'état ; à peine s'ils eurent un moment pour penser à leur félicité, ils ne furent occupés que de leur grandeur. Aussi, ce ne fut que la nuit suivante, que Parisade, réfléchissant sur quelques mots qu'elle avait recueillis de l'histoire de sa naissance, songea tout à coup que sa mère pourrait bien exister encore. Elle fut vivement affectée de cette idée, et de ce que le sultan n'en avait pas parlé



( 210 )

une seule fois ; elle eut bien de la peine à attendre les premiers rayons du jour pour faire avertir le derviche qu'elle désirait qu'il lui apportât l'oiseau. — Doucement, doucement, dit-il en se frottant les yeux, lorsque l'éclat de la princesse l'eût réveillé, il s'éleva le plus vite qu'il lui fut possible, et trouva Parisade levée depuis long-tems. Elle interrogea l'oiseau, mais il semblait qu'à force de vivre avec le derviche, il en eût pris les maximes aussi bien que l'aurait pu faire un perroquet, car il lui répéta à plusieurs reprises : Doucement, doucement, ceci regarde votre père. — Quoi ! je ne saurai pas si ma mère existe ! s'écria Parisade désespérée. — Doucement, dit le derviche ; doucement, reprit l'oiseau, vous le saurez avant la fin du jour. Le sultan, sur ces entrefaites lui fit dire de venir déjeuner avec lui, ses frères étaient de la partie. Le sultan

paraissait profondément ému, il les fixait tous trois d'un air attendri, agité ; enfin la porte s'ouvrit précipitamment, un émir vint dire quelques mots au sultan, à voix basse. — Mes enfans , dit-il avec des yeux baignés de larmes , nous ne serions heureux qu'à moitié si je ne vous rendais pas votre mère ; la voilà, obtenez qu'elle me pardonne ! Parisade leva les yeux, et fit un cri perçant, en reconnaissant sa digne amie.

CAROLINE. Oh ! je m'en étais bien doutée, mais je n'avais rien dit à cause de Théophile.

THÉOPHILE. Oh ! moi , je ne m'en doutais pas.

ALPHONSE. Qu'importe ! Laissez donc finir.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Mais vous devinez le reste de cette scène attendrissante. La sultane embrassa son mari, ses fils, sa chère Parisade, et tous ses maux furent

oubliés; elle fut assez généreuse pour songer même à ses sœurs, elle demanda leur grace au sultan, mais il lui déclara qu'il n'était plus tems et qu'elles avaient, dès la veille, expié leur perfidie.

CAROLINE. On les avait fait mourir ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Pirouzé en fut touchée, mais ce souvenir fut étouffé par bien des motifs de joie. Le sultan employa le reste de sa vie à la consoler de son injustice; il récompensa dignement le bon émir, que ses élèves considérèrent toujours comme un second père. Parisade fut demandée en mariage par ce jeune prince, le premier auquel elle avait rendu la vie sur la montagne, et cette union fit son bonheur. Ses deux frères, dirigés par les conseils de l'oiseau, se corrigèrent de tous leurs défauts, et le derviche continua à nettoyer la cage et à remplir la mangeoire, tout aussi doucement qu'il le voulut.

CAROLINE. Ah ! ma tante, cette histoire m'a fait autant de plaisir que la première.

ALPHONSE. Maman, il y en a beaucoup d'autres dans les Mille et une Nuits.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Oui, mais pour le moment voilà les seules qui me paraissent intéressantes; j'y regarderai quelque jour avec plus d'attention, et nous y reviendrons peut-être encore. Sachez, en attendant, que la millième nuit s'était écoulée lorsque Schariar, pénétré d'estime et d'admiration pour Sheherazade confirma les heureux présages quelle avait tirés de sa patience à écouter ses contes. J'espère, lui dit-il enfin, que depuis long-tems vous ne doutez plus de mon cœur, et que vous n'attribuez pas seulement à un plaisir frivole l'oubli que j'ai fait d'un affreux serment; vivez en paix, vivez heureuse, et faites-moi des contes encore de tems en tems. La sultane lui exprima sa reconnaissance dans les termes les plus touchans; le

visir fut aussitôt mandé pour recevoir cette agréable nouvelle; les sultanes précédentes furent mises en liberté; Dinarzade perdit l'habitude de se réveiller si matin, et tout le monde répétait dans l'Indostan : Vivent les contes !

ALPHONSE. Quoi ! maman, voilà qui est fini ! vous ne nous réciterez plus de contes ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Oh ! mon dieu, mes enfans, consolez-vous ; la grande bibliothèque contient encore bien des volumes de ce genre, dont je pourrai de même vous extraire, ou plutôt vous arranger quelques passages.

CAROLINE. Ah ! ma tante, que vous êtes bonne ! nous irons donc chercher des livres dans la vieille bibliothèque ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Oui, mes enfans ; mais agissez avec plus de précaution que l'autre fois.

*Fin du tome deuxième.*

## TABLE

### DU TOME DEUXIÈME.

<i>Histoire des Flibustiers.</i>	page 1.
<i>La volière du cap de Bonne-Espérance.</i>	62
<i>Chapitre III d'histoire ancienne.</i>	94
<i>Mythologie : Apollon, Esculape, Diane.</i>	109
<i>L'Oiseau Fée, conte.</i>	126
<i>Chapitre IV d'histoire ancienne.</i>	158
<i>Religion et usages des Chinois.</i>	165
<i>Fin de l'Oiseau Fée.</i>	184

---

Evreux, de l'Imprimerie d'ANCELLE fils et  
réimprimé par Louis TAVERNIER.

—  
1845.

**LES ENFANS  
DU VIEUX CHATEAU.**

**OUVRAGE DU MÊME AUTEUR**  
**QUI SE TROUVE CHEZ LE MÊME LIBRAIRE :**  
**GASTON DE SÉMUR, 2 vol. in-12.**  
**Prix : 5 fr. et 6 fr.**

# LES ENFANS DU VIEUX CHATEAU,

OUVRAGE DESTINÉ A L'INSTRUCTION  
ET A L'AMUSEMENT DE LA JEUNESSE,  
Par M.<sup>me</sup> Emilie MILLON-JOURNEL.

1.<sup>re</sup> ANNÉE.

TOME TROISIÈME.

DEUXIÈME ÉDITION.

PARIS,

Chez M.<sup>me</sup> V.<sup>o</sup> RENARD, Libraire, rue  
Caumartin, N.<sup>o</sup> 12.

---

1823.



# LES ENFANS

## DU VIEUX CHÂTEAU.

---

**M**ON papa, dit Alphonse, il fait aujourd'hui le plus beau tems du monde. — Ah! ah! répondit M. de Jonchère, cela ne voudrait-il pas dire qu'il faut aller se promener avec vous, et continuer l'histoire des Flibustiers?

**CAROLINE.** Oh! oui, mon oncle, j'ai déjà pris mes gants et mon schall.

**M. DE JONCHÈRE.** Tu as bien fait, car je n'aime point à attendre; non par un défaut de complaisance, vous le savez bien, mais parce que je suis fâché de vous voir prendre une mauvaise habitude, pénible pour vos amis; insup-

portable pour les autres, et consumer en pure perte une chose aussi précieuse que le tems. Il est très-impoli de se faire attendre; il est très-malheureux de perdre, à chercher son chapeau, son mouchoir, des momens qu'on pourrait consacrer à une récréation beaucoup plus intéressante.

CAROLINE. Ah ! je le crois bien.

ALPHONSE. Mais nous sommes presque corrigés de ce défaut, mon papa. Il y a bien trois jours que je n'ai cherché mon chapeau.

M. DE JONCHÈRE. Voilà qui est bien : il faudrait à présent te corriger de rêver, bâiller et tourner cent fois la tête lorsque tu fais une version ou un calcul. Je voudrais aussi que Caroline fût plus prompte dans ses préparatifs de dessin ou d'écriture ; elle range sa table par poids et par mesure, comme si elle allait bâtir une maison et s'y caserner pour

le reste de sa vie , tandis qu'il est question d'une heure ou deux.

CAROLINE. Mon oncle , je n'ai mis ce matin qu'un petit quart-d'heure à disposer mon porte-feuille.

M. DE JONCHÈRE. J'espère que tu parviendras à n'y employer que cinq minutes, et sur cet article seul il y en aura dix de gagnées, dont tu pourras disposer à ton gré et que tu auras, pour ainsi dire, ajoutées à ton existence. Conçois-tu cela mon enfant ?

CAROLINE. Oui, mon oncle.

M. DE JONCHÈRE. C'est ainsi qu'avec de l'ordre , en rangeant ses affaires de manière à les retrouver à point nommé, avec une application suivie et de la diligence dans ses petites dispositions on accélère ses occupations et l'on semble agrandir le cours de la vie. Plin l'ancien, un des savans les plus célèbres de Rome, comme vous le savez, je crois,

portable pour les autres, et consumer en pure perte une chose aussi précieuse que le tems. Il est très-impoli de se faire attendre; il est très-malheureux de perdre, à chercher son chapeau, son mouchoir, des momens qu'on pourrait consacrer à une récréation beaucoup plus intéressante.

CAROLINE. Ah ! je le crois bien.

ALPHONSE. Mais nous sommes presque corrigés de ce défaut, mon papa. Il y a bien trois jours que je n'ai cherché mon chapeau.

M. DE JONCHÈRE. Voilà qui est bien : il faudrait à présent *ne pas* rêver, bâiller et tourner la tête lorsque tu fais un calcul. Je voudrais que tu fisses plus promptement ton

le reste de sa vie, tandis qu'il est qu  
tion d'une heure ou deux.

CAROLINE. Mon oncle, je n'ai mis  
matin qu'un petit quart-d'heure à d  
poser mon porte-feuille.

M. DE JONCHÈRE. J'espère que tu p  
viendras à n'y employer que cinq mi  
les, et sur cet article seul il y en a  
dix de gagnées, dont tu pourras dispo  
à ton gré et que tu auras, pour ainsi d  
ajoutées à ton existence. Sauras-tu  
cela mon enfant?

CAROLINE. Oui, mon oncle.

M. DE JONCHÈRE. C'est ainsi qu'il  
de l'ordre, en t'occupant des affaires  
manière à les faire avec succès  
avec une assidue application et la  
diligence de la jeunesse.

l'un et l'autre, estimait si bien la valeur du tems, qu'il portait toujours un livre avec lui, afin de remplir, par la lecture, les plus petits intervalles. Il faisait deux choses à la fois quand cela lui était possible; par exemple, il avait l'habitude d'entendre lire pendant qu'il était à table. Un jour un de ses amis interrompit le lecteur, et Pline lui demanda si ce qu'il avait dit était réellement nécessaire, l'autre ayant répondu que cela ne l'était pas : — Eh bien ! dit Pline, vous nous avez fait perdre la valeur de quatre lignes.

**ALPHONSE.** Ah ! qu'elle économie !

**M. DE JONCHÈRE.** Les femmes ont à cet égard un grand avantage sur nous, elles peuvent, grâce à leur aiguille, mettre doublement à profit les momens donnés à des conversations intéressantes, et ceux memes dévoués à des visites ennuyeuses, dont la politesse nous fait

la loi. Voilà pourquoi votre mère cherche à vous amuser, mes enfans, par tous les petits ouvrages qui ne sont pas ridicules dans notre sexe, comme de fabriquer vous-même la plupart de vos joujoux; cela exerce votre adresse, et vous divertit d'une manière assez tranquille, pour que vous puissiez encore écouter lire et causer. Young, poète anglais, dont les pensées sont souvent très-remarquables, dit dans un endroit de ses ouvrages : « On ne compte les heures qu'après qu'elles sont passées »; c'est-à-dire, on ne connaît le prix du tems qu'après l'avoir mal employé et quand il ne peut plus revenir. Lorsque j'aurai fait rétablir le grand méridien du château, je veux y faire inscrire ces paroles d'Young, afin que chaque fois que vous regarderez l'heure, elles servent à vous rappeler le prix du tems.

*ALPHONSE.* Papa, pardon; mais, per-

mettez-moi... ne perdons-nous pas bien du tems à faire ici son éloge?

M. DE JONCHÈRE. Ah ! tu as peur que les Flibustiers ne t'échappent. Allons, il faut les ramener sur la scène.

Vous vous rappelez , je pense , que la prise de Panama n'avait pas enrichi les Flibustiers, parce que, d'un côté, les habitans avaient emporté leurs plus précieux effets, et que, de l'autre, Morgan s'était approprié la meilleure partie du butin ; mais elle avait suffi pour leur faire concevoir l'idée d'un profit immense , si, en attaquant les villes de la côte de la mer du Sud par la mer du Sud elle-même, ils ôtaient aux malheureux habitans toute espérance de retraite, et s'assuraient à eux-mêmes la faculté de les poursuivre d'asyle en asyle.

THÉOPHILE. Qu'est-ce donc que la mer du Sud, mon papa?

M. DE JONCHÈRE. On appelle mer du

Sud ou mer Pacifique, l'espace de l'Océan qui sépare l'Amérique de l'Asie. Cet espace est semé d'une foule de petites îles dont la découverte a occupé long-tems les voyageurs. Je pourrai bien vous en parler un jour. On appelle mer Atlantique celle qui sépare l'Amérique de l'Afrique. Tu conçois bien que les Flibustiers , qui avaient laissé leurs vaisseaux dans la rivière de Chagre , n'avaient point osé poursuivre les habitans de Panama à une trop grande distance de cette ville; mais , cette fois , ayant leur flotte dans la mer du Sud, ils comptaient aller de ville en ville, en suivant la côte, et ruiner entièrement l'isthme, le Mexique et le Pérou.

CAROLINE. Oh! quel affreux calcul !

M. DE JONGHÈRE. Toute la difficulté de l'entreprise consistait dans les moyens d'arriver à la mer du Sud, dans le nombre d'hommes et de vaisseaux. La guerre

qui était rallumée entre la France et l'Espagne , leur fournissait un prétexte honorable, dont ils avaient manqué dans l'expédition de Panama. Des anglais, des hollandais devinrent aussitôt français, pour courir au pillage. Cependant, on ne rassembla guère que deux mille hommes, et ils n'eurent point la sagesse de se nommer un même chef, ni d'agir de concert dans leurs marches et dans leurs mesures. Ils formèrent des partis séparés, dont les uns passèrent par le détroit de Magellan, qui est à l'extrémité méridionale de l'Amérique; d'autres traversèrent l'isthme de Darien. On ignore absolument les détails de la navigation des premiers, et, parmi les seconds, on n'a rien su que par les mémoires de Lussan, qui traversa l'isthme avec une petite troupe de trois cents hommes. Vous imaginez bien qu'il y avait parmi ces brigands peu de gens en état d'écrire leurs voyages.

ALPHONSE. Papa, nous avons tracé sur une de nos cartes le voyage de Morgan à Maracaïbo et Panama : nous allons avoir à tracer à présent celui de Lussan à la mer du Sud.

M. DE JONCHÈRE. Et son retour au golfe du Mexique , qui ne sera pas le moins intéressant. Il faut adopter une couleur pour chaque voyageur dont vous voulez conserver la trace. Morgan sera donc couleur de rose , Lussan bleu ou vert, ainsi du reste. Cette méthode que vous adoptez est utile et amusante.

Le premier mars 1685, Lussan partit de la côte de Terra-Firma, avec trois cents Français , sous le commandement du capitaine Picard. Ils avaient séjourné quelque tems à l'île d'Or, et ils y renvoyèrent leurs vaisseaux. Ils n'étaient pas les premiers qui eussent passé par cette route, à la mer du Sud, et ils trouvèrent les nations qui habitent cette

contrée , disposées favorablement sur leur compte. Elles avaient reçu depuis peu quelque traitement injuste de la part des Espagnols, et le désir de la vengeance les portait à seconder les Flibustiers de tout leur pouvoir. Ceux-ci se mirent sous la conduite de deux caciques ou princes caraïbes. Les Caraïbes étaient les habitans naturels de l'isthme dans la partie méridionale, et aussi de toutes les Antilles ; à peine si l'on en trouve à présent quelques-uns dans les îles. Le nord de l'isthme appartient à l'empire du Mexique, dont les naturels s'appellent en général Mexicains. Le capitaine Picard voulait aller gagner la rivière de Boccachica, qui tombe dans la mer du Sud. La première journée fut si difficile, qu'ils ne purent faire que trois lieues. Le lendemain, il tomba des torrens de pluie qui grossirent les ruisseaux et rem...

rent les ravins, en sorte que , dans une même journée, et dans l'espace de deux lieues , ils passèrent l'eau quarante-quatre fois. La nécessité d'aller à la chasse pour avoir des vivres , ralentit souvent leur marche ; mais comme le pays abondait en bêtes fauves et en oiseaux , ils ne souffrirent guères de la faim. Le sixième jour ils arrivèrent au bord de la rivière , et il fut question de construire des canots pour descendre à son embouchure.

Ils avaient eu la précaution d'emporter du fer, des clous , des outils et toutes les choses nécessaires. Les Caraïbes leur indiquèrent les arbres propres à la construction de leurs esquifs et les aidèrent dans leur travail. Ces peuples sont antropophages , comme presque tous ceux qui habitent l'Amérique, excepté dans le Mexique et le Pérou où , du tems même de la découverte

étaient un peu plus civilisés; mais ils ne mangent que leurs ennemis, et ils sont généreux et fidèles pour tous ceux qu'ils regardent comme leurs alliés. Ils sont errans, transportant leurs familles et leurs ajoupas, c'est-à-dire leurs cabanes, partout où ils espèrent avoir bonne chasse, car ils cultivent bien peu la terre. Ils vont presque nus; leur parure consiste en quelques lingots d'or suspendus à leurs oreilles et à leur cou, et en une décoction de graine de rocou dont ils se teignent le visage, ce qui les rend rouges comme du sang.

CAROLINE. Ah! mon dieu! ils doivent être effroyables.

ALPHONSE. Quelle singulière imagination!

M. DE JONCHÈRE. Nous avons des imaginations dans ce genre, qui leur paraîtraient tout aussi bizarres que cette

teinture l'est à nos yeux. Nos grand'mères, avec de la poudre rousse, des toupets d'un pied de haut, des mouches, des manchettes à trois rangs et un panier, nous sembleraient aujourd'hui fort ridicules à nous-mêmes; et si on les transportait chez les Caraïbes, ils douteraient peut-être que ce fussent des figures humaines. Cependant, sous ce même costume, on a vanté les graces de nos grand'mères, et il y a eu certainement plus d'une beauté célèbre sous la teinture de rocou.

CAROLINE. Ah! mon oncle, je ne puis m'empêcher de rire de la mine que les Caraïbes feraient, en voyant la dame à panier et à manchettes.

ALPHONSE. Pour moi, je ne croirai jamais qu'une Caraïbe soit jolie; je décide qu'elles sont toutes abominables.

M. DE JONCHÈRE. Réfléchis donc qu'en fait de mode, rien ne peut être

abominable : c'est un grand mot qui ne convient qu'aux choses graves. Tous nos costumes actuels seront un jour réputés du plus mauvais goût, et tu traiterais aujourd'hui d'abominable, celui que tu porteras peut-être dans deux ans. Que dirais-tu d'un peuple qui habite les côtes de l'Amérique, au nord de la Californie? Les hommes et les femmes portent tous une petite écuelle de bois entre la lèvre inférieure et les gencives, et pour empêcher cette écuelle de sortir de cette place, où vous imaginez bien qu'elle tient assez difficilement, ils se percent la lèvre et y font passer une cheville qui assujettit l'écuelle. Eh bien ! mon fils, tu restes muet : tu n'as plus assez du mot d'abominable ou effroyable, comme disait ta cousine, pour exprimer ce que cette écuelle te fait éprouver. Moi, je dirai que cette mode est bien pire que celle du rocou; celle-ci n'est que bi-

zarre, et l'écuëlle est fort dégoûtante.

Enfin, les canots des Flibustiers ne furent prêts que le trentième jour de leur voyage. La navigation fut difficile dans les premiers tems ; l'eau n'étant pas toujours assez profonde, il fallait traîner les canots. Onze jours après leur embarquement, un Indien, parti des bouches de la rivière, vint leur annoncer que les Espagnols, instruits de leur entreprise, montaient le long du rivage, au nombre de mille hommes, pour les exterminer. Le mauvais tems vint à leur secours ; les jours et les nuits étaient si si sombres et si épouvantables, que les Espagnols se contentèrent de placer des vigies indiennes sur le bord du fleuve.

THÉOPHILE. Qu'est-ce que c'est qu'une vigie, mon papa ?

M. DE JONCHÈRE. On appelle vigie, une personne que l'on met en avant

pour regarder ce qui se passe , et pour avertir de tout ce qu'il voit. Celles-ci s'en rapportèrent aux réponses de leurs compatriotes embarqués avec les Français, qui leur assurèrent que cette flottille n'était composée que de canots caraïbes qui allaient faire du sel à la mer du Sud. Les Flibustiers arrivèrent donc sans obstacle à l'embouchure de la rivière , où ils trouvèrent deux chaloupes qui les attendaient. Elles étaient envoyées par le capitaine Grogner, qui avait déjà passé à la mer du Sud , et qui ayant eu connaissance de leur entreprise , comptait sur eux pour grossir l'équipage de ses vaisseaux. Grogner était réuni à une flotte de dix bâtimens, sous le commandement de David, qu'ils appelaient leur amiral; et lorsque le capitaine Picard s'y fut joint avec sa troupe , les forces de cette escadre furent seulement de onze cents hommes.

Jusqu'alors ils avaient croisé devant Panama , sans oser rien entreprendre ; mais leur nombre étant augmenté , ils conçurent de grandes espérances.

Vous vous rappelez que Morgan avait brûlé la première ville de Panama. Les Espagnols l'avaient rebâtie après son départ , mais non pas sur les ruines de la précédente ; ils avaient choisi une position plus avantageuse et ils l'avaient mieux fortifiée. Depuis l'arrivée des Flibustiers, on faisait sur toute la côte de grands préparatifs de défense, et l'on attendait à Panama une escadre de sept vaisseaux de guerre que l'on envoyait du Pérou. Les Flibustiers, instruits de tous ces détails, en avaient été intimidés ; ils résolurent alors d'attendre l'escadre au passage, et cette capture, sur laquelle ils comptaient, devait être pour eux d'autant plus avantageuse, que ces vaisseaux étaient chargés de munitions de

bouche et de guerre , pour plusieurs villes de la côte , et qu'ils en avaient eux-mêmes le plus grand besoin. Ils établirent donc leurs quartiers, c'est-à-dire leur domicile , dans de petites îles situées au milieu de la baie de Panama. Elles étaient couvertes de maisons de plaisance, de bosquets de jasmins et d'orangers. C'était enfin un séjour enchanté , et on les appelait en conséquence, les jardins de Panama.

CAROLINE. Pour des brigands, du jasmin , des bosquets ! Ah ! quel dommage !

ALPHONSE. Et des oranges ! c'est bien plus dommage encore !

M. DE JONGHÈRE. Les jardins de Panama , placés au milieu de la baie, formaient de chaque côté , un grand canal. L'un d'eux servait le plus habituellement de passage pour se rendre au port , et les Flibustiers s'y embusquèrent pour

attendre l'escadre du Pérou. Mais les Espagnols qui s'en doutaient, se glissèrent dans l'autre canal; et, à la faveur des bosquets, des petites îles qui interceptaient la vue, ils arrivèrent dans le port sans avoir été aperçus. Les Flibustiers en furent au désespoir; ils craignaient que l'escadre ne demeurât cantonnée devant Panama. Aussi poussèrent-ils des cris de joie, lorsqu'après avoir débarqué sa cargaison, elle sortit du port pour leur présenter le combat. La confiance que les Flibustiers avaient dans la victoire, était fondée plutôt sur leurs anciens succès, que sur les apparences présentes. Les vaisseaux espagnols étaient bien armés; l'un d'eux portait jusqu'à soixante-dix canons; la plupart des bâtimens flibustiers n'en avait pas un, et ne pouvait compter que sur la mousqueterie et l'abordage. On appelle mousqueterie les fusils et les

pistolets ; et donner l'abordage, c'est accrocher un navire ennemi, sauter dessus le sabre à la main pour forcer l'équipage à se rendre et à se cacher dans la cale. La cale est l'endroit le plus profond d'un vaisseau, où l'on met les marchandises et les prisonniers.

Les Espagnols, de leur côté, eurent soin d'éviter l'abordage, et criblèrent de coups de canon les vaisseaux des Flibustiers. David et Swams, son vice-amiral, s'enchaînèrent l'un à l'autre, se mirent en avant de leur flotte, et jurèrent de périr tous deux avant qu'un seul Flibustier tombât au pouvoir des ennemis. En effet, malgré leur désavantage, aucun de leurs vaisseaux ne fut pris. Un seul étant prêt à couler bas, fut abandonné par son équipage ; il contenait plusieurs prisonniers qu'ils avaient fait dans quelques bourgades, en pillant le long de la côte. Ces mal-

heureux, se voyant abandonnés, se dirigèrent aussitôt vers leurs compatriotes, et forcèrent de rames pour les joindre; mais les Espagnols les prenant pour des Flibustiers, ne cessèrent de tirer sur cette barque, qui s'engloûtait enfin avec ces infortunés.

ALPHONSE. Ah! quel malheur! quel regret pour les Espagnols!

M. DE JONCHÈRE. Le combat dura trois jours; enfin le vent contraire les sépara. Les Espagnols vainqueurs rentrèrent à Panama; et les Flibustiers, n'osant plus rester si près d'eux, furent se réparer à l'île de Juan-Cueblo ou Coïba, à quatre-vingts lieues de la baie. Leur dépit surpassait encore le dommage qu'ils avaient souffert, car c'était beaucoup qu'ils eussent pu résister à l'escadre espagnole, et il était déraisonnable d'avoir jamais espéré la vaincre. La honte, le découragement, enfantè-

rent la division parmi eux. L'amiral était Flamand; Grogner et Picard étaient Français, mais tous les autres capitaines et la plus grande partie des Flibustiers eux-mêmes étaient étrangers. La différence de nation et de religion devint un prétexte de querelles. Ces brigands, qui offensaient Dieu et l'humanité chaque jour, s'avisèrent de devenir scrupuleux sur les exercices extérieurs du culte. Ils s'accusèrent réciproquement d'hérésie, et ne purent se résoudre à vivre plus long-tems ensemble. Plusieurs vaisseaux sortirent séparément pour aller chercher fortune. Grogner resta dans Coïba avec environ trois cents Français. Tous ces détachemens, sans faire d'actions très-mémorables, ravagèrent la côte en divers endroits. Plusieurs villes se rachetèrent à prix d'or; d'autres furent abandonnées par leurs habitans. Les Flibustiers pillaient, brû-

laient, portaient partout le désordre et les tourmens. Cependant eux-mêmes se trouvaient fort malheureux; les effets répondaient à leur imprévoyance et non pas à leur première attente. Battus par l'orage, tourmentés souvent par la faim, accablés de fatigues et de maladies, séparés de leur pays par un espace difficile à franchir, ils auraient voulu n'avoir jamais quitté les Antilles.

ALPHONSE. Papa, ils ne firent donc rien de remarquable avant leur retour?

M. DE JONCHÈRE. Les principales expéditions du capitaine Grogner furent contre Grenade et contre Quéaquille ou Guayaquil. La première de ces villes emprunte son nom de Grenade en Espagne, et elle est située sur le lac de Nicaragua : elle passait pour très-opulente, mais les Flibustiers la trouvèrent entièrement vide et déserte. Ils voulurent poursuivre les habitans, mais ils man-

quaient de barques pour naviguer sur le lac, et les Espagnols se réfugièrent dans de petites îles où on ne put les atteindre.

Quelques jours après, ils remportèrent un grand avantage. Ils s'emparèrent de deux frégates espagnoles et de quelques vaisseaux de transport; ils rencontrèrent ensuite un bâtiment monté par des Anglais, leurs anciens camarades, qui leurs donnèrent quelques nouvelles du reste des Flibustiers. Swams et quelques autres avaient été croiser vers les Philippines, qui sont des îles de la mer des Indes, appartenant aux Espagnols; d'autres s'étaient réunis à David, et projetaient de repasser le détroit de Magellan. Ils avaient relâché à l'île de Juan-Fernandez, qui est dépeinte dans plusieurs voyages comme un lieu désert, mais riant et fertile. Les Flibustiers s'étaient livrés pendant cette relâche à la fureur du jeu; plusieurs d'entre

eux avaient ainsi perdu le fruit de tant de violences et de pillage. Ils avaient conjuré David de laisser partir leurs camarades et de se remettre en course avec eux. Ce petit bâtiment faisait partie de l'escadre de David qui n'était pas fort éloignée. Grogner méditait alors l'invasion, c'est-à-dire la prise de Guayaquil, et les Anglais l'accompagnèrent.

Cette ville est située au nord du Pérou ; elle était bien défendue, et leur coûta beaucoup d'efforts. Grogner et plusieurs autres y perdirent la vie. Le premier y combattit seul contre cent Espagnols. Le gouverneur montra la plus grande fermeté, et si la garnison l'eût secondé, il aurait repoussé les Flibustiers. Les habitans se hâtèrent, avant la prise de la ville, de charger des barques de leurs richesses ; mais la plupart furent arrêtées par les Flibustiers, qui

firent un butin immense. Ils trouvèrent entre autres un canon d'argent massif, un aigle colossal en or, avec des yeux d'émeraudes, beaucoup de vaisselle, de pierres, et soixante-dix mille pièces d'or, de la valeur de huit piastres chacune. Non contents de ces trésors, ils firent prix avec le gouverneur pour sa rançon, celle de la ville et de ses habitans, et ils exigèrent un million de ces mêmes pièces de huit piastres, qu'on envoya demander à Quito, capitale du nord du Pérou, à quatre-vingts lieues de Guayaquil.

THÉOPHILE. Combien cela faisait-il d'argent, mon papa?

M. DE JONCHÈRE. Quarante-deux millions de notre monnaie.

CAROLINE. Ceux-ci seront revenus bien riches, n'est-il pas vrai, mon oncle?

M. DE JONCHÈRE. Tu le sauras avec le tems.

Les Flibustiers ne voulurent pas rester dans Guayaquil. Ils établirent dans la ville un vice-gouverneur espagnol ; ils se cantonnèrent dans l'île de Puna qui en est voisine et dans laquelle ils se croyaient mieux à l'abri de toute insulte , et ils emmenèrent avec eux cinq cents prisonniers en ôtage , parmi lesquels étaient le brave gouverneur et sa famille.

L'île de Puna devint pour les Flibustiers un séjour de délices ; ils y vivaient dans l'abondance. Leurs prisonniers, qui étaient tous de la classe la plus distinguée , étaient forcés d'employer à leurs plaisirs tous les talens qu'ils possédaient : la danse, les chants, les sons de la guitare embellissaient leurs journées. Cependant ils désiraient se rembarquer. Les cadavres qu'ils avaient laissés dans Guayaquil plusieurs jours sans sépulture , avaient occasionné des mala-

diés contagieuses , et ils craignaient aussi qu'on ne rassemblât assez de forces au Péron pour venir les surprendre au lieu de leur envoyer la rançon qu'ils attendaient.

Les délais que les Flibustiers avaient assignés au paiement de cette rançon étant passés depuis long-tems, ils résolurent d'intimider les Espagnols , et de les décider au paiement par quelque moyen barbare. Ils firent tirer au sort leurs malheureux prisonniers, et quatre d'entre eux, sur lesquels le sort tomba, furent mis à mort. On envoya leurs têtes au vice-gouverneur de Guayaquil, avec menace de traiter le reste de la même manière si la rançon n'arrivait pas. On supplia les Flibustiers d'attendre encore; mais, durant ce tems, ils surprirent une lettre que le vice-gouverneur adressait au vice-roi du Pérou, et dans laquelle il l'engageait à tromper

les brigands en leur envoyant successivement quelques milliers de piastres, de manière à gagner du tems jusqu'à ce qu'on eût reçu les renforts nécessaires pour les attaquer.

CAROLINE. Ah ! mon oncle, est-il possible que de sang froid on assassine ainsi des malheureux !

M. DE JONCHÈRE. Et avec lesquels ils vivaient familièrement depuis un mois.

ALPHONSE. Que je suis fâché que cette lettre ait été surprise !

M. DE JONCHÈRE. Elle pensa occasionner de grands malheurs. Les Flibustiers entrèrent en furie, et voulaient massacrer tous leurs prisonniers. Un envoi de vingt mille piastres suspendit un peu leur vengeance. Ils accordèrent trois jours seulement pour payer le reste de la rançon ; mais à cette époque on leur offrit une nouvelle somme de vingt mille piastres, en leur déclarant

que, s'ils la refusaient et s'ils ne se rembarquaient pas, cinq mille hommes arrivaient pour marcher contre eux. Les Flibustiers furent extrêmement troublés à cette nouvelle. Les uns, animés par la vengeance, voulaient qu'on égorgât les prisonniers en partant; d'autres, plus modérés et plus sages, conseillèrent d'accepter les vingt mille piastres plutôt que de s'exposer à tout perdre. Ils rendirent donc les prisonniers, à l'exception d'une cinquantaine, parmi lesquels étaient le gouverneur et les principaux habitans, parce qu'ils se flattèrent d'obtenir pour eux des rançons particulières. Ils se rembarquèrent ensuite, et naviguèrent quelque tems avec David, qui était arrivé devant Guayaquil pendant qu'ils en étaient maîtres. Ce secours leur devint bien favorable, car ils rencontrèrent deux vaisseaux espagnols qui les poursuivirent pendant

deux jours. Un de leurs navires, au moment d'être pris, fut abandonné par l'équipage et tomba ensuite au pouvoir de l'ennemi. Ce fut une grande perte pour les Flibustiers, parce qu'il était chargé de vivres. Enfin les deux Espagnols, fatigués de ces escarmouches, prirent le parti de se retirer. Cet évènement eut une heureuse issue. Les Flibustiers, dépourvus de provisions, se décidèrent à mettre à terre leurs prisonniers.

Les vaisseaux de David les quittèrent bientôt après pour tenter le retour par le détroit de Magellan ; mais les vainqueurs de Guayaquil, dont les bâtimens étaient fort délabrés, pensèrent qu'il valait mieux pour eux remonter la côte et reprendre leur route à travers les terres. Ils projetaient sans doute de remonter la rivière de Boccachica qu'ils connaissaient et sur laquelle ils auraient pu

transporter facilement leur bagage. Lusan n'explique point dans ses mémoires ce qui les détourna de ce projet. Ils furent, à la vérité, assaillis par le mauvais tems, en se séparant de David : plusieurs vaisseaux les poursuivirent ; il leur fallut soutenir différens combats, et sans doute les ennemis et la tempête les écartèrent de l'embouchure de la rivière. Ils furent poussés jusque dans le voisinage d'Acapulco ; les vivres leur manquèrent, en sorte qu'ils furent réduits à ne faire qu'un repas tous les deux jours, et la soif les aurait fait périr, si des pluies abondantes n'étaient venues à leur secours. Tous les malheurs semblaient conjurés contre eux, et marquer le terme de leur séjour dans ces parages. Il est probable qu'ils voulaient chercher encore la rivière de Boccachica, puisqu'ils redescendirent depuis Acapulco jusqu'à la baie de Malpelle ou de

Fonséca; mais le mauvais état de leurs vaisseaux les empêcha d'aller plus loin. Ils débarquèrent sur une petite île, et tinrent conseil sur le parti qu'ils avaient à prendre.

Comme cette partie du continent leur était inconnue, ils consultèrent quelques prisonniers qu'ils avaient faits sur la côte. Ceux-ci leur conseillèrent de se rendre à Ségovie, et de là à une grande rivière qui se jette dans le golfe du Mexique. Ils leur dirent que ce canton n'était pas fort peuplé, et qu'ils ne pouvaient avoir plus de cinq mille hommes à craindre. C'était beaucoup pour leur petit nombre, et ils en avaient jugé ainsi à Guayaquil lorsqu'ils s'étaient déterminés à partir; mais leur situation était devenue si fâcheuse qu'elle leur inspirait un nouveau courage. Il fallait traverser l'isthme ou rester pour jamais errans dans ces parages, et ils préférè-

rent tous les dangers du passage à une mort lente, dans l'exil et dans la misère. Cependant, comme ils se défiaient de la sincérité de leurs prisonniers, ils résolurent d'en faire quelques autres. Ils allèrent attaquer aux environs une petite ville nommée Chilotéca. Ils n'étaient que dix-huit Flibustiers dans cette expédition, mais ce fut assez pour inspirer une épouvante générale. Ils se saisirent d'une cinquantaine d'habitans qui, voyant ensuite le petit nombre de leurs vainqueurs, s'échappèrent; il ne resta entre leurs mains que quatre hommes et quelques femmes qu'ils emmenèrent avec eux. Les Flibustiers les interrogèrent sur les moyens d'effectuer leur retour. Ceux-ci n'épargnèrent rien pour les en détourner, parce qu'ils imaginaient sans doute que la perte des Flibustiers était plus assurée par mer que par terre. Mais, déterminés à partir, ils s'en

rapportèrent, de préférence, aux avis de leurs premiers captifs, en leur signifiant qu'ils serviraient de guides jusqu'à la rivière qu'ils leur avait désignés. Pour rendre ce parti irrévocable, ils firent échouer leurs vaisseaux et se munirent de pirogues pour transporter leur bagage, de l'île au continent. Un navire espagnol vint troubler leurs préparatifs de voyage. Il aurait pu enlever leurs pirogues, les bloquer dans l'île, c'est-à-dire empêcher que qui que ce fût n'en sortît ou n'y apportât des vivres, mais il leur croyait encore cinq bâtimens, et les Flibustiers, pour cacher leur détresse et leurs projets, feignaient de travailler à les réparer. Ils avaient établi une petite batterie sur l'île, comme s'ils avaient eu dessein de s'y fortifier. On appelle batterie, des monticules ou des terrasses sur lesquelles on place des pièces de canon.

Quand l'espagnol s'approchait, ils tiraient sur lui de cette batterie. Un soir, ils chargèrent leurs canons ; ils y ajoutèrent des grenades , des boîtes en fer remplies de poudre, et ils disposèrent des mèches de différentes longueurs qui touchaient par un bout à ces différentes pièces d'artillerie. Ils mirent le feu à l'autre extrémité, de manière qu'elles ne devaient partir que l'une après l'autre , suivant la longueur de la mèche ; et les Espagnols, trompés par ce stratagème , devaient les croire à leur batterie. Mais, à la faveur de la nuit, ils montèrent dans leurs pirogues, et, tandis que leur artillerie jouait toute seule, ils gagnèrent le continent. Ils avaient enlevé des chevaux pour leur voyage ; ils chargèrent les prisonniers des provisions et du soin des malades. La plus grande difficulté était d'emporter le butin. On se querella pour le partage ;

personne ne voulait recevoir de marchandises, ni même d'argent, l'or, les perles, les pierreries étaient seuls considérés comme de quelque valeur, parce qu'on pouvait aisément les porter sur soi. Les prisonniers étaient assez chargés; d'ailleurs, on ne comptait pas les emmener bien loin. Les plus embarrassés firent marché avec ceux qui l'étaient le moins, et surtout avec ceux qui avaient perdu d'avance au jeu leur part dans le butin. On convint de leur céder aux Antilles une partie des richesses dont ils voudraient bien se charger. L'aspect de ces trésors, l'espoir d'être bientôt dans leur patrie, firent naître des regrets dans le cœur des joueurs qui avaient si follement consumé leur part, et l'on eut lieu de croire qu'ils méditaient de tuer ou de voler les plus riches. Ce complot fut abandonné parce qu'ils s'a-

percurent qu'on les soupçonnait. Lussan, qui se trouvait alors possesseur de la valeur de trente mille piastres, n'était pas sans inquiétude, il imagina de répartir ses trésors dans les mains d'un très-grand nombre d'entre eux, et de ne rien garder sur lui. Cette mesure diminuait ses fatigues, assurait sa tranquillité, mais elle altéra nécessairement beaucoup sa fortune.

Le 1.<sup>er</sup> Janvier 1688, c'est-à-dire deux ans et dix mois depuis leur départ de l'île d'Or, ils se mirent en route au nombre encore de trois cents hommes, mais qui n'étaient pas tous les mêmes qui avaient descendu ensemble la rivière de Boccachica. Un même nombre d'espagnols, avertis de leur dessein, commencèrent à les harceler dès le premier jour. Ils allèrent dîner le lendemain à une maison de campagne du commandant de Chilotéca; ils la trou-

vèrent abandonnée, mais on y avait laissé en évidence une lettre conçue en ces termes.

« Nous sommes charmés que vous ayez choisi notre province pour voyager. Nous sommes seulement affligés que vous emportiez si peu d'argent ; s'il vous fallait des mulets pour porter votre batin, nous nous empresserions de vous en procurer. »

CAROLINE. Ah ! mon oncle, ces bravades me semblent assez inutiles.

M. DE JONGHÈRE. Elles sont toujours déplacées ; elles l'étaient beaucoup dans cette occasion, car si les Flibustiers ne succombaient pas dans le voyage, comme ils l'espéraient, leurs mauvaises plaisanteries retombaient sur eux-mêmes ; et quand ils auraient été bien sûrs de la victoire, des hommes magnanimes n'insultent jamais à leurs ennemis.

THÉOPHILE. Papa, que veut dire magnanime ?

M. DE JONCHÈRE. Cela veut dire grand, noble, généreux ; et tu sens que la raillerie des habitans de Chilotéca était au contraire puérite et méprisable.

ALPHONSE. Maman dit qu'il ne faut jamais plaisanter ses amis ; vous dites qu'il ne faut pas non plus se moquer des autres ; il ne faut donc jamais rire avec personne.

M. DE JONCHÈRE. Eh ! ne peut-on rire qu'aux dépens de son prochain ! la gaité n'est donc que de la malice ?

ALPHONSE. Oh ! non, papa.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Croyez-vous d'ailleurs qu'il faille toujours rire pour s'amuser ? Une conversation bruyante n'est pas souvent la plus aimable. Il est du plus mauvais ton de parler bien haut, de rire bien fort. Un bon carac-

tère est toujours serein, toujours égal, mais il y a de l'affectation dans une gaieté toujours vive. On veut être constamment amusant, on finit par n'être plus qu'un bouffon ; c'est un rôle qui n'est pas fort honorable , et ce n'est pas ainsi qu'on peut réellement intéresser. Mais revenons à nos Flibustiers.

Les Espagnols, sans se montrer à eux, mettaient le feu aux moissons et jusques dans les prairies. Les chevaux des Flibustiers étouffaient par la fumée, et ils trouvaient difficilement de quoi vivre ; dans les bois, les arbres étaient abattus et coupaient la route dans tous les sens, ce qui retardait leur marche et la rendait fort pénible ; ils eurent quelques hommes de tués dans des embuscades, sans qu'ils pussent seulement entrevoir les Espagnols. Il leur tardait d'arriver à Ségovie où ils espéraient se venger et s'approvisionner tout à la fois, mais ils

trouvèrent cette ville déserte et dépourvue de subsistances. Les ennemis s'embusquaient sur les montagnes couvertes de bois épais dont Ségovie était environnée, et tiraient de là sur les aventuriers qui n'étaient en sûreté dans aucun endroit de la ville. Ils ne gardèrent pas long-tems une position si défavorable ; ils gravirent aussi les hauteurs, mais ce ne fut pas sans peine ; ils eurent à surmonter à la fois de nombreuses barricades, un froid aigu et des brouillards extrêmement incommodes. Ils ne savaient comment ils pourraient remédier bientôt à la disette où ils se trouvaient, lorsqu'un soir, en arrivant sur une espèce de plate-forme, ils aperçurent sur une autre montagne, vis-à-vis d'eux, un troupeau qu'ils prirent d'abord pour des bœufs, ce qui leur fit pousser des cris de joie ; ils n'en étaient séparés que par un vallon, mais en y regardant mieux,

ils reconnurent que c'étaient des chevaux sellés et bridés, que la montagne était tout entourée de retranchemens formidables qui interceptaient la route, et que le camp des Espagnols, dominant sur cette vallée qu'il leur fallait franchir, ils n'avaient aucune apparence de salut. Derrière eux, arrivaient les harceleurs qui ne les avaient pas quittés depuis Chilotéca, et tout à l'entour ce n'étaient que des bois, des rochers, des précipices impraticables. Leur perte paraissait assurée : une intrépidité presque surnaturelle pouvait seule les tirer d'un si mauvais pas. Ils se décidèrent à l'instant ; ils laissèrent sur leur montagne leurs blessés, leur bagage, leurs prisonniers, avec quatre-vingts Flibustiers chargés d'allumer des feux, de battre le tambour, de pousser des cris confus, de manière enfin à persuader aux ennemis que tous les Flibustiers étaient dans leurs

tentes, et les autres; à la faveur des ténèbres, gagnèrent une troisième éminence qui dominait le camp des Espagnols. Un brouillard qui, selon l'usage, se forma au lever du soleil, prolongea l'obscurité dont ils avoient besoin, et ils sautèrent à l'improviste du haut des rochers dans les retranchemens espagnols. La surprise, l'épouvante, rendirent le combat inégal, malgré l'avantage du nombre qu'avoient les Espagnols. Deux cents Flibustiers, accablés de fatigues, déchirés par les ronces, meurtris par les rocs, défirent ainsi quinze cents hommes, et le carnage fut si grand que le sangruissela, dit-on, dans la vallée.

CAROLINE Ah ! mon oncle, quelle image ! cela fait frémir.

ALPHONSE. Mais ces Flibustiers sont incomparables ! c'est à ne pas le croire, mon papa.

M. DE JONCHÈRE. Oh ! ce n'est pas

tout; ils traversèrent le vallon , et vinrent rejoindre leurs camarades, qui parlaient alors avec les harceleurs pour les abuser. En voyant arriver les Flibustiers chargés des dépouilles du camp espagnol , ils furent frappés de consternation. On tomba sur eux , on les mit en déroute, et l'on s'avança paisiblement à travers ces retranchemens redoutables. On apprit cependant avec quelque inquiétude, par les rapports d'un prisonnier, qu'à six lieues de là on travaillait à en construire un semblable , ce qui détermina les Flibustiers à ne prendre aucun repos qu'ils ne l'eussent franchi, et à s'y rendre assez diligemment pour que les fugitifs n'eussent pu l'atteindre. En effet, à leur aspect, les Espagnols se réfugièrent derrière leurs batteries, et ne se croyant pas en forces pour se défendre, ils ne se montrèrent seulement pas. Les Flibustiers ne jugè-

rent pas nécessaire de provoquer un nouveau combat, puisqu'on leur livrait le passage; ils continuèrent tranquillement leur route, et enfin, après dix-sept jours de marche depuis Chilotéca, ils arrivèrent à la rivière qu'ils cherchaient et qu'ils regardèrent au premier moment comme le terme de leurs périls et de leurs maux.

**ALPHONSE.** Comment s'appelle cette rivière, mon papa?

**M. DE JONCHÈRE.** Elle est marquée sur les cartes sous différens noms; ce qu'on sait de plus positif, c'est qu'elle passe à vingt lieues de Ségovie, et qu'elle tombe dans le golfe dans un endroit appelé le cap de Gracias à Dios. Ségovie est la bourgade la plus reculée à partir du rivage de la mer du sud; le pays, jusqu'à la côte opposée, n'est plus habitée que par des Indiens de la nation des Moustiques; ils étaient peu nom-

breux ou se tenaient plus rapprochés de la mer, car les Flibustiers n'en rencontrèrent point en descendant la rivière.

ALPHONSE. Les voilà donc sauvés, mon papa ?

M. DE JONCHÈRE. Tu vas bien vite. Ils le crurent d'abord, comme toi. Ils congédièrent leurs prisonniers, ils tuèrent leurs chevaux et en salèrent la chair pour tout le tems du voyage. Ils se disposèrent à fabriquer des canots comme sur la rivière de Boccachica, mais ils observèrent bientôt que le cours de celle-ci n'était pas aussi paisible. Son lit était hérissé de rochers, parmi lesquels les canots n'auraient jamais pu manœuvrer ; ils n'auraient pu résister non plus aux courans rapides, formés par les pentes irrégulières où elle se précipitait en bouillonnant. Enfin, ils firent attention à un fracas lointain qui semblait annoncer une cataracte.

**THÉOPHILE.** Qu'est-ce que c'est qu'une cataracte ?

**M. DE JONCHÈRE.** On appelle les cataractes d'un fleuve, des cascades très-élevées qui interrompent absolument la navigation. Il leur aurait fallu à chaque fois débarquer et porter leurs canots jusqu'au-dessous de la cataracte. Tout cela rendait l'usage des canots impraticable.

**CAROLINE.** Et comment vont-ils donc faire ?

**THÉOPHILE.** Ils iront à pied.

**M. DE JONCHÈRE.** Cela eût été bien long et bien fatigant. Ils imaginèrent de construire de petits radeaux d'un bois léger, qui pussent porter seulement deux hommes, et que deux hommes pussent porter facilement à leur tour. Ils distribuèrent les provisions et les effets sur ces radeaux, ce qui, avec le poids des deux hommes, les faisaient plonger de

deux ou trois pieds sous l'eau. Cet inconvénient était fort grave. Les Flibustiers étaient constamment mouillés; ils étaient quelquefois emportés hors de ce plancher trop étroit, et ceux qui étaient trop chargés d'argent ne pouvaient revenir sur l'eau et se noyaient. Il y en eut beaucoup qui, pour s'alléger, jetèrent leurs trésors dans la rivière, et perdirent ainsi le fruit de trois années de combats et de souffrances. Il y en eut qui crurent bien faire en se liant aux radeaux, mais cette précaution causa leur perte; les radeaux se renversaient souvent en heurtant contre les écueils, ceux qui s'y étaient attachés ne pouvaient se dégager et périssaient. Quand ils arrivaient à une cataracte, il fallait qu'ils s'arrêtassent à une grande distance de peur d'être entraînés par le courant, et ils transportaient ainsi fort loin leurs radeaux, par des chemins

difficiles et qui n'avaient jamais été frayés; ce qui se répéta cent fois, depuis le point de leur départ jusqu'à l'embouchure de la rivière. Pour comble de misère, le séjour sous les eaux ayant en peu de jours corrompu la viande, ils furent contraints de la jeter et de se réduire, pour toute nourriture, aux fruits sauvages qui croissent sur les bords du fleuve.

Qui croirait qu'au milieu de tant de calamités et de périls, l'avarice et l'envie pussent encore trouver place dans leurs cœurs? Ces malheureux joueurs dont je vous ai déjà parlé, trouvèrent que ces affreux momens leur étaient favorables. La crainte d'embarrasser le cours de la rivière et de se heurter entre eux, obligeait les Flibustiers à descendre à de grandes distances les uns des autres; en sorte que, dans un détour, les scélérats purent aisément attendre et massacrer

ceux qu'ils avaient désignés pour être leurs victimes. Le reste de la troupe trouva leurs corps étendus sur le rivage. Les assassins avaient disparu avec leurs dépouilles, et l'on en a plus entendu parler. Ils avaient voulu laisser passer leurs compagnons, craignant qu'ils ne cherchassent à les punir; mais ils n'auront point échappé à un juste châtement, et ils seront morts de faim et de désespoir au milieu des bois, sur ces monceaux d'or et de diamans, fruits bien inutiles de leur forfait.

CAROLINE. Oh! mon oncle, que les hommes sont méchans!

ALPHONSE. Oui, c'est ce qu'on voit trop souvent en étudiant l'histoire.

M. DE JONCHÈRE. On apprend à aimer encore mieux les bons. L'étude de l'histoire est aussi intéressante pour le cœur que pour l'esprit. Si l'on y voit bien des malheurs et bien des injustices qui nous

affligent, on y voit aussi de belles actions qui nous consolent et qui inspirent le désir de les imiter; tandis que les injustices et les malheurs qui sont si fréquens et qui ont accablé les plus grands personnages, nous apprennent à supporter les contrariétés que nous éprouvons nous-mêmes.

ALPHONSE. Oh! oui, papa. Quand je me promènerai en bateau par un mauvais tems, je songerai au voyage des Flibustiers sur la rivière de Ségovie.

M. DE JONCHÈRE. Et vous ne manquerez pas ensuite d'observer que les grands maux viennent presque toujours de notre imprudence et de notre ambition. Si vous avez sur votre bateau le vent contraire, c'est que vous aurez consulté bien plus votre fantaisie que les présages du mauvais tems. Si les Flibustiers n'avaient pas voulu ravager les côtes de la mer du Sud,

ils n'auraient jamais vu la rivière de Ségovie.

ALPHONSE. Oh! papa, vous êtes bien sévère. Vous verrez que j'aurais encore tort, si mon bateau chavirait.

M. DE JONCHÈRE. Oui, probablement; mais en cela je ne suis pas sévère, je ne suis que raisonnable.

CAROLINE. Mon oncle, il arrive quelquefois que l'on se trompe, et quand j'aurai compté, par toutes sortes de raisons, sur le plus beau tems du monde, s'il vient à changer tout-à-coup?

M. DE JONCHÈRE. Cela n'est pas sans exemple, mais tu n'auras rien à te reprocher; tu auras fait tout ce qui était en ton pouvoir; tu seras sûre d'avoir cédé aux conseils de la raison, et non pas à ta passion secrète. Tu ne saurais imaginer, mon enfant, combien cette assurance donne de force et de résignation, non

pas seulement contre les petits incidents d'une partie de jeu ou de promenade, mais dans les circonstances les plus importantes de la vie.

CAROLINE. Oh! oui, mon oncle, j'en sais quelque chose. J'ai été l'année dernière dans une circonstance bien importante.

M. DE JONCHÈRE. Comment donc?

CAROLINE. Oui, sûrement, mon oncle : vous ne vous souvenez donc pas du pauvre Jacquot?

M. DE JONCHÈRE. Pas du tout, je le confesse.

THÉOPHILE. Quoi! papa, ce geai superbe que nous avons élevé à la brochette?

M. DE JONCHÈRE. Ah! ah! Eh bien?

CAROLINE. Eh! bien, mon oncle, Alphonse avait reçu la visite de ses deux amis de la ville, qui sont extrêmement tapageurs, comme vous savez.

Ils avaient déjà tirailé les plumes d<sup>u</sup> pauvre Jacquot. Je réfléchis sur ce qu'il y avait à faire pour le préserver de leurs malices, car il était question de toute une journée; cela devenait, comme je vous l'ai dit, d'une grande importance.

M. DE JONCHÈRE. Et enfin ?

CAROLINE. Enfin je réfléchis bien, et je trouvai qu'il serait très-prudent, très-raisonnable d'enfermer Jacquot dans une petite chambre. Ce n'était point par passion, mon oncle, je vous assure, ni pour priver ces messieurs du plaisir de jouer avec lui, mais parce qu'il me paraissait clair que Jacquot aurait trop à souffrir avec eux. Alors je pris Jacquot, je le portai dans la petite tourelle. Il avait bien à boire, bien à manger, j'étais tranquille, ... et le soir, quand je fus pour chercher Jacquot, il était mort.

M. DE JONCHÈRE. Comment donc ?

**CAROLINE.** Il s'était dépla dans cette petite chambre; il avait voulu passer par dessous la porte, et s'y était étouffé. D'abord je me reprochai de l'avoir enfermé dans la tourelle; ensuite je me rappelai les réflexions que j'avais faites, les dangers inévitables qu'il aurait courus en restant avec ces messieurs. S'il était mort, c'était sa faute et non la mienne; je vis que j'avais agi pour le mieux et cette idée me fit supporter sa perte avec un courage que ma tante n'a sûrement pas oublié.

**M. DE JONCHÈRE.** Au lieu que s'il était mort par un effet de ton imprévoyance, tu ne t'en serais pas consolée. Je suis fort aise que tu aies fait de toi-même l'application de ma morale. Continuez, mes enfans, à la rapporter ainsi à tout ce qui vous est arrivé, à tout ce qui vous arrive, et vous deviendrez en peu de tems bien raisonnables.

THÉOPHILE. Papa, et les Flibustiers?

M. DE JONCHÈRE. Eh bien ! mon fils , les Flibustiers , en approchant davantage de l'embouchure de la rivière , la trouvèrent enfin plus égale et plus profonde. Le 20 février, ils abandonnèrent leurs piperies , c'est ainsi qu'ils appelaient leurs radeaux , et ils se construisirent quelques pirogues. Le 9 mars , ils arrivèrent au cap de Gracias à Dios, où ils furent accueillis par une petite colonie qui va vous inspirer de l'intérêt.

CAROLINE. Comment donc , mon oncle ?

M. DE JONCHÈRE. Un navire espagnol avait fait autrefois naufrage dans cet endroit. L'équipage avait gagné la terre et s'était rendu dans un village d'Indiens , non sans crainte de s'y voir pris et mangé. Ceux-ci, touchés du sort des Espagnols et de leurs manières sup-



### Traité de l'Art de l'Écriture

M. de Jussieu. Et avec eux les  
 les Fibustiers. et apprenant l'art  
 tage de l'écriture. et de l'écriture  
 trouvent cette science. et de  
 fonds. Le 20 février. et de l'écriture  
 leurs pages. et de l'écriture  
 l'art de l'écriture. et de l'écriture  
 sicut. et de l'écriture. et de l'écriture  
 de l'écriture. et de l'écriture. et de l'écriture  
 où de l'écriture. et de l'écriture. et de l'écriture  
 c'est de l'écriture. et de l'écriture. et de l'écriture  
 écrit.

Carton. L'écriture. et de l'écriture  
 de?  
 M. de Jussieu. et de l'écriture  
 avait fait. et de l'écriture  
 endroit. et de l'écriture  
 et de l'écriture. et de l'écriture  
 dieu. et de l'écriture  
 et de l'écriture.

a la  
 d'avoir

pliantes, les avaient traités comme des frères; ils les avaient mariés à des femmes de leur nation, et leur avaient cédé des terres, dont à la vérité ils ne faisaient aucun cas. Mais les Européens, accoutumés à une vie plus sédentaire, et connaissant tous les avantages de l'agriculture, avaient mis à profit la fécondité du sol que les autres n'appréciaient pas. Ils s'étaient ainsi procurés une vie abondante et paisible, et ils avaient légué à leurs enfans leurs bonnes habitudes et leur bonheur.

CAROLINE. Comment, mon oncle, cette petite colonie était donc la plus heureuse de la terre?

M. DE JONCHÈRE. Oui, je le crois, à cette époque. Il est facile de le concevoir. Dans l'ancien monde, on est malheureux parce qu'il y a trop de besoins différens et trop de difficultés de s'enrichir quand les familles sont nom-

breuses; là, pourvu qu'ils eussent des fruits, des graines, des racines pour se nourrir, et des peaux pour s'habiller, ils se trouvaient dans l'abondance. Quand ils avaient beaucoup d'enfants, ceux-ci défrichaient en grandissant un nouveau morceau de terre qui n'appartenait à personne; en sorte qu'ils ne pouvait y avoir que les paresseux dans la misère.

CAROLINE. Ah! sans doute. En Europe, il faut que les malheureux apprennent un métier, et dans ce métier encore ne gagnent-ils pas tous de quoi vivre. Cela est triste, mon oncle, cela dégoûte les pays civilisés.

M. DE JONCHÈRE. Mais si les Espagnols n'avaient pas vécu d'abord dans un pays civilisé, ils auraient eu les mœurs des antropophages; ils auraient méprisé le travail de la terre, ils auraient été à la chasse et puis à la guerre, afin d'avoir

des prisonniers quand le gibier leur aurait manqué.

CAROLINE. Ah ! quelle horreur !

M. DE JONCHÈRE. Ainsi la civilisation , qui entraîne des maux après elle, est pourtant nécessaire au vrai bonheur. C'est elle seule qui nous met en état de tirer parti des mêmes biens qui restent infructueux dans les mains des sauvages, et qui apprend aux Espagnols à jouir de cette existence douce et aisée que les Indiens ne goûtaient pas.

CAROLINE. Ah ! que ne sommes-nous avec eux , mon oncle ! que j'aimerais ces bonnes gens, leurs maisons rustiques et toutes ces belles plantes étrangères ? Je récolterais moi-même tous les fruits, tous les légumes, et, si quelque voyageur venait à naufrager encore sur cette côte, nous lui donnerions l'hospitalité.

ALPHONSE. Je lui offrirais des patates, des gâteaux de riz et tout le gi-

bier que j'aurai tué à la chasse ; car, moi, j'irais quelquefois à la chasse avec les sauvages, je vous en avertis.

THÉOPHILE. Mon frère commence toujours par faire mettre tout le monde à table. Le plus pressé serait de le faire changer d'habit, car il arriverait tout mouillé.

CAROLINE. Ensuite je le conduirais sous des berceaux d'orangers que j'aurais plantés moi-même ; je lui dirais : restez ici, c'est l'asyle de l'amitié.

M. DE JONCHÈRE. Et moi, je le prendrais par la main, et je le menerais dans ma cabane, parce que, sous les plus jolis berceaux du monde, il finirait par s'enrhumer. Là, je lui dirais : mon enfant, retournez dans votre patrie, parce que vous avez sans doute une famille et des devoirs qui vous y rappellent ; mais souvenez-vous toujours des leçons que vous avez reçues ici sur

le vrai bonheur. Aimez toujours les choses les plus simples et les plus communes; ayez assez de courage pour voir sans envie les choses plus brillantes et plus coûteuses que vous ne pouvez obtenir, enfin, ne vous entourez que d'amis sans prétentions, et vous pourrez trouver partout l'image de notre colonie.

CAROLINE. Ah! mon oncle, je vous entends : nous devrions trouver la colonie au vieux Château, n'est-il pas vrai?

M. DE JONCHÈRE. Oui, mon enfant; mais finissons l'histoire de nos Flibustiers. Un petit bâtiment venu de la Jamaïque aux îles des Perles, eut connaissance de leur arrivée au cap de Gracias à Dios, et vint leur offrir le passage; mais comme ils étaient encore assez nombreux et que le navire ne pouvait en contenir qu'une quarantaine, on

convint de tirer au sort. L'incertitude de trouver bientôt une occasion semblable, la crainte d'un exil éternel, ne permirent pas d'exécuter cette convention. Au moment de tirer au sort, ils fondirent en foule sur la barque, et s'y entassèrent. Le maître la voyant pleine, craignit qu'on ne la fit couler bas, et coupa le câble précipitamment. Lussan revint ainsi dans les Antilles, avec une cinquantaine d'autres Flibustiers. Il est probable qu'avec le tems, il en sera revenu encore quelques autres, ou bien ils se seront déterminés à partager la vie patriarcale de la petite colonie, dont leurs mœurs ne leur convenaient guères et dont ils auront peut-être troublé la paix.

Depuis cette époque, on n'a plus entendu parler d'expédition importante de la part des Flibustiers. La paix générale qui s'était faite en Europe, pen-

dant leur absence , leur ôtait tout pré-  
texte plausible pour les grandes entre-  
prises, et leur nombre était si diminué,  
leurs désastres si récents et si graves ,  
que leur confiance , leur audace n'é-  
taient plus les mêmes. Cependant le  
goût des combats et du pillage n'était  
pas entièrement éteint , et il en résulta  
quelques derniers efforts de leur part,  
dont je pourrai vous entretenir une au-  
tre fois.

**L**ES trois enfans du vieux Château ayant obtenu de M.<sup>me</sup> de Jonchère la permission d'aller chercher un livre à la vieille bibliothèque, s'y rendirent une après-dinée. Ils n'y restèrent pas bien long-tems, mais à leur retour, au lieu de rapporter un livre à M.<sup>me</sup> de Jonchère, ils demeurèrent à raisonner entre eux, dans la pièce qui précédait sa chambre à coucher. Elle en fut étonnée, elle ouvrit la porte; il commençait à faire obscur, cependant elle s'aperçut fort bien qu'ils étaient tous un peu pâles, déconcertés, et qu'aucun des trois n'avait de livres à la main. — Que faites-vous donc? Qu'avez-vous? leur dit M.<sup>me</sup> de Jonchère, et pourquoi n'avez-vous pas rapporté le livre dont vous aviez

tant d'envie? Ces questions ramenèrent sur leurs joues un vermillon plus vif encore qu'à l'ordinaire.—C'est que... dit Caroline... c'est que, s'écria Alphonse, cette vieille bibliothèque est ensorcelée! on ne peut y mettre le pied sans qu'on y éprouve des aventures surnaturelles.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Surnaturelles! que vous est-il donc arrivé? Avez-vous encore jeté quelques rayons à terre?

ALPHONSE. C'est bien autre chose.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Mais qu'avez-vous donc fait?

CAROLINE. Nous n'avons rien fait, ma tante, nous avons vu.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Comment! vous avez vu?

THÉOPHILE. Oui, maman, la sonnette.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Mais, expliquez-vous donc, vous m'impatientez.

CAROLINE. Pardon , ma tante ; mais vous savez qu'au milieu de chaque panneau il y a un grand canapé , du tems du roi Dagobert.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. A la bonne heure.

CAROLINE. Au-dessus du canapé est un gros cordon de sonnette qui répond dans une antichambre , de l'autre côté de la bibliothèque.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Après , voyons , le canapé, la sonnette ?

ALPHONSE. Eh ! bien , maman , imaginez-vous que , tandis que nous furetions parmi les livres , et que nous en avons déjà découvert un qui doit être charmant , puisqu'il s'appelle les Mille et Un Jours , et que cela ressemble aux Mille et Une Nuits comme deux gouttes d'eau . . .

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Enfin ?

ALPHONSE. Enfin , nous avons vu tout à coup , mais très-distinctement ,

je vous assure, nous avons vu les quatre cordons de sonnettes se secouer tous seuls d'une terrible force, et au même instant les sonnettes se sont mises à faire un carillon épouvantable.

M<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Quelle histoire ! Un de vous a touché l'un des cordons, et comme ils se correspondent, ce mouvement a fait remuer les autres.

CAROLINE. Oh ! pas du tout, ma tante ; nous étions tous trois auprès de la table, bien loin des canapés, j'en suis très-sûre.

M<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Et vous n'avez pas été dans l'antichambre examiner jusqu'au bout ce phénomène ? Approfondir...

ALPHONSE. Oh ! non, maman, nous n'avons rien approfondi ; nous avons jeté les Mille et un Jours sur le parquet, et nous nous sommes sauvés bien vite.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Vous êtes des enfans bien braves ! Voilà la seconde fois que vous sortez en fuyant de la bibliothèque. Alphonse, toi qui te piques d'être un héros...

ALPHONSE. Oui, maman ; mais il était tard.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Ah ! ah ! l'on raconte que les Espagnols présumant que les humains peuvent avoir des jours de faiblesse , ne disent jamais de leurs plus grands hommes : Il était brave ; mais seulement , il fut brave tel et tel jour. En parlant de toi , mon fils , il faudra dire : Il fut brave à telle et telle heure.

ALPHONSE. Vous riez, maman, et vous ne songez pas qu'il se passe quelque chose de fort extraordinaire dans le château. Ce n'est pas un événement tout naturel que des sonnettes qui sonnent toutes seules !

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** J'en conviens : cela n'est pas tout naturel, mais je n'y vois rien d'effrayant. Cela pouvait bien vous surprendre, mais en quoi cela pouvait-il vous alarmer ? Le bruit d'une sonnette, quelle qu'en soit la cause, ne menace point votre vie.

**ALPHONSE.** Non, mais...

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Mais alors, il ne peut donc inspirer que de la curiosité ; c'est ce que j'éprouve. Caroline, prends un bougeoir, allons tous ensemble à la bibliothèque.

**THÉOPHILE.** Quoi ! maman, vous voulez que nous retournions là-bas ?

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Vous serez charmés, à ce que je pense, de découvrir la cause de cet incident bizarre.

**THÉOPHILE.** Maman, c'est qu'il fait déjà bien noir.

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Aussi, n'irons-nous pas sans lumière, nous pourrions

nous faire mal ; mais avec cette bougie, nous ne courrons aucun risque. Allons, Caroline, passe devant avec Alphonse ; Théophile, donne-moi la main, et ne faites pas de bruit, ne parlez pas, le plus profond silence est nécessaire dans ce voyage de découverte.

Ils s'avancèrent d'un pas léger vers la vieille bibliothèque. Ils retenaient leur respiration, afin de mieux obéir à M.<sup>me</sup> de Jonchère, qui marchait elle-même sur la pointe du pied et sans prononcer un seul mot. Les enfans avaient laissé la grande porte ouverte ; on entra, on se réunit en groupe au milieu de la bibliothèque, et l'on attendit dans le plus grand silence que le phénomène se répétât. On n'attendit pas bien longtemps ; on vit les quatre cordons s'ébranler à la fois, et l'on entendit très-bien le bruit des sonnettes. On courut

à la porte de l'antichambre, mais à peine M.<sup>me</sup> de Jonchère l'eut-elle ouverte, qu'un monstre noir et ailé fondit sur la pauvre Caroline et renversa sa lumière. Notre jeune héroïne ne put retenir un cri : ma tante, dit-elle d'une voix altérée, *la bête a culbuté mon bougeoir.*

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Je le sais bien, mais comme j'ai le plus grand désir de revoir *la bête*, il faut qu'Alphonse aille à mon appartement nous chercher une autre lumière.

ALPHONSE. Moi, maman; mais cela est-il nécessaire? Nous pourrions, je vous assure, nous en aller à tâtons.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Je ne veux pas m'en aller. Je veux visiter cette antichambre.

ALPHONSE. Nous reviendrons demain au grand jour.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Ce ne serait pas

la même chose. Il faut voir ceci sur-le-champ.

ALPHONSE. C'est que... il y a bien loin d'ici à votre chambre à coucher... et j'ai peur... que vous ne vous ennuyiez à m'attendre.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Je te remercie. Vas donc le plus vite que tu pourras , et reviens de même.

Il fallut bien se mettre en marche. Les derniers rayons du crépuscule éclairaient Alphonse ; mais il y avait loin, ainsi qu'il l'avait observé d'abord, et pour charmer un peu la route, il n'était pas au milieu de la bibliothèque, qu'il se mit à fredonner. Il avait naturellement la voix jolie, et les sons de cette petite voix argentine, qui arrivaient en s'éloignant, à travers l'écho de la galerie, faisaient un effet agréable. — Ne trouves-tu pas, dit M.<sup>me</sup> de Jonchère à sa nièce, que ton cousin a pris un

moyen charmant de nous faire attendre sans impatience? — Oh! oui, ma tante, répondit-elle avec un sourire; c'est une attention de sa part, assurément. Comme elle achevait ces paroles, ils entendirent voler pesamment au-dessus de leur tête. Théophile fit le plongeon et se pressa contre sa mère; les sonnettes retentirent à plusieurs reprises, et le bruit de ce nouvel orchestre parvint sans doute jusqu'au petit musicien, car il interrompit brusquement sa chanson et précipita ses pas. Il revint enfin, encore ému, portant une autre lumière, et l'on parcourut alors l'antichambre. On vit bientôt que tout ce fracas était produit par une grosse chauve-souris qui, en voltigeant, heurtait les fils d'archal qui traversaient l'antichambre, et ce mouvement agitait, par contre-coup, les cordons et les sonnettes qui répondaient

à ces fils. Les enfans poussèrent alors des éclats de rire ; ils posèrent le flambeau par terre pour attirer la chauve-souris, et, tirant tous trois leurs mouchoirs, ils firent si bien en sautant après l'animal qui tournoyait au-dessus de la bougie, qu'ils l'étendirent sur le carreau. — Voyez, dit Alphonse, en déployant du bout des doigts ses ailes membraneuses, voyez quel monstre j'ai terrassé ! Ainsi le prince Bellérophon vainquit autrefois la chimère.

CAROLINE. Je n'avais jamais vu de si grosse chauve-souris !

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Et moi, j'en ai mangé qui avaient sept ou huit fois la grosseur de celle-ci.

THÉOPHILE. Comment, maman, vous avez mangé des chauve-souris ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Pourquoi donc pas ?

THÉOPHILE. Mais c'est une bête horrible et qui doit être venimeuse.

M<sup>me</sup>. DE JONCHÈRE. Non, elle n'est point venimeuse, et dans sa laideur elle est infiniment curieuse. Voyez ce merveilleux assemblage d'un rat et d'un oiseau dans le même animal; voyez ces ailes de chair, et remarquez que les formes les moins agréables sont presque toujours celles qui méritent le plus notre attention. Il est donc absurde de s'en éloigner avec dégoût.

THÉOPHILE. Oh! oui, maman, passe pour voir, mais pour manger?

M<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Je n'aurais pas été la première à goûter de la chauve-souris, pas plus que d'un fruit ni d'une herbe que je ne connaîtrais pas; mais, tous les jours, malgré ma défense, vous cueillez par gourmandise des baies sauvages qui peuvent vous empoisonner. Voilà ce qui devrait inspirer de la répugnance, et non pas la figure d'un animal qu'on sait être bon à manger.



D'ailleurs , vous vous trompez sur cette figure ; on écorche les chauve-souris pour les apprêter , et elles ont absolument alors la mine d'un petit poulet dont la chair est bien blanche.

THÉOPHILE. Oh ! l'idée que ce poulet a été chauve-souris , m'empêcherait d'en goûter.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Ce serait un grand enfantillage. Tu mangessouvent des écrevisses : elles sont bien laides cependant.

THÉOPHILE. Oui , mais elles sont si petites que je n'y pense pas.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Tu crois donc qu'une écrevisse grosse et longue comme mon bras . . . .

THÉOPHILE. Oh ! serait affreuse.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Et qu'une araignée , par exemple , de la largeur d'une assiette , . . . .

THÉOPHILE. Ah ! cela fait peur d'y penser.

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Eh bien ! les homards et les crabes dont on mange beaucoup dans les ports de mer et qui passent pour des mets friands, ne sont que d'énormes écrevisses et d'énormes araignées.

**THÉOPHILE.** Et tout le monde en mange ?

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Avec le plus grand plaisir, parce qu'on en a pris l'habitude. Il en est de même dans les pays où l'on mange des chauve-souris ou de gros lézards, comme en Amérique.

**ALPHONSE.** Maman, de grâce, permettez-moi de descendre cette chauve-souris dans les souterrains et de la montrer aux domestiques.

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Pourquoi donc faire ? Vous savez que je ne veux point que vous alliez avec les domestiques.

**ALPHONSE.** Oh ! mais pour un seul moment. Je voudrais conter notre aventure à Mariette, qui sait des histoires si

singulières, et qui croit bien fermement aux esprits. Oh ! je suis sûr qu'elle serait morte de peur, si elle avait été avec nous.

M.<sup>me</sup> DE JONGHÈRE. Et elle vous a donc conté ces histoires si singulières ?

ALPHONSE. Oui, maman, comme cela, quelquefois.

M.<sup>me</sup> DE JONGHÈRE. Je ne suis plus surprise si vous avez eu peur, en voyant remuer les cordons de sonnettes. Vous aviez votre esprit rempli de fables ridicules qui le disposaient à la crédulité, à la terreur. Vous voyez si j'avais raison de vous interdire ces entretiens avec elle ? Il ne vous manque plus que de croire aux sorciers et aux revenans.

CAROLINE. Ma tante, cette pauvre Mariette est si bonne ! elle aime beaucoup à parler, et l'on n'a pas toujours le courage de la faire taire. Nous ne la cherchons pas, je vous assure.

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Je sais qu'elle est bonne, qu'elle prend mes intérêts comme les siens, et qu'elle vous aime comme ses enfans; aussi je veille à son bonheur, j'ai soin de sa famille, et je ferai en sorte qu'elle ne manque de rien dans sa vieillesse; mais je ne lui parle jamais que de mes repas et de ma basse-cour, parce que, hors de là, elle n'a rien d'utile à m'apprendre; de même, Caroline peut s'informer auprès d'elle des détails du ménage, et Alphonse de ses lapins. Tout autre sujet de conversation avec elle doit être interdit..

**ALPHONSE.** Eh! bien, maman, permettez-moi seulement de lui raconter la chauve-souris, pour qu'elle voie qu'il y a quelquefois des choses bien étonnantes qui ont des raisons toutes simples.

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Il ne faut pas dire quelquefois: les choses les plus extraordinaires ont toujours des causes naturelles

THÉOPHILE. Mais, maman, quand une chose est sûre, bien sûre, et qu'on ne peut pas l'expliquer ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. On peut bien ne pas l'expliquer, parce qu'on n'en découvre pas la cause ; mais cette cause n'existe pas moins ; par exemple, que la chauve-souris se fût évadée avant que j'allasse avec vous à la bibliothèque, vous seriez donc resté fermement persuadé que le bruit des sonnettes était un prodige ? Pour moi, certainement, je n'aurais jamais songé à une chauve-souris, mais j'aurais toujours été convaincue que les sonnettes n'avaient pas sonné toutes seules. On m'a raconté bien des histoires merveilleuses dans ma vie ; il y en a que j'ai sur-le-champ expliquées, et toutes celles de Mariette, je parie, ne tiendraient pas contre un moment de réflexion.

THÉOPHILE. Mais, maman, de grands fantômes que l'on a vu.....

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** D'abord, qui les a vus, ces grands fantômes ? Des gens crédules, qui mouraient déjà de peur. Moi, j'ai connu cent personnes qui ont vu, toutes à la fois, un fantôme qui n'en était pas un.

**THÉOPHILE.** Une nuit, on a tiré, à la marraine de Mariette, sa couverture, sans qu'elle ait vu personne.

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** S'est-elle levée, pour chercher qui lui faisait cette malice ?

**THÉOPHILE.** Non, elle est tombée en faiblesse ; mais quand elle est revenue à elle, elle a battu le briquet, et elle n'a rien vu.

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Eh bien ! on m'a tiré ma couverture, et je ne suis pas tombée en faiblesse.

**CAROLINE.** En vérité, ma tante ! mais comment donc ?

ALPHONSE. Ah ! maman , racontez-nous, je vous prie, l'histoire de ce fantôme, et puis toutes celles que vous savez encore.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Oh ! bien volontiers. Vas donc porter la chauve-souris à Mariette ; je souhaite qu'elle serve à la rendre moins crédule, et reviens bien vite nous t'attendrons.

En discourant ainsi, l'on avait quitté la vieille bibliothèque. Alphonse, enchanté de la permission, ne fit qu'un saut jusques dans les souterrains. Tandis que Caroline replaçait au coin du feu la bergère et le guéridon de sa tante, que Théophile racontait à son père ce qui s'était passé, Alphonse était à l'office, environné des domestiques, de la fermière, des jardiniers, et montrant la chauve-souris, à l'appui de sa narration, à l'auditoire émerveillé. Pour Mariette, elle se signa trois fois ;

d'abord , quand les enfans avaient entendu pour la première fois le bruit des sonnettes ; ensuite quand la chauve-souris *toute noire* avait culbuté le bougeoir de Mademoiselle, et, enfin, quand on avait entendu les *cloches tinter* encore dans les ténèbres. Alphonse riait aux éclats. Il donna la chauve-souris au garde-chasse et le pria de la clouer sur la grande porte de la basse-cour, parce que, chaque fois que je la verrai, dit-il, je me souviendrai qu'il ne faut pas avoir peur des apparences.

Il revint tout de suite après chez M.<sup>m</sup> de Jonchère, sans prendre aucune part à la conversation qui succéda dans les souterrains à son récit, parce qu'elle le lui avait défendu. Caroline et Théophile l'attendaient avec impatience. Écoutons l'histoire du fantôme, dirent-ils aussitôt, et Alphonse s'assit en silence. M.<sup>m</sup> de Jonchère parla ainsi :

Il y a bien peu de chose , mes enfans , qu'on ne puisse persuader aux gens poltrons. L'imagination une fois frappée , on va quelquefois jusqu'à voir absolument ce qui n'existe pas. Quelques personnes s'amuseut aux dépens des autres et leur causent des surprises souvent très-funestes.

THÉOPHILE. Oh ! je n'aimerais pas qu'on m'attrapât de cette manière !

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Ni moi non plus , quoique je ne sois pas crédule ; aussi je n'ai jamais attrapé personne. Mais une de mes amies, d'un caractère extrêmement gai, avait un goût particulier pour ce badinage. On ne pouvait, chez elle, s'asseoir, marcher, manger, ni se coucher sans défiance ; mais il fallait avoir toutes les grâces de mon amie, pour plaisanter comme elle, sans jamais fâcher personne. Elle s'était mariée très-jeune, et son mari étant allé

faire un voyage, elle revint auprès de sa mère , dans une habitation assez retirée, où elle s'ennuya beaucoup. Sa petite sœur apprenait à lire dans des contes de fées; elle imagina de lui faire croire que toutes ces histoires étaient véritables, et, comme sa sœur désirait beaucoup voir une fée, elle s'affubla d'une vieille robe de sa mère qui la déguisait parfaitement, et elle se présenta à sa petite sœur, sous le nom de la fée Fanfreluche. Mais elle se dégoûta bientôt de jouer avec un enfant qu'elle trompait avec si peu de peine.

**THÉOPHILE.** Quoi ! cette petite fille croyait aux fées ?

**M.<sup>me</sup> DE JONGHÈRE.** Cela n'est pas étonnant; les enfans n'ont pas assez de raison pour se défier des apparences, et les gens ignorans, comme la pauvre Mariette, ne sont que de grands enfans; mais toi, Théophile, tu as vu l'année

dernière un joueur de gobelets qui s'est arrêté au château; ses tours ne t'ont-ils pas paru incompréhensibles ?

TRÉOPHILE. Oh ! oui, incompréhensibles; mais je sais que c'est à force d'adresse et non par sortilège.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Mais, si tu avais vu toutes les personnes plus âgées que toi, et moi surtout, se prosterner aux pieds du joueur de gobelets et lui parler comme à un être surnaturel, tu l'aurais pris à coup sûr pour un génie. Ces tours de gobelets sont connus, et ils n'en imposent à personne, pas même au peuple; ils sont cependant bien singuliers, et bien peu de gens peuvent deviner comment ils se font. Ce sont, comme tu le disais tantôt, de ces choses bien sûres, dont on ne peut expliquer la cause, mais tu es certain que cette cause existe, qu'elle est toute simple. Toutes les apparences merveilleuses doi-

vent être pour toi comme des tours de gobelets, tandis que dans l'intérieur de l'Afrique ou de l'Amérique, les tours de gobelets paraîtraient aux sauvages de vrais miracles. Celui qui les ferait serait surnommé le fils des dieux, on le croirait descendu de la lune, on le proclamerait roi ou on l'adorerait, comme il voudrait.

CAROLINE. Ah ! ma tante, quelle drôle d'idée !

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Cela est vrai. Un homme de ma connaissance avait un noir qui n'avait de sa vie entendu parler de feux d'artifice ; cet homme avait quelques chandelles romaines dans son cabinet. Une nuit, se trouvant indisposé, il appelle son valet de chambre, et lui dit d'allumer une bougie ; il lui indique où il pourra en trouver une, sur des tablettes, à droite, dans son cabinet. Le noir va dans l'obscurité, il tourne

à gauche et prend à tatons quelque chose qui ressemble à une bougie; il l'approche de la lampe de nuit, l'allume, et encore tout endormi, s'avance vers le lit de son maître. Tout à coup, la bougie enchantée, qui était une chandelle romaine, éclate en gerbes et en étoiles; le pauvre noir fut bientôt très-réveillé, il la jette tout épouvanté, il ouvre une fenêtre, saute dans la cour et s'enfuit.

CAROLINE. Ah ! ce pauvre noir !

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Un homme instruit et raisonnable, qui n'aurait jamais vu de feux d'artifice, aurait admiré cet effet extraordinaire, et aurait interrogé son maître; l'autre n'imagina rien de mieux que de se sauver. C'est ce qui arriva aux noirs de mon amie, lorsqu'elle se fût dégoûtée d'attraper sa petite sœur, et qu'elle eût imaginé d'attraper les esclaves de sa mère. Elle

avait trouvé le squelette d'une tête de bœuf ; elle acheta une douzaine de cornes sèches que l'on prépare dans ce pays-là, pour servir de poires à poudre ; elle les enfila l'une dans l'autre et les planta sur cette tête ; elle plaça cet édifice sur un piquet, au bout d'une allée, devant laquelle les noirs devaient passer au retour de l'ouvrage ; elle entourra ce piquet de broussailles et y mit le feu au moment indiqué.

ALPHONSE. Ah ! la bonne imagination ! que j'aurais aimé cette dame !

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Je le crois, car elle était bien bonne et bien aimable, et je voudrais la revoir encore.

CAROLINE. Eh bien ! ma tante, qu'arriva-t-il ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Il arriva que le premier qui passa et qui aperçut cette face blanche et allongée, coiffée de cornes épouvantables, avec du feu qui

sortait par ses yeux, poussa un cri si terrible, qu'il glaça d'avance d'effroi tous les autres. Les plus intrépides s'avancèrent et reculèrent ensuite, en criant à leur tour. Tout le reste prit la fuite, même sans avoir rien vu, et jetant leurs outils, leurs paquets, ils prirent tous le chemin de la montagne. Mon amie, alarmée, courut après eux, en s'efforçant de leur faire entendre que ce prodige était une plaisanterie de son invention, mais aucun n'était en état de l'écouter. La peur les avait égarés, et ils s'enfoncèrent dans les gorges de la montagne, sans vouloir seulement retourner la tête. On espérait qu'ils reviendraient le lendemain, mais ils ne revint que des femmes qui avaient laissé des nourrissons dans leurs cabanes, et il fallut employer la force pour ravoïr le reste des déserteurs ! Eh bien ! si mon amie n'avait pas publié que c'était elle

qui, avec un os et un fagot, avait opéré ce grand prodige, cent personnes se seraient données comme témoins d'une apparition épouvantable. Cette nouvelle aurait circulé dans la colonie, les noirs l'auraient répétée aux petits enfans, et bien des gens auraient cru un jour qu'il s'était passé quelque chose de bien extraordinaire à cette époque, tandis que c'étaient un os et un fagot qui brûlaient ensemble.

ALPHONSE. Une chauve-souris, un fagot, voilà pourtant ce qui fait des prodiges !

THÉOPHILE. Moi, je sens que j'aurais eu bien peur de cette grande face avec des cornes.

M.<sup>me</sup> DE JONCÈRE. Tous les insectes, tous les limaçons ont des cornes, et ils ne vous font pas trembler.

THÉOPHILE. Mais, maman, vous ne voulez pas comprendre qu'ils sont petits.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. J'ai dans une armoire une machine très-curieuse, qu'on appelle un microscope. Je l'ai tenue renfermée jusqu'à ce jour, de peur que vous ne la fissiez tomber en jouant dans mon cabinet ; mais cet été nous nous en servirons, si nous nous amusons d'un peu de botanique et d'histoire naturelle.

CAROLINE. Eh bien ! ma tante, ce microscope ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. C'est une machine à laquelle sont adaptés des verres, comme dans ma lorgnette. Ces verres sont multipliés de manière à grossir prodigieusement les objets ; il y a une petite tablette sur laquelle on place ce que l'on veut voir, et, en regardant à travers les verres, ce que l'on a mis sur la tablette paraît énorme. Un peu de coton ressemble à une pelote de ficelle, une puce est grosse comme une souris.

**THÉOPHILE.** Ah ! maman, que cela m'amuserait !

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Pas du tout : vous tomberiez en faiblesse, comme la marraine de Mariette. Une puce vous paraîtrait alors aussi laide qu'un petit cochon qui aurait des griffes, et, si vous regardiez un cerf-volant, ses cornes, que vous ne craignez pas parce qu'elles sont petites, seraient si grandes alors, que vous en auriez une peur terrible. Aussi, de crainte d'accident, je ne ferai voir le microscope qu'à votre cousine et à votre frère.

**THÉOPHILE.** Oh ! maman, j'espère que c'est pour rire que vous dites cela !

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Enfin nous verrons, nous essaierons ton courage..

**THÉOPHILE.** Oh ! j'en aurai, maman ! et puis nous commencerons par de petites bêtes qui ne signifient rien, une petite mouche, par exemple.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Une mouche vous paraîtra toute couverte de crins hérissés, avec des pattes velues et de gros yeux rouges comme du sang.

THÉOPHILE. Oh ! mon Dieu ! mais nous sommes donc entourés de monstres épouvantables !

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. En sorte que, pour vous effrayer, il suffirait de mettre pour un moment un verre de microscope devant une mouche. J'ai vu un monstre, diriez-vous, je l'ai vu dans cette chambre, j'en suis bien sûr ; et vous auriez beau chercher partout, vous ne trouveriez qu'une mouche, vous croiriez avoir eu quelque vision. Mon amie a plusieurs fois ressuscité des poules ; et Mariette, si elle l'avait vu, en aurait été émerveillée.

ALPHONSE. Oh ! comment donc cela, maman ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Un jour, entre

autres , étant sur un vaisseau , elle fit plumer une malheureuse poule vivante , la fit enivrer d'eau-de-vie ; on lui mit ensuite la tête sous l'aile , et on l'établit dans un plat. On versa dessus en abondance une sauce rousse qui déguisait la couleur de sa chair ; on l'apporta pour le dîner devant le capitaine du vaisseau , qui , soigneux de faire les honneurs , prit sa fourchette et son couteau pour la découper. A peine la poule a-t-elle senti les pointes de la fourchette , qu'elle tressaille , se réveille en sursaut , se redresse et s'enfuit en poussant des cris aigus , et éclaboussant de sa sauce tout le monde à la ronde. Le capitaine s'était levé subitement , et il restait la bouche ouverte , les mains en l'air , jusqu'à ce que les éclats de rire de mon amie et de ceux qui étaient dans le secret l'eussent rappelé à lui-même.

**THÉOPHILE.** Ah! que je plains la pauvre poule!

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Un autre jour elle fit une plaisanterie qui te plaira mieux, parce qu'elle ne fit de mal à personne. C'était un soir, et sur le même vaisseau. Elle sortit fort tard de sa chambre pour se promener sur le pont; toute la société était depuis long-tems réunie; on lui reprocha de n'être pas venue plus tôt. — Je ne voulais pas venir du tout, répondit-elle, car il m'est arrivé un accident affreux. Pendant que je faisais la sieste (c'est-à-dire pendant qu'elle dormait l'après-dînée, ce qui arrive souvent dans les pays chauds), un animal inconnu m'a piquée sur le bout du nez, et mon nez est gros comme le poing.

**ALPHONSE.** Ah! sur le bout du nez! mais on devait bien le voir!

M<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Elle tenait son mouchoir sur son visage. Cependant on avait de la peine à croire que l'enflure fût aussi forte qu'elle le disait ; enfin on vint lui dire que le souper était servi. Mon amie fit semblant de vouloir redescendre pour ne pas paraître aux lumières ; mais on la retient, on l'encourage. Enfin, elle arrive à la salle à manger. Il fallut bien déranger son mouchoir pour souper. Chacun guettait cet instant à la dérobée, et l'on fut pétrifié en voyant effectivement un nez, mais un nez . . . .

THÉOPHILE. Quoi ! maman, elle s'était fait enfler le nez pour son plaisir ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Ce nez, ordinairement très-joli comme le reste de son visage, était alors vraiment épouvantable. Cependant, vous imaginez bien qu'on ne lui en dit rien, de peur de

l'affliger, et qu'on ne la regardait guère par politesse. Enfin, elle alla se coucher, après avoir reçu mille conseils et mille recettes pour guérir son nez. Tout le monde ne dormit pas tranquille; on avait peur que cet animal venimeux ne fût répandu dans le vaisseau, et chacun tremblait pour soi. Le lendemain matin, mon amie arriva pour le déjeuner; on l'attendait avec impatience, et chacun était bien décidé à lui dire, pour la consoler, qu'il n'y paraissait presque plus; mais quelle surprise! son nez était réellement tout comme à l'ordinaire.

ALPHONSE. Allons donc! mais je n'y comprends rien.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. J'ai éprouvé cette nuit, dit-elle, une révolution inconcevable. Toute l'enflure de mon nez s'est détachée comme une calote, et je l'ai là, dans mon sac. On la regardait

avec étonnement. La voilà , dit-elle ;  
et elle tire de son sac..... un faux  
nez.

ALPHONSE. Quoi ! un masque ; mais  
maman , on s'en serait aperçu bien ai-  
sément.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Il y eut peut-  
être quelques personnes qui s'en aper-  
çurent , mais elles eurent la délica-  
tesse de se taire pour ne pas l'empê-  
cher de s'amuser , et puis , on la re-  
gardait bien peu , par politesse , comme  
je vous l'ai dit. Enfin , ce n'était pas un  
gros vilain masque , mais un masque de  
la Chine , fait d'un simple papier de soie ,  
imitant parfaitement le coloris de la peau.  
Il ne s'attachait point avec des cordons ,  
mais une petite bande de même papier  
remontait sur le front et s'attachait dans  
les cheveux. A la Chine , les comé-  
diens se servent ainsi de quelques traits  
postiches pour changer leur physiono-

mie, et la rendre d'accord avec les rôles grotesques qu'ils jouent fréquemment.

CAROLINE. Ma tante, je suis impatiente de savoir ce qui vous est arrivé à vous-même.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. J'étais couchée dans un corps de logis séparé du reste de la maison. Vers le milieu de la nuit j'entendis secouer ma porte, et, comme elle fermait mal, elle s'ouvrit; j'entendis alors marcher doucement dans ma chambre.

CAROLINE. Ah! ma tante, j'aurais eu bien peur!

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Je fus en effet inquiète au premier moment. Je parlai, on ne me répondit point; mais on remua tous les sièges de la chambre, et enfin on s'avança vers mon lit.

ALPHONSE. Ah! maman, vous nous faites trembler! Tenez, voilà Théophile

qui n'a plus la force de dire un mot.

CAROLINE. Mais, ma tante, j'aurais appelé de toutes mes forces.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. A quoi cela m'eût-il servi ? j'étais sûre que l'on ne pouvait pas m'entendre. Enfin, je sentis que l'on tirait ma couverture par le pied du lit. Je la saisis ; on tira plus fort, moi de même ; et ce petit combat ayant un peu duré, je me sentis parfaitement rassurée.

CAROLINE. Ah ! ma tante, par exemple, vous êtes bien heureuse ! je crois que je n'aurais pas été rassurée du tout.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Tu l'aurais été, à moins que tu n'eusses perdu la faculté de réfléchir. Qu'avais-je à craindre ? un voleur ! il ne se serait pas amusé à me faire des niches. Ainsi je ne pouvais concevoir encore ce que c'était, mais j'étais déjà sûre que ce ne pouvait être rien de redoutable.

ALPHONSE. Ah! en effet.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Je jetai ma couverture au nez de celui qui me la disputait. Je sautai hors du lit, j'ouvris mes fenêtres, et, à la lueur de la lune, je vis.....

CAROLINE. Eh bien!

ALPHONSE. Quoi donc, maman?

THÉOPHILE. Maman, enfin.....

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Je vis un gros chat qui, après s'être introduit dans ma chambre et avoir essayé de tous les fauteuils pour passer la nuit, ne s'y trouvant pas à son aise, avait voulu sauter sur mon lit. Il s'était pris les griffes dans ma couverture de laine sans pouvoir les dégager; et plus je tirais de mon côté, plus il était effrayé et plus il tirait du sien.

THÉOPHILE. Ah! je ne me n'en serais jamais douté!

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Mais il m'a été

raconté quelque chose de bien plus extraordinaire.

CAROLINE. Oh ! ma tante , encore cette histoire , je vous en prie .

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. C'était à la fin du jour, dans une habitation. Le maître de la maison venait de poser son livre, et les négresses, assises sur le parquet endormaient les enfans par leurs chansons, quand tout à coup on vit une petite table sortir du coin où elle était placée et se promener en long et en large dans le salon.

CAROLINE. Ah ! ma tante , une table qui marche toute seule !

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. A cette vue, les négresses prirent chacune un de leurs jeunes maîtres dans leurs bras, et se sauvèrent à toutes jambes. Le père, qui était un homme d'un mérite et d'un esprit distingués, crut d'abord que ses yeux le trompaient; et tandis

qu'il se faisait un combat entre sa raison et l'évidence , sa femme , qui se promenait sur la terrasse, ayant entendu des cris , pensa qu'il était arrivé quelque accident à leurs enfans. Elle accourt, elle veut rentrer , la table lui ferme le passage; elle veut la repousser , la table résiste ; elle la pousse plus rudement, alors la table s'ébranle et s'enfuit. Son mari demande promptement de la lumière , on lui en apporte en tremblant. Il examine, et tout le mystère se découvre. Une tortue privée s'était glissée de la terrasse dans le salon , et , soit qu'elle se fût enchâssée d'elle-même entre les quatre pieds de cette petite table , soit qu'on l'eût posée avec effort par-dessus elle , elle s'y trouvait si bien prise qu'elle l'emportait avec elle. Eh bien ! si elle se fût débarrassée de ce fardeau avant que l'on apportât des lumières , il était bien

constant que la table avait marché toute seule , et ce n'était pas seulement des ignorans , des imbécilles qui l'avaient vu ; mais il n'y aurait eu que les gens d'esprit qui n'auraient pas cru au prodige, sans toutefois pouvoir en démêler la cause.

ALPHONSE. Maman , je vais toute la nuit rêver aux fantômes.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Tant mieux ! tu en riras de bien bon cœur à ton réveil.

---

---

MON cher Théophile, dit M.<sup>me</sup> de Jonchère, récitez-nous un chapitre d'histoire.

#### CHAPITRE V.

SOLON, à son retour, essaya d'apaiser les factions. Les deux principales avaient pour chefs Pisistrate, parent de Solon, qui défendait les droits du peuple, et Mégacès, fils d'Alcméon, qui soutenait le parti des riches. Pisistrate feignait un désintéressement qui trompa Solon. Il crut qu'il travaillait de bonne foi à maintenir sa constitution; mais un jour Pisistrate se rendit sur la place publique avec des habits ensanglantés et prétendit que les Alcméonides avaient voulu l'assassiner. Il demanda la permission d'avoir des gar-

des pour se défendre \*, ce qui lui fut accordé , et il s'en servit pour s'emparer de la citadelle , et toute la ville se soumit. Il exila Mégacès , mais il n'épargna rien pour gagner Solon qui consentit enfin à lui donner des conseils, quand il vit qu'il gouvernait avec humanité, et qu'il conservait un grand nombre de ses réglemens. Solon mourut l'année d'après, âgé de quatre-vingts ans.

Pisistrate fut chassé deux fois d'Athènes par les intrigues de Mégacès , mais à la fin ils se réconcilièrent, et ses talens politiques, ses efforts pour gagner l'affection des Athéniens, lui assurèrent une autorité paisible. Il fit bâtir des temples , des écoles , il se donna beaucoup de peines pour rassembler et faire écrire les poésies d'Homère

\* Puissance de Pisistrate, 560.

qui, sans cela, ne seraient peut-être pas parvenues jusqu'à nous, et qui n'étaient encore connues que par les rhapsodes. C'étaient des chanteurs publics, qui savaient par cœur des fragmens des poètes célèbres, et qui allaient les réciter et les chanter de ville en ville.

Hippias et Hypparque \*, fils de Pisistrate, lui succédèrent, mais ce dernier ayant fait retirer d'une fête publique une jeune personne qu'il ne jugeait pas digne d'y assister, son frère, nommé Harmodius, ne lui pardonna pas cette injure. Il conspira contre Hypparque avec Aristogiton, son ami, et ils le poignardèrent. Hippias les fit périr du dernier supplice, mais il resta rempli de crainte et de ressentiment; il devint cruel, et la famille des Alcméonides profita de la haine qu'il inspirait, pour le

\* Hippias et Hypparque, 528.

faire chasser d'Athènes, trois ans après la mort de son frère. Il se réfugia auprès de Darius, roi de Perse. Après son départ, on rétablit le gouvernement de Solon \*.

Avant le tems où vivaient les sept sages, il y avait eu deux poètes célèbres dans l'île de Lesbos ; Terpandre, qui était aussi fort bon musicien , et Sapho , femme qui fut malheureusement plus célèbre par son esprit que par sa sagesse. Il faut observer que , dans le tems qui ont précédé la naissance de Jésus-Christ, on compte les siècles en diminuant , et non pas en augmentant ; ainsi , au lieu de dire en , deux , trois , quatre , on dit quatre , trois , deux , un. Un siècle est l'espace de cent années ; ainsi , de l'an 700 à l'an 600 , c'est le septième siècle ; de l'an 600 à

\* Rétablissement des lois de Solon, 510.

l'an 500, c'est le sixième siècle, et ainsi des autres. C'est dans le sixième siècle qu'ont vécu les sept sages, et dans le même tems qu'eux, ont vécu d'autres personnages célèbres, entre autres Esope de Phrygie, qui fut esclave, et devint ministre de Crésus, roi de Lydie. Il a composé des fables. Anacréon, de Théos en Eolide, qui a fait des chansons charman-tes jusque dans l'âge le plus avancé. Thespis et Suzarion, Athéniens, qui composèrent les premiers drames : leur théâtre n'était d'abord qu'une grande charette avec des planches. Héraclité d'Ephèse, qui était philosophe, c'est-à-dire qui aimait et enseignait la sagesse ; mais ses réflexions sur la méchanceté de bien des hommes, étaient si tristes qu'on le voyait pleurer continuellement. Phérécyde, de l'île de Syros, qui fut célèbre pour avoir été le maître de Pythagore, et pour avoir écrit le premier en prose ; jusqu'alors

tous les livres, même ceux d'histoire , étaient écrits en vers, ce qui était fort gênant. Pythagore enfin, et Damosa fille. Pythagore ne se plaisant pas à l'île de Samos sa patrie, sous le gouvernement du roi Polycrate , s'établit à Crotona en Italie. C'était une colonie que les Grecs avaient fondée sur la côte orientale de cette contrée. Il y forma un grand nombre de disciples qui furent souvent persécutés à cause de la singularité de leurs opinions et de leurs manières. Les Pythagoriciens, qu'on appelait aussi les Italiques, se rassemblaient avec leurs familles, en assez grand nombre , et vivaient en communauté, soumis aux mêmes règlements. Ils gardaient quelquefois le silence pendant plusieurs années, et ils se servaient entre eux de signes hiéroglyphiques. Enfin ils croyaient à la métempsycose, c'est-à-dire au passage de notre ame , après notre mort , dans le

corps d'un enfant ou même d'un animal, et en conséquence ils ne tuaient ni ne mangeaient aucune bête, de peur de tuer ou manger un ancien ami. Cette opinion subsiste encore dans l'Inde, où Pythagore avait voyagé dans sa jeunesse. Dans ce même tems vécut, chez les Perses, le second Zoroastre, qui étendit la religion des Mages, adorateurs du feu ; religion établie plusieurs siècles auparavant, par un personnage qui portait le nom de Zoroastre.

**THÉOPHILE.** **M**ON Dieu ! maman , cette métémpsycose est bien ridicule !

**CAROLINE.** C'est encore pis que la transmigration des ames chez les Egyptiens.

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Oui , elle fut imaginée par un sage , nommé Brama , dans l'intention de rendre les hommes plus charitables. Les Egyptiens voulaient seulement augmenter la bienveillance que les hommes doivent avoir les uns pour les autres , en faisant imaginer que , dans un étranger , on pouvait retrouver l'ame d'un ancien ami. Brama voulut étendre cette bienveillance jusques sur les animaux ; mais Thaut et Brama ne réussirent point dans leurs projets. Les Egyptiens s'occupèrent beaucoup des momies.

Les Indous respectèrent les bêtes les plus malfaisantes, et les hommes ne s'en firent pas moins la guerre.

CAROLINE. On ne devrait pas avoir besoin de ruse pour engager tous les hommes à se secourir, à s'aimer.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Cela ne devrait pas être. La religion de Brama, qui a été fondée, à ce qu'il paraît, à une époque bien réculée, subsiste encore avec peu d'altération. Elle contient moins d'allégories et de moralités que la mythologie, mais elle ressemble encore plus à un conte de fée.

THÉOPHILE. Ah ! maman, veuillez nous en dire quelque chose.

M. DE JONCHÈRE. Vous savez que les Indes sont composées de deux presqu'îles divisées par un grand fleuve nommé le **Gange**, en sorte que l'on dit presqu'île **en-deçà**, presqu'île **au-delà** du Gange. **La dernière est peu connue, peu fré-**

quentée; la première est arrosée par un autre fleuve nommé l'Indus, et le pays s'appelle Indostan. Les habitans croient que l'Être suprême existait seul avant la création du monde; qu'il s'appelait Vistnou, et qu'il était porté doucement sur les flots d'une mer de sucre.

THÉOPHILE. Ah! bon dieu, maman, mais c'est mon frère qui a composé cette histoire-là!

ALPHONSE. Prends garde à toi! Quand je voyagerai avec Vistnou sur la mer de sucre, je pourrai bien t'obliger à nous regarder de loin.

THÉOPHILE. Vraiment, tu me fais trembler; mais laisse parler maman.

M<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Vistnou qui s'ennuyait, imagina de créer d'abord une feuille d'arbre; il lui donna ensuite la forme d'un enfant, et du sein de cet enfant tomba une rose, de laquelle naquit Brama ou Brachma. Vistnou, s'aper-

cevant qu'il avait presque autant d'esprit que lui-même, le chargea de continuer à créer le monde, et Brama donna l'être aux planètes, aux hommes, et aux animaux.

THÉOPHILE. Maman, qu'est-ce que c'est que les planètes ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Ce sont des globes semblables à la terre, qui nous apparaissent sous la forme d'une grosse étoile. On n'en compte encore que sept, quoique l'on soupçonne qu'il y en a plusieurs autres. Brama, ne pouvant suffire à l'administration de l'univers, créa des dieux d'un ordre inférieur ; ce sont les génies. Une grande partie se révolta, et l'on distingua les génies rebelles sous le nom de Dives, et les bons génies sous le nom de Périss. On supposa pendant long-tems qu'ils faisaient leur résidence dans le pays de Cachemire, *parce que ce pays est entouré de hautes*

montagnes qui passaient alors pour inaccessibles. Quant aux Dives, ils étaient répandus partout et ne s'occupaient qu'à corrompre l'espèce humaine. Brama, pour servir de règle aux hommes, écrivit le védam ou livre de la loi, mais il l'écrivit dans un langage particulier, qui n'était en usage que parmi les dieux, et dans lequel il instruisit seulement les brachmanes ou bramines, auxquels il confia le védam. Cette langue s'appelle sanscrite ou langue sacrée, et il y a bien peu de bramines aujourd'hui qui la comprennent. Les brachmanes se laissèrent dérober le védam par les Dives qui le jetèrent dans la mer. Personne n'osait aller l'y chercher. Vistnou, depuis la naissance de Brama, s'était enseveli de nouveau dans une oisiveté et un repos que les Indiens, naturellement fort paresseux, considèrent comme le bien suprême; mais dans une circons-



tance si critique, il se réveilla, se métamorphosa en poisson, et alla chercher le livre sacré; c'est ce qu'on appelle la première incarnation de Vistnou, et par reconnaissance, il est adoré dans plusieurs pagodes sous la forme d'un poisson. On appelle pagodes les temples des Indous. Une autre fois, la mer orgueilleuse osa se comparer aux dieux; Brama, pour l'en punir, enleva du ciel une énorme montagne appelée Merouna, et la jeta dans la mer, qui souffrait beaucoup sous cette masse; mais le globe de la terre ne pouvant soutenir ce poids, il allait s'écrouler lorsque Vistnou, qui vit le danger, se métamorphosa en tortue, et il est souvent représenté sous cette forme, portant le globe de la terre sur son dos; mais quand on demande aux bramines sur quoi portait la tortue elle-même, ils sont bien embarrassés.

**THÉOPHILE.** Pourquoi donc, maman ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Parce que la terre roulant dans les cieux, comme vous y voyez rouler la lune, si une tortue se mettait sous la terre, les pattes de la tortue n'auraient aucun point d'appui, à moins qu'on ne mît une table sous la tortue, comme dans les pagodes; mais sur quoi serait posée la table au milieu des airs ?

THÉOPHILE. Mais, c'est vrai ! comment cette sottise ne frappe-t-elle pas les Indiens ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Le peuple n'y songe pas; et les bramines n'en croient pas un mot, mais ils font semblant d'y croire. Une autre fois, les Dives profitèrent du sommeil de Vistnou, de Brahma et des Péris, pour escamoter la terre pendant la nuit, et ils la firent rouler dans un grand abîme. Les dieux la cherchèrent pendant long-tems; enfin, Vistnou, métamorphosé en pourceau, fu-

reta si bien de tous côtés, qu'il la trouva, et, d'un coup de son groin, il la fit remonter dans les airs.

CAROLINE. Voilà une incarnation bien noble, bien élégante.

THÉOPHILE. Et il est adoré sous la forme d'un pourceau ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Assurément, Brahma ayant vaincu et emprisonné un Dive, l'avait ensuite relâché sur quelques apparences de repentir. Dans la suite, le Dive soumit une grande partie des Indes et voulut forcer les brachmanes à l'adorer ; Vistnou se métamorphosa en une bête féroce et le dévora,

Un roi, nommé Mavady, méprisait les dieux. Vistnou se déguisa en brachmane et vint lui demander l'aumône. Le roi promit de lui accorder trois fois ce qui pourrait se trouver sous son pied. Vistnou reprenant alors sa forme divine, posa un pied sur le soleil, un autre sur

la terre, et ne trouvant plus où replacer son pied encore une fois, il le posa sur Mavady et le précipita dans l'abîme.

Il se métamorphosa en enfant, pour prédire à deux époux qu'ils auraient un fils aussi beau qu'il l'était lui-même; ensuite il s'incarna trois fois pour parcourir la terre, instruire et corriger les hommes. Mais il y a des sectes qui ne bornent pas les incarnations de Vistnou à ces six principales métamorphoses; elles en font monter le nombre à plusieurs milliers, parce que, chaque fois qu'il parut un homme vaillant ou vertueux sur la terre, on ne manqua pas de publier que c'était Vistnou incarné, et la flatterie prodigua ce titre aux rois et aux grands seigneurs. Enfin Vistnou doit venir à la fin du monde, sous sa forme naturelle, blouissant de gloire, monté sur un cheval superbe; mais colossal, qui foulera aux pieds les impies;

les justes iront dans le palais de Brama jouir d'un repos éternel. La tortue que Vistnou a laissée sous la terre depuis l'évènement de la montagne, plongera alors dans l'abîme, et la terre sera engloutie avec elle.

ALPHONSE. Mon dieu, maman, que cette peinture est imposante !

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Oh ! rassurez-vous, cela n'arrivera pas de sitôt ; ce ne doit être qu'après la mort de Brama, et il doit vivre cent années, et chacune de ces années est composée de mille révolutions des quatre âges d'or, d'argent, d'airain et de fer, qui doivent durer chacune un million d'années ordinaires.

CAOLINE. Oh ! mon dieu, ma tante, quel calcul à perte de vue, une centaine de mille millions !

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Et nous ne sommes, suivant les Indiens, qu'au milieu du pre-

mier âge de fer ; tu vois que, d'après eux, le monde durera encore long-tems.

ALPHONSE. Et Brama doit-il mourir ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Pour un seul instant, il renaîtra bientôt avec un nouveau monde, où tous les hommes seront bons et sages, où les Péris seuls pourront avoir quelque empire, et où l'âge d'or régnera pour l'éternité.

CAROLINE. Ma tante, ces fables sont fort jolies ; quand nous avons appris ce chapitre avant Théophile, vous ne nous aviez pas expliqué si bien en détail la mythologie des bramines.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Cette religion enseignait encore que l'ame d'un méchant homme passait, après sa mort, dans le corps d'un animal hideux, ou destiné à la servitude ; celle d'un homme bon passait au contraire dans le corps d'un prince ou d'un bramine. Il en résulte que les tigres, les hyènes, les couleu-

vres, sont fort multipliés dans cette contrée; on n'ose les attaquer de peur de frapper un frère, un fils, un ami, durant sa pénitence.

ALPHONSE. L'intention de Brama était fort bonne, mais il est ridicule de laisser vivre de méchantes bêtes.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Quant à vous, mon fils, vous ne serez pas soupçonné de donner dans les erreurs de la métempsycose; non seulement vous détruisez les animaux malfaisans autant qu'il est en votre puissance, mais vous tourmentez de même les animaux faibles et innocens.

ALPHONSE. Moi, maman ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Ne vous ai-je pas vu l'autre jour, armé d'une baguette, faire trotter le mouton de votre cousine tout autour de la prairie, et rire aux éclats des bonds qu'ils faisait dans sa frayeur.

CAROLINE. Ah ! mon mouton, mon pauvre mouton !

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Vous ne prenez jamais une mouche ou un hanneton sans leur arracher les pattes et les ailes, et vous ne songez pas que vous leur faites éprouver une douleur presque semblable à celle que vous éprouveriez vous-même si on vous arrachait les bras. Un fidèle sectaire de Brama aurait bien à souffrir avec vous ; et moi, qui ne crois point à la métempsycose, mais qui n'ai pas besoin de fables pour être sensible à la pitié, je gémissais amèrement de voir mon fils capable de ces cruautés.

ALPHONSE. Ah ! maman, moi des cruautés.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. J'en accuse votre irréflexion et non votre cœur, mais je voudrais que vous n'eussiez pas besoin de réfléchir pour être humain. J'avais un valet de chambre Indou, et lorsque

je l'appelais pour me débarrasser d'un petit lézard, d'une araignée, ou d'un scarabée, dont on est fort incommodé, même dans les maisons, dans le pays où j'étais alors, il prenait délicatement l'animal et le jetait par la fenêtre au lieu de l'écraser. Eh bien ! quoiqu'il le fit par préjugé plus que par compassion, quoique ce fût au fond une duperie, j'éprouvais un sentiment bien moins désagréable que lorsque je vous vois tourmenter ces mêmes animaux.

ALPHONSE. Mais, maman, vous les auriez tués vous-même ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Oui, parce que, comme je vous l'ai dit, il y a de la duperie à laisser subsister des animaux incommodés ou dangereux, mais vous me verrez toujours employer la manière qui doit les faire le moins souffrir.

CAROLINE. Ah ! ma tante, combien vous avez raison !

ALPHONSE. Oui, maman, mais si j'osais dire....

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Parlez, mon fils.

ALPHONSE. Une perdrix, un pigeon, ne sont dangereux ni incommodes, on les tue bien par gourmandise, et ni vous, maman, ni ma cousine, qui fait dans ce moment la personne attendrie, n'avez refusé d'en manger.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Ce n'est pas par gourmandise que l'on en mange, la nature et l'habitude nous en ont fait un besoin. Les Indous, les seuls peuples de la terre qui s'abstiennent de cette espèce de nourriture, sont dénués de force et d'énergie, ce qui semble annoncer que l'estomac de l'homme est fait pour la viande, comme celui du cheval est fait pour le foin; mais je te proteste que, malgré cette habitude et cette nécessité, quoique je croye fort que je détruirais ma santé si je ne vivais que de végétaux,

je ne me nourrirais pas d'autre chose, si j'étais condamnée à ne manger que les bêtes que je tuerais.

CAROLINE. Oh ! bien souvent, en mangeant, j'ai songé à cette cruauté.

ALPHONSE. Oui, oui, au dessert.

THÉOPHILE. Maman, qu'entendez-vous par les végétaux ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. On divise tout ce qui appartient à la terre en trois règnes, c'est-à-dire en trois genres : le règne animal, qui comprend les hommes et les bêtes ; le règne végétal, qui comprend toutes les plantes, grandes ou petites, et le règne animal, qui comprend les métaux, les pierres, et enfin tous les fossiles.

THÉOPHILE. Et fossile veut dire ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Tout ce qui est enfoui dans la terre.

ALPHONSE. Maman, je vous promets de ne plus faire souffrir les bêtes ; mais,

à vous parler franchement , je ne les aime que pour jouer avec elles , et je ne suis pas comme Caroline , qui les adore tout en les croquant .

M<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. A l'appétit près , ma Croline serait digne de vivre parmi les Indous . Quel plaisir pour elle , si elle pouvait s'imaginer que ses bêtes chéries ont une ame ; si elle pouvait croire un jour , en caressant une colombe , que c'est moi qui viens la revoir encore !

CAROLINE. Ah ! ma tante , ma tante , que dites-vous ?

ALPHONSE. Et moi , Caroline , je viendrai chanter , voltiger autour de ta volière .

M<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. J'ai bien peur que Vitsnou ne te condamne à une autre métamorphose .

ALPHONSE. Comment donc , maman ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Je vois d'ici un petit animal qui te conviendrait à merveille.

THÉOPHILE. Oh ! lequel donc , maman ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Il est joli , leste , d'une physionomie friponne . . . . .

ALPHONSE. Et puis , maman , s'il vous plaît ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Et puis , il fait tantôt patte de velours , tantôt . . . . .

ALPHONSE. Ah ! par exemple , maman , vous me faites des complimens bien agréables. A-t-on jamais métamorphosé son propre fils en petit chat ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Je te donne du tems , et tu deviendras un agneau.

THÉOPHILE. Maman , les Indous ne mangent donc jamais de viande ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Non , ils ne mangent que du riz et des légumes assaisonnés avec du piment , des épices , du gingembre ; ils ne boivent pas de vin ,

on n'en récolte pas chez eux , mais ils y suppléent par le calou ; c'est une boisson qui ressemble beaucoup au cidre ; elle se tire de la sève du cocotier. Le cocotier est une espèce de palmier qui porte une grosse grappe de ces noix dont on fait des bijoux , des tasses , des petites boîtes ; on les appelle des cocos. La coque en est très-dure , et le dedans est rempli d'une eau blanchâtre qui sent le lait d'amande ; en vieillissant , cette eau s'épaissit ; elle dépose autour de la coque , dans l'intérieur , comme une espèce de crème qu'on gratte avec une cuiller , et qui est fort bonne à manger. Quand toute l'eau est desséchée , cette crème durcit ; elle devient rance , et , en la pressant , on en fait sortir de l'huile , dont les Indiens se servent pour brûler , pour leurs aliments , et enfin en guise de pommade pour leur chevelure ; mais il faut en avoir

comme eux l'habitude, car cette huile sent fort mauvais.

ALPHONSE. Maman , et le calou ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Pour faire du calou, on coupe la tige de la grappe tandis qu'elle est jeune encore ; on y suspend une terrine, et il en sort une sève abondante qui coule dans la terrine, c'est du calou. Tous les jours on va chercher cette terrine au faite du cocotier, et l'on en met une autre.

CAROLINE. Ma tante, les Grecs n'appelaient-ils pas les brachmanes des gymnosophistes ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Oui, cela signifiait les sages nus, parce qu'ils étaient légèrement vêtus. Leur vie était jadis fort austère ; ils étaient soumis dans leur jeunesse à des épreuves rigoureuses, ils gardaient le silence pendant plusieurs années, ils passaient quelques mois posés sur un pied, et quelques mois sur

l'autre; enfin ils passaient une grande partie de leur vie à considérer le bout de leur nez.

**THÉOPHILE.** Le bout de leur nez! ah! la belle occupation!

**M.<sup>me</sup> DE JONCIÈRE.** ils se croyaient favorisés particulièrement par les dieux quand ils y avaient vu voltiger une petite flamme bleuâtre.

**ALPHONSE.** Mais cela n'est pas possible, ils ne devaient jamais la voir.

**M.<sup>me</sup> DE JONCIÈRE.** Je n'en ai pas fait l'expérience; mais je crois que, dans cette position gênée, la fatigue et la contraction des prunelles peuvent produire à la fin quelque chose de semblable; ils prenaient cela pour une vision céleste. Ils ont encore deux points de religion dans lesquels ils se rapprochent des anciens Egyptiens: ils respectent la vache, comme ceux-ci respectaient le boeuf, et le Gange comme les autres

respectaient le Nil; mais ils poussent cette vénération jusqu'à la superstition. Ils croient que le Gange est un fleuve sacré, dont la source est tombée du ciel, des flancs de la montagne Merouna; ils croient que les âmes se purifient quand on lave le corps dans les eaux du Gange; en sorte qu'après quelque grand crime, il suffit de s'y baigner pour redevenir innocent devant Vistnou. Ceux qui habitent aux environs du fleuve y font jeter leurs cendres après leur mort, et l'on y porte de fort loin celles des grands. Moi, j'imagine que cette fable a été inventée pour consoler les Indiens des naufrages qui sont si fréquents en naviguant sur ce fleuve, et on leur a persuadé que tous ceux qui s'y noient sont toujours heureux dans l'autre vie. Quant à la vache, elle fut recommandée par **Brama**, en raison de l'utilité dont le laitage devait être à un peuple qui ne fait

point usage de chair pour sa nourriture ; mais les dévots indiens s'exagèrent tellement ce précepte , qu'ils se frottent le corps avec de l'urine de vache , et qu'ils meurent tranquilles , lorsqu'ils peuvent rendre le dernier soupir une queue de vache à la main.

**THÉOPHILE.** Ah ! quelles sottises !

**M.<sup>me</sup> DE JONCIÈRE.** Les bramines actuels ont bien dégénéré de la vie austère et frugale de leurs ancêtres ; mais il y a une espèce de moines errans , qu'on appelle des fakirs , qui renchérissent encore sur ces anciennes austérités. Ils s'enfoncent des clous brûlans dans la chair, ils se pendent les pieds en l'air, la tête en bas , ils se font porter dans des fauteuils hérissés de pointes ou se serrent le cou entre deux morceaux de bois.

**THÉOPHILE.** Oh ! mon Dieu ! et pourquoi donc ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Pour exciter la pitié des fidèles, qui leur font beaucoup d'aumônes. Les fakirs vont de ville en ville exécuter ces cruelles pénitences ; le peuple se rassemble autour d'eux et leur jette de l'argent ou des provisions ; il les regarde comme des saints et ne doute pas qu'après leur mort ils ne reviennent sur la terre pour animer le corps d'un roi ou d'un héros. Les Indiens ont encore quelques usages religieux, tels que de se rassembler au bord de la mer ou des rivières lorsqu'il se fait une éclipse de lune ou de soleil. Ils croient qu'au commencement du monde il y eut une querelle entre les Dives et les astres, et que les Dives envoient de tems en tems un dragon pour tâcher de les dévorer. Aussi les Indiens rassemblés poussent de grands cris et jettent du sable dans les flots, afin de faire beaucoup de bruit et d'effrayer le dragon

qui , comme vous pensez bien , finit toujours par lâcher prise , et alors ils se félicitent de leur victoire. Leur fête principale s'appelle Yam-cé : c'est une espèce de procession nocturne où l'on promène les idoles sur un char de triomphe , entouré de flambeaux , précédé de jeunes filles dévouées au service de la pagode , qui s'avancent en chantant et en dansant , et des jeunes gens également attachés à la pagode , qui sous divers déguisemens exécutent des scènes et des combats simulés qui ont rapport à leurs fables religieuses.

CAROLINE. Ma tante , cette cérémonie doit être assez curieuse.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Sans doute , et les étrangers peuvent y assister , pourvu qu'ils gardent un profond silence.

ALPHONSE. Et quelles idoles promènent-ils sur ce char ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. D'abord , le grand

dieu Vistnou, représenté dans toutes ses métamorphoses, ce qui a fait croire à bien des étrangers que les Indous adoraient des poissons, des tortues, des porcs ; ensuite le second dieu Brama, avec différens attributs , et enfin une multitude de Périss et de Périsses. Au reste, ils sont fort mystérieux sur leurs dogmes , c'est-à-dire sur les articles de leur religion. Ils cachent soigneusement le védam aux étrangers ; mais on a su par des bramines convertis à la foi chrétienne, qu'ils agissaient ainsi pour dissimuler leur ignorance, et qu'il y en avait actuellement bien peu parmi eux qui fussent en état de lire et de parler la langue sacrée. En voilà bien assez pour aujourd'hui, mes enfans ; nous reviendrons un autre jour sur les usages des Indous.

CAROLINE. Ma tante, vous avez dit que Fo établit chez les Chinois une religion à peu près semblable à celle des

· Indiens ; les bonzes croient donc à la métempsycose ?

M.<sup>mo</sup> DE JONGHÈRE. Oui , mais ils attribuent à Fo tout ce que les Indiens attribuent à Brama , et il est vraisemblable que Fo fut un bramine qui eut l'ambition d'aller hors de sa patrie se faire passer pour un dieu.

**L**ES enfans ayant été dans la vieille bibliothèque chercher le livre des Mille et un Jours qu'ils y avaient laissé lors de l'aventure de la chauve-souris, madame de Jonchère parcourut cet ouvrage, et leur parla ainsi :

M. de Jonchère m'a raconté, mes enfans, que vous étiez l'autre jour fort en peine de la manière dont il fallait vivre pour être heureux. Vous vouliez aller au nouveau monde, les uns pour imiter les sauvages, les autres pour adopter des mœurs pastorales. M. de Jonchère a cherché à vous faire comprendre que, le parfait bonheur ne pouvant exister nulle part, il fallait, par sa modération et sa sagesse, tâcher de se trouver en tous lieux le moins mal possible. Un roi de Damas, nommé Brede-

din, cherchait, comme vous, le vrai bonheur, et ce sera le titre du conte que je vais vous réciter aujourd'hui.

### LE VRAI BONHEUR.

Brededin, roi de Damas, se voyait maître d'un empire florissant; il vivait en paix avec ses voisins, aimé de ses sujets, jeune, instruit, et cependant il n'était pas heureux.— Je ne saurais l'être, disait-il souvent; le honneur, le repos ne sont pas faits pour les rois. Tantôt je ne me trouve pas assez riche pour tout le bien que je voudrais faire, tantôt je ne suis pas assez puissant pour empêcher le mal que l'on fait autour de moi. Le peuple, qui me voit habiter un palais, le peuple qui se prosterne sur mon passage, croit que la grandeur est le bien suprême. Non, non, les rois ne sont pas faits pour être heureux. *Vielr, ajouta-t-il*

en s'adressant un jour à son premier ministre, visir, c'est vous que j'envie ! vous partagez ma puissance, mais vous n'en avez que les douceurs : si l'état prospère, vos amis publient qu'on le doit à vos conseils ; si tout va mal, c'est moi seul qu'on en accuse. Oh ! oui, c'est aux visirs qu'appartient ici-bas le vrai bonheur. Le ministre, auquel Brededin adressait ces paroles, était précisément le personnage le plus taciturne qui fut à la cour.— Seigneur, répondit-il, sans changer de maintien ni de visage, seigneur, vous avez donc oublié qu'on me surnomme le visir triste ? je serais bien surpris qu'un visir fut jamais nommé l'enjoué. Mes dignités, ma liberté, ma vie, sont dans vos mains ; je dépends d'un caprice ou d'un rapport infidèle qui vous sera fait sur mon compte ; si vous réfléchissez à ce genre d'existence, vous conviendrez que les visirs ne sont pas faits

pour être heureux. — Brodedin, frappé de cette réponse, l'envisagea avec plus d'attention ; il se rappela que, depuis trois ans qu'il était sur le trône, il n'avait jamais vu le plus léger sourire sur les lèvres d'Atalmuc. — Visir, lui dit-il enfin, je pénètre un mystère dont j'aurais dû m'occuper plutôt. Les dangers dont vous vous plaignez sont communs à tous les ministres de l'Asie ; mon amitié et, j'ose le dire, mon caractère, les rendent moins redoutables pour vous que pour les visirs des princes voisins, et cependant vous êtes appelé le visir triste par excellence. Il faut donc qu'un chagrin secret vous dévore, et j'exige que vous m'en fassiez l'aveu ; je tâcherai d'y porter remède, je vous consolerais du moins ; parlez, je vous en conjure ; c'est peut-être par l'amitié et par la confiance qu'un roi et qu'un visir peuvent devenir heureux.

CAROLINE. Ah! ma tante, j'aime beaucoup Brededin.

THÉOPHILE. Son nom est fort drôle.

ALPHONSE. Ah! voilà les réflexions! et pendant ce tems le visir triste reste là debout devant le roi, avec une figure allongée.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Seigneur, reprit le visir triste, je suis fils du kan des No-gais, et mon véritable nom est Soliman... Je supplie votre majesté, continua-t-il, de vouloir bien ne pas s'arrêter un moment à cette confidence. Il y a long-tems que j'ai renoncé au trône; heureux si toutes les pertes que j'ai faites ne m'étaient pas plus sensibles. Mais Atalmuc eut beau s'en défendre, Brededin, qui était grand observateur des bienséances, lui offrit aussitôt du cachou, du cardamome et du bétel, dans sa propre boîte; il le fit asseoir à ses côtés, sur son sofa, et après toutes

ces petites cérémonies qui ennuyèrent beaucoup Atalmuc , il reprit ainsi :

**THEROÏLE.** Qu'est-ce que c'est que du cachou, du cardamome, du bétel ?

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Je te le dirai après : cela interromprait notre récit.

**ALPHONSE.** Oui , oui.

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Les Tartares , dit Atalmuc , sont comme vous le savez , bien peu civilisés ; les Nogais en font partie , mais j'eus le bonheur d'être élevé par un sage derviche que ses voyages avaient conduit jusque dans ma patrie , et que son affection pour moi y fixa. Ses leçons formèrent ma jeunesse , mais je le perdis trop tôt. Il est mort sans avoir vu mes premiers malheurs ; j'en ai éprouvé beaucoup d'autres dont ses conseils m'auraient préservé. J'avais à peine dix-sept ans , lorsqu'il mourut entre mes bras. Cher prince , me dit-il , retenez bien mes dernières sentences : Ne confiez ja-

mais sans nécessité votre secret à personne, et ne faites jamais un serment sans nécessité.

Un an après, les Nogaïs se révoltèrent. Un imposteur, qui prétendit avoir des droits plus directs que mon père, le chassa du trône et le bannit avec moi du territoire des Nogaïs. Il offrit à ma mère, qui était encore jeune et belle et qui était de la famille royale, de casser son mariage avec mon père et de l'épouser; mais elle rejeta cette proposition avec horreur, et elle fut conduite avec nous hors des frontières, où nous fûmes laissés presque nus, sans provisions et sans argent.

Je n'ai pas besoin de vous dire que j'avais combattu les rebelles, mais le nombre m'avait contraint à céder. J'étais capable, du moins, de supporter l'infortune, et je ne me plaignais pas; mais ce qu'aucune philosophie ne pouvait me

faire endurer, c'était l'abaissement de mon père et les larmes d'une mère si vertueuse ; je présageais leurs besoins, et je ne savais comment y pourvoir. On apercevait un camp de Tartares Calmouks dans le lointain, nous résolûmes de nous y rendre et d'y mendier un abri ; mais ma mère, qui n'avait marché de sa vie que sur des peaux de renard et d'hermine, ne pouvait faire un pas sur le sable brûlant ; je la pris sur mes épaules.—Mon fils, disait-elle, je te fatigue?—Non, ma mère, répondis-je, je suis fort et robuste, et au même instant il me vint une idée. Seigneur, dis-je à mon père, quand nous serons rendus chez les Calmouks, vous n'en serez pas beaucoup plus heureux, à moins que vous ne puissiez vous procurer une somme d'argent pour acheter un troupeau qui vous nourrisse.—Et comment me procurerai-je cet argent ? demanda

mon père. — En vendant un jeune esclave dont le prix suffira pour vous tirer de la misère. — Et où est cet esclave? dit ma mère. — C'est celui, répondis-je, celui qui vous sert en ce moment, et qui donnerait sa vie pour vous. Ma mère fit un cri. — Seigneur, dit-elle à mon père, je meurs si vous acceptez cet horrible sacrifice! — O ma mère, lui dis-je, quel est votre effroi? Il n'est pas de condition dans la vie qui m'épouvante, je suis toujours certain de l'honorer et de l'adoucir. Je remplirai sans honte tous les devoirs auxquels l'adversité m'aura soumis, je les remplirai sans contrainte; mon maître, quel qu'il puisse être, respectera mon exactitude, ma probité; je m'élèverai à mes propres yeux par mon courage, et ma plus douce récompense sera de vous avoir été utile; mais ma mère ne m'entendais plus, elle s'était évanouie, et mon père m'en aver-

tit. Je la mis à terre; je cherchai un peu d'eau pour lui jeter au visage, je n'en vis pas autour de moi, mais j'aperçus, à quelque distance, un petit bois qui devait, selon toute apparence, renfermer une fontaine; je laissai ma mère aux soins du kan qui la baignait de ses pleurs, et je courus comme un trait jusqu'au petit bois.

Ka y entrant, j'entendis tout-à-la fois le bruit d'une cascade et d'une multitude de voix. J'avançai, et je vis sur les bords de la fontaine, une petite caravane qui avait fait halte sous cet ombrage. Un riche palanquin était à terre, auprès du ruisseau, et je reconnus à l'instant celui qui l'occupait; c'était un barmecide envoyé précédemment en ambassade par le calife Haroun al Raschïd au grand kan des Calmouks. Il avait traversé les états de mon père, et avait été bien accueilli à sa cour; il retournait alors à Bagdad.

**THÉOPHILE.** Maman ; qu'est-ce que c'était qu'un barmecide ?

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Vous le saurez en détail dans l'histoire du calife Haroun ; qu'il vous suffise , pour le moment , de savoir que les barmecides composaient à Bagdad une famille illustre et renommée pour sa bienfaisance et ses vertus. Jahia, l'un d'eux , avait élevé le calife , et son fils Giaffar, qui avait été l'ami de l'enfance d'Haroun, était resté son confident. Un sentiment injuste changea les dispositions d'Haroun à leur égard ; il fit emprisonner tous les barmecides et les bannit ensuite de ses états. Les peuples de l'Arménie (autrefois l'Assyrie, où Bagdad est située) les regrettent amèrement.

Le Barmecide, continua le visir, me regardait avec surprise. — Que ce jeune homme, s'écria-t-il, ressemble au prince des Nogaïs ! — O Seigneur, lui dis-je, c'est lui-même. Je m'appro-

chai alors, je lui racontai notre déplorable aventure ; il envoya sur-le-champ son palanquin pour chercher ma mère ; il prit mon père en particulier , et lui conseilla de le suivre à Bagdad. Haroun était renommé alors pour sa magnanimité ; il venait de recevoir le superbe surnom d'al Raschild , qui signifie le juste , et tout donnait lieu d'espérer qu'il accueillerait avec bienveillance un prince respectable et malheureux. Nous suivîmes ce conseil , nous arrivâmes à Bagdad. Haroun nous reçut en effet avec une bienveillance incomparable. Je fus nommé sur-le-champ émir de ses gardes ; mon père reçut une pension considérable, et parut, ainsi que ma mère, avoir oublié ses malheurs ; mais les angoisses, les chagrins passés leur avaient fait une blessure trop profonde, et la même année j'allai pleurer sur leur tombe.

---

ALPHONSE. Oh! maman, que votre conte est triste aujourd'hui! il me noircit l'ame.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Tous les contes ne peuvent se ressembler; nous nous égayerons dans la suite. Est-ce qu'il ne t'intéresse pas?

CAROLINE. Oh! si ma tante; pour moi du moins, je serais bien fâchée que vous ne le finissiez pas, quoiqu'il me fasse pleurer.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. On n'a pas toujours besoin de rire pour s'amuser.

ALPHONSE. C'est ce que papa nous a dit un jour.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Cela est très-vrai. On l'éprouve quand on écoute des tragédies.

CAROLINE. Et l'histoire du visir triste.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Rien n'est égal à la douleur que j'éprouvai, continua-t-il, et j'aurais peut-être suivi mes parens

au tombeau si le calife , témoin de mes regrets, ne s'y fût montré si sensible. Il m'avait admis dans sa société la plus intime ; je partageais avec Giaffar sa confiance , ses plaisirs... Il m'assura que j'étais nécessaire à son bonheur, et la reconnaissance me fit une loi de surmonter ma peine.

Un soir que je sortais du palais du calife pour me retirer chez moi , une vieille femme m'arrêta dans la rue et me conjura de la suivre. Je tirai quelques sequins de ma bourse , croyant qu'elle était dans la misère, mais elle me refusa avec un sourire.—C'est de votre présence et non de votre or que l'on a besoin. Venez, seigneur , ne vous faites pas attendre. Je voulais me débarrasser d'elle, mais elle insista.—Eh quoi ! dit-elle d'un air malin ; le brave Soliman , l'émir des gardes de notre souverain calife, aurait-il peur d'entrer dans une

maison qui lui est inconnue? Faut-il que j'aie appelé une centaine de ses soldats pour lui servir d'escorte; et parce qu'il commence à faire obscur, n'ose-t-il faire quelques pas de plus dans la ville? Ces mauvaises plaisanteries m'importunèrent. — Marche donc, lui dis-je, et je te suis. Elle passa devant moi pour me montrer le chemin, non sans se retourner plus d'une fois pour m'adresser quelque nouvelle raillerie. Enfin elle arriva devant une belle maison, et m'ouvrit une porte dérobée qui donnait sur un jardin. J'entraï; les franchipanes, les buis de Chine, les aromates de toute espèce y répandaient leurs parfums, un salon, où pénétraient les derniers rayons du crépuscule, était ouvert sur ce jardin; des draperies flottantes, des vases du Japon et des tapis des Indes, faisaient de ce salon un asyle enchanteur. La vieille m'y conduisit, m'y fit asseoir, et

peu après la porte du fond s'ouvrit à deux battans. Douze esclaves portant des flambeaux s'avancèrent ; ils précédaient un homme richement vêtu , dont l'air vénérable , la barbe blanche , m'inspirèrent sur-le-champ des sentimens favorables. Je m'étais levé avec respect ; il me fit rasseoir , se plaça près de moi , donna ordre que l'on apportât du café et des sorbets. Nous causâmes ainsi quelque tems sans que l'inconnu me fît connaître par quel motif il m'avait attiré dans sa maison , et sans que j'osasse l'interroger à cet égard. Enfin , comme je recevais de sa main une seconde tasse de café à la crème : Jeune homme , me dit-il avec un sourire , ne vous ennuyez-vous pas déjà de souper ainsi tête à tête avec un vieillard ? Et comme je lui répondais avec politesse : Non , non , soyez de bonne foi , ajouta-t-il en riant plus fort , mais il faut vous donner une com-

---

pagnie plus agréable. En même tems il frappa des mains , la grande porte se rouvrit encore , mais cette fois ce fut douze jeunes filles qui parurent. Elles tenaient des couronnes de fleurs et les élevèrent pour former un dais sur la tête d'une autre femme qui paraissait être leur maîtresse et qui s'avançait, mais d'un pas lent et timide.—Approche, ma fille, dit le vieillard, approche, ma chère Dilara , et vous , Seigneur , dissipez votre embarras. Remettons-nous à table , continua-t-il , et il plaça sa fille auprès de moi. Une situation si nouvelle m'avait interdit. Dilara , interrogée plusieurs fois par son père, répondit d'une voix douce, et avec une justesse qui me donna grande opinion de son esprit; ses attentions pour lui me prévinrent encore plus en sa faveur. Chaque fois qu'elle prononçait ce nom de père, les larmes roulaient dans mes

yeux. Je ne fus pas maître jusqu'au bout de mon émotion; je saisis la main de Dilara : Et moi aussi, m'écriai-je, j'avais un père ! et portant cette main sur mon front, je fondis en larmes. J'entendis bientôt les sanglots de Dilara répondre aux miens. Je ne l'avais pas encore entrevue, car un voile épais, suivant l'usage du pays, couvrait sa figure; mais elle m'était déjà chère. Notre amour pour nos parens avait rapproché nos cœurs. — Mes enfans, dit le vieillard attendri, mes enfans, calmez-vous. Soliman, tu peux retrouver un père, et c'est pour te le dire que je t'ai attiré chez moi, Ma fille, il en est tems, faites vous connaître au gendre que je me suis choisi. A ces mots Dilara laissa glisser son voile, et je demeurai aussi surpris des charmes de son visage que du discours de son père. — Oui, mon cher Soliman, reprit le vieillard, Dilara est à

vous si l'orgueil de votre naissance n'y met point obstacle. Je ne suis qu'un simple négociant , mais ma fortune est immense , et vous voyez ma fille unique. J'étais embarrassé sur le choix d'un mari digne de la rendre heureuse, — Il existe un homme , me dit-elle , dont je recevrais la main avec joie si vous approuviez mon choix. Je n'ai jamais vu Soliman ; on dit qu'il est né prince , on dit qu'il est émir du calife : tout cela est peu de chose , mais on dit qu'il est bon fils , et ceci est tout pour moi, O mon père, si vous m'aimez , ne joignez pas mon sort à celui d'un homme qui ne puisse avoir un même cœur avec moi. Quelle femme peut espérer d'être heureuse quand elle n'épouse pas un bon fils?—J'ai pris des informations , j'ai su vos soins pour vos parens, vos regrets constans sur leur perte, et j'ai pensé qu'une femme aussi sensible , aussi

bonne que vous-même pourrait seule vous consoler. J'étais aux genoux du vieillard. Ses bontés me pénétraient. Dilara voyait avec attendrissement la reconnaissance que je témoignais à son père. Hamet ( c'était son nom ), reprenant un air de gaieté, joignit nos mains dans les siennes : Plus de larmes, dit-il, le tems en est passé; je ne veux plus que des jeux et des ris autour de moi. Il nous fit remettre à table. Les jeunes filles esclaves, prirent des tambours de basque , et se mirent à danser. Dilara elle-même ayant demandé un théorbe, chanta des paroles qu'elle avait composées pour son père , une partie de la nuit se passa dans cette fête de famille. En nous quittant nous convînmes de nous revoir le lendemain. Pendant quelques jours je donnai toutes les soirées à Dilara et à son père. Pendant ce tems on préparait tout pour notre mariage;

mais il était dans l'ordre d'en prévenir le calife, et même de lui demander son agrément. Déjà la sérénité répandue sur mon visage avait été remarquée du calife, et des premiers mots que je lui dis au sujet de mon mariage : Ah ! ah ! dit-il, je ne suis plus surpris du changement qui s'est fait en vous. Il me fit ensuite plusieurs questions sur Hamet, et surtout sur la beauté de Dilara. Je lui vantai bien davantage sa modestie et sa piété filiale. — Cher Soliman, dit le calife, je vais vous faire une demande qui prouve bien à quel point je compte sur votre amitié. Il y a déjà fort long-tems que la fille d'Hamet est désignée dans Bagdad comme une personne ravissante ; j'avais la curiosité d'en juger par moi-même, mais en vain ai-je employé, pour parvenir à la voir, tous les déguisemens imaginables ; vous pouvez aujourd'hui, sans

peine, et satisfaire en moi cette fantaisie. — Seigneur, lui répondis-je, vous m'étonnez ; que vous importe la figure de Dilara ? C'est le secret de son père et de son mari.

THÉOPHILE. Comment, maman, la figure de Dilara était un secret ?

M.<sup>m</sup> DE JONCHÈRE. Oui, c'est un usage dans l'Orient que les femmes ne se laissent jamais voir sans voile qu'à leur père, à leurs maris et à leurs enfans. Aussi vous voyez bien qu'Hamet ne dit à sa fille d'ôter son voile que lorsqu'il fut certain que Soliman accepterait sa proposition ; en sorte que la demande du calife était extrêmement indiscrete. Le prince eut donc bien de la peine à la lui accorder ; il fallut tout l'empire de la reconnaissance pour qu'il se soumit au désir de son bienfaiteur. Le calife convint avec lui qu'il l'emmènerait sous les habits d'un esclave. Le jour conve-

nu, poursuivit Soliman , je conduisis le calife, non sans une extrême répugnance, à la maison d'Hamet , je l'introduisis dans le salon et le présentai à Dilara comme un esclave d'une humeur très-enjouée que j'avais amené pour la divertir. En effet le calife commença sur-le-champ le rôle d'un bouffon; il fit des niches aux jeunes filles , il dansa , il chanta avec elles ; il les faisait mourir de rire, et Dilara elle-même me laissait causer avec son père pour s'amuser de toutes ses extravagances. J'en étais mécontent au fond du cœur , et la tromperie que je lui faisais ainsi qu'à son père contribuait à m'attrister. Dilara s'en aperçut et m'en fit la guerre. — Qu'avez-vous donc me dit-elle ; vous amenez ici l'esclave le plus plaisant pour nous amuser tous , et vous seul avez l'air du monde le plus triste et le plus ennuyé. Qu'est-ce que cela signifie ?

Serait-il arrivé quelque accident à la cour? Le grand commandeur des croyans aurait-il mis son turban de travers?

THÉOPHILE. Qu'est-ce donc que cela veut dire , commandeur des croyans?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. C'est un titre que l'on donnait aux califes, parce que les musulmans appellent tous les autres hommes des infidèles et eux seuls les vrais croyans. — Je rougis, continua Soliman, et je ne répondis rien. — Quelque esclave maladroit, continua Dilara, aurait-il renversé certain flacon d'une liqueur vermeille, défendue par notre grand prophète, mais dont son successeur fait, dit-on, un secret usage?

THÉOPHILE. Que veut-elle dire encore, maman?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Cette liqueur vermeille est du vin, qui est interdit par la loi, de Mahomet, et c'est une injure

très-grave que d'être accusé d'en faire usage.

Je ne reconnaissais pas Dilara à la légèreté de ces propos, mais les folies du calife avaient excité en elle une liberté et un enjouement qui ne lui étaient pas ordinaires; cependant je sentis combien Haroun devait se trouver offensé, et je répondis avec un peu de vivacité qu'il n'en avait jamais bu.— Ah ! s'écria Dilara, quelquefois, dans vos petits soupers... Le calife qui, dès le commencement de cette conversation, avait cessé de folâtrer avec les danseuses, s'approcha alors d'un air grave.— Non, madame, lui dit-il d'un ton qui différait bien de celui qu'il avait emprunté jusqu'alors, il n'en a jamais bu et il n'en boira jamais, à moins qu'il ne lui soit offert de votre main. — Ah ! seigneur, m'écriai-je, pardonnez une plaisanterie innocente ! — Je pardonne

tout à Dilara, répondit-il : A ces mots ,  
 qui dévoilèrent au père et à la fille le rang  
 de l'étranger que j'avais introduit chez  
 eux, ils se jetèrent la face contre terre.  
 Le calife releva Dilara, se plaça près d'elle  
 et lui dia des mains un voile dont elle  
 voulait se couvrir le visage. Hamet jetait  
 sur moi des regards mécontents ; ceux du  
 calife annonçaient assez combien Dilara  
 lui paraissait belle ; mais la surprise qu'elle  
 avait éprouvée, l'embarras qu'elle éprou-  
 vait encore, ne lui permirent pas de  
 prolonger la soirée autant qu'il l'aurait  
 voulu. Elle demanda la permission de  
 se retirer : alors le calife prit congé  
 d'elle, il honora son père du coup-d'œil  
 et des mots les plus obligeans, puis il  
 sortit en m'ordonnant de le suivre. J'os-  
 béis, et nous traversâmes la ville en si-  
 lence. Rendus à son appartement, il  
 me fit signe de m'éloigner ; je retirai

chez moi l'esprit en désordre ; je ne savais qu'augurer des manières du calife avec Dilara et avec moi-même. Il ne me laissa pas languir. Je n'avais pas eu le temps de me mettre au lit lorsque Mesrour, le chef de ses esclaves noirs, vint m'apporter un billet ; il était conçu en ces termes, « Les plaisanteries de Dilara m'ont fait connaître Soliman ; je n'aime point les indiscrets. Que les premiers rayons du jour ne vous retrouvent point à Bagdad. »

CAROLINE. Ah ! quelle horreur.

ALPHONSE. Et on le surnommait le juste ?

M. M<sup>e</sup> DE JONCHÈRE. Un nuage, continua Soliman, s'étendit d'abord sur ma vue, mais un effort me rendit à moi-même. Je congédiai Mesrour d'un air tranquille ; je pris un vêtement très-simple, quelques pièces d'or, le légitime salaire de mes services auprès d'Haroun,

mais abandonnant les bijoux, les richesses, que je tenais de ses faveurs, je sortis de Bagdad à l'instant. J'attendis le jour avec impatience ; je voulais avertir Hamet de ma disgrâce et lui donner, ainsi qu'à sa fille, rendez-vous dans quelque ville hors du territoire du calife, pour y former une union sur laquelle je comptais encore. L'injustice d'Haroun ne me faisait point suspecter le cœur de Dilara ni de son père ; c'était le bon fils qu'ils avaient choisi, et ce titre me restait toujours. Je leur écrivis une lettre touchante dans laquelle je témoignais tout mon repentir de la supercherie que je leur avais faite ; j'étais effectivement coupable, mais, déjà puni par un maître ingrat et jaloux, j'espérais obtenir d'eux facilement mon pardon. Je remis cette lettre à un habitant de la campagne, qui, pour un *sequin*, se chargea de la remettre à

Hamet, et de me rapporter la réponse.

THÉOPHILE. Maman, combien vaut un sequin, je vous prie ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. C'est une monnaie, employée chez les Vénitiens, les Turcs, les Arabes et dans quelques parties de l'Asie. Elle est d'or, elle a d'ailleurs la forme et l'épaisseur d'une pièce de six liards, et elle vaut environ 12 fr.

Le villageois me rapporta effectivement une lettre d'Hamet vers la fin du jour. — « Celui que notre grand calife disgracie, me disait-il, a toujours tort. Vous en avez d'ailleurs d'inexcusables avec moi ; avec Dilara, elle ne sera jamais à vous ; nous n'aimons point les indiscrets. Qu'Alla vous conduise ! »

CAROLINE. Oh ! voilà qui est abominable, je ne le pardonne point à Dilara.

THÉOPHILE. Maman, que veut dire Alla ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. C'est le titre que les musulmans donnent à Dieu.

ALPHONSE. Cet Hamet, qui paraissait si bon !

CAROLINE. Mais que devint ce pauvre Soliman, à cette nouvelle ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Jugez, dit-il à Brededin, de ma consternation et de mon désespoir. La perfidie du calife m'avait indigné, mais celle d'Hamet et de Dilara pensa m'ôter la raison. Je ne m'abusais pas sur la colère où ils paraissaient être de ce que j'avais amené le calife; à leur insu, dans leur maison; je pensais bien plutôt qu'ils en étaient ravis, et que les sentimens que le calife avait témoignés à Dilara faisaient toute leur espérance. Ils comptaient l'un et l'autre qu'il épouserait Dilara, toutes les apparences confirmaient ces soupçons; et moi, sans biens, sans amis, errant sur la terre, je m'éloi-

gnai de l'Arménie sans savoir encore où j'adresserais mes pas. Je parcourus tout l'Orient dans cette incertitude ; enfin je me décidai pour les déserts de l'Afrique. Là, me dis-je, parmi des hommes pauvres et sauvages, peut-être trouverai-je des cœurs moins ambitieux et plus sincères. Tous les jours de ma vie je relisais les billets du calife et d'Hamet ; j'y retrouvais toujours ces mots : Je n'aïe point les indiscrets... Il semblait qu'ils se fussent entendus pour me reprocher ma faute. O derviche ! m'écriai-je, que n'ai-je mieux suivi les conseils ! Qu'avais-je besoin d'aller raconter au calife l'intimité dans laquelle je vivais avec Dilara ? Il aurait cru que mon mariage était une chose de convenance, comme tous les autres. L'indulgente bonté de son père devait être un secret sacré. Dilara une fois ma femme le calife ne se serait pas soucié de la voir ; il le voulait quand elle pouvait encore

être la sienne. Oh ! cruels, vous avez bien raison de punir un indiscret.

Nous le laisserons aller, mes amis, et je vais satisfaire à la demande que m'a faite Théophile de lui donner quelques notions de géographie, pour se préparer aux récits de voyages que mon mari vous a promis. Vous, mes enfans, quoique vous n'ayez pas besoin précisément de cette leçon, restez avec nous ; ce sera, comme pour les chapitres d'histoire ancienne, une manière de vous rappeler mieux encore ce que vous avez appris déjà.

THÉOPHILE. Maman, je vais chercher l'atlas.

M<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Non, mon enfant ; il faut commencer par examiner la sphère avant de passer aux divisions de la terre.

---

MADAME de Jonchère avait constamment sur une console, dans sa chambre à coucher, un très-beau globe terrestre et une sphère de Copernic. Elle avait remarqué que, sans qu'ils s'en occupassent précisément, la vue continuelle de ces deux objets entretenait dans la mémoire de ses élèves l'image de la position des astres et des régions principales de la terre. Elle avait, de plus, une carte du monde ancien et une du monde moderne, richement encadrées, et, sans qu'ils s'en rendissent compte à eux-mêmes, elles fixaient fréquemment leurs regards. Ceci avait encore l'avantage que, dans la conversation, s'il s'élevait quelque difficulté au sujet d'une distance ou d'une position, elle était décidée d'un coup-d'œil. Elle se fit apporter la sphère,

la posa sur son tabouret, et Théophile s'assit à ses pieds.

Cette machine appelée sphère, lui dit-elle, a été imaginée pour se rendre compte plus facilement de la position et du mouvement des astres. Cette boule dorée que tu vois au centre de la sphère, représente le soleil, et il occupe en effet le centre de l'univers. Il est environné de sept autres boules qui s'appellent les sept planètes, et qui tournent autour de lui dans les cieux, en même-tems qu'elles tournent plus rapidement sur elles-mêmes.

**THÉOPHILE.** Comment cela ? maman.

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Précisément de la même manière qu'une dame qui danse une walse fait le tour de la chambre en pironnant; elle décrit un cercle dans la chambre et elle tourne en même-tems sur elle-même. Le tour que font les planètes sur elles-mêmes s'appelle rota-

tion ; celui qu'elles font autour du soleil s'appelle révolution, et le cercle qu'elles tracent ainsi dans les airs s'appelle orbite.

Voici la planète la plus rapprochée du soleil ; on l'appelle Mercure.

THÉOPHILE. Ah ! Mercure.

M<sup>me</sup>. DE JONCHÈRE. Oui, les anciens leur ont donné les noms de leurs divinités. Tu vois que Mercure est si près du soleil qu'il a peu de chemin à faire pour accomplir sa révolution ; aussi n'y emploie-t-il que trois mois. Il n'est qu'à treize millions de lieues du soleil.

THÉOPHILE. Treize millions de lieues ! ah ! maman, vous disiez qu'il en était si près !

M<sup>me</sup>. DE JONCHÈRE. Mais sans doute, en comparaison des autres. Vénus, la seconde planète, est à vingt-cinq millions de lieues du soleil, et elle achève sa révolution en sept mois et demi. Tu conçois

que quand je dis qu'une planète achève sa révolution, cela veut dire qu'elle revient dans cet espace de tems au même point d'où elle est partie; mais, revenue à ce point, elle ne s'arrête pas, elle recommence à l'instant une nouvelle révolution.

THÉOPHILE. Oh ! maman, je comprends bien ; mais laissez-moi faire marcher les planètes autour du soleil. Comme cela, n'est-ce pas ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Non pas, non pas ; en commençant de gauche à droite, s'il te plaît, c'est-à-dire de l'occident à l'orient, et leur rotation ou pirouette, dans le même sens. Après Vénus vient la Terre, la plus intéressante de toute pour nous ; elle est à trente-quatre millions de lieues du soleil, elle achève sa révolution en une année, et sa rotation en vingt-quatre heures.

THÉOPHILE. Maman, c'est donc la

révolution de la terre qu'on appelle une année?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Et sa rotation qu'on appelle un jour.

Mars est à cinquante-deux millions de lieues du soleil, et il achève sa révolution en deux années.

Jupiter est à cent-soixante-dix-huit millions de lieues du soleil, et achève sa révolution en douze années.

Saturne est à trois cent vingt-sept millions de lieues du soleil, et achève sa révolution en vingt-neuf années et demie.

Enfin Uranus est à six cent cinquante-neuf millions de lieues du soleil, et achève sa révolution en quatre-vingt-trois années.

THÉOPHILE. Je ne peux pas imaginer que nous soyons si loin du soleil.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Tu le croiras sans peine quand tu songeras combien il nous

paraît petit, tandis qu'il a un million de lieues de circonférence.

**THÉOPHILE.** Ah ! mon dieu ! un million de lieues !

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Pour ne pas nous paraître plus grand, il faut que nous le voyions de bien loin, n'est-il pas vrai ?

**THÉOPHILE.** Ah ! sans doute, maman ; et combien la terre a-t-elle de circonférence ?

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Seulement neuf mille lieues ; mais ce qui prouve encore les effets de la distance , c'est que la lune, qui n'a que deux mille lieues de circonférence, et qui , par conséquent , n'est qu'une boulette en comparaison du soleil, nous paraît presque aussi grosse que lui.

**THÉOPHILE.** Elle est donc bien plus près de la terre.

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Elle en est à quatre-vingt-sept mille lieues seulement.

**TIGRANILLE.** Maman, vous n'en avez pas parlé encore; ce n'est donc pas une planète?

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Regardez la sphère, mon enfant. Voici la lune; elle est placée, comme vous voyez, séparément auprès de la terre; c'est qu'elle lui appartient particulièrement. Elle tourne autour d'elle comme la terre tourne autour du soleil; elle la suit dans son voyage. C'est bien une planète, mais une planète secondaire, c'est-à-dire du second ordre, et on l'appelle satellite de la terre parce qu'on entend par satellite une personne qui accompagne partout une autre personne. Uranus, Jupiter, Saturne ont aussi des satellites. Jupiter en a quatre, Saturne en a cinq, et de plus, tout autour de lui, une bande lumineuse qu'on appelle son anneau. Vous voyez que l'on a passé une petite broche dans toutes ces planètes, afin de pouvoir

les faire tourner sur elles-mêmes. Je n'ai pas besoin de vous dire que ces broches n'existent que dans les sphères, et qu'il n'y en a point dans la nature; ces broches s'appellent des axes.

L'orbite de la terre a deux cents et quelques millions de lieues de tour. Il faut que la terre fasse ce voyage en une année, et elle fait par conséquent six lieues et demie par seconde autour du soleil. Sais-tu ce que c'est qu'une seconde, Théophile ?

THÉOPHILE. Oh! oui, je l'ai vu sur la pendule.

M.<sup>m</sup> DE JONCHÈRE. Si tu n'y avais pas fait attention, tu le saurais en tâtant ton poulx! Chaque fois que ton poulx bat, cela fait une seconde et six lieues et demie que la terre a faites, ce qui produit vingt-trois mille quatre cents lieues par heure.

**THÉOPHILE.** Oh ! maman ; cela est inconcevable.

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Elle va un peu moins vite dans le cours de sa rotation ; il est de neuf mille lieues, comme tu sais ?

**THÉOPHILE.** Moi ! maman, je n'en savais rien ; vous ne me l'aviez pas dit.

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Mais je t'ai dit que la terre avait neuf mille lieues de circonférence ; tu vois ici, à l'entour du globe, une ligne qui lui sert comme de ceinture et qu'on appelle l'équateur, eh bien ! il faut que chaque pays situé sous cet équateur ait, en vingt-quatre heures, parcouru le nombre de lieues qu'a la circonférence de la terre ; et pour cela il faut que chacun de ces pays avance de six lieues un quart par minute. Te rappelleras-tu de tout cela, Théophile ?

les faire tourner sur elles-mêmes. .  
 n'ai pas besoin de vous dire que ces bro-  
 ches n'existent que dans les sphères,  
 qu'il n'y en a point dans la nature; ces  
 broches s'appellent des axes.

L'orbite de la terre a deux cents  
 quelques millions de lieues de tour.  
 faut que la terre fasse ce voyage en un  
 année, et elle fait par conséquent six  
 lieues et demie par seconde autour du  
 soleil. Sais-tu ce que c'est qu'une se-  
 conde, Théophile?

THÉOPHILE. Oh! oui, je l'ai vu sur  
 la pendule.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Si tu n'y avais  
 fait attention, tu le saurais en tout  
 poulx. Chaque fois que ton p  
 cela fait une seconde et six li  
 mic que la

sin

THÉOPHILE. Oh! maman; cela est inconcevable.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Elle va un peu moins vite dans le cours de sa rotation; il est de neuf mille lieues, comme tu sais?

THÉOPHILE. Moi! maman, je n'en savais rien; vous ne me l'aviez pas dit.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Mais je t'ai dit que la terre avait neuf mille lieues de circonférence; tu vois ici, à l'entour du globe, une ligne qui lui sert comme de ceinture et qu'on appelle l'équateur, eh bien! il faut que chaque pays situé sous l'équateur ait vingt-quatre heures de jour et de nuit de lieues; et pour ces pays au nord et au sud de l'équateur, par exemple, cela,

**THÉOPHILE.** Attendez, maman; six lieues et demie par seconde autour du soleil, six lieues un quart par minute sur elle-même.

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** C'est à merveille. La lune fait sa révolution autour de la terre en vingt-sept jours; elle n'est brillante que parce que le soleil l'éclaire, car toutes les planètes sont des corps opaques, c'est-à-dire épais et sombres, comme la terre; mais quand le soleil éclaire une planète; elle devient lumineuse, comme lorsque vous approchez une lumière d'un objet qui était invisible dans l'obscurité. Voilà pourquoi la lune ne nous paraît pas toujours de la même grandeur, parce que, dans les diverses positions où elle est à l'égard du soleil, il ne peut éclairer toujours la face que la lune nous présente, et alors nous ne voyons qu'une partie plus ou moins grande de celle qui est éclairée. Par

exemple, en faisant mouvoir la terre et la lune, et les plaçant de cette manière, vous voyez que les rayons du soleil ne peuvent donner que sur ce côté de la lune qui est directement opposé à la terre, et alors nous ne la voyons plus du tout, et nous appelons cela la nouvelle lune. De cette autre manière, nous voyons de côté la face que le soleil éclaire, et c'est le premier quartier. Plus elle avance, plus le côté éclairé se découvre, et alors arrive à la pleine lune. Puis elle change de position encore; le côté éclairé diminue, et c'est le dernier quartier. Tout cela se passe dans le cours de vingt-sept jours, et ces différentes situations s'appellent les phases de la lune. Il faut qu'il fasse nuit pour que nous puissions voir la lune, parce que la clarté du soleil est plus grande que la sienne; mais quand il fait jour pour nous, et que le soleil luit ainsi sur la

terre, alors la terre éclaire la lune à son tour.

**THÉOPHILE.** Ah ! c'est plaisant.

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Avec cette différence que la terre étant beaucoup plus grosse, elle doit produire une lueur beaucoup plus forte.

**THÉOPHILE.** Ainsi le clair de terre est beaucoup plus beau que le clair de lune ; c'est dommage que personne n'en jouisse.

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Qui te l'a dit ? Bien des gens prétendent que toutes les planètes sont habitées, et alors les habitans de la lune jouissent, dans les belles nuits, du clair de terre.

**THÉOPHILE.** Ah ! maman, les habitans de la lune, ils doivent être bien singuliers !

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** On n'en a point encore vu, mais avec d'excellens télescopes on a reconnu très-distinctement

des montagnes sur le globe de la lune, et l'on dit que ces taches noires que nous y voyons et que nous appelons ses yeux, son nez, sa bouche, sont les mers de la lune, ou du moins des vallées horriblement profondes.

THÉOPHILE. Oh! maman, ces détails m'amuse<sup>nt</sup> beaucoup. Continuez, je vous prie.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Non, en voilà assez à la fois; mais reprenons cette leçon, et répète-moi tout ce que je viens de te dire, en faisant jouer les planètes autour du soleil, pour me prouver que tu m'as bien comprise.

Théophile répéta comme de lui-même tout ce que lui avait appris sa mère; il fit mouvoir les planètes, il fit voir toutes les phases de la lune, et il se montra très-satisfait de son début.

---

**CHAPITRE VI,**

**N**ous avons laissé l'histoire d'Assyrie à l'époque du règne de Sardanapale. Ce prince s'étant rendu méprisable, Bélésis, gouverneur de Babylone, et Arbace, gouverneur de Médie, se soulevèrent contre lui et l'assiégèrent dans la ville de Ninive. Sardanapale \*, désespérant de leur échapper, mit lui-même le feu à son palais et s'y brûla avec toutes ses richesses. Après sa mort, les révoltés se partagèrent l'empire, Bélésis garda pour lui Babylone et Ninive, et Arbace conserva la Médie qui était une province très considérable.

Après la mort d'Arbace, les Mèdes tombèrent dans l'anarchie et y demeurent

\* Mort de Sardanapale, 888.

rèrent pendant long-tems. Déjocès, célèbre par son génie, c'est-à-dire par un esprit supérieur, fut choisi par eux pour arbitre. Il leur donna des lois, puis il les quitta pour s'occuper de ses affaires particulières, et en son absence, les Mèdes retombèrent encore dans le trouble et la confusion. Alors ils supplièrent Déjocès \* de ne plus les abandonner et, afin de l'y déterminer, ils lui offrirent le titre de roi; il l'accepta, et pour se faire respecter davantage, il défendit à tout le monde de le regarder en face, de rire, tousser ni cracher en sa présence. Il fit bâtir la ville d'Ecbatane. Son fils Phraorte lui succéda, et après Phraorte, Cyaxare qui fut détrôné par les Scythes et ne parvint à les chasser de la Médie que vingt-huit ans après. Astyage, son successeur, maria sa fille Mandane à

\* Règne de Déjocès, 700.

Cambyse, roi de Perse, et elle fut mère de Cyrus, un des plus grands princes qui aient existé. Il reçut une éducation très-soignée, et il en profita avec un zèle admirable. Aussi, lorsqu'à l'âge de douze ans il fut envoyé par Mandane à la cour des Mèdes, il reçut les plus tendres caresses de son grand-père et les éloges de ses sujets.

Cyrus\* n'avait pas seize ans lorsqu'Artiage lui donna le commandement d'une armée contre les Babyloniens. Il les força à demander la paix, et marcha ensuite contre Crésus leur allié, roi de Lydie. Crésus était le prince le plus riche qui fût connu dans ce tems-là. Le Pactole, qui coulait dans ses états, contenait des paillettes d'or, et il avait amassé de grands trésors. Solon avait voyagé dans ses états et lui avait dit que la fortune ne fait pas le

\* Commencement de la puissance de Cyrus , 560.

bonheur de l'homme; qu'un revers peut la détruire, et qu'on ne peut dire qu'un homme est heureux avant qu'il ait cessé de vivre. Crésus se ressouvint de la morale de Solon lorsqu'il vit ses États conquis par Cyrus, qui l'avait lui-même condamné à mort. Prêt à périr, il s'écria plusieurs fois : Solon, Solon ! Cyrus voulut en savoir la cause; il réfléchit ensuite avec quelle cruauté il en usait à l'égard de son ennemi; il lui rendit ses états, à condition de payer un tribut à son grand-père. Cyrus succéda à Cambyse, et épousa la fille de Cyaxare, son oncle, fils d'Astyage, qui, n'ayant point de fils, lui laissa la Médie après sa mort. Cyrus agrandit encore son empire. Il prit Babylone et Ninive, mais il ne fit usage de sa puissance que pour le bonheur des peuples qu'il gouvernait; il mourut \* dans un âge peu avancé et

\* Mort de Cyrus, 529.

lâssa le trône à son fils Cambyse , qui, malheureusement , ne lui ressemblait pas.

Cambyse commença par faire périr secrètement son frère Smerdis , que les Perses lui préféraient ; il imagina ensuite d'aller conquérir l'Égypte , et il y réussit ; mais pendant ce tems un mage , c'est-à-dire un prêtre de la religion des Perses , qui ressemblait au prince Smerdis , se fit passer pour lui , engagea les Perses à se révolter , et fut proclamé roi. Cambyse , à cette nouvelle , se mit en chemin pour revenir dans ses états ; mais il fit une chute de cheval , se blessa avec son propre poignard en tombant , et en mourut. Cependant l'imposture du mage fut découverte : on le mit à mort , et sept seigneurs , les plus puissans de la cour de Perse , qui l'avaient placé sur le trône , ne voyant plus personne de la famille du grand Cyrus , convinrent de tirer au sort

( 191 )

quel d'entre eux serait roi. Ils convin-  
rent encore de se rendre à cheval dans  
la plaine, au lever du soleil, et que ce-  
dant le cheval hennirait le premier  
le courant du jour serait reconnu  
par les autres ; le cheval de Darius,  
"Hystappe", satrape, c'est-à-dire  
gouverneur de l'Asie mineure, ayant le  
premier henni, fut déclaré roi.

Darius, fils d'Hystappe, 522.

**THÉOPHILE.** **MAMAN**, il y a déjà longtemps que vous m'avez promis l'histoire d'Hercule, ou pour mieux dire les fables que les poètes y ont ajoutées.

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Il est vrai. Alphonse, allons, il faut faire preuve de mémoire et satisfaire au désir de ton frère.

**ALPHONSE.** Tu sauras que les Grecs, émerveillés des grandes actions d'Hercule, ont publié qu'il était fils de Jupiter et d'Alcmène, et que Jupiter, pour lui procurer l'immortalité, voulut forcer Junon à l'allaiter; que cette déesse, en se défendant, laissa tomber de son sein quelques gouttes de lait, qui formèrent dans les cieux cette trace blanchâtre qu'on appelle encore la voie lactée, c'est-à-dire la route de lait. C'est en

réalité un amas d'étoiles innombrables , si éloignées de nous et si rapprochées en apparence l'une de l'autre, que leurs rayons se confondent à nos yeux. Junon, pour se venger, envoya deux serpens pour dévorer Hercule dans son berceau ; mais, doué déjà d'une vigueur surnaturelle, il les saisit dans ses petites mains et les étouffa. Tu sais qu'Eurystée régnait à Mycènes à la place d'Hercule son cousin ; la valeur d'Hercule lui inspirait de l'inquiétude, et il imagina de lui donner les commissions les plus périlleuses, dans l'espérance qu'il finirait par y succomber.

THÉOPHILE. Voilà qui est bien méchant.

ALPHONSE. C'est ce qu'on appelle les douze travaux d'Hercule.

D'abord Eurysthée l'envoya au marais de Lerne, dans lequel les Danaïdes, en arrivant d'Égypte, avaient jeté les

têtes sanglantes de leurs maris. De l'écumé de ce sang et de ce marais était née une hydre épouvantable, c'est-à-dire un serpent qui avait sept têtes, et quand on en coupait une, elle repoussait aussitôt. Hercule, en la combattant, fit un abattis prodigieux de ces têtes; mais, voyant qu'il y perdait ses peines, il saisit son glaive à deux mains, et d'un seul revers les coupa toutes sept à la fois. Alors l'hydre tomba morte; et Hercule ayant trempé dans son sang le fer de ses flèches, elles restèrent imprégnées d'un venin subtil.

THÉOPHILE. Et le second de ses travaux?

ALPHONSE. Il y avait aux environs du mont Ménale, en Arcadie, une biche qui avait les pieds d'argent; Eurysthée ayant demandé à Hercule s'il serait assez agile pour la prendre à la course, celui-ci poursuivit la biche et lui rapporta

les pieds d'argent peu de jours après.

THÉOPHILE. Ah ! que je voudrais courir comme Hercule ! Alphonse ne pourrait plus m'attraper.

ALPHONSE. Cela n'est pas sûr, Je ne suis pas décidé à croire qu'il courût beaucoup mieux que moi. Je veux , cet été , m'exercer contre les lièvres à défaut d'une biche , et l'on mettra ce trait quelque jour dans le nombre des travaux d'Alphonse.

CAROLINE. Si tu ne manges que les lièvres que tu prendras à la course ! . . . .  
Va , poursuis ton récit , crois-moi.

ALPHONSE. Si j'étais né dans ce tems-là , on en aurait parlé.

CAROLINE. Je ferai , si tu veux , un poëme sur tes travaux ,

ALPHONSE. Fĩ donc ! il me faut au moins un Homère.

THÉOPHILE. Allons , dis donc ce qu'Her-

**ALPHONSE.** Il alla dans la forêt de Némée en Elide, où il y avait un lion d'une grosseur démesurée. Il désolait les troupeaux d'alentour, et les bergers avaient demandé du secours à Eurysthée. Hercule terrassa le lion, l'écorcha, et se servit, depuis ce temps, de cette peau comme d'un manteau.

On apprit ensuite qu'un sanglier furieux ravageait la forêt d'Erymanthe en Arcadie ; Eurysthée y envoya bien vite Hercule, qui s'empara du sanglier, le mit sous son bras, et le rapporta à son cousin, qui en eut une peur terrible.

**THÉOPHILE.** Ah ! que c'était bien fait !

**ALPHONSE.** Il y avait un roi, nommé Diomède, qui nourrissait ses chevaux de chair humaine ; tout le monde en était indigné, et personne n'osait le punir : Hercule combattit et tua Diomède, puis il assomma à coups de massue ces chevaux féroces qui cherchaient à le dévorer.

THÉOPHILE. Oh ! les vilaines bêtes et le méchant homme !

ALPHONSE. Il y avait dans le royaume d'Argôs un lac d'une eau croupissante , près de la ville de Stymphale ; les roseaux de ce lac servaient de retraite à une foule d'oiseaux voraces qui tuaient à coups de bec tous ceux qui s'en approchaient ; Hercule les perça tous de ses flèches.

Il passa ensuite en Lybie pour combattre un géant nommé Antée, que l'on disait invulnérable. Ce dernier avait entrepris de bâtir un temple à Neptune avec des crânes d'hommes ; et il tuait , pour s'en procurer, tous ceux qui tombaient entre ses mains. Hercule le terrassa à plusieurs reprises, et il s'aperçut qu'en effet chaque fois qu'il touchait la terre, aïeule de tous les géans, il reprenait des forces nouvelles ; alors il l'étouffa contre sa poitrine. Les pygmées, dont il était roi, essayèrent de venger sa mort. Ce peuple

était d'une si petite stature que les femmes cachaient leurs enfans dans des trous, de peur qu'ils ne fussent mangés par les grues, qui sont de gros oiseaux de ce pays-là. Un jour qu'Hercule était endormi, les pygmées montèrent en troupes sur son corps et le percèrent de leurs lances, qui lui firent le même effet que des coups d'aiguille. Hercule aurait pu les exterminer ; mais il se contenta d'en remplir sa peau de lion, et les apporta en Grèce comme un objet de curiosité. Ce fut dans ce même voyage qu'il rendit visite à Atlas, et, pour obliger celui-ci, qui était las de porter le ciel sur ses épaules depuis le commencement du monde, il se chargea de ce fardeau pour quelques jours.

**THÉOPHILE.** L'histoire des pygmées est fort drôle ; mais cela ne fait encore que sept travaux.

**ALPHONSE.** Patience. Il y avait en Élide

un roi nommé Augias , dont les étables étaient immenses , mais elles n'avaient pas été nettoyées depuis cent ans, ce qui occasionnait des maladies contagieuses, et personne ne voulait se charger d'enlever tout ce fumier. Hercule détourna les eaux d'un fleuve et nettoya parfaitement les étables. Augias lui avait promis la moitié de son bétail pour récompense ; mais quand la contagion fut dissipée , il refusa de tenir sa promesse. Hercule , irrité , l'assomma à coups de massue ; mais il rendit ses troupeaux et ses états à son fils , qui avait sollicité son père de ne pas manquer à sa parole. Tu as déjà parlé de la ville de Troie : le roi Laomédon avait obtenu d'Apollon , exilé de l'Olympe et ensuite de la Thessalie , de bâtir les murailles de cette ville. Neptune , enchanté de la beauté de cet ouvrage , avait voulu y contribuer aussi par ses soins ; quand

tout fut terminé , Laomédon ne voulut payer ni l'un ni l'autre ; les dieux envoyèrent la peste ravager la ville, et l'oracle déclara qu'il fallait, pour la faire cesser, exposer Hésione, fille de Laomédon, sur le bord de la mer, pour y être dévorée par un monstre qui serait envoyé par Neptune.

THÉOPHILE. Ah ! c'est à peu près la même chose qu'Andromède ; mais , maman , les dieux étaient-ils bien justes d'envoyer la peste aux peuples , parce qu'ils étaient fâchés contre leurs rois ?

M. DE JONCHÈRE. Non assurément ; mais je t'ai déjà dit qu'il n'y avait rien de moins équitable et de moins généreux que les divinités du paganisme.

THÉOPHILE. Je m'en aperçois bien. Enfin Hercule délivra Hésione et l'épousa, je parie.

ALPHONSE. Pas du tout. Hercule , qui voyageait en Asie mineure avec son

ami Télamon, roi de Salamine, demanda bien effectivement Hésione en mariage, et Laomédon la lui promit en cas qu'il pût la délivrer. Hercule tua le monstre, mais Laomédon accoutumé à manquer à sa parole, refusa de lui donner sa fille. Hercule et Télamon escaladèrent les murailles et enlevèrent Hésione. Hercule comptait l'épouser, lorsqu'il s'aperçut qu'elle lui préférait Télamon et que celui-ci l'aimait en secret, et il les maria généreusement.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Remarquez, mes enfans, qu'en donnant à Hercule une force surnaturelle, une existence malheureuse et un caractère un peu violent, on lui attribue cependant des actes de désintéressement qui le font aimer. Terrible comme il l'était, il aurait pu détrôner Enrysthée, le fils d'Augias, Laomédon et tant d'autres; il aime mieux se soumettre à son sort, et il combat

plus souvent pour servir l'humanité que pour son propre avantage.

CAROLINE. Oui, c'est un bon enfant, à cela près de quelques petites vivacités, cependant je ne l'aime pas sur la fin; il donna trop de chagrins à sa femme.

THÉOPHILE. Comment donc?

ALPHONSE. Ah! tu verras avec le tems; il n'est pas au bout de ses travaux.

THÉOPHILE. Eh bien! que fit-il encore?

ALPHONSE. Japet, père d'Atlas et frère de Saturne, avait plusieurs autres fils, entre autres Hesper qui alla s'établir d'abord en Italie, puis en Espagne, d'où elles furent appelées, l'une et l'autre, Hespérie. Hesper fut dans la suite placé parmi les astres, et c'est l'étoile qu'on appelle aujourd'hui Vénus; il avait des filles nommées Hespérides, elles possédaient un arbre qui portait des pom-

mes d'or, et cet arbre était gardé par un dragon qui ne dormait ni jour ni nuit.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. Cet arbre était tout simplement l'oranger qui croît naturellement en Espagne, et le dragon, c'était la mer et ses tempêtes qu'il fallait braver pour arriver dans le pays des oranges.

THÉOPHILE. Ah ! cela est vrai.

ALPHONSE. Eh bien ! Eurysthée pria Hercule de lui aller chercher ses pommes d'or ; il fit ce grand voyage, le plus grand que les Grecs eussent entrepris jusques alors. Il tua le dragon et il enleva les pommes d'or ; il parvint jusques à l'extrémité méridionale de l'Espagne, ou Hispanie ou Hespérie ; elle était alors, à ce que disent les poètes, jointe à l'Afrique par un isthme qui séparait ainsi l'Océan de la mer Méditerranée. Hercule, craignant que celle-ci ne vint à se dessécher un jour, fit écrouler l'isthme à coups

de massue, et communiquer les eaux par un détroit qu'on appela long-tems le détroit de Gadès , à cause d'une ville du voisinage ; il éleva une petite colonne de chaque côté, en Espagne et en Afrique , et il y inscrivit quelques mots que l'on a traduits en latin par *nec plus ultra* , et qui signifient en français , *pas plus loin*, parce qu'il n'imaginait pas que l'on eût jamais la témérité de franchir l'Océan. Aussi , quand on voulait dire aller au bout du monde , on disait aller aux colonnes d'Hercule.

Enfin il y avait dans les îles Baléares, sur les côtes de l'Hispanie, un roi nommé Géryon qui avait trois corps attachés ensemble. Il possédait un immense troupeau, gardé par des monstres qu'il nourrissait de chair humaine comme les chevaux de Diomède. Hercule combattit Géryon et fut obligé de le tuer trois

fois; il extermina les monstres et s'empara du troupeau. Il avait un peu de peine à emmener tout ce bétail des îles Baléares en Grèce, comme tu l'imagines bien; il revenait par terre, attendu qu'il n'aurait pas trouvé dans ce tems-là des vaisseaux assez grands pour transporter son troupeau, et, en traversant l'Italie, un brigand nommé Cacus lui en déroba une partie. Pour empêcher Hercule de suivre ses traces, il eut la précaution de faire marcher les bêtes à reculons jusques à sa caverne où il les enferma. Hercule, après avoir cherché inutilement de tous côtés, se décida à se remettre en route avec le reste du troupeau, mais, en passant devant l'entrée de la caverne, les bœufs sentant leurs camarades, se mirent de part et d'autre à mugir; Hercule enfonça les barricades de la caverne, tua Cacus et reprit son troupeau.

**THÉOPHILE.** Voilà donc où finissent ses douze travaux ?

**ALPHONSE.** Oui, voilà ce qu'il fit pour obéir à Eurysthée; mais à son retour d'Espagne, il ne retourna plus à Mycènes; il s'établit dans la Thessalie, au pied du mont OËta, pour jouir des biens qu'il avait successivement acquis dans ses travaux, et il fit encore dans la suite plusieurs actions mémorables.

**CAROLINE.** Ah! oui, entre autres une action bien touchante. Admète, roi de Thessalie, le même qui avait donné l'hospitalité à Apollon, avait pour femme Alceste, qui l'aimait tendrement. Admète étant tombé dangereusement malade, Alceste invoqua Apollon et obtint de lui, pour gage de leur ancienne amitié, qu'Admète ne mourait pas si quelqu'un s'offrait pour mourir à sa place. Personne ne s'étant offert, Alceste se dévoua pour son mari, mais Admète

privé de sa femme, trouvait la vie insupportable. Hercule arriva chez lui comme cet événement venait d'avoir lieu. Touché de son désespoir, il résolut de les réunir; il descendit aux enfers et trouva Alceste qui n'était pas encore bien loin, et que Mercure emmenait au royaume de Pluton. Il supplia Mercure de la remettre entre ses mains, et celui-ci n'osa refuser un héros si célèbre, qui d'ailleurs était son frère; il lui remit Alceste, et Hercule la ramena bien vite à son mari.

THÉOPHILE. Ah! que j'en suis bien aise!

CAROLINE. Il rompit aussi les chaînes de Prométhée.

THÉOPHILE. Qu'est-ce que Prométhée ?

M. DE JONVILLE. Un frère d'Atlas et d'Hesper; mais son histoire nous mènerait trop loin, il faut finir celle d'Hercule.

ALPHONSE. Il s'était embarqué avec

d'autres héros, pour la conquête de la toison d'or, mais ayant perdu son ami Hylas qui fut enlevé par des nymphes au bord d'une fontaine, il abandonna l'expédition pour le chercher, et il ne le retrouva pas.

**THÉOPHILE.** Qu'est-ce que l'histoire de la toison d'or?

**M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE.** Oh! c'est une histoire qui est aussi fort intéressante, mais qu'il faut encore garder pour une autre fois.

**ALPHONSE.** Enfin il alla prendre part à la chasse du sanglier qui désolait les terres du roi de Calydon. Méléagre, fils de ce monarque, avait épousé Atalante, princesse que son père avait promise à celui qui la vaincrait à la course; elle courait si vite que personne n'avait encore pu l'emporter sur elle. Vénus, consultée par Méléagre, lui donna trois pommes d'or et lui conseilla de les

jeter l'une après l'autre dans la carrière. En effet, lorsque Méléagre, qui courait fort bien lui-même, voyait cependant Atalante prête à le dépasser, il jetait une de ces belles pommes devant elle, et, tandis qu'elle la ramassait, il gagnait du terrain sur elle; ce fut ainsi qu'il remporta la victoire, et il épousa la princesse. Il offrit en actions de grâces des sacrifices à tous les dieux; Diane seule fut oubliée, et, pour s'en venger, elle envoya cet affreux sanglier ravager les campagnes de Calydon. Le roi pria ses voisins de l'aider à s'en délivrer. Hercule y vint avec plusieurs autres. Atalante voulut être de la partie, et elle eut la gloire de blesser le sanglier la première; les autres chasseurs l'achevèrent, et Méléagre coupant la hure, l'offrit à sa jeune épouse. Les oncles de Méléagre, frères de sa mère Althée, **riqués de ce qu'une femme avait eu**

l'honneur de toucher le monstre avant eux, arrachèrent la hure des mains d'Atalante. Méléagre, oubliant le respect qu'il devait à ses oncles, les défia tous deux au combat et les tua sur-le-champ. On porta cette triste nouvelle à la reine. Elle aimait tendrement ses frères; dans sa colère, elle se rappela que le jour qu'elle était accouchée de Méléagre, elle avait vu les trois parques assises devant son foyer.

**THÉOPHILE.** Qu'est-ce que c'est que les trois parques ?

**ALPHONSE.** Ce sont des divinités du royaume des enfers qui président à la vie des hommes. Elles avaient placé un tison dans la cheminée de la reine, en disant : « Tant que ce tison durera, l'enfant vivra. » Aussitôt qu'elles avaient été parties, la reine avait éteint le tison et l'avait soigneusement enfermé; elle fut alors chercher ce tison fatal et le jeta

dans un brasier. Aussitôt le jeune prince se sentit saisi d'un mal inexplicable, ses forces l'abandonnèrent peu à peu on le transporta au palais. A la vue de son fils expirant et d'Atalante en pleurs, Althée vit toute sa colère se changer en effroi, elle se précipite sur le foyer... il n'était plus tems, le tison venait d'être consumé, et son fils avait rendu le dernier soupir.

THÉOPHILE. Ah! dieu!

ALPHONSE. Althée, inconsolable, se perça le cœur. Le roi de Calydon éprouva quelque soulagement à ses peines en mariant sa fille Déjanire à Hercule qui partit avec elle pour la Thessalie. Achélaus, fils de l'Océan et de Téthys, avait aimé Déjanire, et, furieux qu'Hercule l'eût emporté sur lui, il vint lui offrir le combat; il avait reçu de ses parens le don des métamorphoses, et ayant été vaincu d'abord sous sa **forme naturelle, il prit celle d'un ser-**

pent monstrueux. — Bon ! dit Hercule ,  
 les serpens ont été les jouets de mon en-  
 fance ! et il allait l'étouffer, lorsqu'Aché-  
 laüs se changea en taureau . Hercule le  
 terrassa et rompit une de ses cornes .  
 Confus de ses trois défaites , il se chan-  
 gea en fleuve et ne résista plus . Hercule  
 continua sa route . Ayant trouvé une  
 grande rivière sur son passage , il se dis-  
 posait à prendre Déjanire entre se bras  
 et à la passer à la nage , lorsque le cen-  
 taure Nessus parut et lui offrit de pren-  
 dre la princesse sur son dos , ce qui se-  
 rait beaucoup plus commode pour elle .  
 Hercule y consentit ; mais Nessus , qui  
 aimait en secret Déjanire , prit la fuite  
 avec elle , malgré ses cris . Hercule saisit  
 ses flèches , et atteignit le centaure d'un  
 trait mortel . Tandis qu'il franchissait  
 le fleuve à la nage , Nessus mourant ,  
 adressa ses adieux à Déjanire . — Celui qui  
 m'ôte le bonheur et la vie , lui dit-il , ne

vous aime pas aussi parfaitement que moi vous aurez à gémir de son inconstance; mais prenez cette tunique teinte de mon sang, et quand vous voudrez ranimer la tendresse d'Hercule, faites en sorte qu'il s'en vêtisse. Déjanire, touchée de pitié, reçut la tunique sans défiance, et parvint enfin en Thessalie.

THÉOPHILE. Et Hercule fut-il inconstant ?

CAROLINE. Oh ! mon dieu oui ! Il voyagea dans la Lydie, et oublia Déjanire pour la reine Omphale. Elle abusait de son pouvoir sur lui au point de le faire habiller en femme et de l'occuper à filer; elle s'amusait de la mine grotesque qu'il avait dans cet équipage, et de ce que ses terribles mains brisaient continuellement ses fuseaux. Enfin, il eut honte de cet esclavage; il revint en Grèce, mais malheureusement il entendit parler d'Iole, fille du roi d'Echatie,

qui l'avait promise en mariage à celui qui le vaincrait à la course. Hercule voulut voir la princesse, et la trouvant belle, il défia son père. Celui qui avait vaincu la biche du mont Ménale n'eut pas de peine à vaincre le roi d'Échalie ; mais celui-ci ayant appris qu'il était déjà marié refusa de lui donner sa fille. Hercule, qui était devenu méchant, tua le roi, et enleva Iole qu'il conduisit en Thessalie. Hyllus, fils d'Hercule, qui ne soupçonnait pas les sentimens de son père, aime Iole et la lui demanda en mariage ; Hercule la lui refusa, ce qui confirma les craintes de la triste Déjanire. Sur ces entrefaites, Hercule se disposant à offrir sur le mont OËta un sacrifice à Jupiter, envoya demander dans son palais un robe de cérémonie. Déjanire crut la circonstance favorable ; elle orna richement la tunique de Nessus, et la lui envoya. A peine Hercule en fut-il revêtu qu'il

poison dévorant passa dans ses veines et dans ses entrailles ; il voulut arracher la tunique de dessus son corps, mais elle s'y était tellement attachée qu'il enlevait avec elle des lambeaux de sa chair. Saisi d'un accès de rage il déracinait les arbres, il se roulait sur la poussière, et ayant aperçu Lychas, son esclave, qui lui avait apporté ce vêtement fatal, il le prit sans réfléchir à son innocence, et le fit voler du haut de la montagne en bas, où les dieux le métamorphosèrent en rocher. Enfin, ne pouvant plus résister aux tourmens qu'il endurait, il mit le feu au bûcher préparé pour le sacrifice, et s'y précipita malgré les larmes de son ami Philoctète, auquel il ordonna d'enterrer ses flèches avec ses cendres sur le mont OËta, et de ne jamais révéler l'endroit où elles seraient renfermées, afin que personne ne pût se vanter de posséder les armes d'Hercule. Philoctète le lui promit. Her-

cule expira sur le bûcher, mais Jupiter le mit au rang des dieux et lui fit épouser Hébé. On représente Hercule sous la figure d'un homme très-robuste, couvert d'une peau de lion, un carquois sur le dos et une massue à la main. On l'a surnommé Alcide, à cause de son grand-père Alcée.

THÉOPHILE. Et la pauvre Déjanire ?

ALPHONSE. Elle se tua de désespoir. Pour Hyllus, il épousa Iole, et fut père de tous les Héraclides; tu nous as dit toi-même qu'il avait été vaincu par Pélops. Il se retira à Athènes où régnait alors Thésée, l'un des meilleurs amis de son père.

THÉOPHILE. Ah ! maman, vous ne parlez pas de Thésée ?

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. On ne peut parler, dans un abrégé, que des faits les plus importans, mais cela n'empêchera point *que ton frère ou ta cousine ne te raconte*

les fables qu'on a débitées sur son compte; tu démêleras facilement ce qui appartient à l'histoire.

THÉOPHILE. L'idée que ces personnages ont vécu me rend toutes ces fables intéressantes.

M.<sup>me</sup> DE JONCHÈRE. J'en suis charmée mon enfant, nous les continuerons donc une autre fois.

*Fin du tome troisième.*

## TABLE

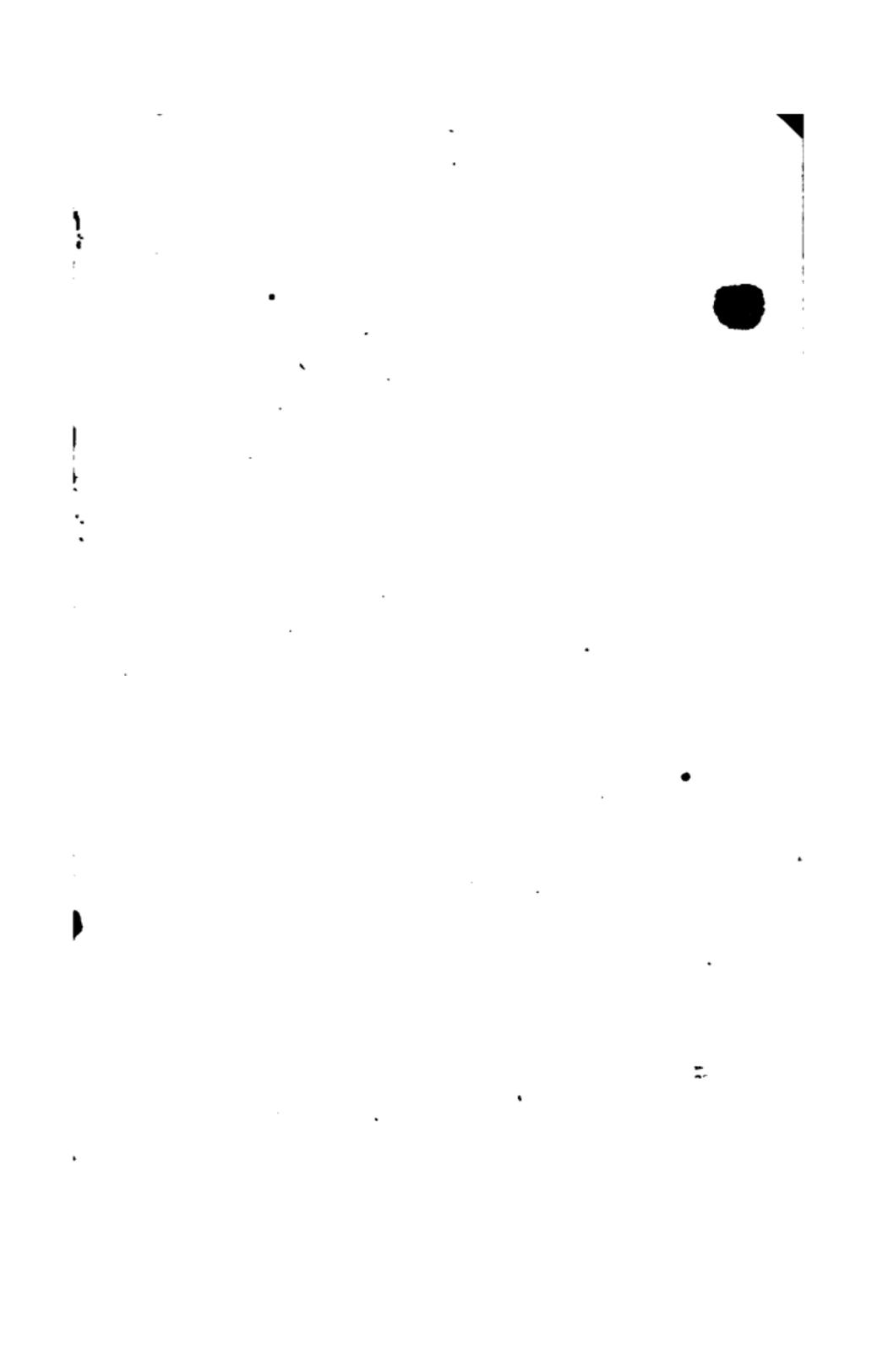
### DU TOME TROISIÈME.

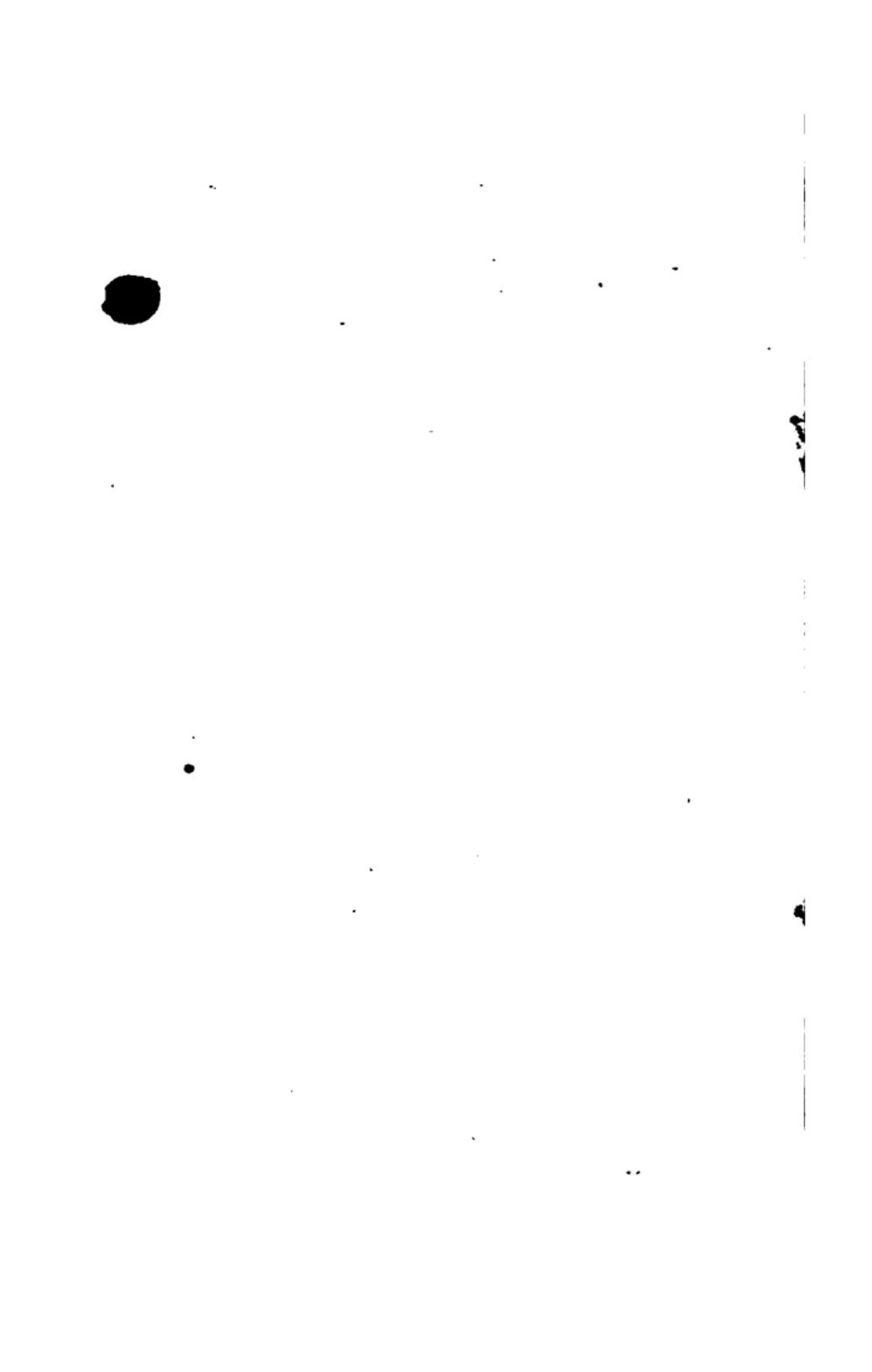
<i>Suite des Flibustiers.</i>	page 1
<i>Les Sonnettes de la vieille bibliothèque.</i>	65
<i>Chapite V d'histoire ancienne.</i>	107
<i>Religion et usages des Indiens.</i>	114
<i>Le vrai Bonheur, conte.</i>	141
<i>Première explication de la sphère.</i>	173
<i>Chapitre VI d'histoire ancienne.</i>	186
<i>Mythologie : Hercule.</i>	192

---

Evreux, de l'Imprimerie d'ANCELLE fils et  
réimprimé par LOUIS TAVERNIER.

—  
1845.





UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 06369 7448

A 89557